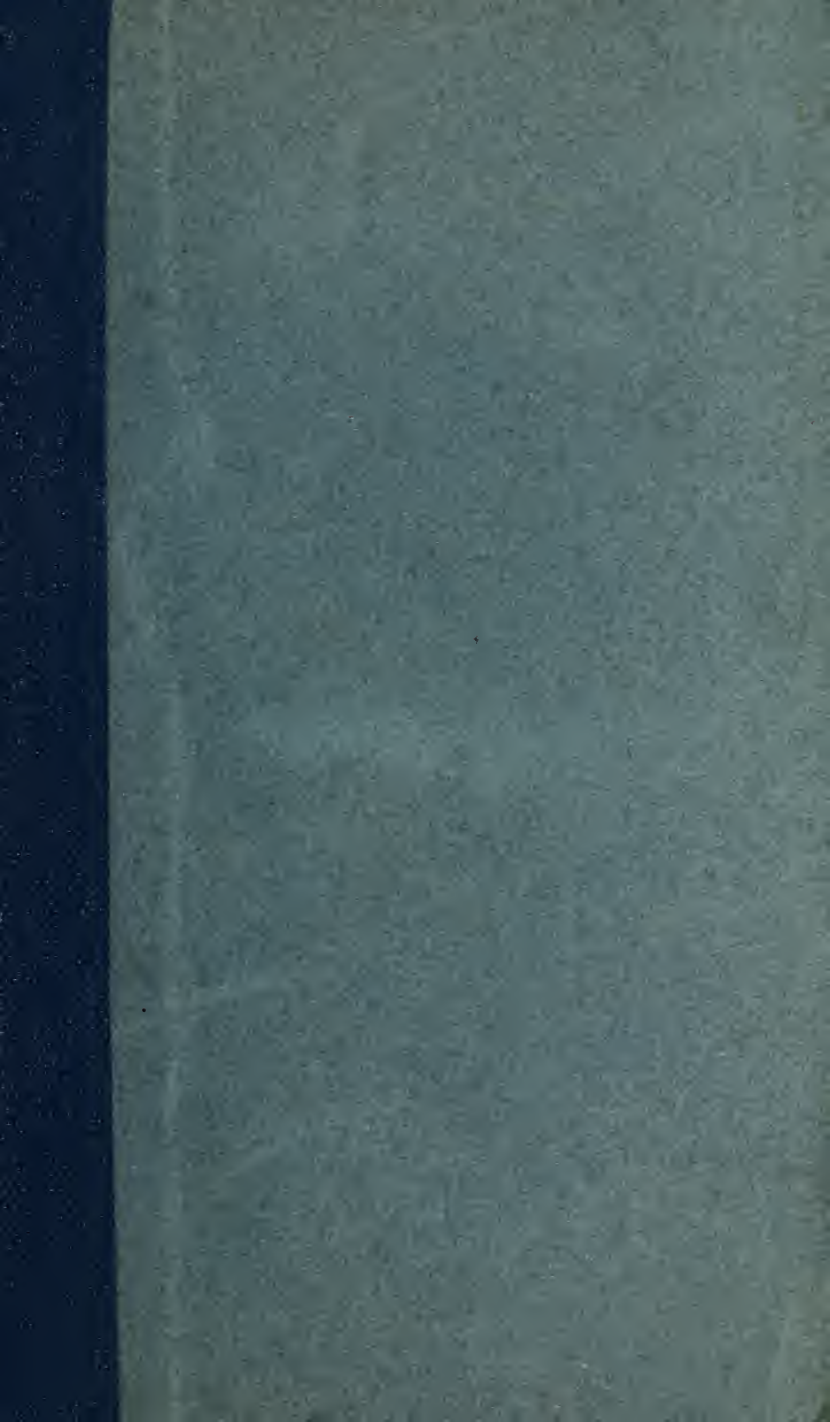


J. W. M. Alaisey

(voir p. 146... 157-161...) 1834 →

# CONTES À MA FILLE.

G. SCHULZE,
13, Poland Street, Londres.

# CONTES

# À MA FILLE.

PAR

J. N. BOUILLY,

AUTEUR DES CONSEILS À MA FILLE,

DES ENCOURAGEMENS DE LA JEUNESSE, &c, &c.

NOUVELLE ÉDITION.

Revue avec soin, et entièrement conforme à la dernière Edition de Paris.

LONDRES:

CHEZ DULAU ET CO. 37, SOHO-SQUARE; LONGMAN, HURST, REES, ORME, ET BROWN; G. ET W. B. WHITTAKER; BALDWIN, CRADOCK ET JOY; BOOSEY ET FILS; ET SHERWOOD, NEELY, ET JONES.

1821.

# INTRODUCTION.

QUI de nous ne fait des Contes ?....On en fait à la campagne pour charmer ses loisirs, dans les cercles des grandes villes pour attirer tous les regards, et jusque dans la captivité pour alléger ses fers. On en fait au vieillard qui souffre, à l'enfant qui pleure, au maître qui gronde, au créancier qui menace....“ Pourquoi, me suis-je dit, n'en ferais-je pas à ma fille ? Essayons, en causant avec elle, de lui sauver l'ennui de la réprimande, la honte du reproche, la douleur du repentir ; essayons de former, sans qu'elle s'en aperçoive, ses goûts, ses habitudes, son esprit et son cœur. Le maître qui veut instruire avec gravité perd souvent le fruit de ses soins, tandis que le conteur, qui dirige en cachant les rênes, ou en badinant avec elles, fixe l'attention, la captive ; et par une marche détournée, dont jamais l'élève ne s'effarouche, il parvient à prévenir un vice, à corriger un défaut, signaler un ridicule.

J'ai donc entrepris de dicter à ma Fille des Contes où quelquefois elle pût se reconnaître. Mais, pour s'emparer d'une jeune tête et la former à son gré, il ne suffit pas de lui retracer ce qu'elle doit faire encore : il faut en même temps la féliciter sur ce qu'elle a déjà fait. C'est par l'amour-propre qu'on obtient la confiance : l'éloge d'une qualité donne le droit de blâmer deux défauts.

Aussi m'est-il souvent arrivé, dans ces dictées faites d'abondance, de voir ma jeune élève tressaillir au récit de tel épisode interéssant dont elle m'avait fourni le sujet ; rougir et trépigner en secret, quand j'esquissais quelque faute qu'elle avait commise, porter vers moi ses regards, et me dire : " *Tu ne m'as pas manquée....*"

Pour atteindre à ce but qui, selon moi, doit produire les plus heureux résultats, j'ai cru d'abord devoir écarter tout ce qui portait l'empreinte de la science et de la méthode scolastique ; n'employer que le style le plus simple ; pénétrer doucement, et par degrés, dans le jeune cœur que je voulais former, en n'amenant sous sa plume novice que les expressions qu'elle-même eût tracées, si elle eût voulu décrire les différentes scènes dans lesquelles je m'amusais à caresser ses souvenirs, à provoquer sa réflexion.

J'ai cru devoir ensuite donner à chacun de mes Contes une action dramatique, resserrée dans des bornes étroites, pour ne pas fatiguer l'attention, et développée successivement selon les impressions que je remarquais sur les traits de mon intéressant secrétaire. Souvent je lui dictais tel ou tel titre, sans savoir quel sentier je prendrais, à quelle distance je pourrais arriver. Sa figure était ma boussole, soit pour enfoncer le trait quand je voyais qu'il ne pouvait blesser trop fort, soit pour égayer le tableau quand je m'apercevais qu'une sombre rêverie s'emparait de nous, soit enfin pour ramener au sentiment quand le rire et la gaieté commençaient à nous égarer sur la route....Il faut être père, je le sens, pour entrer dans tous ces détails ; aussi je ne les confie qu'à ceux qui portent ce titre sacré : les autres peut-être dédaigneraient de m'entendre.

J'ai cru devoir aussi choisir exclusivement mes per-

sonnages dans la classe à laquelle appartient ma chère élève : je veux dire ceux que l'aisance met au-dessus du besoin, mais à qui le rang et la fortune ont refusé le droit souvent funeste de paraître avec éclat. C'est donc parmi les gens de lettres et les artistes, parmi les militaires de tout grade, les jurisconsultes et les négocians, qui forment cette nombreuse et respectable portion du peuple, conservatrice des mœurs et du caractère national, que j'ai voulu prendre et mes héros et mes modèles. Les objets à notre niveau sont toujours ceux qui nous frappent le plus. On ne saurait trop bien diriger les premiers regards de l'adolescence : les porter sans cesse au-dessous du point qu'elle occupe sur la scène du monde, c'est la dégrader et l'abrutir ; les porter trop au-dessus, c'est l'éblouir et la perdre à jamais.

Enfin j'ai cru devoir réunir et répandre indistinctement dans ces Contes les difficultés les plus remarquables de la langue française, ses exceptions, et jusqu'aux caprices de l'usage. J'ai voulu faire parcourir à ma jeune élève tous ces sentiers arides et tortueux, en les couvrant de quelques fleurs, en les ornant de tableaux variés, qui lui fissent supporter la longueur et l'ennui du voyage ; mais, afin qu'un jour elle pût seule retrouver son chemin, je feignais souvent de m'égarer avec elle : alors nous cherchions ensemble, nous confondions nos doutes, nos efforts ; et, semblables à deux enfans qui se disputent le prix d'une course, jamais nous n'arrivions au but qu'après avoir bien remarqué toutes les sinuosités qui pouvaient y conduire.

Mes succès ont passé mon espérance ; de guide indispensable que j'étais, je ne suis devenu qu'un simple compagnon de voyage. Ma jeune élève, habituée à

franchir tous les obstacles, est parvenue au point de ne plus les apercevoir, et s'est trouvée surprise autant que ravie, en mesurant l'espace qu'elle avait parcouru, tout en causant avec moi.

J'avais résolu de renfermer ces Contes dans mon porte-feuille, les regardant comme un badinage inspiré par l'amour paternel, comme un essai qui ne pouvait avoir aucun titre littéraire; mais un grand nombre de mes amis, parmi lesquels il en est dont le nom fait autorité, me pressent de publier ce recueil. Ils me font espérer qu'il sera distingué parmi les ouvrages qui paraissent sur l'éducation; ils m'assurent qu'il doit, en l'instruisant, amuser l'adolescence.... Si je redoute de paraître au grand jour, j'avoue que je résiste difficilement au bonheur d'être utile. Je me détermine donc à me soumettre au jugement du public. Puisse-t-il m'être favorable! Puisse surtout la jeune fille à qui ces Contes seront offerts dire un jour, en les parcourant: "L'auteur fut un bon père!"

# AVERTISSEMENT.

Je dois prévenir les personnes instruites qui daigneront parcourir ces Contes qu'elles y rencontreront quelques phrases contournées, quelques répétitions qu'exigeaient indispensablement certaines difficultés de la langue, auxquelles le principal but de cet ouvrage fut d'habituer ma Fille.

Il n'était pas facile, j'ose le dire, de cacher sous le prestige de la narration et dans un assez court espace, *cinq à six cents* articles de principes, d'usage et d'exceptions. Il en est surtout qui exigent une telle étude, qu'il m'a fallu nécessairement les présenter plusieurs fois sous la plume de mon élève. Mais quelques précautions que j'aie prises, et de quelque patience que je me sois armé pour donner à ces Contes une utilité constante, j'ai besoin de l'appui, de l'encouragement de ceux qui mettent leur bonheur et leur gloire à diriger l'aimable adolescence. C'est de leurs suffrages surtout qu'il me serait permis d'être fier. Je réclame donc leur indulgence pour quelques redites, en faveur de la difficulté vaincue et de l'utilité prouvée par l'expérience.

# TABLE.

FIN DE LA TABLE.

# CONTES
# À MA FILLE.

## LE SANSONNET.

DE tous les oiseaux qui répètent le langage de l'homme, le sansonnet est celui qui parle le plus distinctement. " Il peut, dit Buffon, apprendre à parler indifféremment français, allemand, grec, latin, et à prononcer " de suite des phrases un peu longues. Son gosier délicat se prête à toutes les inflexions, à tous les accens."

Jacques, savetier, dont l'échoppe était adossée au coin d'une des principales rues de Paris, avait élevé un de ces oiseaux qui, joyeux et bavard, quoique renfermé sans cesse dans une vieille cage d'osier, faisait les délices de son maître, et répétait sans cesse tout ce qu'il entendait dire. " Où donc est Jacques ? demandait souvent telle ou telle pratique qui ne le trouvait point à son échoppe.—Au cabaret du coin, répondait aussitôt le sansonnet.—Combien vous dois-je, père Jacques ? disait une autre personne.—Vingt sous, tout au juste, répondait encore le sansonnet." Enfin le babil de l'oiseau était en si grande renommée dans le quartier, que le savetier voyait chaque jour s'augmenter le nombre de ses pratiques, et trouvait dans son état obscur l'aisance, le bonheur et surtout la gaieté.

Au-dessus de l'échoppe du savetier, son unique for-

tune, donnaient les croisées de l'appartement d'un capitaine de cavalerie, militaire distingué, dont la fille unique, nommée Flore, âgée de douze ans, et de la plus jolie figure, prenait plaisir à écouter le sansonnet. Souvent elle l'avait fait remarquer à son père, et depuis quelque temps elle le sollicitait d'acheter cet oiseau qui chaque jour lui causait plus de surprise.

Le capitaine, fatigué des instances de sa fille, fit monter un matin Jacques, et lui demanda combien il voulait vendre son sansonnet. " Vendre mon sansonnet! s'écria le savetier; non, mon capitaine: ce serait vous vendre ma vie. C'est lui qui me procure tous mes chalands, qui fait venir à ma boutique les plus jolies voisines; c'est à lui que je dois mes chansons, mes bons mots, ma santé, le bonheur dont je jouis. Tout l'or que vous avez, mon capitaine, ne suffirait pas pour payer mon sansonnet.

" Vous l'entendez, dit l'officier à sa fille. Ce brave homme ne peut en effet se séparer d'un oiseau qui lui est aussi cher, et je ne puis qu'approuver ses refus."

A ces mots Jacques retourna à son échoppe, plus joyeux que jamais, et s'applaudissant d'avoir conservé son cher sansonnet, qui semblait en cet instant même vouloir reconnaître l'attachement que lui portait son vieux maître, en répétant ce que souvent il entendait dire dans la rue: *Jacques, brave homme!.... Jacques, brave homme!....*

Peu de temps après, le savetier, instruit par un domestique du capitaine, que sa fille désirait toujours l'oiseau, s'imagina d'en dégoûter la jeune personne, en faisant prononcer à son cher élève plusieurs mots qui se trouvaient analogues à tout ce qu'il apprenait sur le caractère et les usages de la jeune demoiselle.

Avait-elle fait gronder quelque domestique, dès le lendemain, en se mettant au balcon, elle entendait le sansonnet qui répétait: " *Flore est méchante !...Flore est méchante !....*" Avait-elle fait à son père quelque mensonge pour abuser de sa bonté, de sa confiance, bientôt elle entendait dire au sansonnet: " *Flore a menti ! ....Flore a menti !....*" Enfin, chaque fois qu'elle avait mal fait, elle était sûre de recevoir de l'oiseau une leçon, qui blessait d'autant plus son amour-propre, que cette leçon faisait sur elle une profonde impression.

Ce que Jacques avait prévu arriva. Autant Flore avait désiré le sansonnet, autant elle le prit en aversion. Elle la poussa jusqu'à se plaindre à son père de l'audace du savetier, exigeant qu'il fût puni de son insolence. En ce moment même le sansonnet répéta plusieurs fois: " *Flore est méchante !..Flore est méchante !..*"

" Vous l'entendez ! s'écria-t-elle. Non, vous ne souffrirez point qu'on insulte ainsi votre fille; ce n'est pas à moi seule que ce vilain petit animal dit des injures; on lui en fait répéter contre vous: oui, mon père, contre vous-même...." *Flore a menti,* reprit encore le sansonnet; *Flore a menti !....*"

Cet heureux à-propos, que le hasard seul fit naître, mit le comble au dépit, à la colère de la jeune personne; mais en même temps ouvrit les yeux de son père, qui, réprimant en secret sa surprise, se proposa bien de mettre à profit cette singulière aventure.

Quelques jours après, le capitaine apprit que pendant son absence la nourrice de Flore était venue la voir, et qu'elle en avait été reçue avec une indifférence et un ton de hauteur qui avaient blessé cette digne femme, au point qu'elle s'était retirée tout en larmes, se pro-

mettant bien de ne revoir jamais l'ingrate qu'elle avait nourrie de son lait, et à qui pendant deux ans elle avait prodigué ses soins et sa tendresse.

Marthe (c'était le nom de cette bonne nourrice) avait caché son chagrin et ses pleurs à tous les gens de l'hôtel, voulant encore ménager la réputation de Flore, et lui conserver les égards dont elle était environnée ; mais, de retour à Romainville où elle demeurait, elle ne put s'empêcher de raconter ses peines à quelques voisines, dont le babil transmit bientôt jusqu'aux oreilles du capitaine ce qui s'était passé. Furieux, indigné contre sa fille, il s'entendit secrètement avec Jacques pour donner à Flore une leçon salutaire.

Un jour qu'il avait réuni chez lui beaucoup de monde, chacun, après le dîner, s'empressa de prendre l'air aux balcons qui donnaient sur la rue. Le sansonnet, excité par les ris et la conversation qu'il entendait au-dessus de sa cage, se mit à jaser de toutes ses forces. Quelqu'un adressait-il un compliment à la fille du capitaine, l'oiseau répétait: *Flore est méchante !*. . . .*Flore est méchante !*. . .“ Quel est donc l'insolent, dit alors quelqu'autre de la société, qui ose insulter ainsi mademoiselle Flore ?—C'est ce vilain sansonnet que vous voyez là, répliqua-t-elle, rouge de dépit et de colère ; il ne fait que m'injurier chaque jour; mais il a beau faire, tout le monde sait que je vaux bien. . .—*Vingt sous, tout au juste,* répéta de nouveau le sansonnet, *vingt sous, tout au juste.*". . .Flore se mordait les lèvres, ses yeux étincelaient de rage. . . .“ Vous l'entendez, ajouta-t-elle en regardant son père; cet insolent savetier, pour me faire perdre l'envie d'acheter son sansonnet, lui apprend sans cesse à prononcer mille injures contre moi, mille mensonges. . .; oui, mille mensogues.—*Marthe a pleuré*,

s'écria l'oiseau très-distinctement. *Pauvre nourrice !*" Flore, à ces mots, resta court, pâlit et perdit contenance. *Pauvre nourrice !* prononça plus fortement encore le sansonnet. *Marthe a pleuré !.... Flore est méchante ! Vingt sous, tout au juste.*—" Croyez-vous que cette fois le sansonnet répète des mensonges ? reprit alors le capitaine en jetant sur sa fille un regard sévère. ....—Ah ! mon père, s'écria la jeune personne, je vois que c'est vous qui voulez me punir d'une faute qui pesait sur mon cœur, et que je me fais un devoir d'avouer ici devant tout le monde. Oui, j'ai fait à ma nourrice un accueil indigne de ses bontés, et de ce que je lui dois. Je croyais que mon ingratitude, queje me disposais à réparer, ne serait jamais connue de vous ; mais je rends grâce au hasard de ce qu'il m'a procuré l'occasion de vous prouver la sincérité de mes remords. Accordez-moi ma grâce : à l'instant même je vais à Romainville la demander à ma bonne et respectable Marthe. Le sansonnet m'est devenu plus cher que jamais, et le vieux savetier sera récompensé de la leçon terrible, mais nécessaire, que je reçois en ce moment."

Le capitaine, ivre de joie, pressa sa fille contre son cœur, fit aussitôt avancer une voiture. Flore partit, arriva chez sa nourrice, obtint sans peine son pardon, la ramena le soir même à l'hôtel.... Mais quelle fut sa surprise d'y voir Jacques installé en qualité de concierge, et surtout de trouver dans le salon une cage de la plus grande richesse, dans laquelle était le sansonnet, qui commençait à répéter ; *Flore est charmante !..... Flore est charmante !.....*

## LE PANIER DE FRAISES.

---

Sur la belle avenue de Paris à Bagnolet est une agréable habitation, nommée l'Ermitage, dont la grille donne sur le grand chemin. C'était au milieu du mois de mai, époque où ce joli pays produit les premières fraises qui paraissent dans la capitale.

Laure, fille d'un banquier de Paris, qui habitait cet ermitage, était un soir seule, assise derrière la grille, et s'amusait à compter les petites économies qu'elle avait faites sur l'argent qu'on lui donnait chaque mois pour ses menus plaisirs.

Au moment où elle formait mille et mille projets pour employer un louis qu'elle avait amassé depuis plusieurs mois, elle entend jeter un cri dans l'avenue, regarde et aperçoit une jeune fille, nu-jambes et sans chaussures, dont le pied venait de glisser, et qui en tombant avait répandu sur la route plusieurs paniers de fraises qu'elle portait sur sa tête. Des pleurs coulaient en abondance sur les joues de Babet. (C'était le nom de la jeune fille). Elle s'écriait avec l'accent du désespoir : " Que je suis malheureuse ! entrée c' matin au service de Jean-Pierre, la première fois que j'vais cueillir dans ses jardins, il faut que j'aie le malheur de répandre le produit de son travail et de ses soins. J' suis hors d'état d' lui en rembourser le prix : il va me chasser d' chez lui ; peut-être m'faire passer dans l' village pour une malhonnête fille......Ma pauvre mère, qui n'avez qu' moi pour soutien, ô ma pauvre mère ! qu'allez-vous devenir ?"

En achevant ces mots, Babet ramassait à la hâte le peu de fraises échappées au désastre, et dont à peine elle put former un panier, tout le reste se trouvant écrasé dans sa chute et confondu dans la poussière.

Ces touchantes paroles : *Ma pauvre mère ! qu'allez-vous devenir ?* pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de Laure. " Jeune fille, lui dit-elle en l'appelant du doigt, à combien pouvaient monter les paniers de fraises que vous regrettez si fort ? Hélas !' ma belle d'moiselle, de six il ne m'en reste qu'un : cinq, à quatre francs pièce, vu que c'est dans la primeur, ça fait......" Elle comptait sur ses doigts......"Vingt francs ! s'écria Laure. —Tant qu'ça ! reprit Babet. C'est pus que n'gagne en deux mois. Comment f' rai-je ? O ma pauvre mère ! qu'allez-vous d'venir ?

"—Eh bien, dit Laure, ouvrant doucement la grille, confiez-vous à moi, jeune fille, et je me fais fort de réparer l'accident qui vient de vous arriver. Donnez-moi ce seul panier qui vous reste, et prenez ce louis : c'est justement le prix des six que vous aviez. Vous direz à votre maître que vous avez vendu le tout aux habitans de l'Ermitage : par ce moyen, vous ne lui ferez éprouver aucune perte ; vous serez toujours l'appui de votre mère, et moi je n'aurai jamais fait meilleur usage de mes petites économies."

Babet, émue, surprise, remit à Laure son dernier panier de fraises, baisa plusieurs fois ses bienfaisantes mains, ainsi que le louis qui la sauvait de tant de malheurs, et regagna le village. De son côté, Laure, heureuse et fière d'avoir aussi utilement employé son argent, emporta dans sa chambre le panier qui lui était devenu si cher, se proposant bien de manger les fraises qui lui appartenaient à si juste titre, et surtout d'aug-

menter le prix d'une aussi bonne action en la tenant secrète pour tout le monde.

Mais le père de Laure avait vu à travers la jalousie de son cabinet tout ce qui s'était passé. Suivant sa fille des yeux, il l'avait aperçue emportant furtivement le panier de fraises, qu'il alla prendre dans la chambre de Laure dès qu'elle en fut descendue, et la rejoignit bientôt au salon où elle brodait auprès de sa mère. Il leur annonça que la plupart de ses amis devaient se réunir le lendemain à dîner chez lui, que parmi ces amis il se trouvait un petit nombre de personnes de distinction, et que, étant flatté de les posséder, il désirait que le repas fut aussi splendide que la société serait brillante.

Après une assez longue conversation, dans laquelle le père de Laure ne put s'empêcher de prodiguer à sa fille les plus tendres caresses, celle-ci remonta dans sa chambre pour revoir son cher panier, et manger quelques fraises, qui lui semblaient les meilleures qu'elle eût croquées de sa vie. Mais combien elle fut surprise de ne plus trouver ce précieux dépôt ! Elle cherche, s'inquiète, fait des questions indirectes à tous les gens de la maison : personne ne savait ce qu'elle voulait dire; son père seul jouissait de son aimable embarras.

Le lendemain se réunirent de nombreux convives. Le dessert le plus somptueux leur fut offert. Il était composé de tout ce que le luxe peut inventer; des sucreries les plus rares, de superbes *ananas*, des glaces à l'italienne, de belles pyramides de fruits de toute espèce. Mais chacun remarquait avec étonnement qu'il n'y avait point de fraises, si recherchées à cette époque. La mère de Laure, surprise comme tout le monde de ce que ses ordres n'avaient point été suivis, se disposait à gronder celui de ses gens qui était chargé de cette partie du ser-

vice, lorsqu'un laquais vint déposer sur le plateau de fleurs qui était au milieu de la table le panier chéri de Laure. Elle ne put, en le voyant, s'empêcher de jeter un cri de joie, et son aimable rougeur annonçait que ce panier renfermait quelque mystère. Son père alors raconta l'aventure dont il avait été l'heureux témoin: " J'ai cru, dit-il, que je ne pouvais offrir à mes amis, à mes convives, d'autres fraises que celles-ci ; non, je ne connais point de corbeille, fût-elle de porcelaine du Japon, et remplie des productions les plus rares, qui puisse être comparée au simple panier de Babet."

Chacun applaudit et prit Laure dans ses bras. Sa mère surtout la tenait pressée contre son sein, ne pouvant exprimer tout ce qu'elle ressentait. On la pria de distribuer elle-même à chaque personne les fraises que contenait le panier: ce qu'elle fit en recevant les plus douces félicitations. Mais quel fut son étonnement lorsque, en distribuant les dernières fraises, elle trouva au fond du panier un collier de corail, ayant un écusson d'or entouré de perles fines, et sur lequel étaient gravés ces mots : *Babet, à sa bienfaitrice.*

## LE PETIT CHIEN NOIR.

Georges, vieux portier d'un des grands hôtels de Paris, veuf depuis quelques années et sans enfans, avait pour unique compagnon de sa loge un petit chien noir, qu'il appelait Colibri, dont l'instinct et l'intelligence amusaient son pauvre maître, et lui devenaient chaque jour d'une grande utilité.

Colibri n'avait reçu de la nature que ce qui pouvait le rendre agréable à ceux qui ne s'attachent pas à des dehors brillans; le corps maigre et alongé, les pates torses, la queue courte et les oreilles déchirées, les yeux petits et recouverts de longs poils roux qui souvent en cachaient toute la vivacité: tel était l'extérieur de Colibri : souvent même il ajoutait à tous ces désavantages celui d'être crotté de la tête à la queue, ce qui exhalait une odeur qui le faisait bafouer de tout le monde, excepté de son vieux maître.

Parmi les personnes qui habitaient l'hôtel était un peintre célèbre, également veuf, et n'ayant pour toute famille qu'une fille, nommée Joséphine, qui entrait dans sa treizième année. Elle joignait à la plus agréable figure un esprit brillant, une heureuse saillie ; mais à travers ces avantages on remarquait avec peine une brusquerie que souvent elle portait jusqu'à la dureté. Tous les gens de l'hôtel, et surtout le bon Georges, en faisaient chaque jour la pénible expérience. Le père seul de Joséphine, aveuglé par sa tendresse, ne s'apercevait pas de ce défaut si contraire à une éducation soignée, si nuisible au bonheur de tous.

On se doute aisément que Colibri éprouva pour sa part les funestes effets de la brusquerie de Joséphine. Jamais il n'avait obtenu d'elle le moindre reste de table, pas même les petites croûtes desséchées qui restaient après les déjeuners de la jeune demoiselle.... " Oh ! le vilain !...comme il pue ! A la porte; allez coucher..." Telles étaient les uniques faveurs que recevait le pauvre animal ; trop heureux encore quand elles n'étaient pas accompagnées de certains coups de balai, dont Joséphine n'était que trop prodigue.

De tous les talens que cultivait la jeune personne, la

danse était celui qu'elle chérissait le plus. Elle brillait par la plus grande légèreté, par une grâce admirable, et sa jolie figure prenait alors une expression d'amabilité qui cachait les vices de son cœur. Paraissait-elle dans un bal, elle était entourée de mille hommages qui flattaient son orgueil, et lui faisaient entrevoir que, quelques avantages qu'on ait reçus de la nature, être aimée est le premier de tous les biens.

Dans une de ces brillantes réunions où Joséphine avait tant de plaisir à étaler ses grâces, elle heurta fortement un meuble, et se fit à la jambe une blessure assez profonde, qu'elle feignit de n'avoir pas sentie, de crainte que son père ne l'empêchât de danser. D'un autre côté, la chaleur et le mouvement de la danse, calmant le mal, empêchèrent Joséphine de croire que sa blessure fût aussi considérable. Elle continua donc toute la nuit à faire les délices et l'ornement de la fête.

Mais le lendemain, en se levant, elle éprouva une vive douleur qu'elle voulut encore déguiser à son père, espérant qu'elle ne serait pas de longue durée. Les efforts qu'elle fit pour cacher sa souffrance pendant plusieurs jours, envenimèrent sa plaie, au point qu'il lui fut impossible de marcher, et qu'alors elle fut contrainte de tout avouer. Le médecin fut consulté. Il déclara qu'un des nerfs avait été attaqué, et qu'il craignait beaucoup que la guérison ne fût lente et difficile. Cet arrêt du docteur fut un coup de foudre pour Joséphine. Elle était invitée à tant de bals : elle avait promis de danser tant de gavottes ; elle devait surtout essayer un joli pas russe avec le plus habile danseur. Pour comble de dépit, jamais elle ne reçut à-la-fois plus d'invitations ; il semblait que tout se réunissait pour augmenter son chagrin.

Bientôt le mal empira tellement, que, obligée de garder le lit, la jeune blessée se trouva dans l'isolement le plus absolu. Ce fut alors qu'elle éprouva que les qualités du cœur nous font seules des amis, sans lesquels on gémit dans l'abandon. En effet, le père de Joséphine fut le seul consolateur qu'elle eut pendant quelque temps. Aucun des domestiques, qui tant de fois avaient éprouvé la dureté de son caractère, ne faisait rien pour soulager ou distraire la jeune malade. Cependant le vieux Georges, qui l'avait vu naître, ne put résister au désir d'aller savoir de ses nouvelles. Elle était ce jour-là plus souffrante que jamais, et, se livrant à toute la peine que lui causait sa triste position, elle laissait échapper des larmes de ses beaux yeux.

“ Mille excuses, mam'selle, dit Georges, entr'ouvrant avec précaution la porte de la chambre ; mais je ne puis tenir plus long-temps à vous exprimer combien je prends part à votre accident. Vous êtes donc tout-à-fait malade ?—Oui, je le suis, mon cher Georges, répondit Joséphine avec un ton de douceur qui surprit et fit tressaillir le vieillard. Vous êtes, continua-t-elle, le premier des gens de la maison qui daigniez me témoigner quelque intérêt.—C'est que tous sont accoutumés à trembler si fort devant mam'selle, reprit Georges avec sa franchise ordinaire. Moi-même je ne suis pas encore trop rassuré.—Oui, répondit Joséphine, j'eus bien des torts envers vous tous ; mais je prétends les réparer.—Et moi, répliqua le portier, pour vous prouver que je n'ai cessé de penser à vous, je viens vous guérir ; oui, si vous voulez vous fier à moi, sous huit jours je vous mets en état d'aller au bal.—Sous huit jours ! s'écria Joséphine avec joie. Bon Georges, quelle serait ma reconnaissance !—Il ne faut pour cela que faire un remède bien

simple, dont je fis moi-même l'épreuve l'été dernier, lorsque je me blessai si grièvement dans ma loge.—Eh ! quel est ce remède ? je veux le faire au plus vite.—Je fis, reprit le vieillard en la regardant avec attention, je fis lécher ma plaie par Colibri, et en peu de jours je fus guéri radicalement ; mais peut-être que mam'selle ne consentira pas que le pauvre animal....Il est si vilain !.. il pue si fort !.. et puis il a tant de fois été battu par mam'selle, que je crains bien qu'il ne veuille jamais... Ces animaux-là ont une mémoire !—Qu'importe, reprit vivement Joséphine. Tâchez seulement de l'amener ici : je le traiterai si bien, je lui donnerai tant de bonnes choses à manger, qu'il oubliera peut-être les mauvais traitemens que trop souvent je lui fis supporter." Georges obéit, ouvrit la porte de l'antichambre, et trouva sur le carré Colibri qui l'attendait avec impatience, et qui, dès le premier signe que lui fit son maître d'entrer chez Joséphine, prit sa course dans l'escalier, se sauva jusqu'au fond de la loge de Georges, et s'y tint long-temps caché sous son lit, quelque instance qu'on pût lui faire, tant les coups qu'il avait reçus de la malade étaient gravés dans son souvenir. Ce ne fut que de force, et en le prenant dans ses bras, que le vieux portier parvint à le faire paraître devant Joséphine, qui employa mille et mille caresses pour l'attirer auprès d'elle, lui désigna sa blessure, et lui fit aisément comprendre qu'elle attendait de lui le même service qu'il avait rendu à son maître.

Le pauvre animal, dont il semble que l'instinct soit de faire le bien pour le mal, se met aussitôt à lécher la plaie, quoique tremblant de tout son corps : il réitéra souvent ce remède salutaire et guérit en moins de huit jours la jambe de Joséphine, qui, les yeux mouillés de

larmes et passant sa main délicate sur la peau rude et velue de son généreux Esculape, lui voua pour jamais la plus vive reconnaissance, et fit succéder les soins les plus tendres à la dureté dont elle l'avait accablé tant de fois.

Elle reconnut alors qu'on ne doit jamais avilir l'être le plus abject, et que souvent sous la laideur même on trouve les qualités les plus rares, les services les plus utiles.

## LES DEUX ROSIERS.

Dans une de ces belles matinées du printemps, où Paris se remplit des fleurs qui naissent dans tous ses environs, M. Dorlis, négociant, revenait du Jardin des Plantes avec ses deux filles, Anaïs et Célina. Ils traversèrent le marché aux fleurs, où il semble que Flore ait réuni la dépouille de ses jardins. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire d'arbustes rares, de plantes étrangères, paraît être en effet rassemblé dans ce lieu ravissant. Autant l'œil s'y trouve frappé de la richesse et de la variété des couleurs, autant l'odorat est flatté par les différens parfums qu'exhalent de toutes parts des buissons de fleurs fraîches cueillies.

Anaïs et Célina ne purent s'empêcher, en parcourant ce lieu véritablement enchanteur, de témoigner le désir de participer aux dons du printemps, et demandèrent à leur père de leur acheter à chacune un rosier. " J'y consens volontiers, leur dit M. Dorlis; vous pouvez choisir ce que vous trouverez de plus rare et de plus beau."

Anaïs, très-recherchée dans ses goûts, choisit un de ces beaux rosiers du Bengale, si vantés par toutes les femmes du grand ton, et dont la rareté fait le principal mérite. Ce rosier, au moment d'entrer en fleur, devait occuper un riche vase de porcelaine qui ornait le dessus du chiffonnier d'Anaïs.

Célina, simple dans ses goûts, dédaignant le faste et la mode, et leur préférant ce qui, par l'usage et l'expérience, offre un plaisir sûr et durable, fit choix d'un ample rosier des quatre saisons, dont le feuillage épais se trouvait couvert d'une quantité prodigieuse de boutons, et qu'elle destinait simplement à remplir une caisse de bois peinte en vert, qui se trouvait sur la croisée de sa chambre.

Chaque rosier ayant été mis dans la place qui lui était préparée, celui d'Anaïs, dont la sève avait été accélérée par la température de la serre chaude où il avait passé l'hiver, se couvrit bientôt de toute sa parure, et produisit une quantité de roses étrangères. Anaïs ne cessait d'en faire l'éloge, et les montrait avec orgueil à toutes les personnes qui venaient chez son père.

Le simple rosier de Célina, qui suivait lentement l'ordre prescrit par la nature, et dont la sève n'avait été aucunement excitée par les ressources de l'art, était à peine orné de ses boutons naissans. Son feuillage, à moitié développé, n'offrait d'autres attraits que celui de l'espérance. Relégué dans sa caisse de bois, sur la fenêtre de Célina, il ne frappait aucunement les yeux, ne donnait encore aucune jouissance. Tous les éloges et toute l'admiration étaient pour l'élégant rosier du Bengale, qui, fièrement étalé dans son beau vase de porcelaine, faisait les délices et l'ornement du boudoir où il était placé.

Mais la nature ne souffre pas impunément qu'on devance sa marche et qu'on accélère ses effets. Elle semble refuser aux plantes, aux arbustes, les forces nécessaires pour être long-temps parés des dons de l'art. On croirait même qu'elle en est jalouse, tant passent vite les fleurs des serres chaudes les mieux soignées.

Le beau rosier d'Anaïs ne lui donna donc pas une longue jouissance. Ses secondes fleurs furent tout autres que les premières. A peine chacun de ses boutons était-il ouvert, que bientôt la rose épanouie perdait sa fraîcheur, s'effeuillait et tombait desséchée. Plusieurs autres boutons, dont le germe avait été trop fortement excité, n'avaient à peine que la force de s'entr'ouvrir, et tombaient également sur leurs tiges avant d'avoir fleuri. Bientôt ce brillant rosier du Bengale se trouva privé de son élégante parure; son feuillage même perdit sa fraîcheur, et avant que la belle saison eût terminé son cours, cet arbuste étranger se trouva dans la nudité de l'hiver, et n'offrit plus à la jeune Anaïs qu'un buisson stérile, qu'un amas de feuilles desséchées; en un mot, il devint indigne de remplir le beau vase de porcelaine dont peu de temps auparavant il rehaussait l'éclat et la richesse.

Le simple rosier qu'avait choisi Célina, moins précoce d'abord et moins apparent, s'était orné peu à peu d'un feuillage qui devait résister aux premiers frimas de l'arrière-saison. L'air pur qu'il recevait sur la fenêtre où il était modestement placé l'affermissait sur sa tige, en même temps qu'il donnait à ses branches plus de force et d'extension.

Enfin ses nombreux boutons s'ouvrirent insensiblement, et il fut couvert d'une quantité prodigieuse de roses, dont le parfum l'emportait de beaucoup sur celui

qu'avait exhalé momentanément la richesse de son rival ; mais ce qui lui donnait surtout un grand avantage sur ce dernier, c'est qu'à mesure que ses fleurs s'épanouissaient, elles étaient renouvelées par mille boutons qui, se succédant les uns aux autres, ne cessèrent, pendant toute la belle saison, de perpétuer la plus riche parure.

Chaque matin Célina paraissait une rose à la main, qu'elle offrait à son père ; elle ne craignait pas de dépouiller le rosier fertile à qui une seule nuit suffisait pour produire des fleurs nouvelles. Anaïs, qui depuis long-temps n'avait plus une seule rose à offrir, commençait à s'apercevoir que son choix n'était pas aussi heureux que celui de sa sœur ; et comme le souvenir d'un bien qu'on a possédé s'affaiblit à la vue du bien que possèdent les autres, Anaïs avoua que les fleurs du rosier des quatre saisons exhalaient une odeur bien plus suave que celles du rosier du Bengale, et que si les roses de ce dernier étaient plus rares, plus recherchées, les autres étaient bien plus nombreuses, bien plus durables, et procuraient plus de jouissances.

Ce qui acheva de confirmer Anaïs dans cette opinion, ce fut lorsqu'à la fin de l'automne, et même au commencement de l'hiver, l'infatigable rosier, bravant les neiges et les premiers frimas, s'orna, pour la quatrième fois de l'année, d'une quantité de roses toutes épanouies, dont le parfum était plus suave que jamais, et dont la fraîcheur offrait, au milieu de la nature en deuil, un éclat plus brillant encore que dans la belle saison. Célina, ivre de joie et triomphante, eut à son tour le bonheur de parer sa chambre de ce rosier chéri, et d'offrir quelques-unes de ses fleurs à Anaïs. Celle-ci, dans son dépit, voulut arracher et jeter au feu le fameux rosier du Bengale, quelle que fût son illustre origine,

afin de donner au rosier fertile le beau vase de porcelaine qu'occupait le premier ; mais Célina s'y opposa formellement. Elle craignit que son beau rosier, si fécond dans sa simple caisse de bois, ne prît, dans le vase de porcelaine, la sécheresse et la stérilité de son rival. Anaïs se rendit aux raisons de sa sœur, abandonna tout-à-fait le rosier des Indes, et forma pour la vie l'heureuse habitude de préférer aux objets de mode et du grand ton ceux dont l'utilité est constante, et que l'expérience désigne être d'un produit sûr et analogue au climat que nous habitons.

La bonne et généreuse Célina, qui, comme sa sœur, ne portait pas tout à l'extrême, se chargea du rosier abandonné, lui prodigua tous ses soins, et se procura la satisfaction de jouir, à la belle saison suivante, de ses fleurs, à la vérité, de peu de durée, mais qui ne laissaient pas de contraster avec les roses des quatre saisons. Lorsqu'Anaïs lui reprochait de cultiver ainsi ce rosier stérile et passager, Célina lui répondait que la préférence qu'il faut donner aux productions de son pays ne devait point exclure entièrement celles qui nous viennent de l'étranger ; qu'on pouvait, en fondant ses principales jouissances sur les plantes dont on connaissait l'usage et le produit, s'amuser à étudier, dans celles des pays lointains, l'immense variété des productions de la nature ; ce qui souvent conduisait à des résultats utiles, à des découvertes importantes.

# LE BAL MANQUÉ.

---

PAUL et Virginie, enfans de M. et de madame des Arcis, qui tenaient un rang distingué parmi les notaires de Paris, étaient encore plus unis par la tendre amitié qu'ils se portaient, que par les liens du sang. Ils ne pouvaient se quitter, avaient les mêmes goûts, les mêmes penchans. Partout on rencontrait le frère et la sœur, tantôt avec leurs parens, tantôt avec une personne de confiance, qui jamais ne les perdait de vue. Parmi les divers talens qu'ils réunissaient, la danse était celui qu'ils exerçaient le plus souvent. Comme ils répétaient chaque jour les pas les plus brillans, les poses les plus agréables, c'était à qui les verrait danser un pas de deux dans toutes les réunions où ils étaient invités. On les admirait surtout dans un épisode du ballet de *Paul et Virginie,* qu'ils rendaient avec une expression, une grâce et un ensemble qui, joints aux noms qu'ils portaient, produisaient la plus parfaite illusion ; en un mot, ces deux aimables enfans exprimaient aussi fidèlement qu'ils le ressentaient, ce tendre et mutuel attachement que dépeint si bien Bernardin de Saint-Pierre dans son roman des Deux Créoles.

Un jour qu'ils étaient invités à un bal très-brillant qui avait lieu dans la même rue qu'ils habitaient, et précisément en face de leur maison, ils s'étaient exercés plus que jamais dans leur pas de deux, et se disposaient à recueillir de nouveau tous les suffrages. Paul s'était fait faire un habillement semblable à celui qui se trouve décrit dans le Roman, et Virginie avait égale-

ment imité la mise simple, mais élégante, du joli personnage qu'elle devait représenter. Ils se proposaient d'entrer dans le bal, feignant de se sauver de la pluie, en mettant leurs deux têtes charmantes sous la jupe de Virginie. Cent fois ils avaient répété cette heureuse position d'après une des gravures du livre qu'ils avaient lu si souvent ensemble, et qu'ils savaient à peu près par cœur ; enfin tout était préparé pour produire la plus aimable surprise, et faire preuve de grâce et de talent, en même temps que de goût et d'instruction.

Mais le destin, qui se plaît souvent à déranger les projets les mieux conçus, voulut que ce jour-là même un parent de M. des Arcis, qui demeurait à peu de distance, mourût subitement. Cet événement, répandu dans tout le quartier, ne permit pas à Paul et à Virginie de se présenter le soir dans le bal brillant où ils étaient invités. Il est de ces convenances qu'on ne peut enfreindre sans blesser l'opinion publique ; et bien que le vieux parent de M. des Arcis n'eût aucun droit à son attachement, ni même à son estime, il suffisait qu'il fût de sa famille pour qu'on observât à son égard les règles de la bienséance.

Virginie était plus sensible que son frère à la privation du bal : l'habillement créole lui allait si bien ! elle était si jolie sous le simple petit fichu de Madras rouge qui devait orner sa tête ! Elle ne pouvait cacher son dépit ; elle le laissait éclater à chaque instant. Paul au contraire avait pris son parti ; il proposa à sa sœur de demander à leur père la permission d'aller faire un goûter à une maison de campagne qu'il avait à l'une des barrières de Paris, afin d'être un peu dédommagés de la privation qui leur était imposée. M. des Arcis y consentit, loua une voiture de place pour le reste de la jour-

née, et les confia à un ancien domestique qui les avait vus naître. On s'amusa à mille petits jeux avec plusieurs jeunes gens du village où la maison était située ; on fit le goûter le plus délicieux ; et le soleil, qui ce jour-là parut dans tout son éclat, permit de faire une ample promenade dans le bois de Vincennes, qui n'était pas très-éloigné de la maison de campagne de M. des Arcis. Enfin, après avoir prolongé dans le salon les plaisirs de la journée, on se sépara sur les neuf heures du soir, et le fiacre ramena chez eux Paul et Virginie.

Ils aperçurent, en descendant de voiture, les lampions qui entouraient la porte de l'hôtel où le bal avait lieu ; ils entendirent résonner l'orchestre et le bruit de la danse. " Nous y serions en ce moment, dit en soupirant Virginie, sans ce vieux parent si avare qui s'est laissé mourir.—On dirait qu'il l'a fait exprès pour nous priver du bal, ajoutait Paul en souriant.—Quelle jolie entrée nous eussions faite tous les deux !—Comme nous aurions été gentils sous ta jolie jupe verte !—Il n'y faut plus songer, mon frère.—Ce sera pour une autre fois, ma sœur ; nous n'aurons pas toujours un vieux cousin qui se laissera mourir pour nous contrarier." Comme ils achevaient ces mots, ils aperçurent auprès de la porte cochère un pauvre mendiant dont la figure était cachée sous un ample chapeau rabattu, et qui paraissait exténué de besoin. Il vint leur demander l'aumône avec un accent si vrai, si pénétrant, que Paul, ému de pitié, dit à sa sœur : " Regarde, quel contraste ! on s'amuse là-haut : on danse, on est heureux ; tandis qu'à la porte, la misère, le froid et la faim accablent la vieillesse.—Que ce pauvre mendiant me fait de peine ! ajouta Virginie.—Eh bien ! ma sœur, il me vient une idée qui pourra nous dédommager entièrement du bal manqué ;

calculons ce qu'il nous en eût coûté pour y paraître, et employons cet argent à soulager, à revêtir ce pauvre vieillard.—De tout mon cœur, répondit Virginie. Pour compléter notre déguisement, il nous eût fallu à chacun une paire de chaussures élégantes, une de gants blancs ; à toi, Paul, une chemisette à la créole ; à moi, un petit tablier de mousseline des Indes : tout cela nous eût coûté au moins.....quarante francs ; eh bien ! donnons-les à ce mendiant, dont la voix suppliante nous cause tant d'émotion ; il pourra employer cette somme à se vêtir, à soulager sa misère, et, par ce moyen, notre argent nous aura toujours fait jouir d'un moment heureux.—Justement, ajouta Paul, j'ai sur moi la pièce de quarante francs que notre père nous donna hier pour notre mois ; donne-là toi-même au mendiant : de ta main cette offrande lui fera plus de plaisir encore....." A ces mots, Virginie remit la pièce d'or au vieillard, qui, pour toute réponse, saisit la main de la jeune demoiselle, et la pressa si vivement, qu'elle en fut effrayée ; mais bientôt, ne voyant dans ce mouvement involontaire que l'expression de la reconnaissance, elle se rassura, et invita le vieillard à se retirer dans quelque gîte où il pût prendre une nourriture salutaire, et surtout se bien réchauffer. Le frère et la sœur, satisfaits de cette bonne action, sur laquelle ils recommandèrent le plus grand secret à la personne qui les accompagnait, rentrèrent chez eux, où ils ne trouvèrent que leur mère, M. des Arcis s'étant absenté toute la soirée pour une affaire importante.

Quelques jours après, Paul et Virginie, déjeunant avec leurs parens, réitérèrent leurs regrets d'avoir manqué le bal qu'on leur avait dit être aussi brillant que bien choisi. M. des Arcis leur annonça que, le vieux

cousin qui leur avait causé cette privation ne leur étant parent qu'au troisième degré, il se proposait, sitôt la quinzaine de deuil passée, de les dédommager de la fête dont ils avaient été privés, en leur donnant chez lui un bal masqué, dans lequel ils pourraient danser leur pas de deux, et paraître sous les costumes charmans qu'ils regrettaient à si juste titre. Cette nouvelle combla de joie Paul et sa sœur. Ils se mirent à répéter plus que jamais la scène qu'ils voulaient représenter; ils empruntèrent à leur mère quarante francs, pour remplacer la pièce d'or qu'ils avaient donnée au pauvre vieillard, et dont ils avaient besoin pour compléter leur élégante mascarade. Enfin arriva ce jour tant désiré : c'était justement un des jours gras. L'assemblée fut nombreuse. Madame des Arcis se trouva la seule qui, pour faire les honneurs de sa maison, ne fût pas déguisée.

Lorsque tout le monde fut réuni, Paul et Virginie parurent dans le costume qu'ils avaient préparé depuis si long-temps. Leur entrée, qui retraçait si fidèlement celle que Bernardin de Saint-Pierre décrit avec tant de charmes, produisit tout l'effet qu'ils en attendaient. Leur pas de deux mit le comble à l'illusion : jamais on n'avait déployé plus de grâce et de souplesse.

Au moment où le frère et la sœur, tout essouflés, allaient se reposer, ils éprouvèrent à leur tour la plus agréable surprise en voyant entrer dans le bal un masque qui, sous le costume du vieux nègre accablé de fatigue, ainsi qu'il est dépeint dans le Roman, s'approcha d'eux, et leur adressa les paroles les plus touchantes, les remercîmens les plus expressifs du secours généreux qu'ils lui avaient accordé.... " Que veux-tu dire, bon noir ? lui répondit Paul ; j'ignore, ainsi que ma sœur, quel secours.... —Oh ! moi jamais perdre mémoire de bien-

fait, reprit le masque, saisissant une main de la jolie créole, et la portant à ses lèvres..—Explique-toi donc, ajouta Virginie ; Paul a raison : ni lui, ni moi, n'avons jamais rien fait ; tu te trompes, assurément.—Oh ! moi avoir bons yeux, répliqua le masque : vous tous deux, l'autre soir, avoir rencontré moi mourant de froid, de faim : moi demander charité ; vous tout de suite donner à pauvre vieillard pièce d'or que lui vouloir garder toujours .....oh ! toujours ..... !" En achevant ces mots, l'inconnu tira en effet de sa ceinture une pièce de quarante francs, qu'il baisait et contemplait avec ivresse. Paul et Virginie, surpris, se regardèrent d'abord l'un l'autre sans pouvoir proférer une parole ; puis, tout-à-coup prenant dans leurs bras ce vieux nègre, ils voulurent le connaître. En vain l'inconnu résista ; son émotion l'empêcha de continuer à déguiser sa voix : Paul et Virginie reconnurent leur père, qui, se démasquant et pressant ses deux enfans sur son cœur, leur avoua qu'il avait voulu éprouver s'ils avaient en effet les sentimens des deux charmans personnages qu'ils représentaient, et que c'était lui qui, sous l'habit d'un pauvre mendiant, les avait abordés lorsqu'ils descendaient de voiture.

Toute l'assemblée, instruite par M. des Arcis de ce qui s'était passé, applaudit à l'épreuve du père, à la générosité des enfans. Chacun alors se démasqua, et s'empressa de prodiguer mille caresses à Paul et à Virginie, qui répétaient, ivres de joie : " Oh ! que nous sommes bien dédommagés du *Bal manqué !*"

# LE CHAPEAU DE PAILLE.

FANNY, fille unique d'un militaire invalide, donnait le bras à son vieux père, et parcourait avec lui la vallée de Montmorency. Ils s'arrêtèrent au bas d'un antique et superbe château qu'habitait une princesse célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par les qualités de son cœur.

On était au mois d'août. La chaleur, ordinaire dans cette saison, était extrême. Un soleil dévorant, après avoir tari jusqu'aux fontaines, avait jauni ces nappes ondoyantes, l'espoir du laboureur ; et les épis, inclinés sur leurs tiges desséchées, semblaient n'attendre que la faucille du moissonneur.

Fanny remarquait, avec son père, combien sont à-la-fois pénibles et profitables ces travaux des habitans des campagnes. "Comme, en me comparant avec ces bons villageois, disait-elle, je dois me trouver heureuse! et que j'ai de grâces à rendre à la Providence ! Ces malheureux supportent toute la chaleur du jour, et mo je suis près de mon père, sous un ombrage délicieux ; ils n'ont souvent pour nourriture qu'un pain desséché, un breuvage corrompu par les rayons du soleil, tandis que dans notre agréable demeure j'ai à discrétion des gâteaux, du fruit et du laitage."

Comme Fanny parlait ainsi, vint s'asseoir non loin d'elle, sur le chemin qui conduisait au village, une moissonneuse remarquable par son âge, et affaiblie par la fatigue de la journée. Elle venait prendre à la hâte un bien modique repas, pendant que les moissonneurs se

livraient, selon l'usage, à une heure de sommeil qui devait réparer leurs forces.

“ Vous mangez là un pain bien dur, dit à la moissonneuse le vieux père de Fanny.—Ah ! mon bon monsieur, queuqu' dur qu'i' soit, plût au Ciel que j'eussions l'assurance d' n'en manquer jamais !—Quoi ! dit Fanny, à votre âge manquer de pain ! Laissez là celui que vous avez, et acceptez ce morceau de gâteau frais que voici dans mon panier. J'ai de meilleures dents que vous : je mangerai votre pain noir, et toutes les deux nous gagnerons à cet échange. . . . ” La moissonneuse prit d'abord cette offre pour une plaisanterie ; mais déjà Fanny avait à sa bouche le pain desséché qu'elle dévorait, tandis que son père portait à la sienne une des mains de sa fille, qu'il couvrait de baisers.

La conversation s'engagea. La moissonneuse leur raconta, tout en babillant, comme quoi, après une heureuse union, elle était devenue veuve ; comme quoi, après avoir eu six enfans, elle avait perdu les deux derniers à la guerre ; comme quoi elle se trouvait seule, sans appui, sans consolation, et sans autre ressource que le travail de ses mains, que bien souvent encore ne lui permettaient pas ses infirmités, etc., etc., etc. . . . Le babil délasse, et, comme le dit un sage aimable : “ A raconter ses maux, souvent on les soulage.” L'heure de repos s'étant écoulée pendant cet entretien, les moissonneurs avaient déjà repris leurs travaux. La vieille, se disposant à les rejoindre, remit sur sa tête une feuille de parchemin qu'elle portait ordinairement, et qu'elle attachait sous son menton avec une mauvaise jarretière, pour se préserver des rayons du soleil. Cette coiffure comique donnait à la vieille femme une figure si singulière, que Fanny ne put s'empêcher d'éclater de

rire, et fit, à cet égard, plusieurs plaisanteries avec la légèreté de son âge. " Vous riez de moi, lui dit la bonne vieille, et j'avoue que mon visage ne doit pas vous paraître ben frais sous ce vieux parchemin enfumé; mais comme' i' m' sert à conserver mes pauvres yeux, le seul bien qui m' reste, i' m'est aussi cher que peut vous l'être ce joli chapeau d' paille et c' petit bouquet d' violettes sus l' côté; c' qui vous rend aussi fraîche, aussi jolie, qu' mon vieux parchemin m' rend jaune et ridée...." Fanny, sur qui son père venait de jeter un regard observateur, rougit, et, craignant d'avoir mortifié la moissonneuse, elle s'excusa du rire inconsidéré qui lui était échappé. Afin d'effacer jusqu'au souvenir de la peine qu'elle avait pu faire à cette bonne vieille, elle lui offrit son chapeau de paille en lui disant: " Tenez, bonne femme, il vous préservera peut-être encore mieux que votre parchemin de la chaleur du jour; et du moins il ne fera pas rire à vos dépens les jeunes étourdies comme moi, que vous pourriez rencontrer."

La moissonneuse refusait obstinément le chapeau de Fanny, qui, de son côté, persistait à le lui faire accepter. Ces débats étaient entendus de la princesse propriétaire du château voisin, laquelle, traversant en ce moment une allée, avait fait arrêter sa calèche pour entendre le motif de la dispute. Déjà elle était descendue de voiture, et, précédée d'un jeune page qui l'accompagnait, elle aborde Fanny, ordonne à la moissonneuse d'accepter le chapeau de paille; et, à l'instant même, ôtant de dessus sa tête une toque de velours bleu, ornée d'une agrafe de diamans, elle la posa sur la chevelure blonde de la jeune demoiselle, en lui disant: " Quand on sait, comme vous, honorer le malheur; quand on se dé-

pouille avec plaisir pour adoucir les besoins de l'indigence, on mérite d'être à son tour récompensée et chérie. Quel est votre âge?—Douze ans, Madame.—Avez-vous des frères, des sœurs?—Je suis fille unique.—Conservez bien cette agrafe, et ne la remettez qu'à la personne qui se présentera chez vous de ma part." Au même instant la princesse remonte dans sa calèche, et disparaît avec la rapidité de l'éclair.

Fanny et son vieux père, étonnés, interdits, regardaient comme un songe ce qui venait de se passer. La jeune personne ôtait et remettait tour-à-tour la riche toque de velours bleu, qui pourtant ne la rendait pas plus jolie que le simple petit chapeau de paille. Elle attachait surtout ses regards sur l'agrafe qui lui annonçait quelque mystère. Enfin, après s'être félicitée de nouveau d'avoir offert son chapeau à la moissonneuse, elle lui dit: " Au revoir, bonne mère! Je vous promets de venir souvent causer avec vous. Conservez bien, à votre tour, mon chapeau de paille, et dès que vous aurez besoin de quelque chose, adressez-vous à moi, je vous le donnerai sur-le-champ......" En achevant ces mots, Fanny donna le bras à son père, et tous les deux ils regagnèrent leur modeste habitation.

Six mois se passèrent sans que la jeune demoiselle vît paraître la personne que la princesse lui avait annoncée. Elle ne cessait de consulter son père sur le parti qu'elle avait à prendre. Tantôt elle voulait aller au château, pour remettre la brillante agrafe dont elle ne se regardait que comme dépositaire; tantôt elle la posait sur sa tête, et jugeait, par sa magnificence, qu'elle devait attendre l'émissaire de la princesse...... L'hiver arriva; six mois se passèrent encore, et Fanny n'entendait parler de rien.

Pour comble d'impatience et de surprise, elle apprit que la princesse, obligée de voyager pour sa santé, était partie avec toute sa maison ; qu'elle devait parcourir une partie du midi de l'Europe, et qu'elle ne serait pas de retour en France avant deux ans. Elle crut alors que Son Altesse avait voulu s'amuser à ses dépens, et serra bien soigneusement la toque de velours bleu et l'agrafe qui en faisait le principal ornement.

Fanny entrait dans sa seizième année. Elle n'avait pas manqué d'aller souvent avec son père visiter la vieille moissonneuse, et de lui porter ce qui pouvait adoucir ses besoins et ses infirmités. Un soir qu'elle était assise à la porte de la chaumière de cette digne femme, et qu'elle lui faisait partager un repas champêtre, elle aperçut quatre jeunes cavaliers qui accouraient à toute bride. Ils mirent pied à terre à peu de distance de Fanny, et, l'abordant avec respect, ils lui apprirent que la princesse, revenue la veille de ses longs voyages avait annoncé à ses pages que celui d'entre eux qui lui rapporterait l'agrafe qu'elle avait confiée à la belle Fanny, aurait une sous-lieutenance de cavalerie, et serait l'époux de la jeune demoiselle, si toutefois elle y consentait.

“ Choisissez-moi, belle Fanny, s'écrièrent à-la-fois les quatre pages. Je suis l'unique espoir d'une riche et honorable famille, disait le premier d'un ton de dignité, —Je suis le premier danseur, le plus espiègle et le plus enjoué de tous mes camarades, ajouta le second, en faisant une pirouette.—J'ai obtenu cette année le prix d'étude et d'application, répliqua le troisième.—Pour moi, dit en tremblant le quatrième, les yeux baissés et respirant à peine, je suis orphelin, sans autre fortune que la protection de Son Altesse ; mon père est mort au

champ d'honneur.... C'est moi qui accompagnais la princesse lorsque, il y a trois ans, dans ce même endroit..... Votre figure charmante, et surtout votre bonté, ne sont pas sorties un seul instant de ma pensée.—Oui, répondit Fanny avec la plus vive émotion, oui, je vous reconnais.—C'est à lui, ma fille, qu'il faut remettre l'agrafe, s'écria le vieil invalide.—Mon père, j'allais vous le proposer, reprit naïvement la jeune personne."

A ces mots, l'heureux page tombe aux genoux de Fanny. Elle le relève aussitôt et le présente à son père. Celui-ci le conduit à son habitation avec ses trois camarades, qui, loin d'être jaloux de cette préférence, s'empressaient d'en féliciter leur ami. L'agrafe lui fut remise. Dès le lendemain Fanny et son père furent présentés à la princesse. Elle approuva le choix qu'on avait fait, éleva le page au grade qu'elle avait promis, ajouta à la brillante agrafe une dot assez forte, et fit les noces au château.

Fanny demanda la permission d'y faire paraître la vieille moissonneuse : elle voulut qu'elle prît part à son bonheur. Cette bonne femme vint en effet, ayant sur sa tête le chapeau de paille de Fanny, qu'elle avait conservé soigneusement. Le petit bouquet de violettes, quoique desséché, y tenait encore. Le vieil invalide trouvait dans son gendre la continuation de ses nombreux services ; Fanny croyait faire un songe ; et la pauvre moissonneuse, pleurant de joie et lui baisant les mains, répétait sans cesse : *Dieu ne permet jamais qu'une bonne action soit sans récompense.*

# LE CABRIOLET VERSÉ.

---

Monsieur Valstein, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, chargé des travaux extérieurs de la ville de Paris, parcourait souvent tous ses environs dans un cabriolet élégant et commode. Il s'arrêtait toujours dans les maisons les plus considérables, où il était accueilli avec les égards dus à ses talens, au rang distingué qu'il occupait, et surtout à l'amabilité de son caractère.

Veuf depuis long-temps, il n'avait qu'une fille, nommée Herminie, qui entrait à peine dans son adolescence. Ne pouvant lui-même diriger l'éducation de cette fille chérie, l'espoir et le charme de sa vieillesse, il l'avait mise dans une pension très-renommée, située au milieu du faubourg Montmartre. Lorsque ses courses le menaient de ce côté, quelquefois il prenait Herminie avec lui, et la conduisait dans telle ou telle habitation, où elle était sûre de passer la plus agréable journée.

Un jour M. Valstein essayait un cabriolet neuf qu'il venait d'acheter; sa forme en gondole, ses ressorts dorés et la riche peinture qui le décorait, tout cela devait, selon lui, flatter le petit orgueil d'Herminie, qui souvent altérait le charme des plus aimables qualités par un amour-propre excessif et la fierté la plus ridicule. Il fut donc prendre la jeune personne à sa pension, pour la mener avec lui à une terre située au-dessus de Saint-Denis, près d'un riche village. C'était la fête patronale, et le soir même devait avoir lieu un bal champêtre, auquel assistaient ordinairement la plupart des

dames les plus riches et les plus élégantes de tous les environs.

Herminie avait en conséquence mis ce qu'elle avait de plus recherché. Une robe de tricot de Berlin, sur une jupe de marceline blanche et garnie d'une ruche de tulle, une ceinture de satin blanc, ornée d'une agrafe d'or, un collier de corail, un chapeau de paille d'Italie, embelli d'une guirlande de bluets, un petit schall de cachemire blanc, bordé de boutons de roses, et la chaussure la plus fraîche ; telle était la toilette de la jeune Herminie, à qui l'on voit, d'après ce détail, que son père prodiguait tout ce qui pouvait flatter sa vanité.

Un jeune jockei bien galonné, un cheval vigoureux et d'une superbe allure, répondaient à l'élégance du cabriolet. Herminie n'avait été de sa vie plus satisfaite ni plus heureuse. On était à l'équinoxe d'automne ; le temps, à cette époque, est presque toujours variable ; et, ce jour-là, des nuages épais qui couvraient l'horizon semblaient annoncer quelque orage. En effet, M. Valstein et sa fille ne furent pas plutôt sortis des barrières de Paris, que plusieurs coups de tonnerre se firent entendre, et furent suivis d'une pluie abondante, mais de peu de durée; elle acheva de couvrir de boue tous les chemins, déjà gâtés par le mauvais temps de la veille, et qui même avait duré une partie de la nuit.

Herminie, tapie au fond du cabriolet, se couvrit les genoux avec la redingote de son père, et prit la plus grande précaution pour que sa toilette ne fût aucunement endommagée ; mais ce qui l'avait en secret contrariée, c'est que M. Valstein avait fait monter entre eux deux le charmant petit jockei qui, vêtu légèrement, eût été transpercé, et qui malheureusement, quelques pré-

cautions qu'il pût prendre, avait un peu pressé la jeune personne, dont la plus grande crainte était de chiffonner sa jolie robe de tricot de Berlin, et d'en altérer la fraîcheur.

Quand ils furent à-peu-près au milieu de l'immense plaine de Saint-Denis, ils rencontrèrent un pauvre vieux marchand de légumes des environs, qui retournait à sa chaumière, dans une petite charrette attelée de trois ânes en arbalète, lesquels, marchant lentement et paraissant accablés de fatigue, occupaient le milieu du pavé, et regagnaient le hameau d'où ils venaient chaque matin apporter à la Halle des légumes de toute espèce. Au moment où l'élégant cabriolet de M. Valstein approcha de cet humble et grotesque équipage, le bon vieillard, voulant se ranger pour le laisser passer, fit quitter à l'une de ses roues le pavé qui se trouvait resserré dans cet endroit. Cette roue, tombant précipitamment dans une ornière très-profonde, fit verser la petite voiture, ce qui jeta sur le côté un des ânes que son maître crut blessé, et qu'il s'empressait de soulager en essayant de soulever sa charrette; mais le pauvre vieux marchand était lui-même tellement fatigué, qu'il n'en avait pas la force.

M. Valstein, qui avait fait arrêter son cabriolet aux cris que poussait le vieillard, mit aussitôt pied à terre, et s'empressa de l'aider à remettre d'aplomb sa petite voiture. Pour y parvenir, il crotta ses mains, son habit, ses chaussures; mais, emporté par le plaisir de secourir ce pauvre diable, il ne s'en aperçut qu'en remontant dans son cabriolet. « Comme te voilà fait! lui dit Herminie avec surprise et dédain; ne m'approche donc pas; tu vas gâter ma robe.—Que veux-tu? lui répondit M. Valstein, ce pauvre vieux bon homme ne s'était précipité dans l'ornière que pour nous laisser un libre

passage: il était bien juste que je l'aidasse à mon tour; tu sais d'ailleurs que jamais je n'ai pu résister à la voix ni à l'aspect d'un être souffrant...." Herminie, peu convaincue par cette réponse, ne cessait de reprocher à son père son excès de bonté, et de lui faire observer qu'il n'était pas décent de se présenter de la sorte dans la brillante société où ils étaient attendus. Enfin elle fit tant d'amères plaisanteries à M. Valstein sur la manière dont il s'était crotté, que celui-ci comprit facilement ce qui dictait à sa fille tout ce qu'elle lui disait à cet égard.

Il lui fit d'abord sentir avec adresse et douceur son ridicule et son injustice; leur conversation s'animait sur ce sujet, et déjà ils n'étaient plus qu'à une demi-lieue de Saint-Denis, lorsque tout-à-coup l'essieu du brillant cabriolet se rompt, et les voilà tous les deux versés à leur tour sur le milieu de la route. Herminie crut d'abord que c'était fait d'elle. Je suis morte! s'écriait-elle avec force; oui, je suis morte...." Son père, effrayé par cette douloureuse exclamation, se convainquit bientôt que la peur seule avait frappé l'imagination de sa fille, et qu'elle n'avait pas le moindre mal. "Oui, je suis morte, répétait encore plus fortement Herminie.—Eh bien, ne crie donc pas si fort, lui disait en riant M. Valstein; quand on est morte, on ne pleure pas et l'on ne dit rien...." Il s'occupa, avec son jeune jockei qui s'était lestement esquivé dans la chute, à relever son cabriolet, à l'aide de plusieurs personnes qui en ce moment passaient sur la route. Herminie, revenue de sa frayeur, était restée à sa place, et commençait à se remettre un peu. Ce qui surtout la consolait, c'est que, grâce à la prévoyance de son père, qui l'avait prise dans ses bras au moment où ils versaient, elle n'était aucune-

ment crottée; seulement sa belle robe était un peu chiffonnée, et les bluets qui ornaient son joli chapeau d'Italie avaient perdu quelque chose de leur pose élégante.

M. Valstein lui annonça qu'ils ne pouvaient plus rester dans le cabriolet, sans craindre d'en fausser les ressorts. Il fallut en conséquence chercher un moyen de se rendre à Saint-Denis, et de là à la terre où ils étaient attendus.

On voyait bien passer à chaque instant, sur la route, de ces petites voitures qui vont et viennent sans cesse de Paris à Saint-Denis; mais, comme c'était un dimanche, toutes se trouvaient remplies. On fut donc contraint d'attendre, et cependant le temps s'écoulait: il était près de quatre heures.

Pendant qu'on cherchait les moyens de sortir d'embarras, le pauvre vieux marchand de légumes vint à passer à son tour. En apercevant M. Valstein encore tout crotté du service qu'il lui avait rendu une demi-lieue plus loin, il fait arrêter ses trois ânes, descend précipitamment de sa petite charrette, et s'empresse d'offrir à son tour ses services. " Que vous est-il donc arrivé? mon cher bon monsieur.—J'ai versé comme vous, mon brave homme, mais je ne puis relever ma voiture aussi facilement que la vôtre; l'essieu s'est brisé. Nous ne savons comment faire, ajouta la jeune personne, pour gagner le château où nous allons.—Y a-t-il bien loin d'ici à ce château? reprit le bon vieillard.—C'est à une petite demi-lieue au-dessus de Saint-Denis, repartit M. Valstein, et je crains bien que nous n'arrivions pas à l'heure du dîner, ce qui me contrarierait beaucoup; car j'aime les bons repas, et je me sens un appétit de

tous les diables.—Si j'osais vous proposer, ainsi qu'à mademoiselle...—Quoi donc ? lui demanda vivement Herminie.—Ma petite charrette peut contenir deux personnes en se serrant un peu : il ne s'agit que de retourner la paille toute fraîche de ce matin, et en mettant sur la petite banquette de bois la redingote de Monsieur ....—J'accepte, brave homme, répondit aussitôt M. Valstein. Ma fille, dit-il à Herminie avec intention, n'es-tu pas, comme moi, touchée de l'offre de ce bon vieillard?—Sans doute, répondit-elle en balbutiant : *cela vaut toujours mieux que rien ;* et au risque d'être un peu cahotée, je pourrai du moins arriver sans que ma toilette soit endommagée....." A ces mots, qui ne répondaient pas tout-à-fait à la reconnaissance qu'éprouvait M. Valstein, le vieux marchand fit avancer sa petite voiture du côté où la jeune demoiselle était restée dans le cabriolet, et passant de l'un dans l'autre avec la plus grande précaution, elle se trouva saine et sauve sur la banquette de la petite charrette aux légumes. Son père s'y mit auprès d'elle. Le jeune jockei eut ordre de conduire à Saint-Denis le beau cabriolet, au simple pas du cheval, afin de le faire mettre en état de retourner le soir à Paris. Le bon vieillard conduisit à pied son grotesque attelage ; et au bout d'une demi-heure Herminie et son père firent dans Saint-Denis une entrée triomphale que remarquait en riant chaque personne qui passait : tout le monde se mettait aux fenêtres pour considérer cette singulière caravane. M. Valstein en riait aux éclats ; mais Herminie, les yeux baissés et se mordant les lèvres, répétait à chaque instant qu'il était bien désagréable de servir ainsi de risée à toute une petite ville. " Que t'importe ? lui répondait son père, toujours en

riant et avec intention: tu ne seras pas crottée; et comme tu le disais toi-même tout-à-l'heure: *cela vaut toujours mieux que rien.*"

En passant sur la place de Saint-Denis, Herminie sollicita M. Valstein de prendre une des petites voitures qui s'y trouvent ordinairement, et de laisser là le char triomphal du marchand de légumes: Nous serons plus commodément, disait-elle; nous arriverons plus vite et surtout plus décemment dans la brillante réunion où tu me conduis.—Oh ! non, ma fille, lui répondit M. Valstein; ce serait mortifier cet excellent homme qui nous a tirés d'embarras si officieusement; qui depuis une demi-lieue s'est mis pour nous dans la boue, et s'est détourné de son chemin. J'entends qu'il nous conduise ainsi jusqu'à notre destination...." Ces dernières paroles furent un coup de poignard pour Herminie, qui persistait toujours dans son opinion.

Pendant ces débats, la petite charrette roulait tout doucement, et nos voyageurs, après avoir traversé Saint-Denis, arrivèrent bientôt à l'entrée de l'avenue qui conduisait au château où ils allaient.

Herminie proposa de nouveau à son père de descendre, et de parcourir à pied cette avenue, dont le sol séché par les rayons du soleil, qui dardaient depuis quelque temps, n'offrait aucun risque pour sa toilette. " Non, non, lui dit encore M. Valstein, notre équipage m'est devenu trop cher pour que je n'en donne pas une représentation à la nombreuse société qui nous attend."

Les trois ânes en arbalète arrivèrent donc dans la première cour du château, traversèrent la seconde, et pénétrèrent enfin jusqu'aux marches du vestibule, après avoir défilé devant les croisées du salon. A la vue de ce grotesque équipage, chacun partit d'un éclat de rire,

et courut au-devant de la belle Herminie, qui, pourpre de dépit et de honte, descendit de son char empaillé, aux acclamations et aux ris inextinguibles de toutes les personnes réunies autour d'elle.

M. Valstein, en lui donnant la main avec une cérémonie et une dignité qui ajoutaient encore au comique de la situation, raconta ce qui s'était passé. Tout le monde admira l'obligeance, la bonté du vieux marchand de légumes. M. Valstein chargea Herminie de lui remettre un louis pour le récompenser de ce qu'il l'avait empêchée de crotter sa toilette si recherchée, et lui dit en l'embrassant : " Pardonne-moi cette leçon, ma fille. Souviens-toi qu'on ne doit jamais rougir d'un bienfait, quelle que soit la main qui le dispense, et rappelle-toi ce que dit à ce sujet le bon *La Fontaine* dans une de ses Fables :

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

## LE PETIT SAVOYARD.

Les habitans de la Savoie se sont fait remarquer en tout temps par l'amour du travail et la plus scrupuleuse probité. Admis dans les plus beaux hôtels de Paris, on ne s'est jamais plaint qu'ils eussent abusé de la confiance qu'on leur accordait. Accoutumés à vivre de peu, ne changeant point, au sein même de la capitale, leur manière d'exister, ni leurs vêtemens grossiers, ils n'ont qu'un but, qu'un seul désir ; c'est d'amasser, à force de peines et de sueurs, une modique somme d'argent,

qu'ils portent, joyeux et triomphans, à leurs pauvres familles qui souvent ont bien souffert en leur absence.

Parmi les travaux auxquels ces bonnes gens s'accoutument, le ramonage des cheminées est celui qui leur est spécialement dévolu. Ces ramoneurs vont ordinairement deux ensemble : l'un, d'une taille élevée, pour les grandes cheminées ; l'autre, plus petit et presque encore dans l'enfance, afin de pouvoir se hisser dans les petites cheminées des cabinets ou des boudoirs. Ce petit ramoneur est entièrement soumis à l'autorité du plus grand, qui exerce sur lui le pouvoir absolu d'un mentor et d'un maître.

C'était à la fin de l'automne. M. Destinval, honnête négociant de Paris, fit monter dans son cabinet deux Savoyards du coin de la rue pour ramoner sa cheminée. Comme elle était d'une structure moderne, et que le passage était fort étroit, ce fut le plus petit des deux qui fut chargé d'y monter. On couvrit, selon l'usage, l'entrée de la cheminée d'une double nappe, afin d'éviter l'odeur et la fumée de la suie, et d'en garantir l'appartement. Le petit ramoneur une fois mis en œuvre, le plus grand fut vaquer à d'autres travaux dans la même maison.

Elisa, fille de M. Destinval, attirée par le désir d'entendre la chansonnette que les Savoyards ont coutume de chanter au faîte des cheminées, resta dans le cabinet de son père ; et voulant écarter la nappe pour mieux entendre, elle la fit tomber, la releva promptement à travers le nuage de suie qui sortait en abondance, et courut aussitôt s'essuyer la figure et les mains, afin qu'il ne restât aucune trace de son étourderie.

Pendant ce temps, le petit ramoneur, après avoir chanté sa chansonnette, descendit de la cheminée ; et,

se trouvant seul dans le cabinet, il appela son camarade, qui rentra aussitôt, accompagné de M. Destinval et de plusieurs domestiques.

Quand la suie fut ramassée, que le petit Savoyard se fut secoué, nettoyé, et qu'il eut repris sa veste, M. Destinval, satisfait de son service, et plus encore de la gaieté franche et naïve du gentil petit montagnard, lui donna un écu pour boire à sa santé. Il sortit aussitôt avec son grand camarade, pour aller l'aider à ramasser la suie d'une autre cheminée, que ce dernier avait pendant ce temps-là ramonée dans une pièce voisine.

Elisa rentra dans ce moment, et vint raconter à son père ce qui venait de se passer entre les deux Savoyards. Elle avait vu, disait-elle, le plus petit remettre à l'autre l'écu qu'il avait reçu. Elle l'avait entendu se féliciter avec lui d'avoir fait une bonne matinée..., une bien bonne matinée...En un mot, Elisa répéta à son père tout ce qui s'était dit, redit et répondu; car la jeune demoiselle, quoique d'ailleurs sensible et très-aimable, était d'un bavardage que souvent elle poussait jusqu'à l'indiscrétion, et dont ses parens ne pouvaient venir à bout de la corriger.

Quand tout fut remis en ordre dans le cabinet de M. Destinval, il voulut faire sa toilette, et ne trouva plus sur la cheminée ses boucles de jarretières en or qu'il y avait déposées; surpris, inquiet, il cherche partout, et soupçonne d'abord le petit Savoyard de les avoir dérobées. " Cependant, se disait-il, l'air franc et joyeux de ce petit ramoneur, la joie qu'il a témoignée en recevant l'écu que je lui ai donné, tout m'empêche de croire qu'il ait commis ce vol......" En raisonnant ainsi M. Destinval cherchait et recherchait en vain ses boucles d'or. Elisa proposa à son père de demander aux gens

de la maison s'ils n'avaient point connaissance de la disparition de ces boucles. " Allez, lui dit M. Destinval; mais gardez-vous bien d'émettre aucun soupçon, et bornez-vous à recommander tout bas au portier de dire au petit Savoyard, quand il sortira, qu'il remonte dans mon cabinet, que j'ai à lui parler, une commission à lui faire faire."

Elisa fut exécuter les ordres de son père. Aucun domestique n'avait vu les boucles en question. Chacun d'eux formait mille conjectures différentes: tous souffraient à-la-fois de cette aventure. Le plus petit objet qui disparaît est une calamité dans une maison dont tous les domestiques sont honnêtes : le doute seul est un outrage, le moindre soupçon est un supplice.

Elisa, que son penchant funeste à babiller entraînait bien souvent plus loin qu'elle ne le pensait, oubliant en ce moment ce que son père lui avait recommandé, rappela à plusieurs domestiques que le petit ramoneur, en descendant de la cheminée, s'était trouvé seul dans le cabinet de son père. Elle ajouta qu'elle avait cru remarquer sur sa figure de l'embarras, une certaine émotion, lorsque M. Destinval était rentré avec elle dans son appartement, etc., etc. Enfin elle leur confia, mais sous le plus grand secret, que son père lui-même soupçonnait le petit Savoyard d'être l'auteur du vol.. Elle descendit aussitôt donner au portier l'ordre convenu, et remonta précipitamment auprès de M. Destinval.

" Non, répétait ce dernier, je ne puis encore me déterminer à croire que ce petit malheureux se soit oublié à ce point. Je veux, je dois m'assurer entièrement de son innocence; et, s'il est coupable, je saurai, tout en lui donnant une forte leçon, le sauver de l'opprobre et peut-être de la vengeance terrible qu'exerceraient sur lui

tous ses compatriotes......" Comme M. Destinval achevait ces mots, on entendit dans la cour des cris déchirans et le bruit de coups réitérés ; ce qui avait attiré dans un instant tous les gens de l'hôtel et les personnes qui passaient dans la rue. M. Destinval ouvre sa fenêtre, et aperçoit le pauvre petit Savoyard que frappait encore son grand camarade, et qui, les mains jointes et tout meurtri de coups, protestait de son innocence. M. Destinval descend aussitôt, croyant que le vol est avoué par l'enfant, qu'il projette de soustraire à son funeste sort. Sa fille le suit, s'imaginant aussi que le voleur est découvert ; mais quelle fut leur douleur d'entendre un des domestiques, qui tenait encore le petit ramoneur par les cheveux, s'écrier : " Oui, c'est là le coupable, c'est lui qui nous a tous exposés au soupçon le plus cruel, le plus indigne de nous ; il paiera cher le mal qu'il nous a fait.—Eh ! quelles preuves avez-vous pour le condamner ainsi ? dit M. Destinval, perçant la foule.—En est-il de plus forte, répond le domestique, que votre accusation elle-même ?—Qui vous a dit que je l'accusais ?—Mademoiselle Elisa. Pourquoi voulez-vous épargner un petit scélérat qui nous a tous compromis ?—Quoi ! ma fille, reprit M. Destinval avec indignation, vous avez pu violer le secret que je vous avais tant recommandé !....Non, non, ajouta-t-il, j'atteste, au nom de l'honneur, que je n'ai point accusé cet enfant ; je n'ai pu concevoir que de simples soupçons, et j'étais loin de m'attendre, en les confiant à ma fille qu'elle en ferait un si cruel usage."

Pendant que M. Destinval parlait ainsi, le petit Savoyard, prosterné à ses pieds, implorait sa justice, criait miséricorde. Elisa, confuse et tremblante, s'aper-

çevait, mais trop tard, de sa funeste imprudence. Enfin les domestiques, toujours acharnés, et les passans réunis, prompts à céder à la première impression qui les frappe, demandaient à grands cris que le voleur fût conduit au corps-de-garde et livré à la justice, quand la femme-de-chambre d'Elisa, accourant éperdue, remet à M. Destinval ses boucles d'or qu'elle avait trouvées enveloppées dans la nappe qu'on avait mise devant la cheminée du cabinet, pendant que le petit Savoyard la ramonait, et que la curiosité d'Elisa avait fait tomber.

On peut se figurer quel fut le désespoir de cette jeune personne en reconnaissant, avec tout le monde, l'innocence du pauvre petit ramoneur, qui dans ce moment même implorait encore sa pitié. Elle tomba presque sans connaissance dans les bras de son père. Les domestiques pâlirent, en se reprochant d'avoir cru aussi légèrement une jeune indiscrète. Tous les passans se retirèrent en disant qu'il était affreux de maltraiter ainsi l'innocence.—Le grand Savoyard ne savait comment adoucir les coups dont il avait accablé son petit camarade; et M. Destinval, en désignant à Elisa les meurtrissures dont ce pauvre enfant était couvert, lui dit: " Vous voyez votre ouvrage.—Je saurai réparer ma faute, s'écria la jeune personne; je veux moi-même soigner, guérir cet infortuné; et, si vous le permettez, mon père, je l'attache à mon service; il ne me quittera jamais.—J'y consens, ma fille, reprit M. Destinval: puisse-t-il te rappeler sans cesse que le moindre mot, transmis et mal interprété, quelle que soit la pureté de nos intentions, produit souvent les effets les plus terribles, et peut faire le malheur de toute notre vie!"

## LES PAPILLOTES.

---

Monsieur de Saint-Victor, ancien agent de change, après s'être vu père d'une famille assez nombreuse, n'avait, pour unique soutien de sa vieillesse, que la plus jeune de cinq filles, que la mort avait épargnée, et sur laquelle il réunissait toute sa tendresse. Théonie, tel était le nom de la jeune demoiselle, entrait à peine dans son adolescence : privée de sa mère depuis long-temps, et confiée aux soins d'une ancienne et respectable gouvernante qui l'avait vue naître, elle avait pris la funeste habitude de tout faire au gré de son caprice, de ne suivre que ce que lui dictait son imagination vive et sans expérience ; en un mot, elle ordonnait dans la maison de son père, comme si elle en eût été l'unique souveraine.

Peu à peu les qualités de son âme aimante et sensible firent place à une exigence ridicule, à une dureté d'autant plus pénible, que souvent Théonie ne s'apercevait pas de l'effet qu'elle produisait sur l'esprit de toutes les personnes qui l'environnaient. Un domestique oubliait-il quelque légère commission dont l'avait chargé la jeune demoiselle, il en recevait les reproches les plus humilians. Tel autre tardait-il un seul instant d'arriver au premier coup de sonnette, c'était un crime impardonnable qui toujours lui attirait mille remontrances, et jusqu'à la menace d'être chassé de la maison. La femme-de-chambre passait-elle un seul œillet du corset de Théonie celle-ci, rouge de colère et frappant du pied, s'écriait d'une voix aigre et glapissante : " Je suis lacée tout de

travers : vous êtes d'une gaucherie, d'une ineptie..... " La coiffait-elle, Théonie trouvait que ses cheveux ne bouclaient pas assez, qu'ils tombaient sur ses yeux, qu'ils la gênaient, qu'ils l'excédaient. Lui essayait-elle une robe, elle allait affreusement ; la taille était sans grâce, la garniture trop épaisse, les manches pas assez plissées, et mille autres défauts semblables.....Un domestique la servait-il à table, jamais il ne lui donnait d'assiette à propos ; il fallait toujours, disait-elle, qu'elle demandât plusieurs fois à boire avant de l'obtenir ; tantôt on lui donnait trop d'eau ; tantôt on lui donnait trop de vin. C'était bien pis encore quand on lui apportait des chaussures ; elles étaient trop courtes, trop longues, trop larges, trop étroites ; elles lui rendaient le pied affreux, elles n'étaient jamais de la couleur qu'elle avait ordonnée. Enfin tout semblait concourir à la contrarier, à l'impatienter ; et, à l'exception de son père, il n'était personne auprès d'elle qui ne souffrît de la brusquerie de son caractère.

Tant de caprices et de despotisme fatiguèrent tous les gens de la maison, au point que la plupart s'en plaignirent hautement à M. de Saint-Victor, et résolurent de quitter son service, quelques regrets qu'ils eussent de se séparer d'un aussi bon maître. Celui-ci, qui gémissait en secret de la conduite de sa fille, mais qui ne voulait la ramener à la douceur que par un moyen qu'il projetait depuis long-temps, invita ces bonnes gens à ne pas faire la moindre attention aux reproches, aux criailleries de la jeune despote ; il leur recommanda surtout de n'y répondre que par un sourire, et de ne jamais obéir à ses ordres quand elle les donnerait avec aigreur.

Ce plan fut suivi avec fidélité. Théonie appelait-elle quelqu'un avec son ton de dureté ordinaire, personne ne

lui répondait; faisait-elle une question, ordonnait-elle avec son arrogance accoutumée, chacun lui riait au nez, s'éloignait en haussant les épaules, et la laissait dans un étonnement que sa colère seule pouvait égaler. Elle s'en plaignit amèrement à son père, s'imaginant qu'elle allait faire chasser les téméraires qui avaient osé lui manquer de respect à ce point; mais M. de Saint-Victor lui dit avec ce calme d'un père tendre et d'un esprit observateur: " Tu te plains avec raison, ma Théonie; il semble en effet que tous nos gens aient formé la résolution de ne plus t'obéir; mais ne serait-ce pas plutôt ta faute que la leur? Souvent je t'ai vue les rudoyer, abuser de leurs soins et de leur patience. Ta vieille bonne elle-même n'en est pas exempte; elle en souffre moins que les autres, parce qu'elle a soigné ton enfance, et qu'elle a pour toi la tendresse d'une mère. N'oublie pas, ma fille, que le moyen le plus sûr d'être bien servi, c'est de faire éprouver à ceux qui y sont obligés du plaisir à remplir leurs devoirs. Je vais t'en donner une preuve: je suis le maître ici, et j'ai le droit d'y commander avant toi; mais je ne l'ai jamais fait sentir à aucun de mes domestiques: aussi tous me sont-ils aussi dévoués, qu'ils semblent devenus indifférens envers toi.... " En achevant ces mots, M. de Saint-Victor tire avec force et à plusieurs reprises le cordon de sonnette de son appartement; à l'instant même tous ses gens entrent de différens côtés, et presque tous à-la-fois. " Qu'est-il donc arrivé à Monsieur? dit en entrant son valet-de-chambre. —Monsieur se trouverait-il incommodé? lui demanda son laquais.—Est-ce que le feu serait chez vous? lui demanda brusquement son cocher.—Serait-il arrivé quelque accident à ma chère petite? dit la vieille bonne, accourant toute tremblante.—Je te l'avais bien dit, re-

prit M. de Saint-Victor à sa fille. . . . Non, mes bons amis, ajouta-t-il en les regardant tous avec émotion, il ne m'est rien arrivé : je ne voulais que donner une preuve de votre zèle à Théonie, qui prétend qu'on ne peut obtenir de vous le moindre service. . . . . " Chaque domestique, fidèle aux ordres de M. de Saint-Victor qui leur fit en ce moment un signe d'intelligence, se retira de nouveau en souriant et en haussant les épaules. Théonie, plus furieuse que jamais, déclara à son père qu'elle avait résolu de ne plus leur adresser un mot, et de se passer de leurs soins. " Se serve d'eux qui voudra, s'écria-t-elle avec aigreur ; non, je ne veux pas qu'un seul d'entre eux, pas même ma vieille gouvernante, mette le pied dans mon appartement.—C'est le moyen de n'être jamais interrompue dans tes occupations, lui répondit son père.—Je ferai tout moi-même : mon lit, ma chambre, ma toilette.—Tu serais sûre alors que chaque chose sera faite à ta guise, ajouta M. de Saint-Victor.—Je prétends même, continua Théonie, qu'aucun d'eux ne me serve à table, et pour cela je ferai placer près de moi une des servantes en acajou qui sont dans la salle à manger, et sur laquelle je trouverai tout ce qui me sera nécessaire.—J'approuve ton plan, ma fille, et te promets de donner des ordres pour que tout soit fait suivant ta volonté.—Quel plaisir j'aurai de prouver à tous ces gens-là que nous pouvons nous passer d'eux ; que nous pourrions nous dispenser de les payer, de les nourrir, de les combler de présens qui souvent n'en font que des ingrats !—Je souhaite, ma Théonie, que tu leur donnes cette leçon."

Dès le même jour, notre jeune étourdie se servit elle-même à boire au dîner, se donna des assiettes, coupa son pain, en regardant à son tour avec malice les domes-

tiques qui l'entouraient, et paraissaient surpris d'un aussi grand changement.... Il est vrai qu'elle cassa une carafe de cristal, une assiette de porcelaine, et répandit une quantité de vin rouge sur la partie de la nappe qui l'environnait. Mais son père lui dit avec sa douceur ordinaire: " Il faut bien payer son apprentissage et s'accoutumer à tout." Le soir, en rentrant du spectacle, Théonie plia avec soin son schall, serra ses gants et son chapeau. La femme-de-chambre se présenta pour la délacer, lui ôter sa robe et lui mettre des papillotes, ainsi qu'elle avait coutume de le faire tous les soirs. " Je n'ai pas besoin de vous, lui dit brusquement Théonie; j'ai acheté un corset qui lace par devant, je rangerai moi-même tout ce qui compose ma toilette, et me mettrai des papillotes. Oui, Mademoiselle; vous avez beau rire et tourner la tête, je me mettrai des papillotes..." Enfin la vieille bonne qui l'avait élevée vint lui demander la clef de sa chambre pour faire la couverture de son lit et la coucher, selon son usage. Théonie la refusa, quelques instances réitérées que lui fît cette digne et excellente femme.

Ce qui acheva surtout d'étonner toutes les personnes attachées à la maison, et M. de Saint-Victor lui-même, ce fut de voir le lendemain matin la jeune demoiselle frotter son appartement, balayer, housser, faire son lit et mettre tout en ordre....Il est vrai qu'elle avait cassé un grand miroir de toilette, déchiré un couvre-pied de mousseline brodée, et répandu l'huile d'une veilleuse sur une bergère de Pékin bleu-ciel; mais son père lui répétait avec sa bonté ordinaire: " Il faut bien faire son apprentissage et s'accoutumer à tout."

Théonie voulut aussi faire son feu. Munie d'un briquet dont la veille elle avait fait l'emplette, elle se mit à

le battre, parvint à allumer l'amadou, et bientôt après à enflammer plusieurs bûches qu'elle avait entassées dans sa cheminée....Il est vrai qu'elle se brûla un peu les doigts, qu'elle s'y donna plusieurs coups du briquet, et que la trop grande quantité de bois qu'elle avait mise dans la cheminée, fut sur le point de mettre le feu à la maison; mais M. de Saint-Victor, entrant fort à propos, s'empressa de l'éteindre, en répétant toujours avec calme: "Il faut bien s'accoutumer à tout."

Quelques heures après, Théonie descendit au salon où se trouvaient réunies plusieurs personnes invitées à dîner. On ne put s'empêcher de remarquer le désordre qui régnait dans sa toilette. Sa robe, mise tout de travers, formait sur ses épaules les plis les plus ridicules. Le nouveau corset, lacé par devant, mais trop serré sans doute par le bas, remontait si haut, qu'on n'apercevait plus le joli cou de Théonie, qu'elle avait inutilement orné d'un collier riche et élégant. Son fichu, mis de côté, cachait entièrement une de ses épaules, tandis que l'autre était tout-à-fait à découvert. Sa ceinture, arrangée avec assez de grâce par devant formait par derrière un nœud lourd et chiffonné, qui faisait le plus mauvais effet du monde. Mais ce qui surtout frappait la vue des personnes accoutumées à voir Théonie coiffée avec soin, c'étaient ses cheveux qui, mis par elle en papillotes, ne frisaient aucunement, et, tombant aplatis sur son visage, couvraient ses yeux charmans, et lui donnaient une physionomie si extraordinaire, que chacun se mit à éclater de rire, et lui demanda la cause d'un changement aussi subit. M. de Saint-Victor fit part à tout le monde des grands projets de la jeune réformatrice, et feignit d'y applaudir et de les approuver.

Cependant Théonie avait été profondément blessée

du rire ironique et général qu'avait excité sa nouvelle toilette. Ce qui surtout l'avait touchée le plus, c'était d'entendre dire que ses cheveux, plats et collés sur son front, nuisaient à la délicatesse de ses traits. On consent volontiers à paraître moins élégante dans sa mise; mais passer pour laide lorsqu'on est jolie, c'est un supplice cruel. Il était au-dessus des forces de la jeune personne; elle projeta donc de se remettre elle-même des papillotes; et pour que ses beaux cheveux blonds pussent friser et former une *titus* ondoyante, le soir même, étant seule dans son appartement, elle les passa et repassa au fer. Il est vrai qu'elle se brûla le haut d'une oreille, et qu'elle se fit au front une autre brûlure assez forte; mais elle s'en consola, se couvrit la tête d'un fichu de nuit, et s'endormit dans le doux espoir de paraître le lendemain mieux coiffée que jamais, et de prouver par cela même qu'elle pouvait se passer de tout le monde.

Quelle fut, à son réveil, sa surprise de voir, en dénouant le fichu, presque toutes les papillotes tomber à ses pieds, avec la mèche de cheveux que chacune d'elles renfermait! Elle passe en tremblant la main sur sa tête, s'élance devant une glace, et reconnaît alors, mais trop tard, que le fer, dont elle n'avait pas coutume de faire usage, était beaucoup plus chaud qu'elle ne le pensait, et que tous ses cheveux étaient brûlés. Un cri de désespoir lui échappe en ce moment. Il attire dans sa chambre tous les domestiques de la maison, qui, à l'exception de la vieille gouvernante, se disposaient à rire aux éclats; mais les pleurs de Théonie, qui coulaient en abondance, les retinrent. M. de Saint-Victor entre aussitôt, également effrayé par le cri qu'il venait d'entendre; et moins discret que tous ses gens, en apprenant ce qui cause le chagrin de sa fille, il ne peut s'empêcher de rire à l'as-

pect de cette jeune tête à moitié tondue, et dont les cheveux grillés çà et là contrastaient si singulièrement avec la jolie figure dont la veille encore ils faisaient le plus bel ornement.

On fut obligé de raser entièrement la tête de Théonie. Pendant plus de six mois elle fut réduite à porter une perruque qui, quoique parfaitement assortie à la couleur de ses cheveux, était néanmoins très-loin d'être aussi avantageuse à sa figure. Elle sentit alors qu'il est impossible de vivre dans la société sans le secours de ceux qui la composent. Elle avoua tous les torts qu'elle avait eus envers les personnes attachées à son père, les pria de les oublier, et devint aussi douce, aussi indulgente, qu'elle avait été jusqu'alors injuste et difficile. Tous reprirent auprès d'elle leur service accoutumé, et chacun d'eux, trouvant dans l'accueil que lui faisait Théonie, la récompense de son zèle et de ses soins, redoubla d'empressement pour exécuter ses ordres et prévenir ses moindres désirs.

Pendant ce temps les beaux cheveux brûlés répoussèrent, la perruque fut supprimée; Théonie redevint d'autant plus jolie, qu'un air de douceur et de satisfaction continuelle ajoutait encore à l'éclat de ses charmes: seulement la brûlure faite à son front par le maudit fer à papillotes avait laissé une marque légère, dont la trace fut ineffaçable; et chaque fois que Théonie se regardait dans une glace, ce signe mémorable semblait lui dire: "Vouloir tout faire est au-dessus de nos forces, et qui que nous puissions être, nous avons tous besoin les uns des autres."

## LE DANGER D'ÉCOUTER AUX PORTES.

De tous les défauts qu'on puisse avoir, la curiosité est celui qui le plus particulièrement dégrade l'âme et fait supporter de pénibles humiliations.

Madame de Volmars, riche veuve d'un officier distingué dans la marine, avait trois enfans; deux garçons, nommés Jules et Adolphe, et une fille, appelée Claire. Tous les trois faisaient les délices et la consolation de cette mère adorée. Les deux frères se destinaient à suivre la carrière honorable que leur père avait parcourue si glorieusement; et déjà leur ardente imagination n'était remplie que des hauts faits des *Duquesne*, des *Jean Bart* et des *Duguai-Trouin*. Ils étaient venus passer au château de Volmars, situé près Paris, le mois des vacances accordé aux élèves de l'Ecole de la Marine. Leur arrivée avait produit une grande joie, et Claire partageait l'ivresse de sa mère en revoyant les aimables compagnons de son enfance.

Le cœur de Claire était excellent; mille qualités aimables la faisaient remarquer et chérir; mais elles étaient souvent altérées par une curiosité dont rien jusqu'à ce jour n'avait pu la corriger.

Cent fois les domestiques l'avaient surprise écoutant ce qu'ils disaient, épiant ce qu'ils faisaient. Madame de Volmars elle-même l'avait trouvée plus d'une fois à la porte de son appartement tandis qu'elle conférait secrètement avec quelqu'un; souvent aussi elle l'avait surprise cachée dans un cabinet, tapie au fond d'une armoire, pour être à l'affût de tout ce qui se passait. Ni

la peur, ni la confusion n'avaient pu guérir cette curieuse insatiable. Etait-elle à la promenade, son attention à écouter tout ce qui se disait autour d'elle, était si forte, qu'elle ne pouvait répondre aux différentes questions qu'on lui faisait, ni profiter d'aucune observation de sa mère.

Déjà madame de Volmars avait inutilement essayé de corriger dans sa fille ce défaut qui nuisait évidemment à son bon naturel et à l'amabilité de son caractère; elle sentit que les avis et la patience sont impuissans pour rompre une habitude enracinée. Elle résolut donc d'employer tout ce qui pourrait frapper fortement l'imagination de Claire. Un soir d'été, qu'elle l'avait conduite au jardin des Tuileries, que remplissait un nombre infini de personnes, Claire était si obstinément occupée à entendre tous ceux qui parlaient autour d'elle, que madame de Volmars, décidée à lui donner une leçon, leva le siége, la laissa seule au milieu d'une foule innombrable, et sans autre appui qu'un ancien domestique, à qui elle avait confié son secret, et qui, caché derrière un arbre, était chargé d'examiner l'embarras où se trouverait la jeune curieuse, et de la suivre sans qu'elle s'en aperçût.

Claire, fatiguée de prêter l'oreille à ce qu'on disait et redisait à ses côtés, regarde autour d'elle; interdite, tremblante, elle cherche partout sa mère, et se trouvant abandonnée au milieu de tant de monde, ne sachant quel parti prendre, elle laisse échapper des larmes de dépit et de crainte. Aussitôt elle est entourée de plusieurs personnes, dont les questions multipliées ajoutent encore à sa confusion. Elle n'ose, elle voudrait dire son nom; elle s'éloigne, revient, s'éloigne encore, cherche des yeux, et ne peut croire que madame de

Volmars l'ait jetée dans un embarras si cruel; enfin fatiguée des mille et mille questions des uns, piquée et confuse des éclats de rire des autres, elle se détermine à sortir des Tuileries et à regagner seule le quartier du Luxembourg qu'elle habitait. En approchant de la grille, elle rencontre l'ancien domestique qui de loin s'était attaché sur ses pas; aussitôt, elle court vers lui, implore son secours, lui raconte son étrange aventure, et lui témoigne toutes les inquiétudes que lui donnait cette brusque disparition de sa mère. Un sourire, échappé à ce digne homme, rassure la jeune abandonnée, qui, devinant alors que madame de Volmars n'avait eu d'autre but que de la corriger, se rend à pied jusqu'à l'hôtel avec le vieux serviteur. Elle y reçut la plus vive remontrance, et la certitude d'éprouver le même abandon, toutes les fois que son penchant à la curiosité l'entraînerait jusqu'à négliger la conversation de sa mère, pour ne s'occuper que de ce que disaient entre eux des étrangers, dont l'entretien pouvait quelquefois être dangereux, et même contraire à la pudeur.

Madame de Volmars s'était flattée en vain que cette aventure pourrait corriger Claire: sa curiosité reprit avec plus de force que jamais. Elle trouva surtout de quoi l'exercer pendant le séjour que Jules et Adolphe firent au château. Ils la rencontraient à chaque instant, suivant leurs pas, épiant leurs démarches, écoutant leurs moindres entretiens. Déjà ils avaient essayé de la corriger par plusieurs espiègleries, si familières aux écoliers. Un jour, entr'autres, qu'ils étaient dans leur appartement occupés à jaser ensemble, ils aperçurent derrière la porte, restée entr'ouverte, le bout d'une petite jupe blanche que le vent poussait du côté

de la boiserie. Convaincus, à cette vue, que l'incurable les espionnait encore, ils se font signe, et se promettent de s'en venger. Adolphe se lève doucement, et s'avançant vers la porte sur la pointe du pied, il la ferme brusquement, et par ce moyen la jupe de Claire se trouve engagée au point qu'il lui fut impossible, malgré tous ses efforts, de s'arracher du piége où elle était prise. Crier, c'eût été divulguer de nouveau sa curiosité et faire rire à ses dépens ; rester ainsi clouée, quelqu'un pouvait passer dans le corridor et reporter à madame de Volmars la situation coupable où elle se trouvait; elle prit en conséquence le parti de quitter ses vêtemens et de se sauver, nue en chemise, dans son appartement. Comme elle parcourait ainsi le grand corridor du château, elle aperçoit tout au bout un des jardiniers, qui, venant au-devant d'elle, se met à crier, en riant à gorge déployée: " Ah ! mon bon dieu, quoiqu' c'est que c' fantôme-là......!" Claire, honteuse et hors d'elle-même, revient aussitôt sur ses pas, gagne un escalier dérobé, et arrive enfin, toujours en chemise et transie de froid et de frayeur, chez la femme-de-chambre de sa mère. Celle-ci, surprise et se moquant d'elle à son tour, fut lui chercher d'autres vêtemens, avec lesquels elle reparut, quelques instans après, au salon, où il fallut supporter les railleries de ses deux frères et les nouveaux reproches de madame de Volmars, à qui les deux espiègles avaient remis la défroque de la curieuse.

Un autre jour, c'était à la fin de l'automne, madame de Volmars, voulant donner à ses deux fils une fête avant leur départ pour l'Ecole de la Marine, avait invité à un bal toute la jeunesse des environs. Claire était, ce jour-là, d'une parure élégante et recherchée.

Déjà un grand nombre de personnes s'étaient réunies dans le salon. Jules et Adolphe étaient encore dans leur appartement, et s'occupaient à faire voir leurs cartes marines et leurs dessins à plusieurs jeunes gens du voisinage. Un léger bruit que fit la clef de la porte, leur confirma sans peine que l'incorrigible regardait par le trou de la serrure.

Jules, qui joignait à l'espièglerie de son âge l'attachement le plus vrai pour sa sœur, voulant à son tour la corriger d'un défaut aussi abject que dangereux, feignit de sortir un instant. Aussitôt Claire s'éloigne avec la rapidité de l'éclair. Jules, qui s'était muni d'un morceau de pastel noir et d'une lumière, après avoir fermé la porte en sortant, écrit au-dessus du trou de la serrure, et en renversant l'ordre des lettres, ces deux mots : *Curieuse incurable.* Il rentre aussitôt dans l'appartement dont il referme la porte, et se remet de nouveau à jaser et à rire avec ses jeunes amis. A peine la conversation avait-elle recommencé, que la jeune personne revint furtivement écouter ce qu'ils disaient. Comme elle s'aperçut qu'on avait ôté la clef de la serrure, elle regarda ce qui se passait dans l'appartement ; et pour cela, appuyant son front au-dessus, et justement sur l'endroit où Jules avait tracé l'inscription, ces deux mots, *Curieuse incurable*, se trouvèrent empreints sur le front de la jeune demoiselle, qui, loin de s'en douter, le corridor étant en ce moment très-obscur, descendit, quelques instans après, au salon, où ses deux frères et tous leurs amis étaient rassemblés.

Dès que madame de Volmars eut aperçu le tour qu'on avait joué à sa fille, elle en ressentit une joie secrète, et recommanda à chacun de ne point détromper la curieuse. En effet, pendant plus de deux heures, Claire

dansa, étala ses grâces, portant partout et présentant à tout le monde l'indication de son vilain défaut. Cependant elle s'apercevait que telle personne qu'elle abordait réprimait un grand éclat de rire ; que telle autre, en la désignant, parlait bas à l'oreille de son voisin, et semblait s'amuser à ses dépens. Surprise, inquiète, elle croit que quelque chose est dérangé dans sa parure ; elle va se regarder dans une glace, aperçoit l'inscription fatale, et reconnaît qu'elle est le jouet de toute l'assemblée. Elle jette un cri de surprise et de frayeur, s'enfuit, s'enferme dans sa chambre, où elle s'obstine à rester, quelques sollicitations qu'on lui fît de reparaître dans le bal.

Jules, en avouant qu'il était l'auteur de cette espièglerie, parut désolé de la forte impression qu'elle avait faite sur sa sœur. Vingt fois il fut, à la porte de sa chambre, la supplier de descendre au salon ; il ne put rien obtenir que cette réponse : « Jamais je n'oublierai ce tour abominable ; on ne me reverra point.... » En effet, le bal continua et se termina sans sa présence. Madame de Volmars consola Jules du chagrin qu'il avait, en lui faisant sentir l'importance du service qu'il rendait à sa sœur ; mais, afin de ne pas nuire à l'amitié qui existait entre eux, elle lui recommanda et fit promettre à toute l'assemblée de ne point nommer à Claire l'auteur de cette forte et salutaire leçon.

Le lendemain Claire se rendit auprès de sa mère. Le dépit et la honte avaient fait place à la réflexion. Loin de se plaindre et de murmurer, elle embrassa madame de Volmars avec une expression et un calme étonnans ; elle lui avoua qu'elle avait passé la nuit entière à considérer les dangers et le ridicule auxquels l'avait exposée son insatiable curiosité. Elle protesta que jamais elle ne prê-

terait l'oreille à rien de ce qu'on pourrait dire, à rien de ce qu'on pourrait faire ; enfin elle termina par supplier sa mère de lui désigner celui des jeunes gens qui était l'auteur de l'inscription dont quelques traces étaient encore sur son front, affirmant qu'elle le regardait comme son meilleur ami, et qu'elle l'aimerait toute sa vie.

Madame de Volmars, surprise et attendrie jusqu'aux larmes, embrassa mille fois son aimable fille ; et faisant entrer Adolphe et Jules, elle lui présenta ce dernier comme l'inventeur de l'inscription. " Je m'en doutais, s'écria Claire en se jetant dans ses bras. Qu'il m'est doux de lui devoir un aussi grand service, et de trouver dans mon frère aîné mon ami le plus cher !" Jules, aussi ému que fier de son entreprise, pressait également sa sœur contre son sein. Il demanda à sa mère de renouveler, avant leur départ pour l'Ecole de la Marine, la danse dont Claire avait été privée. Madame de Volmars s'empressa de satisfaire à cette demande si légitime : dès le surlendemain la fête fut renouvelée. Aussitôt que la jeune personne parut, conduite par son frère bien-aimé, tous les yeux se fixèrent sur eux ; de nombreux applaudissemens retentirent de toutes parts ; alors Jules, à la place de la fatale inscription, déposa sur le front de Claire une couronne de roses blanches, comme un signe éclatant de la pureté de son cœur et d'un caractère accompli. Claire, partageant l'ivresse de Jules et de toute l'assemblée, éprouva en ce moment que le plus grand bonheur est de savoir se vaincre soi-même, et que les ridicules, les travers, les défauts même, rien ne résiste à la réflexion que fait naître la confiance.

# LE FAUTEUIL DU GRAND-PÈRE.

---

Monsieur de Lirné, ancien jurisconsulte et d'un grand âge, était depuis long-temps attaqué des infirmités de la vieillesse ; ce qui souvent le forçait de rester dans un fauteuil où il recevait les soins et toutes les marques de la tendresse que lui portait madame de Rainefort, sa fille unique, veuve depuis cinq ans d'un capitaine d'artillerie, mort au champ d'honneur.

Madame de Rainefort avait deux enfans, un fils âgé de douze ans, nommé Stéphane et une fille, son aînée d'un an, appelée Alphonsine. Ces deux enfans se ressemblaient par les traits du visage et le son de la voix ; mais ils étaieut loin d'avoir le même caractère et les mêmes penchans. Stéphane, vif, enjoué, caressant, trouvait tout à son gré, ne témoignait jamais d'humeur, traitait également le pauvre et le riche, le faible et le puissant ; ni l'orgueil ni l'égoïsme n'avaient pu trouver accès dans son cœur. Ne distinguer les hommes que par leur mérite, ne s'attacher qu'à leur bonté, qu'à leur affabilité, telle était la devise de Stéphane, tel était le fruit de ses nombreux entretiens avec son grand-père, dont il préférait souvent la société à celle des jeunes gens de son âge et aux cercles les plus brillans.

Alphonsine, au contraire, ne s'attachait qu'aux dehors qui charmaient les yeux ; la beauté de sa taille et le charme de sa figure lui faisaient croire que rien ne pouvait leur être comparé. Sa fierté ne lui faisait trouver de charmes que dans le luxe et l'élégance; elle n'attachait

de prix qu'aux objets rares qui annonçaient l'opulence. Cultiver les talens, former son éducation, orner son âme des vertus qui font le plus chérir et respecter son sexe, tout cela n'était pour Alphonsine que fastidieuses inutilités, que temps perdu, consacré entièrement à l'ennui.

Parmi les meubles riches et recherchés qui paraient le salon de madame de Rainefort, se trouvait un ancien fauteuil de bois de hêtre, garni d'un vieux cuir rouge, attaché par des clous autrefois dorés, et qui n'offraient plus qu'un métal noirâtre, entre lesquels paraissait çà et là un reste de franges antiques, où la poussière se tenait obstinément attachée. Ce grand fauteuil, monté sur quatre roulettes, et dont le dos se renversait à volonté au moyen d'une double crémaillère, était le siége accoutumé du respectable M. de Lirné. Il s'y trouvait bien plus à son aise que dans les meubles modernes, dont les formes aiguës, et la pose gênante lui paraissaient aussi ridicules qu'incommodes.

Stéphane, qui ne voyait dans ce meuble gothique qu'un lieu de repos où son grand-père oubliait souvent ses infirmités, prenait plaisir à le conserver, à le raccommoder, en un mot, à y ajouter tout ce qui pouvait contribuer au plaisir et à l'aisance du vénérable vieillard.

L'hiver commençait-il, Stéphane adaptait au sommet du fauteuil de son grand-père une draperie qui préservait de la moindre froidure sa tête chauve et ses organes affaiblis par les ans ; les beaux jours commençaient-ils à renaître, Stéphane ornait le devant du fauteuil d'une petite tablette de bois de noyer, sur laquelle il déposait chaque jour des fleurs printanières, dont la vue et le parfum ranimaient le vieillard, en lui offrant le souvenir de ses belles années. Souvent M. de Lirné était ainsi roulé par son petit-fils aux rayons du soleil, qui le réchauffaient et

lui rendaient sa force et sa gaieté ; souvent aussi, après plusieurs circuits, il s'endormait dans son fauteuil, le sourire sur les lèvres, et paraissant bénir l'aimable enfant qui se plaisait, par tant de soins et d'égards, à prolonger ses jours, à embellir la fin de sa carrière.

Alphonsine était loin de partager les devoirs que son frère rendait à leur aïeul. Jamais elle n'avait roulé une seule fois l'énorme et antique fauteuil ; jamais elle n'y avait déposé la moindre fleur : son plus grand supplice, au contraire, était de voir ce vieux siége faire une disparate aussi grande avec les beaux meubles de riches étoffes et de bois d'acajou, qui remplissaient le salon. Cent fois, si elle l'eût osé, elle eût brisé ce vieux fauteuil qui humiliait sa vanité : " *Oui*, dit-elle un jour dans son dépit, *dès que mon grand-papa ne sera plus, je fais brûler son vieux fauteuil.*"

M. de Lirné, dont les organes n'étaient pas entièrement affaiblis, avait remarqué l'antipathie d'Alphonsine pour son meuble chéri ; il avait même entendu ces paroles dures et pénibles : *Dès que mon grand-papa ne sera plus, je fais brûler son vieux fauteuil.* Ces mots coupables pesaient sur son cœur, et il résolut de donner à sa petite-fille une leçon dont elle conservât long-temps le souvenir.

Sous le coussin de ce fauteuil M. de Lirné avait fait pratiquer, à l'insçu de tout le monde, une cassette dont lui seul avait la clef, et où il déposait tout ce qu'il avait de plus précieux. Chaque âge a sa manie : celle de la vieillesse est de se séparer le moins possible du trésor amassé par son travail et son économie.

Un jour, Alphonsine, invitée pour le soir à une fête où devaient se réunir les femmes les mieux mises de sa société, se plaignit hautement de n'avoir pas une robe

assez élégante ; elle désirait surtout une garniture de fleurs artificielles, ainsi qu'elle en voyait porter à toutes les jeunes personnes de son rang et de sa fortune ; mais madame de Rainefort, qui voulait habituer sa fille à une sage économie, avait fixé ses mois de dépense à une certaine somme qu'Alphonsine avait dissipée d'avance. Il était donc irrévocablement décidé que la jeune coquette irait à la fête avec une simple robe de crêpe blanc. Désolée d'avoir dépensé tout son mois en bagatelles, Alphonsine exprimait son chagrin devant son grand-père, qui feignit de n'y pas faire attention.

Quelques heures après, elle rentra dans l'appartement de M. de Lirné, à qui elle peignit de nouveau ses regrets et son désespoir. " Eh bien ! ma petite, dit le respectable vieillard en souriant, pour te consoler de n'avoir pas une toilette plus recherchée, sois une fois utile à ton grand-père ; prends cette clef, et oblige-moi d'ouvrir le dessous de mon fauteuil ; là, de ce côté. . . ." Alphonsine rougit, hésite et s'imagine qu'il est peut-être question d'enlever certain vase mystérieux qui se trouve ordinairement sous les meubles de cette espèce. Elle veut s'excuser, elle feint de ne pouvoir ouvrir la serrure ; le vieillard jouit de sa méprise ; enfin elle tourne la clef d'une main tremblante, et, détournant la tête, ouvre le dessous du fauteuil.....et aperçoit une jolie corbeille parfumée, couverte de satin bleu, qui contenait une garniture complète en roses blanches, dont l'élégance égalait la fraîcheur. Elle comprit alors l'aimable leçon de son grand-père, avoua que jamais surprise ne lui avait été plus agréable, et courut aussitôt faire poser sur sa robe de crêpe le riche ornement auquel elle était loin de s'attendre.

Mais l'antipathie d'Alphonsine pour le vieux fauteuil

ne fut pas encore entièrement détruite ; elle ne pouvait s'accoutumer à le voir figurer parmi les causeuses et les gondoles modernes dont il était entouré dans le salon. Elle n'osait plus exprimer tout haut son aversion pour ce meuble ; mais dès que M. de Lirné ne l'occupait plus, elle le cachait dans un coin de l'appartement, et mettait devant lui tout ce qui pouvait le dérober à la vue. Une aventure assez singulière vint dissiper à jamais la répugnance d'Alphonsine, et lui rendre le fauteuil du grand-père aussi cher qu'il lui avait jusqu'alors paru désagréable.

On était dans le carnaval. Alphonsine devait ce montrer déguisée en vieille chez une de ses amies, où un grand nombre de jeunes personnes de son âge se réunissaient. La robe à plis sur le dos, les longues manchettes à trois rangs, le bonnet à papillon, les chaussures à talon, et sur la figure un masque malin et couvert de rides, rien ne manquait à son accoutrement ; et, quoiqu'à peine au printemps de l'âge, on l'eût prise pour une vieille de soixante-dix ans. Sa mère avait présidé avec plaisir à cette mascarade, et le jeune Stéphane, déguisé en jockei élégant, devait porter la queue de la vieille baronne, et faire avec elle une entrée triomphale dans la brillante et joyeuse réunion où ils étaient attendus. Il avait été convenu expressément que les pères et mères n'y seraient point admis, et que la dame seule de la maison veillerait sur cette jeunesse folâtre, qu'on voulait voir une fois livrée à elle-même.

Alphonsine, pour compléter son déguisement de vieille baronne, avait eu l'indiscrétion de prendre, à l'insçu de tout le monde, des boucles-d'oreille de diamans, et d'un assez grand prix, qu'elle déroba dans le secrétaire de madame de Rainefort. En arrivant au bal

chez son amie, elle les mit à ses oreilles, ce qui produisit en effet l'illusion la plus complète. Elle réunit tous les suffrages; il fut unanimement reconnu qu'Alphonsine avait une des plus riches, une des plus singulières mascarades qu'on eût jamais vues. Son amour-propre était flatté, sa joie était extrême: elle se livra donc au plaisir de la danse et à mille jolis petits jeux qui s'y entremêlèrent, avec l'ivresse et l'étourderie de son âge. Enfin minuit sonna: c'était l'heure fatale que tous les parens avaient désignée pour se séparer. Comme elle parut arriver vite!....Alphonsine et Stéphane, conduits par un ancien domestique, montèrent en voiture, et se rendirent chez leurs parens, qui reposaient en ce moment. Mais quel coup terrible pour la jeune personne lorsque, en s'approchant de son miroir pour se déshabiller, elle s'aperçut qu'il lui manquait une des boucles d'oreilles de sa mère! Elle jette un cri perçant et fond en larmes; le bon petit Stéphane retourne aussitôt dans la maison où le bal avait eu lieu; il cherche partout, s'informe, mais en vain; on ne put jamais retrouver ce riche bijou. "Que dira ma mère? s'écriait Alphonsine: que je suis cruellement punie de mon indiscrétion! Comment réparer une perte aussi grande?—Il faudrait peut-être....deux mille écus, ajoutait Stéphane: comment as-tu donc osé prendre, à l'insçu de ma mère....J'ai cru que c'était elle qui t'avait prêté cette riche parure; songe au chagrin que lui causera ton indiscrétion, ta coquetterie, ton imprudence: oh! ma sœur, combien tu es coupable!"

Ces deux pauvres enfans passèrent la nuit dans la plus terrible agitation; il fut impossible, surtout à Alphonsine, de fermer l'œil un seul instant. Le lendemain on prit pour fatigue du bal l'abattement qu'on remarquait

sur la figure du frère et sur celle de sa sœur ; plusieurs jours se passèrent. Cependant Stéphane, pressé de questions par son grand-père qui ne trouvait plus sur les traits de son petit-fils l'aimable sécurité qui en faisait ordinairement le charme, lui avoua le malheur qui leur était arrivé, lui peignit tout le désespoir d'Alphonsine. " Eh bien ! tâche de me procurer, dit aussitôt M. de Lirné, l'autre boucle-d'oreille de ta mère, mais à l'insçu de tout le monde, et surtout de ta sœur. Va, mon cher enfant, et calme tes inquiétudes." Stéphane obéit à l'instant même, et suivit de point en point ce que son grand-père lui avait ordonné.

Quelque temps après, Alphonsine, présumant que sa mère, invitée à un grand dîner d'étiquette, ne manquerait pas de vouloir mettre ses boucles-d'oreille, et qu'alors elle s'apercevrait du cruel accident qui était arrivé, vint confier à M. Lirné tout son tourment. Le vieillard était en ce moment assis dans son fauteuil que Stéphane s'amusait à rouler dans le salon. Au récit douloureux d'Alphonsine, il se mit à sourire ; et, lui remettant de nouveau sa clef, il lui dit d'ouvrir le dessous du fauteuil ; ce que la jeune personne fit cette fois sans hésiter, et avec le plus vif empressement : elle ouvre, et le premier objet qui frappe sa vue, c'est l'écrin de sa mère contenant une boucle-d'oreille neuve, et tellement semblable à l'autre, qu'il était impossible de distinguer la nouvelle de l'ancienne. Alphonsine crut d'abord que c'était le premier bijou qu'on avait retrouvé ; mais Stéphane lui expliqua tout le mystère, et la jeune étourdie apprit que c'était à la générosité, à la tendresse de son grand-père qu'elle devait un événement aussi heureux. Stéphane courut aussitôt replacer l'écrin dans le secrétaire de sa mère, qui ne s'aperçut de rien. Al-

phonsine, éperdue de joie et de reconnaissance, se jeta dans les bras de M. de Lirné, qui, en la pressant sur son cœur, lui dit avec la plus touchante expression: " *Quand je ne serai plus, ne brûle pas mon vieux fauteuil.*"

## LES DEUX MONTRES.

Monsieur de Saint-Alban, riche propriétaire, avait deux filles, dont les goûts ne se ressemblaient pas plus que les traits du visage. Clarisse, l'aînée, avait une taille élégante et une figure distinguée ; mais elle gâtait tous ces heureux dons de la nature par des minauderies continuelles, de ridicules manies, et surtout par une nonchalance insupportable et la prodigalité la plus folle. Amélie, au contraire, sa cadette d'un an, cachait, sous la plus grande modestie, une prudence et un discernement qui plus d'une fois lui avaient donné sur sa sœur de grands avantages. Briller et se faire remarquer, telle était la devise de l'une ; observer et mettre tout à profit était la jouissance de l'autre.

On touchait au renouvellement de l'année, à cette époque si chère à l'adolescence, où des cadeaux de toute espèce sont le salaire du travail et de la bonne conduite, mais trop souvent aussi l'effet dangereux d'une aveugle tendresse et de l'ostentation.

M. de Saint-Alban, dont le caractère vif et minutieux égalait la bonté du cœur, conduisait ses deux filles dans une des plus riches boutiques d'horlogerie de Paris, et leur dit de choisir chacune une montre. Clarisse, parcourant des yeux les plus brillantes, fixa son choix sur

une très-petite, dont l'entourage en diamans l'avait éblouie ; et sans s'assurer que cette montre fût bonne, et malgré les observations qu'on lui fit à cet égard, elle persista dans son choix, et attacha aussitôt le fragile bijou à une chaîne d'or qu'elle portait à son cou.

Amélie, au contraire, ne voyait dans l'offre de son père que l'avantage de savoir fidèlement l'heure à laquelle il avait l'habitude de faire telle ou telle chose, et par ce moyen de l'empêcher d'attendre jamais un seul instant, et de ménager son impatience qui était extrême. Elle se borna à prier l'horloger de lui donner une montre simple, mais dont le mouvement fût invariable. Le marchand la servit au gré de ses désirs, et lui remit une montre dont tout l'ornement consistait dans la sûreté du mécanisme. La jeune personne l'attacha de même à une chaîne des cheveux de son père, qu'elle ne quittait jamais. Quelques jours après, Clarisse se fit attendre au déjeuner qui avait lieu à dix heures précises : il fallut l'aller chercher dans sa chambre, et lorsqu'à son apparition M. de Saint-Alban lui eut fait quelques reproches, elle répondit, avec sa nonchalance accoutumée : " C'est que ma montre retarde."

Peu de temps après, M. de Saint-Alban, devait réunir à dîner plusieurs de ses amis, dont quelques-uns avaient des fonctions importantes qui les obligeaient de se rendre à une heure précise, recommanda à ses deux filles de faire leur toilette de manière qu'elles parussent dans le salon à quatre heures sonnantes. Amélie, dont la montre était exacte, s'y rendit avant l'heure indiquée, et reçut, avec sa grâce ordinaire, les amis de son père, qui tous furent fidèles au rendez-vous. Quatre heures sonnèrent, Clarisse n'avait pas encore paru ; M. de Saint-Alban, surpris, et d'une pétulance qu'il ne pouvait ré-

primer, monte à l'appartement de sa fille et la trouve, occupée à son piano, dans le plus grand négligé, et ne songeant aucunement à se préparer pour paraître au dîner. " Eh quoi ! ma fille, lui dit-il, vous êtes encore dans votre habit du matin ?—Oh ! mon père, répondit-elle nonchalamment, j'ai plus de temps qu'il ne me faut : il n'est pas encore trois heures.—Il en est quatre sonnées, reprit vivement M. de Saint-Alban, et nous allons nous mettre à table." En disant ces mots, il sortit brusquement, et laissa Clarisse qui, pour toute réponse, répétait: *C'est que ma montre retarde.* Cependant elle s'habille à la hâte ; mais comme la coquetterie était un de ses défauts habituels , elle ne parut au repas qu'au moment où l'on allait servir le dessert, répétant à tous ceux qui lui témoignaient le regret de ne la voir qu'un instant. Excusez-moi, Messieurs, *C'est que ma montre retarde.*

M. de Saint-Alban, dont le caractère bouillant ne pouvait s'accommoder de cette insouciance, et surtout du ton de bégueulerie qui l'accompagnait, se promit de donner à Clarisse de fortes leçons, et d'attaquer son amour-propre en même temps que sa sensibilité.

Il avait, auprès du château de Saint-Cloud, une maison de campagne où l'élégance le disputait à la richesse. C'était, tous les dimanches, le rendez-vous d'une société nombreuse et choisie. Plusieurs personnes que leurs occupations ne rappelaient pas à Paris le lundi matin y restaient souvent à coucher, et le lendemain il était d'usage d'aller déjeuner à une ferme qui se trouvait auprès du village de Ville-d'Avray, dont le site offre un aspect et une variété ravissante, et qui surtout est embelli par des bois spacieux et percés avec art. M. de Saint-Alban, qui avait en tête son projet, prévint le soir toutes les personnes qui devaient être de cette promenade que,

afin d'éviter la chaleur, on partirait à huit heures précises. Il recommanda aux domestiques, et surtout à Amélie, de laisser faire Clarisse, et se contenta de lui répéter au moment où elle fut se coucher : " Surtout, ma fille, soyez prête à partir avec tout le monde ; n'oubliez pas que c'est à huit heures, et que je n'attends jamais." Clarisse, qui comptait étaler le lendemain une élégante toilette du matin, monta sa jolie montre avec la plus grande précaution, la mit à l'heure sur la pendule du salon, et se retira dans son appartement avec sécurité. Mais le joli bijou, dérangé dans ses mouvemens par la négligence continuelle que mettait à le monter la jeune indolente, retarda cette nuit-là plus encore qu'à l'ordinaire. Au moment où Clarisse se réveilla, la montre perfide, n'indiquait que six heures, tandis qu'il en était huit passées. Elle se rendormit donc tranquillement, et ne se réveilla qu'à l'instant où sa montre marquait près de huit heures. Elle se jette hors du lit, s'habille promptement et descend au salon ; mais quelle fut sa surprise d'apprendre qu'il était près de dix heures, et que tout le monde était parti depuis long-temps ! Elle gémit, elle pleure, maudit cent fois la montre charmante, invite les domestiques à la conduire, même à pied, à la ferme de Ville-d'Avray, où la société se trouvait réunie ; mais des ordres contraires avaient été donnés: il fallut se résoudre à attendre et à se voir privée de cette délicieuse promenade.

Enfin M. de Saint-Alban rentra sur les quatre heures, accompagné de tous ses amis et d'Amélie, sur la figure de laquelle brillait une joie très-remarquable, ce qui annonçait qu'il lui était arrivé quelque agréable aventure. " Oh ! ma sœur, lui dit Amélie en l'abordant, combien tu as perdu de ne pas être de la partie ! jamais je n'en

ferai de plus aimable, et surtout de plus heureuse. . . . " Là-dessus elle lui raconta que, en se promenant dans les bois de Ville-d'Avray avec son père, ils avaient aperçu de loin la chasse de l'Empereur, à laquelle assistait une grande partie de la Cour, ce qui remplissait tous les environs des fanfares les plus gaies, des courses les plus curieuses; que, attirés par le désir de voir de près la halte, ils traversèrent d'épais taillis, et découvrirent, au milieu d'une grande salle de verdure, une jeune dame en amazone, que son cheval venait de désarçonner, et qui paraissait être sans connaissance. " Nous courons à elle, ajouta Amélie ; je la prends dans mes bras, je relève sa tête charmante, je réchauffe ses mains glacées contre mon sein : bientôt elle reprend ses sens, ouvre les plus beaux yeux du monde, et, pour m'exprimer sa reconnaissance des secours que j'avais eu tant de plaisir à lui donner, elle détache de son cou cette chaîne d'or à laquelle est suspendu ce portrait du monarque, entouré de brillans, et me dit, avec l'expression la plus aimable : " N'oubliez pas, toutes les fois que vous regarderez cette image d'un grand homme, que vous avez secouru l'une de ses sœurs. . . ." A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'un grand nombre d'officiers et de seigneurs accoururent, entourèrent la princesse qui voulut absolument savoir mon nom, celui de mon père, l'endroit précis de notre maison de campagne, et nous dit en montant en voiture : " J'irai demain, aimable et généreuse Amélie, vous remercier des soins dont vous m'avez comblée, et qui jamais ne sortiront de mon souvenir."

Ce récit mit le comble aux regrets de Clarisse, qui dès ce moment quitta sa montre brillante, et jura de ne la porter de sa vie. Mais son dépit et son chagrin augmentèrent bien plus encore, lorsque le lendemain la princesse

vint en effet, accompagnée de plusieurs dames de sa suite, et renouvela à Amélie l'honorable expression de sa reconnaissance. Elle lui dit qu'elle voulait la recevoir dans son palais à Paris, et qu'elle ne se croirait quitte envers elle que lorsqu'elle aurait eu le bonheur de la marier à quelqu'un de ses officiers.

Clarisse à ses mots sentait redoubler ses regrets, et répétait tout bas : " Faut-il que ma montre ait ainsi retardé. . !" La princesse, qui s'aperçut de son trouble, demanda qui elle était : " C'est ma sœur, reprit Amélie, que j'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse.—Il paraît, ajouta la princesse, que mademoiselle n'aime pas la promenade ?—Pardonnez-moi, madame, reprit M. de Saint-Alban en regardant sa fille avec un sourire ironique : c'est que sa montre retarde. . ." La princesse se fit expliquer cette énigme, s'amusa beaucoup du trouble de Clarisse, l'invita à changer sa jolie montre, qui l'avait si cruellement trahie, contre une autre plus simple, mais plus exacte, et lui dit avec la plus touchante bonté : " Je donne demain à déjeuner à votre charmante sœur, au lieu même où j'ai reçu d'elle les plus tendres secours ; j'ose croire que vous voudrez bien l'accompagner, et de crainte que votre *montre ne retarde encore*, j'invite l'aimable Amélie à vous donner la sienne qui paraît très-bonne, et la prie d'accepter en échange celle que je porte à mon cou, et qui n'a jamais varié d'une minute. . . . ." En donnant à Amélie cette dernière marque de sa munificence, la princesse regagna sa voiture, et laissa Clarisse convaincue que souvent les momens que nous ravit la paresse, eussent été les plus heureux de notre vie, et que la nonchalance et la bégueulerie ne peuvent jamais produire que des privations et des regrets.

## LA PETITE VÉROLE.

Nos penchans et nos goûts changent avec l'âge ; tels qui s'aimèrent dans l'enfance se traitent avec froideur devenus adolescens, et finissent quelquefois par se haïr dans l'âge mûr. Cette pénible idée, fondée trop souvent sur l'expérience, nous avertit de nous tenir en garde contre nos affections, et de laisser à nos parens le soin de nous diriger dans le choix de nos premières liaisons.

M. de Beauvallon, dont l'immense fortune égalait les hautes dignités, habitait le premier et le second étage d'un hôtel de Paris, dont le rez-de-chaussée était occupé par M. de Bonneval, ancien militaire retiré du service, et propriétaire de ce même hôtel. Le troisième étage avait pour locataire M. Bertrand, homme de lettres très-distingué, dont la fortune était médiocre, et qui ne devait qu'à un travail opiniâtre son existence et le soutien de sa famille.

M. de Bonneval possédait derrière son hôtel un jardin magnifique dont lui seul avait la jouissance. Evelina, sa fille unique, y attirait souvent ses deux petites voisines, Mirza, fille de M. de Beauvallon, et Zoé, fille de M. Bertrand. Toutes les trois à-peu-près du même âge, et en quelque sorte élevées ensemble, s'aimaient depuis l'enfance, et passaient dans le jardin tous les instans dont elles pouvaient disposer. Poupées, joujoux, bonbons, tout était en commun : on ne connaissait ni les rangs, ni les distances ; rire, chanter, sauter, se distribuer mille caresses, partager entre elles les fruits, les fleurs, en un mot, ce bonheur de l'enfance,

le premier et le plus pur de la vie, telle était la douce existence des trois petites amies qui, jusqu'à l'âge de douze ans, ne s'étaient pas séparées d'un seul jour, et dont aucune des trois ne pouvait se passer des deux autres.

M. de Beauvallon était parvenu au plus haut rang dans la finance, tant par ses vastes conceptions que par les nombreux services qu'il avait rendus à l'Etat. Bientôt il reçut chez lui tous les grands de la capitale, et sa société devint aussi brillante que recherchée.

M. Bertrand, au contraire, se ressentant des troubles civils et de la stagnation funeste où se trouvaient les beaux-arts, qui ne florissaient plus en France, avait vu décroître chaque jour sa modique fortune, et s'évanouir l'aisance et le bonheur.

Quant à M. de Bonneval, riche sans ostentation, ennemi de toutes spéculations contraires à l'ordre social, n'ayant d'autre ambition qu'une honnête obscurité et le bonheur de sa fille, il n'avait vu ni diminuer, ni croître sa fortune ; aussi le ton de sa maison était-il toujours le même. Son plaisir se bornait à recevoir quelques amis sûrs, dont les talens et l'érudition pouvaient contribuer à l'éducation de sa chère Evelina.

De tous ces amis, M. Bertrand était celui dont il recevait le plus de preuves d'un sincère attachement ; il regardait la jeune Evelina comme sa seconde fille, l'admettant à toutes les leçons qu'il donnait à Zoé, et lui prodiguant ses soins et sa tendresse. De son côté, M. de Bonneval répondait à ces égards en adoucissant, avec toutes les précautions que suggère la délicatesse, l'état de gêne où se trouvait souvent son respectable locataire.

Mais la fortune ne permit pas que les trois petites

amies conservassent la douce intimité de leur enfance ; elle leur fit entrevoir les distances qu'elle établit entre ceux qu'elle favorise ou qu'elle accable. Parvenues à l'âge de douze à treize ans, Mirza et Evelina furent atteintes de cette coquetterie si dangereuse et si commune, de cet amour-propre, de ce désir de briller, qui bientôt leur fit négliger la simple et timide Zoé. Le plaisir d'échanger ensemble un joli collier, un chapeau élégant, un riche évantail et mille autres objets, leur parut préférable aux touchans entretiens de la troisième amie, qui, toujours la tête nue, les cheveux retroussés sous un petit peigne d'écaille, et vêtue d'un simple fourreau d'indienne, n'avait rien à leur offrir en échange de tout ce qu'elles possédaient. Peu à peu son amitié devint un fardeau pesant : ses prévenances fatiguèrent, son instruction surtout parut ridicule. Enfin on évita sa présence, on la laissa seule au jardin; on fut même jusqu'à l'accuser de le dégarnir quelquefois de ses plus belles fleurs et de ses meilleurs fruits.

Zoé, dont la douceur était inaltérable, ne répondit à tous ces outrages que par le silence et la résignation. Elle ne descendait plus au jardin que le matin, avant le lever des deux inséparables, prétextant toujours pour s'en défendre, une raison qui, en écartant jusqu'au moindre soupçon, les mît l'une et l'autre à l'abri de tout reproche et de tout embarras. Cependant la tristesse se peignit, malgré Zoé, sur sa jolie figure ; la fraîcheur de son teint se couvrit d'une pâleur remarquable ; son enjouement et ses aimables saillies firent place à une rêverie continuelle, qu'interrompaient seulement quelques soupirs douloureux. Un aussi grand changement n'échappa point à la vigilance paternelle. M. Bertrand voulut en savoir la cause ; et quoique sa fille per-

sistât à lui en faire un mystère, pour épargner encore ses deux jeunes amies, il découvrit bientôt que leur injustice et leur ingratitude étaient l'unique cause du chagrin qui consumait Zoé. Vainement il chercha avec adresse à ramener Evelina aux devoirs de l'amitié ; elle ne répondit à ses efforts qu'avec froideur et dédain : tantôt elle manquait d'assister aux leçons que M. Bertrand donnait à sa fille, tantôt elle y apportait cet ennui, cette nonchalance qui faisaient souffrir encore davantage l'honorable et généreux instituteur. Il se crut alors dans l'obligation d'en instruire M. de Bonneval, qui d'abord voulut crier et punir sa fille de son ingratitude. " Croyez-moi, dit M. Bertrand à son ami, laissons Evelina se livrer à tout l'éclat trompeur qui l'éblouit en ce moment; elle ne tardera peut-être pas à s'en rassasier. Ne la corrigeons que par elle-même." En effet, l'élégante Mirza eut seule, pendant quelques mois, toutes les affections de la jeune étourdie. Se parer à qui mieux mieux, faire et défaire mille chiffons, en varier les formes et les couleurs, exécuter ensemble une sonate à quatre mains, chanter les *duo* des *opéras* les plus modernes, étudier les pas les plus difficiles de la danse, atteindre en un mot jusqu'à la hauteur de la gavotte, telles étaient les seules occupations des deux inséparables. Bientôt la prédiction de M. Bertrand s'accomplit, Evelina, dont le père était aisé, mais sans aucun faste, ne put égaler Mirza en parures, et surtout en bijoux. Cette dernière, gâtée par un père opulent et rempli d'ostentation, était tous les jours comblée de présens au-dessus de son âge, ce qui lui donnait de grands avantages sur Evelina, qui souvent souffrait en secret de cette humiliante supériorité.

Zoé, au contraire, n'avait à souffrir d'aucune dis-

tance de ton et de fortune. Uniquement occupée à cultiver les beaux-arts, elle fit dans la peinture des progrès si rapides, que partout on la citait déjà, tandis qu'à peine connaissait-on les deux jeunes coquettes dont elle avait tant à se plaindre.

Un événement inattendu vint, au bout de quelque temps, dessiller les yeux d'Evelina, et la ramener à la véritable amitié qu'elle avait outragée avec tant d'obstination. Elle eut la petite-vérole. Cette cruelle maladie fit sur elle d'autant plus de ravages, que son sang se trouvait échauffé par les fêtes sans nombre auxquelles elle avait assisté chez le riche et puissant M. de Beauvallon. Elle fut en peu de jours dans le plus grand danger. Zoé, oubliant en ce moment les torts de la pauvre malade, allait à chaque instant s'informer de son état; et quoiqu'elle n'eût pas encore éprouvé cette contagieuse maladie, et que son père, ennemi de la vaccine, lui eût expressément défendu d'entrer dans la chambre d'Evelina, elle ne pouvait résister aux cris douloureux que poussait à chaque instant l'amie de son enfance. Souvent elle s'approchait d'elle en cachette, et lui prodiguait les soins les plus assidus, les plus tendres consolations

Quant à Mirza, dont l'amitié n'était que feinte, et qui redoutait la petite-vérole, quoiqu'elle eût été vaccinée deux fois, non-seulement elle ne mit pas le pied dans l'appartement de la malade, mais elle obtint de son père d'aller passer à la campagne tout le temps qu'Evelina serait atteinte de cette affreuse maladie.

Le danger où se trouvait sans cesse la jeune malade fut à un tel point, qu'un jour le médecin déclara qu'elle ne passerait pas la nuit suivante, si de quart d'heure en quart d'heure on ne parvenait à lui faire avaler un

certain breuvage dont il prescrivit l'ordonnance. Zoé, qui fut présente à cette visite du médecin, ne douta plus que sa jeune amie ne fût à l'extrémité. Après lui avoir prodigué tous ses soins pendant le reste du jour, elle se retira chez elle, et fit accroire à son père qu'elle allait se mettre au lit; mais ces paroles du médecin: " de quart d'heure en quart d'heure, ou elle est morte," revenaient sans cesse à son esprit, agitaient et déchiraient son cœur. " M. de Bonneval, se disait-elle, est tellement accablé par les veilles et le chagrin, qu'il ne pourra passer auprès de sa fille la nuit entière. La garde-malade elle-même paraît appesantie et peu disposée à veiller sans relâche: si elle allait s'endormir! Oh! ma chère Evelina.... ! Elle part à ces mots, sort de sa chambre sans bruit et avec la plus grande précaution, descend à l'insçu de M. Bertrand, pénètre jusqu'à l'appartement de la malade, s'avance sur la pointe du pied, écoute à la porte, et n'entend rien; elle ouvre doucement et aperçoit la garde-malade endormie dans un fauteuil, et la pauvre Evelina prête à exhaler le dernier soupir, " Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle tout bas, que je te remercie! c'est toi qui m'as inspirée......" Aussitôt elle prend le vase qui contient le remède ordonné par le médecin, soulève avec soin la tête de son amie, et lui fait avaler la dose prescrite, de quart d'heure en quart d'heure; passe ensuite bien légèrement sur ses lèvres desséchées, et à travers ses paupières enflammées, une eau aromatique qu'elle laisse tomber goutte à goutte au bout d'une plume; pose sur la poitrine et sur les pieds d'Evelina des linges dont elle renouvelle à chaque instant la chaleur, et ranime ainsi par degrés les forces de la mourante.

Cependant M. de Bonneval, après quelques heures

d'un sommeil pénible, s'élance hors du lit, inquiet, impatient, et vole auprès de sa fille pour étudier par lui-même son état. Il trouve, en entrant, Zoé qui remplit auprès d'elle les devoirs de sa garde-malade, et qui, lui faisant signe de s'observer, lui annonce qu'Evelina respire avec moins de peine, que ses yeux commencent à s'entr'ouvrir, et que ses mains sont moins glacées. M. de Bonneval, ému de joie et de surprise, s'approche d'abord de la malade, conçoit l'heureux espoir de la conserver, et, jetant les yeux sur la pendule qui marquait près de six heures, il demanda à Zoé à quelle heure elle était entrée dans la chambre de sa fille....... " A minuit et demi, lui répondit-elle. Je ne pouvais venir plutôt, de crainte de réveiller mon père.—C'est-à-dire, lui dit M. de Bonneval, que vous avez passé toute la nuit auprès de ma fille.—Oh ! bien m'en a pris, ajouta-t-elle ; car j'ai trouvé la garde endormie ; et d'après ce qu'avait tant recommandé le médecin.....—Je vous dois mon Evelina, reprit M. de Bonneval d'une voix plus élevée, et pressant Zoé dans ses bras : oui, c'est à votre généreuse prévoyance, à votre tendre sollicitude, que ma chère Evelina sera redevable de la vie, et moi du bonheur d'être père."

Comme il parlait ainsi, M. Bertrand, qui s'était douté que sa fille viendrait visiter la malade pendant la nuit, entra dans la chambre, et partageant, l'émotion de son ami, il pressa à son tour Zoé contre son cœur, et la félicita de ce qu'elle avait fait..... " Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois, dit d'une faible voix Evelina, à qui cette scène touchante avait rendu quelques forces. J'ai suivi toutes ses démarches, ses peines, sa fatigue, et surtout sa tendre inquiétude : non, il ne fut jamais d'amie plus vraie et plus sensible....." La

vieille garde, qui s'était réveillée pendant cet entretien, se confondit en excuses, et avoua également que la malade devait sa conservation à sa jeune amie. Enfin le médecin entra, et dès le premier coup-d'œil jeté sur Evelina il assura qu'elle était hors de danger, et que même il ne resterait sur son aimable figure aucune trace de l'affreuse maladie qui avait menacé ses jours....“ Vous voyez ma libératrice, reprit Evelina d'une voix un peu plus forte: vivre et n'être pas défigurée, oh! ma chère Zoé, voilà ce que je te dois.” Zoé allait de nouveau saisir une main de son amie, et la presser dans les siennes, mais le médecin l'en empêcha; et lui annonçant que la maladie allait arriver à l'époque où son poison s'exhale et se communique facilement, il lui recommanda de ne plus approcher du lit d'Evelina jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie.

Mais l'inoculation s'était opérée, et Zoé dut payer le tribut de l'amitié. Dès le soir même un froid insupportable, un mal-aise affreux, avant-coureurs ordinaires de cette maladie mortelle, s'emparèrent de tous ses sens: deux jours après la petite-vérole se déclara, et cette amie généreuse tomba bientôt dans le même état où s'était trouvée Evelina. Le docteur lui donna tous ses soins. M. Bertrand, craignant que la garde-malade ne s'endormit comme avait fait celle d'Evelina, veillait sa fille nuit et jour; et M. de Bonneval, qui avait eu grand soin de cacher à Evelina ce cruel événement, venait passer auprès de Zoé tout le temps que lui permettait la convalescence de sa fille. Tant de soins et de secours, donnés à propos, mirent bientôt la nouvelle malade hors de danger; mais ils ne purent la préserver de plusieurs traces de ce fléau dévastateur. Zoé, loin d'être défigurée, eut toute sa vie des marques légères qui ne faisaient qu'ajou-

ter au piquant de sa physionomie, et qui rappelaient en même temps l'amie la plus généreuse et le cœur le plus sensible.

Peu de temps après, Mirza revint de la campagne, et ne craignant plus d'être exposée à la maladie qu'elle redoutait si fort, elle s'imagina pouvoir renouer la même intimité avec Evelina. Elle se flatta d'exercer encore le même empire sur le cœur de son amie, et de l'emporter sur la simple et obscure Zoé ; mais le voile était déchiré. Non-seulement les prestiges de l'opulence, l'éclat des grandeurs, le plaisir de briller, mais l'amitié toute entière était évanouie. Evelina ne répondit à l'empressement et aux prévenances de Mirza que par une politesse froide et mesurée. Bientôt leur liaison s'affaiblit ; la brillante Mirza s'abandonna au tourbillon du grand monde ; son père quitta la maison de M. de Bonneval pour aller habiter seul un riche hôtel qu'il venait d'acheter. Evelina et Zoé se trouvèrent par-là débarrassées d'un tiers importun : alors elles revinrent chaque jour dans le beau jardin de M. de Bonneval ; elles cultivèrent ensemble des fleurs ; mirent en commun leurs goûts, leurs talens, leurs plaisirs, et firent la douce épreuve qu'une amitié, fondée par la reconnaissance et la délicatesse, ne s'éteint qu'à la mort.

## LA ROBE BRODÉE.

MADAME de Rémival, veuve d'un avocat célèbre, habitait le Marais, où elle vivait dans une médiocre aisance avec ses deux filles, Clara et Jenny. La première avait des traits réguliers, une taille noble et imposante ; mais

tous ces avantages étaient altérés par un coup-d'œil à-la-fois dur et fier, qui annonçait un caractère difficile et un esprit impérieux. La seconde, au contraire, sa cadette d'un an, doublait l'éclat de son teint et d'une figure agréable par un maintien simple et modeste, une grâce naïve, et surtout par un coup-d'œil qui semblait dire. " Je ne suis pas faite pour briller; je ne désire que d'être aimée."

La fortune de madame de Rémival ne lui permettant pas de donner à ses filles aucun ornement de toilette, elles étaient vêtues de la manière la plus simple. Jamais de broderies, ni la moindre fleur artificielle, un petit bonnet de gaze, un vêtement dont la propreté faisait tout le mérite, des chaussures de nankin ou de peau noire, mais bien faites, un bas de coton, un petit fichu de laine blanche : tel était l'usage constant dans lequel elle avait élevé ses deux filles.

Jenny, contente de son sort et n'ambitionnant point d'autres parures, était toujours bonne, enjouée, et faisait les délices de sa mère, qui lui paraissait faire pour elle tout ce que lui permettait sa modique fortune.

Il n'en était pas de même de Clara. Fière et coquette, elle souffrait en secret de la simplicité dans laquelle on la retenait. Elle paraissait de plus en plus rêveuse, impatiente, et d'une aigreur qui devenait d'autant plus remarquable, qu'elle contrastait sans cesse avec la douce aménité de sa sœur.

Allaient-elles dans quelque promenade, Clara faisait remarquer à Jenny que telle demoiselle, dont la fortune était médiocre, avait un chapeau des plus élégans : que telle autre avait un fichu brodé et garni de dentelles. " Pour nous, toujours mises de même, et privées de la plus simple parure, ajoutait-elle avec dépit, à peine som-

mes-nous regardées, à peine nous connaît-on dans le quartier....—Que nous importe ? lui répondit Jenny tout en riant; nous n'en sommes pas moins les filles d'un homme célèbre. Notre éducation vaut bien celle de toutes ces jeunes élégantes, dont la coquetterie est l'unique occupation, et qui, malgré tout leur éclat, n'ont peut-être pas autant de talens que nous. Pour moi, je préfère ma simplicité à tout cet étalage de fleurs, de broderies; et comme je n'ai jamais de belles choses à gâter, je puis courir, sauter, danser tout à mon aise. Je ne troquerais pas ma gaieté contre les plus beaux chapeaux du monde et les robes les plus brillantes."

Le hasard, qui souvent se plaît à favoriser la modestie, tandis qu'il punit et fait souffrir l'orgueil et l'ambition, voulut qu'il se fît dans la famille de madame de Rémival un mariage d'étiquette et de grand ton. Un de ses parens, très-riche financier, demeurant dans un des plus beaux quartiers de la Chaussée-d'Antin, s'unissait à la fille d'une homme en place, et tout ce que Paris a de plus opulent devait assister à cette fête. Madame de Rémival y fut également invitée avec ses filles.

" Nous ne pouvons accepter, dit aussitôt Clara : il nous faudrait une toilette que maman n'est probablement pas dans l'intention de nous permettre.—Pourquoi donc ? reprit gaiement Jenny. On connaît notre modique fortune : une honnête simplicité, voilà tout ce qu'on peut exiger de nous. Quant à moi, je me propose bien de danser beaucoup ; et maman nous aime trop pour nous priver de ce plaisir que nous ne goûtons pas souvent, et ue j'aime à la folie.—Mais, ma sœur, reprit Clara, crois-tu que nos bas de coton et nos robes de toile ne paraîtront pas bien mesquines, bien ridicules au milieu de toutes les riches parures dont nous serons environnées ?

Je crains bien que nous ne fassions rire à nos dépens : on nous prendra pour quelques petites filles de village qu'on aura fait venir afin d'amuser la compagnie.—Je voudrais bien voir, répliqua Jenny, qu'on osât nous traiter ainsi ; je prouverais que les petites filles de village sont tout aussi fières que les belles de la Chaussée-d'Antin, et je saurais rire encore mieux à leurs dépens qu'elles ne pourraient le faire aux nôtres. Je ne suis pas méchante, tout le monde le sait ; mais j'aime à m'amuser des ridicules."

Le jour de la fête approchait. Clara se désespérait, et sa coquetterie formait déjà mille projets pour se dispenser de paraître à une réunion qui devait être aussi nombreuse que bien choisie. Enfin, la veille de ce jour tant redouté, elle feignit d'être malade, et déclara qu'elle ne pourrait aller au bal de la Chaussée-d'Antin. Jenny, quoique très-curieuse d'assister à cette fête, fut encore moins fâchée de s'en voir privée qu'inquiète de la santé de sa sœur qu'elle croyait véritablement incommodée, et à qui elle s'empressait de prodiguer tous ses soins.

Madame de Rémival, qui sans cesse étudiait le caractère de Clara, projeta de la corriger de cet excès d'orgueil ; mais avec tant de précautions et de délicatesse, que la jeune personne attribuât au hasard seul ce qui ne serait que l'ouvrage de l'amour maternel.

Comme elle s'occupait avec Jenny à soulager la fausse malade, entre un commissionnaire chargé, disait-il, de remettre un paquet contenant une très-belle robe brodée qui, mise en loterie, appartenait au premier des *numéros* sortis au dernier tirage de Paris, et qu'on savait être entre les mains de madame de Rémival. Cette dame, jouant aussitôt la surprise, fit accroire à ses filles qu'en effet, à la sollicitation d'une voisine, elle avait pris un

billet de cette loterie. Elle alla donc chercher dans son secrétaire ce prétendu billet qu'elle avait eu soin de préparer d'avance, le remit au commissionnaire, et affecta la plus grande joie de ce que le sort l'avait favorisée. On ouvre à la hâte le paquet, et l'on y trouve en effet une robe de mousseline des Indes sortant de dessus le métier, et dont la broderie était du dernier goût. Déjà Clara, oubliant qu'elle faisait la malade, examinait la robe avec empressement, et laissait lire dans ses yeux tout le bonheur qu'elle aurait de la posséder.

« Quel dommage, dit madame de Rémival, qu'on ne puisse pas partager cette robe en deux ! elle eût été pour vous, mes filles.—Oh ! maman, reprit Jenny, ce serait trop beau pour nous, et j'espère bien que tu t'en pareras demain au mariage de notre parent, dussé-je passer toute la nuit à te la faire.—Moi, reprit madame de Rémival, je m'affublerais d'une robe aussi élégante, moi qui depuis si long-temps ai fait vœu de simplicité ! Non, non, je ne porterai jamais cette robe brodée ; mais puisqu'un heureux hasard me la procure, ajouta-t-elle avec intention, elle est pour celle de vous que ce même hasard favorisera : tirez au sort, et demain cette charmante robe sera portée par celle de vous deux qu'il désignera.—J'y consens, s'écria Clara avec une force et une vivacité qui indiquaient le désir le plus vif.—Non, non, reprit Jenny ; ne tirons point au sort : je lis dans les yeux de ma sœur que cette robe pourrait hâter sa guérison, et je lui cède de bon cœur tous mes droits.—Pourquoi cela ? reprit Clara avec contrainte : maman l'a prononcé ; nous devons tirer au sort.—Oh ! répondit Jenny, tu sais bien que la grande parure m'ennuie et m'embarrasse. Cette robe te convient mieux qu'à moi ; d'ailleurs tu es mon aînée. Allons, Clara, cède à mes instances ; mettons-nous à

l'ouvrage ; demain tu paraîtras à la fête une des mieux parées, et tu prouveras, j'espère, aux belles de la Chaussée-d'Antin qu'une robe brodée suffit pour les égaler en grâces, et même pour les surpasser."

Clara, d'après l'aveu de madame de Rémival, accepta la proposition de Jenny, qui à l'instant même tailla les différens lés qui devaient composer la robe, et se mit à travailler avec sa sœur, afin que tout fût prêt le lendemain. Madame de Rémival voulant suivre son projet, demanda à Clara comment elle comptait se coiffer avec une pareille robe. " Des cheveux relevés avec un simple peigne d'écaille ne peuvent suffire, lui dit-elle ; il vous faut une coiffure plus analogue à ce riche vêtement.—Sans doute, ajouta vivement Jenny. Si maman daigne le permettre, tu orneras tes cheveux d'une de ces belles guirlandes de roses qui sont à la mode. Je ne crois pas non plus que le bas de coton, quelque blanc qu'il soit, puisse convenir ; et si maman veut m'en croire, elle te permettra, pour la première fois, les bas de soie et les souliers de taffetas blanc.—J'y consens avec plaisir, dit madame de Rémival, et à l'instant même elle sortit pour aller acheter ces différens objets. Pendant son absence, Clara ne put s'empêcher de témoigner à sa sœur toute sa joie et son étonnement : " Mais toi, lui dit-elle, tu ne t'occupes aucunement de ta toilette ?—N'ai-je pas, répondit Jenny, ma robe de basin presque neuve, et mes souliers de nankin, avec un collier de tes cheveux ? C'est tout ce qu'il me faut. Je ne vais point à cette fête pour briller, mais bien pour danser, rire et m'amuser de toutes les minauderies des belles du jour. La meilleure parure que puisse avoir une jeune danseuse, c'est, selon moi, la simplicité.—Mais enfin, ajouta Clara, si ta trop grande simplicité allait te

priver de danser, cela serait fort désagréable; et j'avoue qu'à ta place j'en mourrais de dépit.—Bah! répondit Jenny, je n'ai pas si grand' peur; il se trouve toujours quelques âmes charitables qui vous prennent en pitié; d'ailleurs il est mille moyens de sortir d'embarras, et de forcer quelques-uns de ces beaux messieurs à vous accorder au moins la faveur d'une contre-danse. Heureusement je ne suis ni sotte, ni timide, et je saurai bien me tirer d'affaire. . . ."

Pendant qu'on parlait ainsi, la robe brodée allait son train. L'espoir et la joie étaient empreints sur les figures des deux charmantes sœurs, qui travaillaient à qui mieux mieux. Bientôt madame de Rémival rentra avec ses différentes emplettes. Elle remit à Clara une très-riche guirlande de roses, des bas de soie brodés à jour, et les souliers les plus élégans. Elle y ajouta un riche fichu de tulle brodé, et un collier de jais blanc. "Pour toi, Jenny, lui dit-elle, qui ne t'es point occupée de ta parure, et qui préfères une simple toilette au plaisir de briller, je te prie d'accepter ce bouton de rose orné de son feuillage, et j'exige que demain il soit sur tes jolis cheveux."

Enfin le moment tant désiré arriva. Une voiture, envoyée par le parent de madame de Rémival, vint la prendre; elle se rendit avec ses filles au riche hôtel de la Chaussée-d'Antin, où déjà la plus belle assemblée s'était réunie. Bientôt le bal commença: un essaim de danseuses, remarquables par l'élégance de leurs vêtemens et la grâce de leur maintien, se dispersa dans un salon magnifique qu'éclairaient plus de deux cents bougies; et bientôt la gaieté la plus vive s'empara de tous les cœurs.

Clara, embarrassée sous sa nouvelle parure, et craignant à chaque instant de déchirer sa robe brodée qu'elle croyait devoir fixer tous les regards, parut gauche, ne fit

aucune sensation ; et quoique couronnée d'une guirlande de roses blanches, et surchargée d'ornemens, elle eut le chagrin de rester presque toujours auprès de sa mère, et de n'avoir d'autres danseurs que ceux que lui envoyait de temps en temps la dame de la maison. Sans cesse on entendait rire de la toilette recherchée, et surtout de la roideur de la belle statue du Marais. Les uns prétendaient qu'elle arrivait de province, où sans doute elle avait pris le ton et les usages de sa grand'mère ; les autres soutenaient qu'elle avait fait vœu d'immobilité : c'était en un mot à qui lancerait les plaisanteries les plus mordantes ; ce qui ne faisait qu'augmenter encore le dépit et la confusion de la pauvre Clara.

Jenny, au contraire, se livrait à tout le plaisir que lui inspirait une fête aussi belle ; et ne craignant point de gâter sa petite robe de basin, ni de salir ses bas de coton et ses souliers de nankin, elle se faisait distinguer par son joli minois toujours riant, par son caquet ingénu, spirituel, et surtout par le charme et la légèreté de sa danse. On ne parlait dans le bal que du joli bouton de rose : partout on lui donnait ce nom ; c'était à qui danserait avec elle. Sa simplicité, contrastant avec les riches toilettes dont elle était environnée, la faisait remarquer parmi toutes les femmes brillantes, qui répétaient à leur tour, mais avec un dépit concentré : “ C'est vraiment un bouton de rose.”

Madame de Rémival ne perdait rien de tout ce qui se passait. Elle jouissait en secret de l'isolement où se trouvait Clara, depuis qu'elle avait dansé les deux contredanses ordonnées par la dame de la maison. C'est en vain qu'elle étalait sa robe brodée pour attirer quelques danseurs, aucun ne se présentait. L'un d'eux enfin l'aborde avec une espèce de contrainte ; et, après avoir

obtenu sans peine la permission d'être son cavalier, il la prend par la main et la fait walser quelques instans. Il avait sollicité Jenny de danser avec lui pour la troisième fois; mais l'aimable bouton de rose, affligé de la souffrance de Clara, n'avait accepté le galant cavalier qu'à condition qu'il danserait avec sa sœur aînée qu'elle lui désigna. Ce dernier, en exécutant les ordres de Jenny, ne put s'empêcher d'en instruire Clara, qui, confuse d'être réduite à n'avoir pour danseurs que ceux que lui envoyait sa sœur, feignit, après la walse, de se trouver incommodée, et sollicita sa mère de se retirer. " En effet, dit madame de Rémival, je m'aperçois depuis quelque temps que vous souffrez beaucoup. Je vais demander une voiture, et nous allons retourner au Marais; mais votre sœur, qui se livre à toute la joie qu'inspire une aussi belle assemblée, et qui goûte un plaisir qu'elle éprouve si rarement, ne sera pas victime de ce fâcheux événement...." En effet, madame de Rémival alla conduire Clara chez elle, et revint aussitôt rejoindre Jenny qu'elle avait confiée à la surveillance de plusieurs personnes qu'elle connaissait.

Dès que celle-ci fut instruite du départ de Clara, une tendre inquiétude remplaça la gaieté qui ajoutait à l'éclat de sa jolie figure: en vain sa mère la rassura. " Non, non, dit-elle, ma sœur souffre, il n'est plus de plaisir pour moi." Au même instant elle entraîna sa mère qui pouvait à peine cacher son émotion, et se sépara de tous les danseurs qui l'entouraient et la conduisaient à la voiture en répétant: " Quel dommage! oh! le joli bouton de rose!"

De retour au Marais, madame de Rémival trouva Clara toute en larmes, et dévorée du chagrin que lui causaient les succès de sa sœur; mais dès qu'elle eut appris, de la

bouche de sa mère, le généreux attachement de Jenny, et le sacrifice qu'elle venait de faire pour lui offrir ses soins et ses consolations, les larmes de la jalousie firent place à celles du sentiment. Elle avoua qu'elle n'avait prétexté une indisposition que par le dépit de se voir négligée dans le bal, et reconnut enfin que la plus riche parure et tous les ornemens de la mode plaisent souvent moins que les grâces naturelles et la modeste simplicité.

## LE TESTAMENT.

Monsieur Dartus, avocat, jouissait d'une haute réputation; sa fortune égalait sa célébrité; mais la nature lui avait fait payer cher tous ces avantages. Père autrefois de six enfans, il les avait vus périr l'un après l'autre; et la mère de cette nombreuse famille, n'ayant pu résister à tant de secousses et de pertes aussi cruelles, avait également terminé sa carrière. Son époux, frappé de la plus profonde douleur, était resté veuf pendant plusieurs années; mais, dans un long voyage qu'il fit en Suisse, une de ses parentes, encore jeune et belle, qui l'avait fait appeler pour régler des affaires importantes, fit sur lui la plus vive impression et lui inspira le désir de contracter une seconde union: tant il est vrai qu'on renonce difficilement au bonheur d'être aimé, à l'espoir d'être père.

M. Dartus, quoique déjà d'un âge mûr, était si brillant dans la conversation, si gracieux dans toutes ses manières, il ajoutait à tous ces dehors séduisans tant de mérite et de célébrité, qu'il fixa de son côté le choix de sa belle parente, toute jeune qu'elle était encore. Il sé-

journa donc en Suisse près d'un an, afin de liquider la fortune de sa nouvelle épouse et de pouvoir la transporter en France. Bientôt son vœu le plus cher fut accompli, il devint encore père, et la joie qu'il en ressentit acheva d'effacer la tristesse que ses anciens chagrins avaient empreinte sur son front. Il n'aspirait plus qu'à revenir à Paris avec sa seconde femme et leur enfant qui venait de naître : c'était une fille qui déjà semblait devoir réunir un jour tous les charmes de sa mère; elle s'appelait Zélia.

Mais madame Dartus avait pensé payer de sa vie la naissance de cet enfant si cher: on fut même contraint de l'arracher de son sein et de lui donner une nourrice étrangère. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois que cette dame, aussi vertueuse que belle, eut repris assez de force pour voyager. Elle vint donc se fixer à Paris avec son digne époux, leur fille unique, âgée d'environ six mois, et plusieurs domestiques suisses, parmi lesquels était la nourrice de Zélia. Les traits de cet enfant commençaient à se développer; mais ils n'étaient plus aussi délicats, aussi semblables à ceux de sa mère, qu'ils avaient paru l'être au moment de sa naissance; ils semblaient même éprouver chaque jour un nouveau changement.

Madame Dartus remarquait aussi depuis quelque temps que la joie et le bonheur qu'avait ressentis son mari lorsqu'il était redevenu père, avaient fait place à une rêverie continuelle, à une profonde tristesse qu'il s'efforçait en vain de lui cacher; mais ne les attribuant qu'aux pertes douloureuses qu'il avait faites avant son veuvage, et trouvant dans cet époux adoré la réunion des plus rares et des plus aimables qualités, madame Dartus feignait de ne pas apercevoir le nuage souvent répandu sur les traits de son mari, et n'osait même lui en demander la cause.

M. Dartus reprit à Paris l'honorable carrière qu'il avait parcourue avec tant d'éclat, et redevint bientôt l'un des plus célèbres avocats de la capitale. Sa haute réputation et sa fortune lui permirent d'y tenir une maison qui fut le rendez-vous des gens de lettres, des artistes les plus distingués, des magistrats même du rang le plus élevé. La beauté, les qualités aimables de madame Dartus, ne laissèrent pas de contribuer à réunir chez elle les femmes les plus marquantes de Paris; en un mot, c'était à qui aurait accès dans la société de cet homme célèbre.

On conçoit aisément qu'au milieu de tant d'avantages la jeune Zélia, dirigée par les conseils d'un père aussi distingué, devint en tout genre un modèle accompli. Jamais éducation n'avait été mieux suivie que la sienne. Une taille élégante, une figure expressive, une grâce parfaite, et surtout une gaieté franche et intarissable, embellissaient encore les divers talens qu'elle réunissait. On remarquait néanmoins qu'elle n'avait aucun des traits de M. Dartus, ni de ceux de son épouse; on ne trouvait en Zélia ni le son de leurs voix, ni cette imposante dignité qui les caractérisait l'un et l'autre jusque dans les moindres choses. Souvent on leur en faisait l'observation, et alors une espèce d'altération se répandait sur la figure de M. Dartus, qui cherchait aussitôt à la dissiper par le charme de sa conversation et les caresses dont il accablait sa chère Zélia.

Comme rien n'est parfait dans la nature, et qu'à travers les qualités les plus rares il se glisse toujours quelques défauts, Zélia poussait au plus haut degré ceux de l'étourderie et de l'indiscrétion. Souvent ils lui attiraient les reproches de son père qu'elle adorait. En effet, entrait-elle dans son cabinet, elle portait furtivement ses regards sur son bureau de travail, lisait du coin de l'œil

ce qu'il écrivait et les différens papiers qui se trouvaient auprès de lui. M. Dartus recevait-il une lettre, un simple billet, Zélia en examinait l'écriture, le timbre, formait aussitôt telle ou telle conjecture, donnait ensuite son avis, tranchait, prononçait, comme si elle eût été le conseil ou le guide de son père ; elle annonçait souvent, dans les différens cercles qu'elle fréquentait, que monsieur un tel avait un procès contre telle personne ; que ce procès était imperdable ; que celui de madame une telle était bien plus douteux . . . . . . Enfin tout ce qui se faisait ou se disait chez M. Dartus était remarqué, commenté, et divulgué par la jeune indiscrète, au point que son père, malgré tout le charme qu'il éprouvait auprès d'elle, s'était vu forcé de lui interdire l'entrée de son appartement ; mais rien ne put corriger Zélia. En vain ses parens employaient-ils tout ce qui était en leur pouvoir pour vaincre ce penchant dangereux, il ne fit que s'accroître malgré leurs soins et toute leur prévoyance.

Zélia ne tarda pas à faire la cruelle expérience qu'on ne peut impunément enfreindre les premiers devoirs de la société. Un jour que son père était sorti, et que son valet-de-chambre avait oublié de fermer la porte de son cabinet, la jeune indiscrète s'y glisse furtivement, pénètre jusqu'au bureau de travail de M. Dartus, et parmi plusieurs papiers qui le couvraient, elle porte ses regards sur un écrit de la main de son père, et qui commençait par ces mots;

« *Ceci est mon testament.* »

Son indiscrétion fut excitée par ce titre solennel ; et s'imaginant qu'elle allait découvrir les pensées les plus secrètes de son père, elle continua de lire ce qui suit.

« Etant du devoir de tout honnête homme d'avouer la vérité avant de paraître devant Dieu, je déclare et j'atteste, au nom de l'honneur et des larmes que j'ai tant d

fois versées, que Zélia n'est point ma fille ni celle de mon épouse....." A la vue de ces caractères sacrés, Zélia, interdite, tremblante et se soutenant à peine, achève de lire le fatal écrit. Elle y apprend qu'en effet M. Dartus, que la nature semblait avoir condamné à n'être jamais père, avait été privé du septième enfant qu'il avait eu de sa seconde épouse; que ne voulant pas instruire de la mort de cet enfant sa tendre mère, dont la vie était en ce moment même dans le plus grand danger, il avait, à force d'or, obtenu de la nourrice l'aveu de substituer à sa fille que le sort lui ravissait une pauvre petite orpheline, dont la mère indigente venait de mourir en lui donnant le jour. Elle apprend, par cet écrit, que M. Dartus, lui avait donné, en l'adoptant, le nom de Zélia, et qu'elle fut présentée quelque temps après à madame Dartus comme sa propre fille...Enfin elle apprend dans ce testament que M. Dartus lui assure la moitié de sa fortune; mais que, voulant respecter les droits sacrés du sang, il léguait l'autre moitié aux parens les plus pauvres de sa famille.

La révélation de ce terrible mystère et la généreuse bonté de M. Dartus firent sur la jeune personne une si forte impression, qu'elle put à peine sortir de l'appartement et regagner sa chambre. Là, se livrant à tout son désespoir, elle tomba dans une espèce de délire, au milieu duquel elle prononçait, avec l'accent le plus déchirant: " Je ne suis pas sa fille !...moi qui étais si heureuse et si fière de l'être...je ne serais qu'une pauvre orpheline !...et je n'ai plus de parens !"

En proférant ces mots, qu'interrompaient mille sanglots et les larmes les plus amères, Zélia tomba sans mouvement sur un canapé, où elle resta plus d'une heure, comme si elle eût été privée de la vie; mais enfin, re-

prenant ses esprits et ranimant ses forces, elle forma le projet de taire cette cruelle découverte, et de renfermer dans son cœur le tourment qui la dévorait.

Depuis quelque temps M. et madame Dartus remarquaient sur la figure de Zélia une tristesse dont ils ne pouvaient deviner la cause. Chaque fois que la malheureuse regardait l'un ou l'autre, ses yeux se mouillaient de larmes. Elle ne pouvait prononcer le nom de père ou de mère sans que sa voix ne fût altérée. Ce qui surtout augmentait sa douleur, c'étaient les égards, les prévenances qu'on avait pour elle, comme fille unique de la maison. Cependant, au milieu de toutes les cruelles sensations qu'elle éprouvait, elle fut tourmentée du désir de savoir le véritable nom de ceux à qui elle devait le jour. " Ma mère, se disait-elle, est morte en me donnant la vie; mais peut-être mon père existe-t-il encore; peut-être est-il dans la misère, tandis que moi, entourée de tout ce que peut inventer l'opulence... Il faut absolument sortir de cette affreuse incertitude."

Un jour donc qu'elle se trouvait seule avec sa vieille nourrice, elle entama ainsi l'entretien: " Sais-tu, ma bonne Sternick, que je ne ressemble aucunement à mon père ni à ma mère? Fous bas truver mon pédite?—En vérité, si je n'avais pas été élevée par toi, je croirais qu'on m'a changée en nourrice.—Moi bas gabable, répondit la vieille toute interdite.—Si c'eût été, reprit la jeune personne, pour obliger un homme respectable, pour sauver la vie à son épouse expirante, enfin pour faire le bonheur d'une pauvre orpheline de la Suisse et de ton voisinage, loin de commettre un crime, bonne Sternick, tu n'aurais fait qu'une action très-louable.—Mengot! s'écria involontairement la bonne nourrice, fous

avre abris tut lé histoire !—Oui, reprit Zélia, fondant en larmes et se jetant dans son sein : ne crains pas que j'en rougisse ; mais si je te suis chère, apprends-moi, je t'en supplie, à qui je dois le jour, et crois que ma tendresse pour toi pourra seule égaler ma reconnaissance."

La bonne Sternick, convaincue que Zélia était instruite du secret qu'on lui avait tant caché, lui avoua que c'était elle qui l'avait indiquée à M. Dartus au moment où il perdit son dernier enfant. Elle lui apprit que son père n'existait déjà plus lorsque sa mère la mit au monde ; que sans cela elle n'eût jamais porté un autre nom que celui de Fritz, qu'avait son père, brave soldat, couvert de blessures ; mais que se trouvant, à la mort de ce père, sans appui, exposée à être conduite, à Zurich, dans la maison des Orphelins, on n'avait pas balancé, dans le canton, à confier sa destinée à celui qui depuis son enfance s'était en effet montré son véritable père. Cette bonne femme termina cette révélation importante en priant Zélia de garder à son tour le plus grand secret, de crainte d'indisposer contre elle le bon M. Dartus, et surtout de porter un coup mortel à sa digne épouse, en lui apprenant que sa fille véritable était morte peu de jours après sa naissance.

Zélia, qui portait à madame Dartus l'amour tendre et soumis de sa fille véritable, se garda bien, malgré toute sa souffrance, de lui faire soupçonner la moindre chose de cet important mystère ; mais combien elle eut à souffrir de son silence !.... Chaque fois que madame Dartus la pressait dans ses bras, en la nommant sa fille, sa chère fille, en la désignant comme l'espoir et la consolation de sa vieillesse, la jeune infortunée tressaillait malgré elle, s'efforçait de retenir un torrent de larmes prêtes à cou-

ler. M. Dartus, à l'œil observateur de qui rien n'échappait, remarquait la souffrance secrète de Zélia, suivait tous ses mouvemens, et ne tarda pas à être convaincu que la jeune orpheline connaissait le secret de sa naissance. La vieille nourrice, qu'il interrogea secrètement à ce sujet, lui avoua ce qui s'était passé entre elle et Zélia, et lui apprit tout le chagrin qui dévorait cette jeune infortunée.

Cet homme généreux et sensible s'empressa d'avoir avec Zélia un entretien particulier, dans lequel il apprit par quel singulier hasard elle avait connu son origine. Il la consola, lui prouva de nouveau toute sa tendresse, et lui recommanda, crainte de plus grands malheurs, de ne jamais divulguer ce secret important. "Je vous le promets, lui dit Zélia, baisant ses mains avec respect et les arrosant de ses pleurs ; mais, sans ma coupable indiscrétion, je vous croirais encore mon père."

Cette promesse de la jeune orpheline, quoique gravée dans son cœur, fut souvent combattue par des secousses sans cesse renaissantes où la jetait sa pénible situation. Un événement inattendu, auquel Zélia ne fut pas assez forte pour résister, déchira le voile dont elle s'efforçait de se couvrir, et causa l'événement le plus funeste.

M. Dartus avait une terre considérable à quelques milles de Châlons, sur les bords de la grande route de Strasbourg. Les armées françaises venaient d'obtenir en Allemagne des victoires éclatantes ; un grand nombre de prisonniers autrichiens se rendaient en cette ville par détachemens. Deux cent soixante de ces prisonniers, en passant devant la grille du château de M. Dartus, s'arrêtèrent pour faire halte et se reposer. La plupart d'entre eux voulurent se désaltérer à une fontaine qui

coulait tout près de là. Il faisait à cette époque une chaleur excessive ; la fatigue de ces pauvres voyageurs, la poussière dont ils étaient couverts, la sueur qui coulait sur leurs visages abattus, tout fit sur madame Dartus et Zélia, qui se trouvaient en ce moment à la porte de la grille, l'impression la plus vive. " Ces malheureux me font grand' pitié, dit cette dame bienfaisante: arrêtez, braves gens, s'écria-t-elle, l'eau de cette fontaine est trop froide ; elle glacerait vos sens agités par la marche pénible que vous venez de faire..... Va, ma fille, dit-elle à Zélia, va dire aux gens qu'ils apportent quelques douzaines de bouteilles de vin pour réconforter ces bons Allemands." Zélia obéit avec la rapidité de l'éclair. Bientôt les domestiques et M. Dartus lui-même vinrent offrir aux prisonniers voyageurs les rafraîchissemens dont ils avaient si grand besoin. Zélia, munie à son tour d'une bouteille et d'un verre, offrait une rasade à l'un d'eux, remarquable par ses cheveux blancs et les nombreuses cicatrices dont il était couvert. " Monsieur le militaire, lui dit-elle en lui versant une seconde rasade, est-il Hongrois ou Autrichien ? Moi Suisse, répondit le vieux prisonnier ; être à la zervice de l'embereur t'Allemagne, depuis pli de trente ans ; mais être né natif di canton di Zurich, et appeler moi Guillaume Fritz.—Fritz ! s'écria involontairement Zélia ; c'est le nom de mon père !—Que dis-tu, ma fille ? s'écria à son tour madame Dartus.—Oui, c'est le nom de mon père, reprit Zélia d'une voix plus forte et sans entendre madame Dartus ; il était, ainsi que vous, soldat du canton de Zurich, et se nommait Georges Fritz.—C'être mon nefeu, reprit le vieux Suisse, le fils de ma paufre frère Georges.... : si fous être son fille, être betite nièce à

fotre serfitur....." En achevant ces mots, il presse dans ses bras Zélia, émue et tremblante. Madame Dartus, dont l'étonnement augmentait à chaque mot, et surtout en voyant les signes que son mari faisait à Zélia, demande, exige l'explication de ce cruel mystère : elle fait venir la nourrice, la presse de questions ; et apprenant enfin ce qu'on avait pris tant de soin de lui cacher depuis long-temps, elle pousse un cri déchirant et tombe évanouie dans les bras de son mari. Celui-ci, regardant Zélia qui dans ce moment s'aperçoit du coup terrible mais involontaire qu'elle a porté dans l'âme de sa bienfaitrice, lui dit avec la plus touchante expression : " Qu'as-tu fait, chère et intéressante orpheline ! Oh ! que ton indiscrétion nous causera de maux !" A peine avait-il proféré ces paroles, que Zélia s'élance vers madame Dartus, la couvre de tout son corps, la ranime en l'appelant à grands cris sa mère, sa tendre mère, et parvient enfin à lui faire reprendre ses sens ; mais la commotion que reçut cette femme sensible fut si forte, qu'il fallut l'emporter au château. Les yeux sans cesse attachés sur Zélia, elle répétait avec l'accent du désespoir : " Quoi ! tu n'es pas ma fille ! quoi ! je n'ai plus d'enfant.... !" M. Dartus chercha vainement à calmer sa douleur, et ne la quitta pas de toute la nuit. Zélia, qui avait obtenu de l'officier qui conduisait les prisonniers que son vieil oncle restât au château, joignit ses soins à ceux de M. Dartus, et donna à sa digne épouse toutes les preuves de son amour et de sa reconnaissance. Le vieux Guillaume, tout heureux et fier qu'il était d'avoir trouvé une semblable nièce, partagea la douleur qu'avait répandue dans le château l'état désespéré de madame Dartus. Le coup qu'elle avait reçu

était au-dessus de ses forces. En vain les secours de l'art, les vœux de M. Dartus, de Zélia et de tous les heureux qu'elle avait faits dans les environs, la rappelaient-ils à la vie, la nature fut sourde à leurs cris: cette dame adorée expira dans les bras de son époux et de sa fille adoptive, qui ne cessait de répéter avec l'accent le plus déchirant: " C'est moi qui l'ai tuée... Sans mon impardonnable indiscrétion elle vivrait encore; je la presserais dans mes bras....... ; je l'appellerais ma mère...Ah! je le sens à ma douleur, rien ne peut me rendre excusable....." Le désespoir de Zélia fut tel, qu'on craignit pendant quelques jours que sa raison ne s'aliénât. M. Dartus fut lui-même contraint de se distraire de sa douleur profonde pour consoler cette infortunée. Il exigea d'elle que jamais elle ne se séparerait de lui; il obtint par ses protections l'échange du vieux prisonnier Guillaume, qui trouva dans sa petite-nièce tous les soins et tous les égards de la plus tendre fille. L'éducation qu'avait reçue Zélia et les charmes de sa figure la firent souvent rechercher; mais elle ne souffrit jamais qu'on lui donnât d'autre nom que celui de Zélia-Fritz; elle ne voulut avoir auprès de M. Dartus qne le titre d'une orpheline dont il avait secouru l'indigence, soigné l'éducation; et lorsque cet homme célèbre, la nommant toujours sa fille, l'accablait de caresses et de nouveaux bienfaits, Zélia ne les recevait plus qu'avec respect; ses yeux charmans se baignaient de larmes, et à travers les sanglots qui étouffaient sa voix elle lui disait: " Sans ma cruelle faute, madame Dartus vivrait encore, et je me croirais votre fille! Ah! je l'éprouve, mais trop tard, une seule indiscrétion suffit pour nous priver du bonheur de toute notre vie."

## LES DEUX CAGES.

---

La richesse et l'élégance sont souvent moins propices au bonheur que l'obscure simplicité ; et comme le dit très-bien l'aimable Collin-d'Harleville dans sa comédie intitulée le *Vieux Célibataire :*

. . . . Souvent dans la loge on rit plus qu'au premier.

Charlotte, fille de madame Darlemont, se plaisait à élever et à soigner des oiseaux de toute espèce ; elle y donnait tout son temps, y mettait tout son plaisir. Aimant le luxe et très-recherchée dans tout ce qu'elle faisait, elle avait fait construire une cage magnifique, dont les bois étaient dorés, les bâtons en acajou, et les vases de porcelaine : chacun admirait ce petit chef-d'œuvre. Charlotte, fière et satisfaite de toutes les félicitations qu'elle recevait, et voulant que cette belle cage ne fût occupée que par des oiseaux dignes d'un aussi beau séjour, n'y admettait que les plus rares, tels que les serins des Canaries, les bouvreuils du Canada, les fauvettes de Cayenne, les linottes du Brésil, enfin tout ce qui pouvait étonner et coûter le plus. La manie du maître devient souvent celle des gens attachés à son service. Leur ordonne-t-il une chose nouvelle, ils s'empressent de la copier pour eux ; leur demande-t-il quelque chose, ils ne la donnent jamais qu'après en avoir pris le modèle ; en un mot, l'inférieur est presque toujours le singe de son supérieur.

Anne, l'une des filles du portier de l'hôtel, qui souvent avait été témoin de la manie de sa jeune maîtresse, avait insensiblement pris les mêmes goûts ; mais ne pouvant

donner dans le faste, elle se contentait d'une forte cage d'osier, dont les bâtons de sureau et les petits pots de terre brute faisaient tout l'ornement. Elle y réunissait les oiseaux les plus communs, tels que pierrots, chardonnerets, linottes et autres de cette espèce.

Nos deux jeunes naturalistes trouvaient, chacune dans son genre, des plaisirs qui d'abord les captivèrent longtemps, et prirent tous leurs instans de loisir ; mais bientôt le manque de soins apporta une grande différence dans le sort et la prospérité des deux volières. Charlotte, entraînée continuellement dans le tourbillon du grand monde, y passant quelquefois une partie de la nuit, et par conséquent ne pouvant se lever que très-tard, négligea la famille infortunée que renfermait sa cage riche et brillante. Peu à peu les oiseaux les plus rares périrent, presque tous tombèrent d'inanition sur les beaux vases de porcelaine, qui la plupart du temps ne contenaient que de l'eau corrompue et des graines avariées. Jamais aucune espèce n'avait pu s'accoupler ; jamais Charlotte n'avait eu la jouissance de voir dans cette belle cage se former un nid, couver des œufs, éclore des petits : on eût dit que l'élégance et la richesse de cette superbe prison en avaient chassé le bonheur et la fécondité.

Anne, au contraire, qui dès l'aube du jour prodiguait aux habitans de la simple cage d'osier les soins les plus tendres et les plus multipliés, les voyait chaque matin plus beaux et plus joyeux : leurs chants variés retentissaient dans tout l'hôtel. Chaque printemps elle voyait se former plusieurs nichées qui, toutes fécondes, avaient tellement augmenté la grande famille, qu'Anne avait été obligée d'agrandir leur demeure, en adaptant une seconde cage d'osier à la première, ce qui formait un

espace assez grand pour contenir plus de vingt couples assortis de différens oiseaux. On y remarquait surtout deux des serins de Charlotte, qu'Anne lui avait demandés lorsqu'ils étaient expirans. La beauté de leur plumage et l'ivresse de leur gazouillement annonçaient qu'ils étaient plus heureux sur des bâtons de sureau et dans la simple loge du portier que dans le riche appartement du premier, sous le grillage doré et sur les bâtons d'acajou, où ils manquaient presque toujours d'eau, d'air et de nourriture.

Charlotte, jalouse de ce que la volière de la jeune Anne prospérait autant que la sienne s'appauvrissait, se plaignit un jour à sa mère du bruit que faisaiant, dès l'aube du jour, les nombreux oiseaux de la fille du portier. Elle voulut même exiger qu'on la séparât de son heureuse famille. " Puisqu'elle trouble votre repos, lui dit madame Darlemont qui pénétrait le motif de sa fille, il est juste qu'elle transfère ailleurs sa peuplade chérie. Mais comme les soins qu'elle lui prodigue ont fixé mon attention, et que sa volière fait les seules délices de sa vie, je vais faire préparer dans les greniers de l'hôtel un lieu commode et assez spacieux pour contenir non-seulement tous les oiseaux qu'elle possède, mais encore ceux qui dans votre riche et superbe volière périssent faute de soin."

Dès le lendemain tout fut exécuté ; l'heureuse et sensible Anne se trouva à la tête d'une volière nombreuse, où bientôt chaque espèce, se renouvelant et trouvant une nourriture analogue à ses goûts, offrit la réunion la plus riche et la plus variée.

Charlotte, convaincue alors que le faste et l'étalage étaient loin de valoir les soins et la prévoyance, avoua que sa mère avait bien fait de confier le reste de ses

oiseaux les plus rares à la jeune Anne ; et loin de se laisser entraîner à des mouvemens jaloux, elle voulut partager les soins de la jeune portière, et faire avec elle l'apprentissage de la patience et du travail qu'exigeait une pareille entreprise.

Mais son genre de vie et ses occupations ne lui permirent pas d'exécuter ce plan ; la volière, pour ainsi dire, récréée, se trouvait soignée par Anne, lors même que Charlotte sommeillait encore. Aussi était-elle loin d'avoir les mêmes jouissances que la fille du portier. Dès qu'elle entrait dans la volière, tous les oiseaux fuyaient effarés, se cachaient partout où ils trouvaient place : à leurs chants joyeux succédaient les cris de la frayeur : chaque couple se désunissait, et Charlotte éprouvait jusqu'à la douleur de voir les mères sortir de leurs nids et abandonner leurs œufs. Dès qu'au contraire Anne paraissait au milieu de ces nombreuses familles, chaque couple voltigeait autour d'elle, venait se poser sur ses épaules, sur sa tête, la becquetait en battant des ailes, et lui exprimait par ses chants sa joie et sa reconnaissance.

Charlotte qui souvent avait été témoin de ce délicieux spectacle, résolut d'en éprouver les charmes. Un jour elle substitua le simple vêtement d'Anne au riche et élégant négligé dont elle se parait le matin ; et sous cet heureux déguisement, imitant la douce voix de la jeune fille, elle s'introduisit dès le lever du soleil dans la volière ; là remplissant avec exactitude et fidélité l'emploi de celle dont elle avait emprunté le costume, elle vit tous les oiseaux s'habituer peu à peu à sa vue, finir par voltiger avec plaisir autour d'elle, et la couvrir à son tour de leurs caresses.

La joie qu'éprouva Charlotte fut inexprimable ; elle

lui inspira l'irrévocable résolution de ne confier jamais à d'autres le soin de sa volière ; et pour se convaincre de toute la crainte, de toute la frayeur qu'inspiraient à ses oiseaux les riches habits sous lesquels elle les avait négligés si long-temps, elle en revêtit un jour Anne, exigeant qu'elle l'accompagnât ainsi déguisée. Dès qu'elle parut, chaque famille se sauva comme à l'aspect d'un oiseau de proie ; en vain la jeune fille appelait-elle ses chers petits avec sa voix douce et caressante, tous la fuyaient, tous s'éloignaient avec frayeur. " Oh ! si jamais, dit-elle à Charlotte, vous me faites reparaître ici sous cet épouvantail ! Reprenez, reprenez votre chapeau de satin, votre riche collerette, votre robe brodée garnie de dentelle ; et laissez-moi mon petit corset de nankin et ma jupe de toile de coton : ils m'ont produit eux seuls plus de bonheur que ne pourrait jamais m'en procurer le plus riche accoutrement. . . . " En achevant ces mots, Anne quitta les habits de Charlotte, et reparut tout-à-coup sous sa forme accoutumée. Aussitôt tous les habitans de la volière vinrent fondre sur elle, et semblaient, par leurs tendres gazouillemens, expier leur méprise et la venger de leur erreur.

Dès cet instant Charlotte s'associa pour toujours aux travaux de la bonne Anne. Chaque matin elles venaient ensemble soigner la volière, qui devint aussi nombreuse que variée. Plus de bâtons d'acajou, plus de vases de porcelaine : un feuillage disposé avec soin, une eau pure et renouvelée chaque matin, des graines de toute espèce et de longues gerbes de millet, furent le seul ornement de cette riche collection d'oiseaux. On la citait dans tout le voisinage, et Charlotte en recevait sans cesse des éloges qu'elle préférait aux fastidieuses adula-

tions d'un cercle brillant, aux applaudissemens donnés à une gavotte ou à une sonate de piano. Enfin elle fit l'expérience que le bonheur le plus durable est celui qu'on se fait soi-même, et qui par-là se trouve à l'abri de tous les événemens.

Anne seconda Charlotte dans cet heureux système ; elle passa près d'elle toute sa vie; leur attachement, fondé sur le plaisir qu'embellissait la bienfaisance, ne fut jamais altéré. Toutes les deux, réunies dans la volière sous un humble vêtement, se traitèrent insensiblement comme deux sœurs. Anne, à qui la nature avait prodigué tous ses dons, prit dans cet heureux commerce le ton et les manières de Charlotte ; elle s'instruisit peu à peu, se forma par ses leçons, par ses conseils, et bientôt se rendit digne d'un mariage avantageux, qui, en fixant son sort, assura celui de ses pauvres et honnêtes parens.

Charlotte ne tarda pas non plus à se marier ; mais ni les devoirs d'une épouse, ni les tendres soins d'une mère ne lui firent négliger la nombreuse volière à qui elle devait la simplicité de ses goûts, des plaisirs vrais, et la douce jouissance d'avoir fait une heureuse.

## LE TRONC D'ARBRE.

De tous les inconvéniens qui résultent d'une éducation négligée, celui qui prête le plus au ridicule, et souvent cause le plus de maux, c'est la peur. Elle gâte l'esprit, altère la grâce, arrête continuellement l'élan de la pensée, et tient l'âme resserrée dans les bornes étroites de la faiblesse et de la stupidité. Aussi doit-on porter la plus

scrupuleuse attention à préserver l'enfance de ces images effrayantes, de ces descriptions de souterrains et de cavernes, de ces contes de revenans, avec lesquels la plupart des personnes ont coutume de frapper l'imagination des jeunes filles confiées à leurs soins, avec lesquels on se fait un jeu cruel de troubler, par des frayeurs sans cesse renaissantes, ou par des rêves affreux, les douces nuits et les jours paisibles de l'heureuse innocence.

M. de Mirecourt, ancien architecte célèbre, habitait depuis long-temps un château gothique, situé près de la forêt de Senars. Il avait pris plaisir à réunir dans cette demeure agréable et pittoresque tout ce que l'art peut ajouter à la nature. On venait de tous côtés admirer les embellissemens que M. de Mirecourt avait accumulés dans cette habitation, aussi vaste que richement décorée.

Madame de Valville, sa fille unique, épouse et veuve d'un artiste distingué, venait ordinairement passer tout l'été au château de son père, avec ses deux filles, Hersilie et Victorine. L'une et l'autre, douées par la nature d'une physionomie agréable et d'un heureux caractère, étaient également chères à madame de Valville. Cette digne mère semblait, par sa tendresse et son extrême bonté, vouloir dédommager ses deux filles de la perte qu'ils avaient faite dans leur père, du soutien de leur existence et de leur premier instituteur.

Madame de Valville portait souvent trop loin son amour pour ses enfans. La crainte de les contrarier en la moindre chose, de perdre leur attachement et leur confiance, lui faisait dépasser les bornes de l'indulgence, au point qu'elle avait insensiblement perdu l'autorité maternelle.

Hersilie et Victorine, à peine parvenues à l'âge heu-

reux de l'adolescence, faisaient tout au gré de leurs caprices. Formaient-elles un projet, il était exécuté sur-le-champ; désiraient-elles un bijou, un riche vêtement, elles l'obtenaient aussitôt; voulaient-elles aller au château de leur grand-père, revenir à Paris, retourner encore auprès de M. Mirecourt, parcourir en un mot tous les environs de sa terre, à l'instant les chevaux étaient prêts, et la complaisante mère était trop heureuse de pouvoir satisfaire en tout les moindres désirs de ses deux filles.

M. de Mirecourt, qui trouvait dans Hersilie et Victorine le charme et la consolation de ses vieux jours, les gâtait encore plus que ne le faisait leur mère. Jamais il n'avait osé leur adresser la plus simple remontrance, leur faire éprouver la plus petite contradiction. Folâtrer avec elles, les caresser tour-à-tour, leur réciter sans cesse des contes de grand'mères, des histoires de spectres qui apparaissent la nuit, de sorciers et de revenans inspirés par le diable, rire de la frayeur qui souvent se peignait sur les traits et dans tous les mouvemens de Victorine et d'Hersilie : telle était l'étrange manie de ce vieillard, telles étaient ses plus douces jouissances.

On conçoit qu'une pareille éducation dut nuire aux qualités aimables des deux jeunes personnes. Leur imagination, frappée depuis l'enfance par mille tableaux, par mille récits plus effrayans les uns que les autres, les avait conduites à trembler au moindre bruit, à tressaillir au plus simple événement. Tant qu'elles furent dans un âge où tout s'excuse, cette frayeur enfantine amusait M. Mirecourt et tous ceux qui se présentaient chez lui ; mais, à l'époque de l'adolescence, cette fausse peur continuelle devint si fatigante, que madame de Valville et son père résolurent de mettre tout en œuvre

pour corriger les deux jeunes sœurs, qui devenaient chaque jour la fable et l'amusement de toutes les sociétés où elles étaient admises.

On ne détruit pas facilement des impressions tant de fois réitérées. Ce n'est que par de fortes secousses qu'on peut déraciner les vices d'une mauvaise éducation. Hersilie fut la seule qui eut la force de vaincre par degrés cette stupeur pusillanime qui lui causait tant de mal et lui attirait tant d'humiliations. Plus fortement constituée que Victorine, et d'un caractère plus prononcé, elle s'arma de résolution, de courage, et parvint, non sans beaucoup d'efforts, à devenir moins peureuse, et même à se moquer de toutes les extravagances que ce défaut risible faisait faire chaque jour à sa sœur.

La pauvre Victorine, toujours la tête remplie des contes de son grand-père, était insensiblement tombée dans une pusillanimité qui maîtrisait tous ses sens. Un inconnu paraissait-il au château, c'était, selon elle, un malfaiteur qui en voulait à ses jours; un chien de basse-cour pénétrait-il dans les appartemens, c'était une bête enragée qui venait la dévorer ; une cloche des villages voisins se faisait-elle entendre, c'était le tocsin qui annonçait une émeute ou bien un incendie ; quelques conscrits, rejoignant leurs drapeaux, s'arrêtaient-ils devant le château pour se reposer et prendre quelques rafraîchissemens, c'était, aux yeux de Victorine, une armée ennemie qui venait mettre tout à feu et à sang ; en un mot, son imagination grossissant chaque objet qui s'offrait à sa vue, elle ne voyait partout que fantômes et brigands, que meurtre, pillage et destruction.

Madame de Valville, qui gémissait, mais trop tard, de cette faiblesse de Victorine, chercha vainement tous les

moyens de la détruire. Pour y parvenir, elle ne se séparait plus de sa fille, la faisait coucher dans sa chambre, et ne permettait pas qu'on racontât devant elle la moindre aventure sérieuse ou romanesque.

Un soir que madame de Valville se promenait seule, avec ses deux filles, au fond du parc du château, elles entendirent, derrière un bosquet, des cris plaintifs qui ressemblaient à la voix d'un enfant. Victorine s'arrête tout-à-coup, et s'écrie: " C'est le fils du jardinier qu'on assassine!—Quelle erreur est la vôtre! lui dit madame de Valville : dans ce parc si bien fermé de tous côtés; y songez-vous, ma fille? Avançons et voyons ce que ce peut être.—Oui, reprit Victorine avec plus de frayeur encore, c'est la voix du petit Paul qu'on assassine, ou bien qui se noie dans le grand bassin.—Raison de plus, reprit madame de Valville, pour voler à son secours.—Sans doute, ma sœur, ajouta Hersilie, le mal n'est peut-être pas aussi grand que tu l'imagines: allons, viens avec nous." A ces mots, elle entraîne de force Victorine vers l'endroit où les cris se faisaient entendre. Bientôt elles y pénètrent et aperçoivent un agneau dont le pied s'était embarrassé dans une palissade, et qui, n'ayant pu rejoindre l'étable avec les autres, faisait, en bêlant, des efforts pour se dégager. " Que vois-je? s'écria Victorine, c'est Chéri! c'est lui-même; il porte encore à son cou le ruban rose que je lui attachai l'autre jour." A ces mots, elle s'élance vers l'agneau, le dégage de la palissade, le prend dans ses bras, et lui prodigue les plus douces caresses. " Vous voyez bien, ma fille, lui dit madame de Valville, que, si nous eussions cédé à votre fausse peur, le pauvre petit animal n'aurait pu sortir de l'entrave où il était retenu, et peut-être eût-il péri cette nuit de faim et de souffrance."

Une autre fois Victorine parcourait, seule avec sa mère, la lisière de la forêt de Senars, dans laquelle jamais elle n'avait osé pénétrer, la regardant comme le repaire de tous les voleurs de dix lieues à la ronde. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer ces longues allées qui se perdent dans l'horizon, d'être attirée par la fraîcheur des ombrages, par le parfum des plantes aromatiques, des chèvre-feuilles sauvages, et surtout par le chant mélodieux des oiseaux de toute espèce qui habitent ces paisibles demeures. Madame de Valville, voulant profiter du charme qu'éprouvait sa fille pour dompter sa timidité, la conduisait d'arbre en arbre, et la faisait insensiblement avancer dans la forêt. « Avouez, lui disait-elle, qu'il y a du plaisir à respirer sous ce feuillage, à se trouver tout près de ces oiseaux nombreux qui ravissent par leurs chants.—Oui, répondit Victorine, avançant comme par enchantement: cet aspect est délicieux; l'air qu'on respire ici porte dans l'âme une douceur et je ne sais quel charme...." Mais tout-à-coup elle s'arrête, frissonne, et, changeant de couleur, elle dit à sa mère: « Sauvons-nous, ou c'est fait de notre vie.—Quelle vision vous prend encore ?—Voyez-vous à travers ces branches épaisses un brigand qui vient vers nous ?—Je n'aperçois rien du tout.—Je vous dis qu'il nous regarde, il accourt ; il a six pieds de haut, il tient à la main je ne sais quoi de chevelu : c'est sans doute la tête du dernier malheureux qu'il vient de tuer. Embrassons-nous maman, le monstre va nous assassiner...." En achevant ces mots, Victorine, pâle et tremblante, se réfugiait dans le sein de sa mère. Un bruit en effet se fait entendre derrière le feuillage, et ce brigand, de six pieds de hauteur et tenant à la main une tête sanglante, n'était

qu'un jeune et gentil pâtre, d'environ douze ans, qui ayant aperçu ces deux dames, accourait leur proposer d'acheter un nid de tourterelles qu'il venait de découvrir dans la forêt. Madame de Valville ne put s'empêcher de rire aux éclats de la terreur panique de Victorine, qui fut elle-même forcée d'avouer toute sa faiblesse. Elle acheta le nid du jeune pâtre, voulut soigner seule les deux tourtereaux qu'il contenait; et rougissant de sa frayeur à l'aspect de ce couple charmant, symbole de la douceur et de la tendresse, elle forma, pour la première fois, la résolution de dompter sa ridicule pusillanimité.

Mais plusieurs événemens qui survinrent semblèrent contrarier les stoïques résolutions de la pauvre Victorine, et il s'en fallut qu'elle devînt ce qu'elle désirait être. Une nuit d'hiver qu'elle était couchée dans la chambre de sa mère elle crut entendre du bruit dans l'appartement. Elle écoute en frémissant et respirant à peine. Un bourdonnement frappe son oreille : elle s'imagine aussitôt que c'est un chat-huant, ou plutôt un dragon-volant qui s'est introduit par la cheminée. Elle désire, mais n'ose réveiller encore madame de Valville, qui dort paisiblement. Levée sur son séant, et saisie par le froid, elle veut prendre un schall qu'elle avait coutume de mettre sur une bergère, auprès de son lit, étend le bras, et pose la main sur une peau velue, ce qui lui fait à l'instant pousser un cri épouvantable. Madame de Valville, réveillée en sursaut, questionne Victorine, qui lui assure, en s'enfonçant dans ses draps et jetant la couverture par-dessus sa tête, qu'il est entré par la cheminée un dragon-volant, et que là, tout près d'elle, est une bête fauve sur laquelle elle a mis la main. " Oh pour cette fois, s'écrie-t-elle, ce n'est point une fausse peur: j'ai entendu, j'ai touché moi-même

ces monstres épouvantables. Ils vont nous dévorer."

Pendant que Victorine exhale ainsi toute sa frayeur, madame de Valville se lève, allume une bougie, et reconnaît que le dragon-volant était un papillon de nuit qui voltigeait dans la chambre, et que la bête fauve que Victorine avait en effet touchée, et dont elle croyait déjà sentir les griffes menaçantes, n'était que sa palatine de cygne qu'elle avait quittée la veille, et déposée, par mégarde, sur un meuble qui se trouvait auprès de son lit. Elle découvre aussitôt la visionnaire, l'arrache de dessous les oreillers où elle s'était blottie, lui donne la conviction la plus évidente de son extravagance, et fait enfin succéder le rire à la stupeur. Victorine, aussi confuse que repentante d'avoir troublé le sommeil de sa mère, prit encore une fois la résolution de s'armer de courage, et de renoncer pour jamais à ses visions, qui la rendaient à juste titre le jouet de tout le monde.

A l'hiver succédèrent les beaux jours du printemps. Madame de Valville avait reçu depuis quelque temps une lettre d'Ernest, son fils unique, et le frère bien aimé de Victorine et d'Hersilie. Il leur annonçait que, devant être envoyé par le général dont il était aide-de-camp, pour remettre des dépêches importantes en Allemagne, il passerait, le 11 juin, entre neuf et dix heures du matin, sur la grande route qui traverse la forêt de Senars, et qu'il aurait le bonheur d'embrasser sa famille, qu'il désirait trouver réunie au château de son grand-père; mais il prévenait en même temps qu'il ne pourrait y rester tout au plus qu'une heure, tant ses ordres étaient précis.

Cette nouvelle combla de joie M. de Mirecourt, madame de Valville et ses deux filles. Tous les gens du château se faisaient également une fête de revoir le jeune

aide-de-camp, absent depuis près de deux années. "Que j'aurai de plaisir, s'écriait Victorine, à presser dans mes bras mon cher Ernest, l'ami de mon enfance, qui toujours m'a témoigné tant d'attachement ! que je voudrais être à ce 11 juin ! ce sera l'un des plus beaux jours de ma vie."

Bientôt arriva ce jour tant désiré. L'allégresse et le bonheur éclataient dans tout le château. Hersilie et Victorine, levées de grand matin, avaient fait préparer le déjeuner le plus splendide, auquel M. de Mirecourt avait fait inviter plusieurs de ses voisins. Enfin neuf heures sonnèrent. "Si tu n'étais pas si peureuse, dit Hersilie à sa sœur, nous irions au-devant d'Ernest sur la grande route, tandis que notre mère reçoit tout son monde.—Oh ! s'il ne fallait pas pour cela, répondit Victorine, parcourir une partie de la forêt, je te l'aurais déjà proposé.—Bah ! reprit Hersilie, il ne s'agit que de traverser deux allées, dont l'une touche à notre parc : le feuillage est si frais, le temps si délicieux et la nature est si belle !.... Nous aurions le bonheur d'embrasser Ernest les premières ; c'est une occasion favorable de dompter cette fausse peur qui t'attire tant de plaisanteries, et qui, tu le sais, déplaît tant à notre frère.— Hé bien, j'y consens, dit Victorine : oui, je veux prouver à Ernest que j'ai suivi les conseils qu'il me donne dans toutes ses lettres, et que je suis maintenant digne d'être la sœur d'un brave tel que lui. Donne-moi le bras, ma sœur ; ne me quitte pas surtout, et entrons dans la forêt sans rien dire à personne."

A ces mots, Hersilie ouvre la grille du parc qui donnait sur la première grande allée du bois, la laisse ouverte et se met à parcourir à toutes jambes cette première allée

avec Victorine, qui, se serrant près de sa sœur, frissonnait malgré elle et changeait de couleur dès qu'elle mettait le pied sur la plus petite branche desséchée, ou qu'elle entendait le moindre souffle du zéphyr qui agitait doucement le feuillage : " Allons, Victorine, allons; un peu de courage ; tu vois que ce n'est rien ; ne songeons qu'au plaisir de revoir, d'embrasser notre cher Ernest.—N'entends-tu pas un bruit terrible derrière ces genêts en fleur ?—C'est un petit lapin qui s'enfuit, presque aussi tremblant que toi.—Ne vois-tu pas à travers ces chèvrefeuilles je ne sais quoi de fauve qui remue et semble s'élancer ?—C'est un jeune chevreuil qui nous prend pour des chasseurs.—Oh ! pour cette fois, nous sommes perdues : n'entends-tu pas ?—Quoi donc ?—Ces coups de sifflet qui partent du côté de ces grands ormes.—C'est peut-être le chant de quelque oiseau sauvage.—Non, non ; ce sont des coups de sifflet, te dis-je : les entends-tu qui recommencent ? C'est le signal des voleurs ; sauvons-nous, ma sœur, sauvons-nous !. . . ." A ces mots, Victorine s'enfuit, épouvantée, courant de toutes ses forces ; et prenant le premier sentier qui se présente à sa vue, elle s'enfonce dans le bois et disparaît aux yeux d'Hersilie. Celle-ci court vainement après elle, et reconnaît en riant que les coups de sifflet que sa sœur prenait pour le signal des brigands n'étaient que les sons aigus et répétés qui précèdent ordinairement le ramage du rossignol. Elle appelle encore Victorine, la cherche de tous côtés ; mais, craignant elle-même de se perdre dans la forêt, elle reprend l'allée qui conduisait à la grille du parc de M. de Mirecourt, rentre au château, raconte la nouvelle frayeur de Victorine, et les vains efforts qu'elle avait faits pour lui prouver toute son extravagance.

A peine Hersilie avait-elle achevé son récit, que le bruit des coups de fouet réitérés et de chevaux au galop annonça l'arrivée d'Ernest, qui entrait en effet à franc-étrier, et fut en un clin-d'œil dans les bras de sa mère, de son aïeul et de sa sœur. La joie qu'il éprouvait en les revoyant l'avait saisi au point que d'abord il ne s'était pas aperçu de l'absence de Victorine; mais bientôt la cherchant des yeux, il s'imagine qu'elle est malade. Hersilie le rassure en riant, et lui raconte l'aventure qui venait d'avoir lieu dans la forêt. " Je la reconnais là, reprit Ernest, et je crains bien que son mal ne soit incurable; cependant je sens que j'ai besoin de la voir, de l'embrasser: il y a si long-temps que je n'ai joui de ce bonheur?"—Elle ne va sûrement pas tarder à revenir au château, reprit M. de Mirecourt; elle aura trouvé quelques pâtres, quelques bûcherons qui se seront fait un devoir de l'accompagner jusqu'ici.—Mais le temps presse, dit madame de Valville; mettons-nous à table, et profitons du peu d'instans que notre cher aide-de-camp peut nous accorder.—" Comme les armes vous développent un jeune homme! reprit M. de Mirecourt, pressant encore son petit-fils dans ses bras; il ne laisse pas d'avoir l'air martial; et quoiqu'à peine sur ses dix-sept ans, il ne s'en faut pas beaucoup qu'il ne soit de ma taille."

Pendant tout le déjeuner Ernest ne cessait de porter ses regards vers les croisées qui donnaient sur la grande allée du parc. Il répétait à tout moment: " Elle ne vient pas! faut-il qu'une fausse peur me prive du plaisir de la voir....!" Enfin l'heure annoncée par Ernest s'écoula. Français et militaire, il était esclave de son devoir: après avoir embrassé sa famille, il remonte à cheval, suivi du postillon que l'on avait fait rafraîchir: il regarde encore

la grande allée du parc, et reprend la route d'Allemagne en répétant, les yeux mouillés de larmes : " Oh ! ma chère Victorine, je n'ai donc pu t'embrasser !"

Sitôt après le départ d'Ernest, M. de Mirecourt et madame de Valville, inquiets de la trop longue absence de la peureuse, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, allèrent, avec Hersilie et tous les gens du château, à la découverte de la jeune fugitive.

Celle-ci, en quittant brusquement sa sœur, s'était enfoncée dans un épais taillis, où elle entendit de nouveau les mêmes accens du rossignol, qu'elle prenait toujours pour un nouveau signal de voleurs. Elle se réfugia dans un ravin profond. Le même bruit s'y faisait entendre ; elle s'enfonça plus avant encore sous les arbres, en se disant à chaque pas : " Il faut que cette forêt soit remplie de brigands, ils m'entourent de tous côtés ; si du moins ma sœur était avec moi ! mais sans doute les voleurs se sont emparés d'elle, et je suis seule ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, que vais-je devenir ?" Comme elle parlait ainsi, une biche qui allaitait son faon l'aperçoit et se sauve à travers des rameaux épais. Le bruit que fit l'animal timide causa une telle stupeur à Victorine, qu'elle prend de même sa course et se sauve, effarée, à travers une haute futaie dont l'ombrage sombre et solitaire ajoutait encore à sa frayeur ; mais ce qui acheva de porter dans ses sens un coup terrible, ce fut lorsque, en passant le long d'un vieux tronc d'arbre, sa robe s'y tint accrochée et l'arrêta dans sa course. La pauvre Victorine, convaincue que c'était un brigand qui déjà mettait la main sur elle, tombe la face contre terre, criant miséricorde et recommandant son âme à Dieu. Elle était encore dans cette position, couverte d'une sueur

froide et presque sans connaissance, quand M. de Mirecourt, madame de Valville, Hersilie et tous ceux qui les accompagnaient, l'aperçurent de loin. Ils crurent qu'en effet elle avait été atteinte par quelques animaux sauvages. Madame de Valville et son père éprouvèrent une frayeur mortelle; mais bientôt ils furent rassurés par un mouvement convulsif que fit la fugitive, qui, toujours l'esprit frappé, s'écriait, les mains jointes et sans oser tourner la tête : " Messieurs les brigands, ne me tuez pas, je vous en prie; je m'appelle Victorine; je n'ai rien à vous offrir; mais je suis la petite-fille de M. de Mirecourt, qui vous donnera une ample récompense si vous daignez me reconduire à son château : miséricorde, messieurs les brigands, miséricorde !"

En terminant cette fervente prière, Victorine s'aperçoit enfin que les brigands dont elle implorait la pitié n'étaient que sa mère, son aïeul et sa sœur qui la relevèrent, et, la pressant dans leurs bras, lui rendirent toute sa raison. Sa robe, encore accrochée au tronc d'arbre, lui fit connaître sa méprise; un rossignol, qui tout près de là recommença les sons qui précèdent son ramage délicieux, la détrompa sur les coups de sifflet qu'elle croyait entendre à chaque pas. Elle ne put s'empêcher, malgré toute l'altération qui régnait encore sur ses traits, de rire elle-même de sa faiblesse et de la maudire. Mais ce qui la lui fit détester encore plus, ce fut lorsqu'Hersilie lui eut appris qu'Ernest était passé dans son absence, et que, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il avait été forcé de partir sans embrasser sa chère Victorine. " Si tu l'avais vu, ajoutait Hersilie, il ne pouvait manger; il ne cessait de porter ses regards vers la forêt; et en remontant à cheval, il m'a dit, les yeux tout mouillés: " Puisqu'un

défaut aussi ridicule me prive du bonheur de presser Victorine dans mes bras, peins-lui bien tous mes regrets, et donne-lui du moins ce bon baiser pour moi."

La pauvre Victorine fondit en larmes à cette commission dont s'acquitta si fidèlement sa sœur. " Quoi ! disait-elle en sanglotant, Ernest, mon cher Ernest est resté une heure au château, et je n'y étais pas ! Il va courir mille dangers au champ d'honneur ; peut-être ne le reverrai-je de ma vie ; et je n'ai pu l'embrasser à son passage, lui adresser mes vœux pour son bonheur, pour sa conservation ! Oh ! c'est bien en ce moment que je déteste et que j'abjure à jamais ma sotte frayeur !"

Cette dernière résolution de Victorine fut irrévocable. Les spectres, les brigands, les voleurs ne vinrent plus s'emparer de sa tête ni tourmenter son imagination. Elle prit l'habitude de bien examiner tout ce qu'elle voyait ou entendait, avant de s'alarmer ; peu à peu elle devint aussi calme, aussi courageuse qu'elle avait été jusqu'alors inquiète et craintive, et reconnut enfin que souvent la peur du mal cause plus de tourment que le mal même.

## LES SOULIERS VERTS.

La nature, en nous formant, met entre nous une variété et une dissemblance remarquables. Nos traits ne se ressemblent pas plus que nos caractères ; et souvent on voit les contrastes les plus frappans entre deux êtres formés du même sang, nourris du même lait, instruits par le même maître.

M. de Fontannes, colonel d'artillerie, était allé rétablir sa santé dans une terre située sur les bords de la Marne.

Il se livrait entièrement à l'éducation de ses deux filles. Adèle et Stéphanie: l'aînée, blonde et d'une douceur angélique, mettait son plus grand plaisir à donner tout ce qu'elle avait, à secourir tous les malheureux qui s'offraient à sa vue. Stéphanie, au contraire, d'une taille beaucoup plus élevée, brune, les yeux enfoncés, le front étroit et couvert de cheveux noirs et bouclés, était d'un égoïsme révoltant, ne donnait jamais rien, craignant toujours de manquer de tout, et ne répondant que par un sourire amer aux infortunés qui réclamaient son assistance.

On était au mois de mai. La mode avait à cette époque rempli Paris de souliers verts. Madame de Fontannes qui souvent réunissait à sa terre la société la plus brillante, avait fait faire à ses deux filles des souliers de maroquin vert. C'était la première fois que ces deux jeunes personnes les portaient ; et cette couleur, analogue à la nouvelle verdure qui parait toute la campagne, leur faisait trouver ces chaussures les mieux faites et les plus élégantes qu'elles eussent jamais portées.

C'était un dimanche ; monsieur et madame de Fontannes revenaient de l'église, dans une calèche, avec leurs deux filles. En traversant le hameau, Adèle aperçut une jeune villageoise, à-peu-près de son âge, qui, profitant d'un moment où la voiture était arrêtée, s'avançait les pieds nus, et invoquait des secours pour son vieux père, ancien passeur du bac, depuis long-temps infirme et hors d'état de travailler. " Elles disent toutes de même, s'écria Stéphanie; je gagerais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle nous conte là.—Moi mentir ! ma belle demoiselle, reprit Françoise (c'était le nom de la jeune fille) : demandez plutôt à tous nos voisins, ils vous certifieront que le pauvre Jérôme n'a

que sa fille pour soutien, et qu'il n'existe que des aumônes que je vais, sans rougir, demander pour lui dans tous les environs.—Eh ! pourquoi n'êtes-vous pas venue au château de Fontannes ! lui dit Adèle du ton de la plus tendre pitié.—Oh ! ma bonne demoiselle, quand on nous reçoit durement, nous n'osons plus nous exposer à ce qu'on nous refuse.—Qui donc a pu vous mal accueillir chez moi ! répondit brusquement M. de Fontannes." Françoise voulut cacher le nom de la personne dont elle avait tant à se plaindre; mais la rougeur subite de Stéphanie désigna la coupable. " Tenez, dit M. de Fontannes à cette dernière, remettez ce louis à cette jeune infortunée : assurez-la bien que jamais elle ne sera reçue au château avec dédain, et que tous les dimanches vous lui remettrez vous-même pareille somme, jusqu'à ce que son vieux père soit rétabli. Et moi, dit aussitôt Adèle, afin de rompre l'entretien qui devenait embarrassant pour sa sœur, je ne veux pas que cette jeune fille aille ainsi nu-pieds chercher des secours à son père, et je me charge de ses chassures." Aussitôt elle dénoua les cordons de ses jolis souliers verts, et les donna à Françoise. Celle-ci les mit à l'instant même à ses pieds, se promettant bien d'aller dès le lendemain remercier la belle demoiselle, qui disparut bientôt avec sa famille, et laissa dans le cœur de la jeune fille le plus tendre souvenir.

Arrivée au château, Adèle reprit des chaussures moins fraîches et moins à la mode, mais qui lui parurent charmantes par l'usage qu'elle avait fait des autres. Au dîner, qui fut splendide et qui avait réuni de nombreux convives Stéphanie loua avec ironie la générosité de sa sœur, et dépeignit avec un dépit concentré la jeune vil-

lageoise portant de charmans souliers verts sous les haillons de l'indigence. " Qu'importe? répondit Adèle ; ses pauvres pieds ne seront plus déchirés sur les cailloux, c'est tout ce qu'il me faut." Stéphanie allait continuer ses plaisanteries : mais elle fut interrompue tout-à-coup par un regard sévère de M. de Fontannes, qui raconta l'aventure à toute la société. Chacun regarda Stéphanie avec étonnement, et adressa les plus aimables félicitations à la sensible Adèle, qui fut invitée à faire une collecte pour sa pauvre protégée.

De son côté, cette intéressante fille était allée annoncer à Jérôme ce qui venait de se passer, et, lui montrant le louis que lui avait donné M. de Fontannes, elle s'écria: " Oh! mon père, vous ne manquerez plus de rien ; j'espère vous voir bientôt rétabli et en état de passer le bac du village...." Désignant ensuite ses jolis souliers verts qui lui serraient un peu les pieds, elle ajouta : C'est cet ange de bonté qui me les a donnés. Se déchausser pour moi ! oh ! l'aimable figure ! je la vois toujours là.—Puisse le Ciel, dit à son tour le vieillard, ne pas permettre que je meure sans voir et remercier ma chère bienfaitrice....!" Aussitôt Françoise alla chercher dans le village tout ce qui était nécessaire à la guérison de son père, faisant remarquer à tout le monde ses beaux souliers verts, et racontant son heureuse aventure. Le lendemain elle se rendit au château de Fontannes ; Adèle lui remit la collecte qui se montait à une somme assez forte, et y joignit toutes les chaussures dont elle pouvait disposer en ce moment. M. de Fontannes, présentant lui-même Françoise à Stéphanie, lui dit: " En effet, ma fille, comme vous l'avez très-bien observé hier, les souliers verts de votre sœur vont mal avec ces vêtemens en lam-

beaux ; ne trouvez-vous pas qu'il serait possible de mettre plus d'accord dans l'habillement de cet intéressant modèle de la piété filiale....?" Stéphanie, qui comprît parfaitement son père, ne put s'empêcher de faire à Françoise une faible offrande, qui consista seulement en quelques jupes déchirées et quelque bas usés que la jeune fille n'accepta que par obéissance, se promettant bien de ne se vêtir que des dons de sa véritable bienfaitrice. En sortant du château, elle quitta les souliers verts qu'elle mit dans son tablier, afin de les conserver le plus long-temps possible, et chaussa à leur place de bons souliers de cuir noir, qui se trouvaient dans la collection de chaussures qu'Adèle lui avait fait accepter.

Tant de bonheur et de dons réitérés achevèrent promptement de rétablir le vieux Jérôme, qui, se trouvant quelque temps après sur le passage de la famille de Fontannes, se présenta avec sa fille, leur offrit ses remercîmens et ses bénédictions. Ses regards se portaient surtout sur Adèle, dont il ne put s'empêcher de prendre une main qu'il baisa avec toute l'expression de la reconnaissance. Il invita cette honorable famille à venir un jour visiter sa cabane. M. de Fontannes souscrivit à la demande du vieillard, et quelque temps après le bon Jérôme eut l'honneur et le plaisir de recevoir chez lui l'homme bienfaisant à qui il devait la vie. La joie de Françoise était inexprimable : parée de tous les dons d'Adèle et principalement de ses souliers verts, elle avait préparé sur les bords de la rivière une hutte de fleurs et de feuillage ; elle y avait établi des bancs couverts de mousse, qui entouraient une table de pierre sur laquelle se trouvaient réunis les plus beaux fruits de la saison, une ample friture des meilleurs poissons de la Marne, de

gâteaux frais et le meilleur laitage. Douze jeunes filles du village, vêtues de blanc et amies de Françoise, l'aidaient à faire les honneurs de ce repas champêtre, pendant lequel toutes portaient sur Adèle les regards les plus expressifs et lui prodiguaient les soins les plus caressans. Stéphanie ne recevait au contraire que de ces prévenances forcées qui lui faisaient sentir qu'on ne respectait en elle que le nom qu'elle portait, et qu'elle n'avait aucune part, aucun droit à la reconnaissance de ces bons villageois. Après le repas, Françoise fit un signal, et aussitôt parut sur la rivière un batelet orné de fleurs. On proposa à la famille de Fontannes une promenade sur l'eau, ce qu'elle accepta avec plaisir. Aussitôt le vieux Jérôme, qui avait recouvré toute sa vigueur, se mit à la rame avec Françoise, et conduisit ses respectables hôtes dans une île charmante qui se trouvait à peu de distance du rivage. Là s'étaient rassemblés tous les jeunes garçons des environs ; ils formèrent, avec les jeunes filles qui s'y étaient rendues dans d'autres batelets, une danse dont la gaieté franche et naïve excita bientôt Adèle et Stéphanie à se mêler parmi ces bonnes gens : ce bal rustique dura jusqu'à la chute du jour.

Au moment où chacun reprenait place dans les batelets, Stéphanie, aussi étourdie qu'imprudente, voulut manœuvrer à son tour, et prit une rame ; mais le mouvement qu'elle fit en arrière l'entraîna dans l'eau. Adèle, jetant un cri perçant, veut la retenir, et aussitôt elle-même est entraînée avec sa sœur. M. de Fontannes se jette au secours de la première de ses filles qui se présente à sa vue ; mais il ne peut l'atteindre. Le vieux Jérôme s'élance de son côté, en s'écriant : " Oh! ma chère bienfaitrice....!" Bientôt il revient au rivage,

portant dans ses bras Adèle, qui reprit connaissance, et vola au secours de sa mère évanouie. Pendant ce temps-là plusieurs villageois sauvèrent M. de Fontannes : enfin ils rapportèrent dans la cabane de Jérôme Stéphanie qui était restée dans l'eau assez long-temps pour faire craindre qu'elle n'eût perdu la vie. Elle fut une demi-heure sans mouvement ; mais la nature, aidée de tous les secours qu'on lui prodigua, triompha de la secousse terrible qu'elle avait reçue : Stéphanie reprit ses sens, et rouvrit ses yeux à la lumière. . " Excusez, mademoiselle, lui dit Jérôme avec sa franchise naturelle, si j'n'ons songé d'abord qu'à secourir votre sœur : je lui dois la vie ; je n'ai dû m'occuper qu'à sauver la sienne." Ces mots, prononcés avec l'accent de la vérité et de la reconnaissance, firent sur Stéphanie l'effet le plus terrible : elle sentit alors que l'égoïsme nous aliène tous les cœurs, et qu'on n'a pas le droit d'exiger des autres plus qu'on ne fait pour eux.

Cependant on s'empressa de faire quitter aux deux jeunes personnes leurs vêtemens tout mouillés. Françoise, allant de l'une à l'autre, prodiguait tous ses soins, offrait tout ce qui était en son pouvoir. Adèle, qui avait comblé cette jeune fille de dons de toute espèce, reçut avec un plaisir inexprimable ce qu'il fallait pour la vêtir, et s'applaudit plus que jamais de retrouver dans cette circonstance ses propres vêtemens. Quant à Stéphanie, beaucoup plus grande qu'Adèle, il lui fallut se contenter d'une robe de cette dernière ; et Françoise, en l'aidant à s'en revêtir tant bien que mal, lui disait ingénument : " Excusez, mademoiselle, si je n'ai rien qui aille mieux à votre belle taille ; si tant seulement j'avais reçu de vous une bonne jupe, vous la retrouveriez. . . . " Stéphanie, confuse de cette pénible vérité, se promit bien

de ne plus s'exposer à de pareils reproches, et de goûter à son tour les charmes de la bienfaisance.

Enfin la famille de Fontannes remonta en voiture. Au moment où l'aimable Adèle y prit place, Françoise, lui baisant les mains et lui désignant les souliers verts qu'elle avait eu tant de plaisir à rattacher aux pieds de la jeune demoiselle, lui dit à plusieurs reprises: " Vous me les rendrez, au moins! songez bien que je leur dois mon bonheur et la guérison de mon père."

On prétend que cette anecdote ayant été répandue dans Paris, toutes les dames se sont empressées de porter des chaussures vertes, que depuis ce moment elles ont nommées *souliers à la Françoise.*

## LE CACHEMIRE.

NE juger que sur l'habit, c'est une erreur qui souvent nous empêche de rendre aux êtres les plus respectables les égards qu'ils méritent, et nous fait quelquefois accorder des hommages à ceux qui en sont le moins dignes. C'est d'après cette vérité que Sédaine, qui savait si bien prendre la nature sur le fait, composa son *Epître à mon Habit,* chef-d'œuvre de morale et de naturel.

M. de Forlis, chef de division au Ministère de la Guerre, était aussi recommandable par les services qu'il avait rendus à l'Etat, que cher au public à qui il ne cessait de donner des marques d'obligeance et de bonté. C'était surtout en temps de guerre que cet homme respectable exerçait les rares qualités de son âme aimante et sensible. A peine se réveillait-il le matin, que son appartement se remplissait des parens et des amis de tous les braves dont chacun venait demander des

nouvelles après un grand combat. Là, une épouse éplorée accourait s'informer si son mari vivait encore ; ici, une mère pâle et tremblante s'avançait pour savoir si son fils, l'unique espoir de sa vieillesse, avait été victime de son courage ; plus loin, deux jeunes sœurs, timides comme deux colombes, se mêlaient dans la foule, et faisaient, en tremblant, plusieurs questions sur un frère bien-aimé qui s'était trouvé à telle affaire, où il avait fait des prodiges de valeur ; enfin, jusqu'au moment où M. de Forlis sortait de chez lui, dans l'escalier et jusqu'à la porte de son hôtel, un nombre infini de personnes, de tout sexe et de tout âge, l'interrogeaient, le consultaient comme un père ; toujours on en recevait les réponses les plus consolantes ou les plus flatteuses. Si celui de qui l'on venait s'informer existait encore, M. de Forlis partageait la joie des personnes qui s'intéressaient à son sort ; si la mort l'avait moissonné au champ d'honneur, M. de Forlis ne répondait que par un soupir douloureux, et s'empressait alors d'offrir ses consolations à ceux que son silence avait affligés.

Souvent il arrivait que, dans l'absence de M. de Forlis, plusieurs individus étaient attirés chez lui par le même motif. Palmire, sa fille unique, les recevait alors, et leur répétait tout ce qu'elle avait appris de son père ; elle prenait le plus grand plaisir à s'acquitter de cet emploi ; mais chacun remarquait avec peine que l'accueil qu'elle faisait variait selon la mise des personnes qui se présentaient chez elle. Celui qui n'était que simplement vêtu était traité par la jeune demoiselle avec indifférence, celui qui n'était couvert que de vêtemens grossiers avait à peine la permission d'entrer, et ne recevait que des réponses vagues, presque toujours

accompagnées d'un ton de mépris ; mais quelqu'un paraissait-il vêtu richement ou avec élégance ; une femme surtout se présentait-elle couverte d'un cachemire ou de quelques diamans, c'était une prévenance, une politesse et les égards les plus caressans ; Palmire offrait elle-même un fauteuil, faisait asseoir auprès d'elle sur le sofa, et donnait alors tous les renseignemens, qu'elle détaillait avec la plus gracieuse obligeance.

M. de Forlis, qui souvent s'était aperçu de ce ridicule, résolut de faire subir à sa fille quelques épreuves qui pussent la corriger.

Un jour que Palmire recevait beaucoup de monde dans l'absence de son père, un pauvre vieillard, couvert de cheveux blancs et médiocrement vêtu, se présente à la porte du salon, malgré plusieurs domestiques qui lui défendaient d'approcher. Il s'avance, les yeux baissés et n'osant proférer une parole. " Pourquoi donc laisser entrer ici ?" dit brusquement la jeune demoiselle. Puis se tournant avec dédain vers le vieillard timide, elle lui dit en s'asseyant, et même sans le regarder : " Que voulez-vous ? mon ami ; dépêchez-vous, car je suis très-pressée... Eh bien ! parlez donc ? que désirez-vous ?—Hélas ! ma belle demoiselle, répondit l'inconnu en recoquillant son chapeau et se tenant toujours près de la porte, je venais savoir si l'on avait des nouvelles du brave maréchal qui commande en ce moment nos armées en Pologne, et qui, dit-on, a été blessé dans le dernier combat.—Il va mieux, tout-à-fait mieux, reprit négligemment Palmire. Est-ce que vous appartenez au maréchal ? ajouta-t-elle en toisant le vieillard de la tête aux pieds.—Oui, ma belle demoiselle ; j'ai le bonheur de lui appartenir.—Vous êtes son portier, peut-être ?.. Non,

mademoiselle.—Un vieux laquais réformé ?—M. le Maréchal n'a jamais réformé personne.—Ah ! je devine ; vous êtes un de ces pauvres gens dont on m'a dit qu'il se plaisait à secourir en secret l'indigence ?—Il est vrai que M. le Maréchal est l'espoir et la consolation de ma vieillesse, reprit l'inconnu, souriant malgré lui, et regardant à son tour la questionneuse indiscrète.—Comment ! reprit Palmire avec un peu moins de hauteur, seriez-vous donc de la famille de M. le Maréchal ?—Je vous ai déjà dit que j'avais le bonheur de lui appartenir. —Mais de loin, sans doute ?—On ne peut être plus proche, je vous assure.—Quoi ! Monsieur, vous seriez... —Son père, ma belle demoiselle..." Ces mots firent sur Palmire l'effet de la foudre. " Q'entends-je ! ce serait M. le comte d'Argenteuil que j'aurais l'honneur de recevoir ?.... reprit-elle en balbutiant : asseyez-vous, je vous supplie, et daignez excuser ma méprise....Mais qui croirait que sous cet humble vêtement, avec ce ton si modeste....?—La modestie sied à tout âge, Mademoiselle, à tous les rangs. Je suis si las d'être honoré pour le riche habit que je porte le plus souvent, que je m'amuse quelquefois à éprouver ce que vaut un grand seigneur quand il est dépouillé de toutes ses marques distinctives. J'étais bien sûr que, en me présentant ainsi devant mademoiselle de Forlis, je n'aurais qu'à me louer de son accueil.... Mais je m'aperçois que je vous gêne....—Du tout, M. le Comte, je vous assure.— Pardonnez-moi : on lit sur votre aimable figure un embarras, une souffrance....D'ailleurs vous êtes très-pressée, m'avez-vous dit. Je ne voulais qu'être rassuré sur le sort de mon fils, et je me retire, bien convaincu que monsieur votre père ne pouvait mieux choisir que vous,

Mademoiselle, pour être son interprète envers les heureux qu'il fait chaque jour, ou les malheureux qu'il console."

En achevant ces mots, qu'il accompagna d'un sourire un peu malin, le vieux comte d'Argenteuil sortit, et laissa la jeune personne dans une confusion d'autant plus grande, qu'elle craignait que cette scène étrange ne parvînt aux oreilles de son père, qui la lui pardonnerait difficilement.

Déjà elle faisait de sérieuses réflexions sur la funeste habitude qu'elle avait de ne juger que sur les dehors ; déjà même elle se promettait de ne plus s'exposer à de semblables aventures qui causaient tant de regrets et d'humiliations lorsqu'un domestique, ouvrant les deux battans de la porte du salon, introduisit une dame jeune et assez belle, dont la démarche et l'aisance annonçaient une femme de haute distinction. Un négligé riche et galant laissait apercevoir la plus jolie taille ; un chapeau amarante, orné d'un beau voile d'Angleterre, couvrait de longs cheveux bruns qui s'échappaient par flocons, et un cachemire noir d'un très-grand prix était jeté négligemment sur les plus belles épaules.... " Un cachemire aussi riche, se dit tout bas Palmire, annonce une femme comme il faut, peut-être une dame de la cour...... M. de Forlis serait déjà sorti ? dit en entrant la belle inconnue : c'est cruel, on ne peut pas plus cruel. C'était bien la peine de crever mes chevaux !—Madame daignerait-elle prendre la peine de s'asseoir ? lui dit Palmire en la conduisant au sofa ; peut-être pourrai-je, en l'absence de mon père, lui donner les renseignemens qu'elle désire.—Je brûle d'impatience d'avoir des nouvelles de notre cher maréchal qui commande en Pologne. Sa blessure est-elle dangereuse ? Est-ce au bras gauche ?

est-ce au bras droit ? Sa guérison sera-t-elle longue ? Le reverrons-nous bientôt ?—Sans pouvoir satisfaire en tout la juste inquiétude de Madame, reprit Palmire du ton le plus respectueux, je puis lui donner l'assurance que les jours de M. le Maréchal ne sont plus en danger.—Vous me ravissez, ma belle demoiselle, vous m'enchantez. Ce brave maréchal ! il s'est acquis tant de gloire ! il m'est devenu si cher !—Madame, je le vois, tient à M. le Maréchal par les liens. . . .—Les plus sacrés, mon bel-ange. —Serait-ce donc à madame la Maréchale elle-même que j'aurais l'honneur de parler ? reprit Palmire, en approchant un tabouret sous les pieds de l'inconnue.—Non, ma toute belle, non, je ne suis point l'épouse du maréchal, je lui appartiens seulement par l'amitié qui dès l'enfance m'unit à son épouse. Nous habitons le même hôtel, nous nous rencontrions à chaque instant du jour, et vous sentez que, lorsqu'on a contracté l'habitude de se voir, de vivre ensemble. . . . M. de Forlis n'a-t-il que vous d'enfant ?—Oui, Madame.—Vous devez lui être bien chère, ajouta-t-elle, en passant familièrement sa main sous le menton de Palmire ; on n'a pas, en honneur, plus de grâce et d'affabilité.—Qui pourrait, Madame, manquer aux égards qu'on doit à des personnes telles que vous ?—J'en féliciterai M. votre père la première fois que je le verrai. Il vient souvent à l'hôtel du maréchal : il faut l'accompagner, mon bel ange ; je veux vous présenter au vieux comte d'Argenteuil.—Il sort d'ici dans l'instant, Madame ; il brûlait comme vous, d'avoir des nouvelles de son fils, M. le Maréchal.—Et sans doute vous l'avez satisfait avec cette obligeance qui vous rend encore plus jolie. Je suis sûre qu'il sera sorti enchanté de vous avoir connue. ." Palmire rougissait de nouveau et ne

savait que répondre. “ Mais j'oublie, continua la dame, que la baronne d'Armentière, mon amie, m'attend à Bagatelle, où je lui donnai rendez-vous hier chez l'ambassadeur de Russie. Je vous quitte, mon bel ange; continuez à faire à tout le monde un accueil aussi gracieux que celui que je reçois, et vous aurez pour amis tous ceux qui se présenteront chez vous.... Mais restez donc; je ne veux pas du tout qu'on me reconduise.—Madame, je connais trop ce qui vous est dû.—Ah! ça, vous accompagnerez M. votre père à l'hôtel, n'est-ce pas? Nous vous ferons entendre d'excellente musique; nous vous conduirons en calèche au bois de Boulogne, dans notre loge à l'Opéra; enfin nous tâcherons de vous amuser. Je vais dès aujourd'hui vous annoncer à mon amie la maréchale, et lui dire tout le bien que je pense de vous....; mais n'allez donc pas plus loin, je l'exige.—Souffrez, Madame, que je vous accompagne jusqu'à votre voiture.—Je n'ai pas la force de m'y opposer, puisque cela me procure le plaisir de vous voir plus long-temps....Au revoir, Mademoiselle. Vraiment on ne fait pas mieux les honneurs de chez soi, on ne connaît pas mieux les usages, les convenances: d'honneur, on n'est pas plus intéressante.”

En achevant ces mots, l'inconnue monte dans une voiture portant en effet les armoiries du maréchal, et disparaît aux yeux de Palmire, qui rentre chez elle, ivre de joie et se promettant bien de répondre à l'honorable invitation qu'on venait de lui faire. “ Comme ces dames de qualité, se disait-elle, sont aimables et caressantes! Il n'y a qu'elles pour avoir ce tact des convenances, ces familiarités encourageantes, il n'est que d'aller à la cour....Toute autre qui, comme celle-ci, m'eût passé la main sous le menton, m'eût blessée, révoltée: eh bie !

de la part d'une femme comme il faut, c'est une faveur, une prédilection dont on ne peut s'empêcher d'être fière ...." Comme elle s'enorgueillissait ainsi de la visite et de la familiarité de la belle inconnue, et que d'avance elle se félicitait d'aller au bois de Boulogne, en calèche, et à l'Opéra, dans la loge du maréchal, M. de Forlis rentra pour dîner, à son heure accoutumée. Palmire lui rendit un compte très-détaillé de ce qui s'était passé dans son absence ; mais elle se donna bien de garde de lui faire connaître l'accueil qu'elle avait fait d'abord au vieux comte d'Argenteuil. M. de Forlis parla de ce dernier avec tout l'élan du respect et de l'admiration. " Je ne connais point dans Paris, disait-il, de seigneur qui lui soit comparable pour les charmes de l'esprit et les qualités du cœur. Tous les matins, sous des vêtemens obscurs, il va parcourir les greniers de l'indigence, où il répand toutes ses économies; et le soir il fait les délices des cercles les plus nombreux et les mieux composés ; il est peu d'hommes plus instruits et plus aimables. Depuis quarante ans il m'honore de son amitié ; c'est à son crédit puissant, à son zèle infatigable, que je dois la place honorable que j'occupe, et le bonheur dont je jouis."

Chaque mot de cet éloge augmentait l'embarras et la souffrance de Palmire, qui depuis cette époque, s'imaginant voir un homme de qualité dans chaque individu qui se présentait chez son père, faisait indistinctement à tous l'accueil le plus affable. Peu de jours après elle reçut du comte d'Argenteuil une invitation à dîner avec M. de Forlis. D'abord elle frémit, et craignant qu'il ne fût question de la manière dont elle avait accueilli cet honorable vieillard, elle prétexta son défaut d'usage dans le grand monde, pria son père de la dispenser de l'accom-

pagner. « Vous ne pouvez vous empêcher, ma fille, de répondre à l'honneur que vous fait le comte.... Vous lui devez peut-être plus que vous ne pensez...., et vous m'affligeriez sincèrement si vous ne vous empressiez pas de vous rendre à son invitation."

Ces paroles furent un ordre pour Palmire. Elle fit ce jour-là une toilette très-recherchée, s'arma de courage, espérant que cet aimable vieillard aurait la générosité de taire ce qui s'était passé entre eux. Elle se rendit donc à l'hôtel avec son père, dans l'unique espoir de jouir de tous les plaisirs que lui avait promis la belle inconnue.

En entrant dans le salon, elle trouva le vieux comte d'Argenteuil sous les mêmes habits qu'il avait lorsqu'il s'était présenté chez M. de Forlis. Il s'avança vers la jeune personne toute interdite, et la rassura bientôt, en lui disant avec le plus aimable sourire: "Excusez-moi, Mademoiselle, si je vous reçois dans mon négligé du matin; mais j'ai pensé que le vieux père d'un maréchal d'Empire qui s'est couvert de gloire, n'avait pas besoin d'ornement à vos yeux."

Un instant après entra sa bru la maréchale, à qui le comte présenta M. de Forlis, comme son digne et ancien ami, et sa fille qu'il recommanda aux bontés de cette dame, l'une des plus distinguées à la cour par ses talens et sa beauté. La conversation s'engagea. Palmire, portant sans cesse ses regards de tous côtés, s'étonnait de ne point voir paraître la belle inconnue qui s'était présentée chez elle, et à qui elle avait fait l'accueil le plus respectueux, enfin l'on vint annoncer qu'on était servi, et l'on se mit à table. Palmire, attendant toujours et cherchant des yeux, ne put s'empêcher de dire à la maréchale: « Sans doute madame votre amie est absente? ou bien serait-elle incommodée?—

De quelle amie parlez-vous, Mademoiselle?—De celle, Madame, qui vous est unie dès l'enfance, et qui me promit, l'autre jour, que j'aurais l'honneur de la rencontrer ici.—C'est qu'elle est encore dans son appartement, dit le comte d'Argenteuil en souriant et faisant un signe d'intelligence à sa bru. Elle a l'habitude de ne jamais faire sa toilette qu'après celle de la maréchale, et le plus souvent elle ne paraît qu'au dessert...." Palmire ne pouvait comprendre cette énigme. La maréchale, malgré les signes que lui faisait son père, ne la comprenait pas mieux que la jeune personne; mais tout fut expliqué lorsque, au moment de servir le café, une femme-de-chambre parut, la cafetière à la main et dans les mêmes habits sous lesquels elle s'était présentée chez M. de Forlis. La confusion de Palmire fut au comble: le comte d'Argenteuil lui fit alors l'aveu que c'était lui qui, d'accord avec son ancien ami, avait entrepris de la corriger d'un ridicule qui nuisait aux qualités aimables qu'on remarquait en elle. La maréchale, qui comprit alors que sa femme-de-chambre avait pris ses vêtemens et sa voiture pour jouer le rôle dont on l'avait chargée, se mit à rire aux éclats. La svelte et jolie soubrette demanda à la jeune demoiselle mille et mille pardons d'avoir aussi fortement abusé de sa confiance et de ses égards, en jouant la femme de cour, à l'aide de quelques diamans et d'un des plus beaux cachemires de sa maîtresse. M. de Forlis remercia vivement le comte d'avoir, sous les habits et le ton modeste d'un pauvre homme, donné à sa fille la leçon qu'elle avait méritée. Quant à Palmire, honteuse d'avoir été le jouet de tout le monde, elle regretta les égards respectueux dont elle avait comblé la femme-de-chambre, le tabouret qu'elle avait posé sous ses pieds, et fut surtout piquée au vif de s'être laissé pas-

ser aussi lestement la main sous le menton.... Mais bientôt, cédant à son bon naturel, elle se mit à rire à son tour, embrassa son père, et même le vieux comte d'Argenteuil, et fut à jamais convaincue que c'est en examinant les qualités de l'âme, et non ce qui couvre le corps, qu'on peut se former une juste idée des personnes que le hasard nous présente ; et qu'une politesse de trop, ne pouvant jamais nuire comme une politesse de moins, c'était, calcul fait, tout profit que d'être affable pour tout le monde.

## LE BOUQUET DE CERISES.

Le premier jour du mois de mai, madame de Clinville, veuve d'un notaire de Paris, conduisait sa fille âgée de près de quatorze ans, au beau jardin des Tuileries, pour y respirer l'air du printemps et le doux parfum des fleurs. En passant sous les galeries du Palais-Royal, la jeune personne aperçut, à l'une des boutiques de comestibles où l'on réunit tout ce qu'il y a de plus rare et de plus précoce, un bouquet de cerises arrangées avec tant de goût et si adroitement enlacées avec un feuillage frais et touffu, qu'elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mère le vif désir d'avoir ces cerises, quoiqu'elle prévît bien qu'à cette époque elles dussent être d'un très-haut prix.

Madame de Clinville, qui jamais n'avait rien refusé à sa fille, ordinairement très-modérée et très-simple dans ses goûts, acheta le bouquet de cerises, quelque chères qu'elles fussent, et gagna le jardin des Tuileries avec sa chère Emmeline : c'est ainsi qu'elle appelait sa fille.

Après avoir parcouru les belles allées de ce lieu véritablement enchanteur, elles vinrent s'asseoir sur des chaises, à l'ombre de grands marroniers. Il était à peine dix heures du matin; ce moment, le plus propre à la promenade, n'est le plus souvent que celui de la solitude. Il semble que toutes les femmes élégantes de Paris se soient imposé la loi de n'y jamais paraître avant trois ou quatre heures, et dans un négligé qui annonce qu'elles ne font que sortir du lit, et qu'elles aperçoivent le soleil pour la première fois de la journée. Aussi madame et mademoiselle de Clinville ne trouvèrent-elles que très-peu de monde. Ce qui frappa seulement leurs regards, ce fut une dame encore belle, et dont l'extérieur annonçait une personne de qualité. Elle était accompagnée d'une jeune demoiselle, à peu près du même âge qu'Emmeline, vêtue d'une robe blanche, et cachant la figure la plus aimable sous un petit chapeau vert, orné d'une guirlande de marguerites blanches. Toutes les deux vinrent s'asseoir près de madame et de mademoiselle de Clinville. La jeune inconnue ne pouvait s'empêcher d'attacher ses regards sur le bouquet de cerises, et d'en faire remarquer à la dame qui l'accompagnait la fraîcheur séduisante et l'élégante symétrie. Le désir se peignait dans ses yeux, dans tous ses mouvemens : enfin, s'approchant peu à peu d'Emmeline, elle lui dit du ton le plus affable : “ Le délicieux bouquet que vous avez là, Mademoiselle ! Sa fraîcheur ne peut être comparée qu'à celle de votre figure.—Il serait plutôt l'image de la vôtre, lui répondit madame de Clinville: sous votre joli chapeau vert on croit voir en vous une cerise sous la feuille. —Ce qui me surprend le plus, ajouta la jeune inconnue, c'est que Mademoiselle n'ait pas encore entamé ces cerises ravissantes qui me semblent devoir autant flatter le

goût, que leur éclat éblouit les yeux.—C'est un don de ma mère, répondit modestement Emmeline : il est si rare en effet, que je me suis promis de n'en pas jouir seule. Si Mademoiselle daignait l'attaquer avec moi ? *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*"

Ces derniers mots, qu'Emmeline prononça du ton le plus expressif, parurent faire sur la jeune demoiselle une vive impression. " Vous ne pouvez être insensible à des paroles si touchantes, lui dit la belle femme qui l'escortait ; comment résister à la grâce qu'embellit le sentiment....?" A cet aveu, qu'accompagnait un signe d'approbation, la jeune inconnue détacha la première cerise du charmant bouquet. Emmeline détacha la seconde qu'elle fut porter à la bouche de sa mère. L'inconnue en fit autant de la troisième envers sa belle compagne ; et les deux jeunes personnes, faisant tour-à-tour disparaître chaque cerise qui composait le bouquet, il n'en resta bientôt plus que les feuilles.

La conversation s'engagea. Madame de Clinville chercha, par plusieurs questions adroites et ménagées, à savoir le nom du joli chapeau vert; mais, s'apercevant que la dame lui faisait signe de garder l'incognito, elle ne poussa pas plus loin ses recherches. On s'en tint mutuellement aux honnêtetés d'usage, et l'on se sépara avec toutes les démonstrations du plaisir qu'avait inspiré une aussi agréable rencontre.

En rentrant chez elles, madame de Clinville et sa fille s'aperçurent qu'elles avaient été suivies par un domestique à livrée rouge, lequel leur avait paru examiner attentivement le numéro de la maison qu'elles habitaient. Elles augurèrent de là que la dame inconnue avait voulu savoir

qui elles étaient, tandis qu'elle avait pris toutes les précautions pour ne pas leur laisser le moindre indice sur ce qu'elle-même et la jeune personne au chapeau vert pouvaient être.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Déjà madame de Clinville ne songeait plus à l'aventure des Tuileries, lorsqu'un matin, tandis qu'elle déjeunait avec Emmeline et Gustave, son fils unique, élève de l'Ecole Polytechnique, et âgé de dix-sept ans, le portier de l'hôtel qu'elle habitait entra dans son appartement, tenant d'une main un ananas dans toute sa maturité, et de l'autre un petit billet, à l'adresse de mademoiselle de Clinville, conçu en ces termes. " On vient de me donner deux ananas ; permettez-moi de vous en offrir un, en vous rappelant les paroles mémorables que j'entends encore sortir de votre bouche: *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*

" LE PETIT CHAPEAU VERT."

En vain madame de Clinville et ses enfans interrogèrent-ils le portier pour savoir qui avait apporté ce billet : il leur répondit que c'était un commissionnaire qui, l'ayant déposé dans sa loge, s'était retiré sans rien dire. Emmeline se décida facilement à partager avec sa mère et son frère l'ananas, qui n'était à leurs yeux qu'un juste retour du bouquet de cerises; mais elles n'en furent que plus tourmentées du désir de connaître les deux inconnues.

Quelque temps après, le portier entre chez madame de Clinville, portant un riche vase de porcelaine dans lequel était un oranger-nain tout en fleur. Il remit à Emmeline une seconde lettre, toujours à son adresse, et qui contenait ces mots : " J'ai reçu pour ma fête, avant hier,

jour de Ste-Clotilde, deux orangers semblables à celui-ci ; daignez en accepter un. . . . *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*" Le portier ajouta que le vase lui avait été remis par le même commissionnaire, à qui il avait fait inutilement plusieurs questions.

" Quoi ! dit Emmeline, je ne pourrai savoir qu'elle est cette charmante Clotilde au chapeau vert !—Laisse-moi faire, lui dit Gustave, je me charge de la dépister. Dépeins-la-moi seulement le plus fidèlement que tu pourras.—Elle est à-peu-près de ma taille, lui répondit sa sœur, mais bien mieux faite que moi ; sa grâce a je ne sais quoi d'imposant ; ses traits, nobles et réguliers, sont embellis par un air de douceur et de gaieté qui attache en même temps qu'il séduit. Des cheveux blonds et bouclés retombent sur un cou charmant, et la blancheur de son teint augmente encore l'éclat de deux grands yeux bleus, dont l'expression et la vivacité semblent lire au fond du cœur et deviner votre pensée. . . . .—A ce portrait, reprit Gustave, je prévois que, si je découvre la belle inconnue, je serai payé de mes soins en la voyant. Repose-toi sur le désir que j'ai de t'être utile, et sur celui que je ressens déjà de pouvoir admirer tant de charmes réunis."

Gustave mit en effet tout en œuvre pour rencontrer la belle au chapeau vert, dont le signalement était gravé dans sa tête ainsi que dans son cœur. Il parcourut toutes les promenades publiques, les spectacles, les bals, les concerts, en un mot tous les endroits de Paris où se forme la moindre réunion ; mais il lui fut impossible de faire la plus simple découverte et d'obtenir un seul indice.

Un mois après, Emmeline, en rentrant de la promenade, trouva sur son chiffonnier une corbeille de taffetas

blanc, orné de broderies, que la femme-de-chambre lui dit avoir été apportée par une personne de confiance. Emmeline, se doutant bien que c'était encore de la part de l'aimable Clotilde, ouvre la corbeille en présence de sa mère, et la trouve remplie de bonbons de toute espèce. Sur le dessus était un petit billet où l'inconnue lui disait que, ayant été marraine et accablée de présens, elle suivait la devise qui jamais ne sortirait de sa mémoire, et u'elle avait fait broder sur la corbeille. En effet, on y lisait sur le devant, en lettres d'or, entourées d'une branche de cerises ornées de leur feuillage: *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*

Ce souvenir ingénieux causa la plus vive émotion à la famille de Clinville. Si leur délicatesse souffrait un peu de recevoir tant de dons anonymes, ils ne pouvaient résister à la manière dont ils étaient offerts. Emmeline et Gustave ne se firent donc aucun scrupule de goûter aux bonbons nombreux et recherchés qui semblaient remplir la corbeille toute entière. Mais quelle fut leur surprise de trouver sous ces bonbons une demi-douzaine de riches éventails, six douzaines de paires de gants, et enfin un cachemire blanc, dont l'ample bordure était du dessin le plus recherché!

“ Je ne puis me permettre, s'écria Emmeline, de porter cette riche parure sans savoir de qui elle me vient. De simple cerises, offertes de bon cœur à la vérité, ne peuvent m'attirer des dons aussi considérables.—J'approuve ta discrétion, lui dit madame de Clinville. Tout annonce que ces belles inconnues sont d'un rang et d'une fortune qui ne nous permettraient pas d'user avec elles de représailles; et ce n'est jamais qu'avec ses égaux qu'on doit faire échange de présens.”

Il fut donc convenu que le riche cachemire resterait enfermé jusqu'à ce qu'on pût le rendre à celle qui l'avait offert, dès qu'elle serait connue. Emmeline ne voulut même pas faire usage des éventails, ni des gants, qui furent de même déposés dans l'élégante corbeille: on se contenta seulement de faire honneur aux bonbons qui en avaient été le passe-port. Gustave, quoique l'un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, aidait bien souvent sa sœur à croquer toutes ces friandises, et répétait chaque jour, en les mangeant : " Oh ! je te découvrirai, généreux et charmant chapeau vert ! Quel est le jeune homme, fût-il le plus indifférent, qui n'aspirerait au bonheur de te connaître ? Oui, oui, je te découvrirai. . . . "

Les nouvelles recherches de Gustave, furent tout aussi infructueuses que les premières. En vain courait-il sans cesse après tous les chapeaux verts qu'il apercevait de loin dans Paris: il ne trouvait point cette réunion de grâces, de jeunesse, de fraîcheur et d'expression, dont sa sœur lui avait fait le tableau séduisant et fidèle.

Emmeline, qui n'éprouvait pas moins que son frère le désir de connaître celle avec qui elle avait partagé ses cerises, prépara un billet qu'elle remit au portier, avec l'ordre positif de le donner à la personne qui se présenterait de nouveau. Ce billet, qui portait pour adresse *Au charmant chapeau vert. . . .* était ainsi conçu :

" Si la délicatesse de votre âme répond aux charmes de votre figure, vous devez approuver la résolution que j'ai prise de ne faire aucun usage de tous les dons que vous m'adressez. Je vous déclare en conséquence qu'ils sont déposés entre les mains de ma mère, qui souffre autant que moi de l'anonyme que vous persistez à garder aussi cruellement.

" EMMELINE DE CLINVILLE."

Le portier, fidèle à exécuter les ordres qu'il avait reçus, ne fut pas long-temps dépositaire de ce billet. Deux jours après, le même émissaire se présenta à sa loge, portant un paquet qu'il devait remettre, et voulut s'enfuir comme à l'ordinaire; mais le portier, ancien militaire et encore plein de vigueur, le saisit au collet, appela à grands cris Gustave de Clinville, qui, suivi de sa mère et de sa sœur, descendit promptement, et voulut savoir du commissionnaire de quelle part il venait. Ni les prières, ni les menaces, ni la promesse d'une récompense ne purent séduire ce brave homme. Il se borna à dire que le paquet lui avait été remis par un vieux domestique à livrée rouge, lequel lui avait donné un écu pour faire sa commission, et qu'étant généreusement récompensé, il ne trahirait point le secret dont on l'avait fait dépositaire. " Puisque vous êtes aussi discret, dit Emmeline, vous devez être obligeant. Rendez-moi le service de remettre ce billet au même domestique, qui vous a remis ce paquet. Cela ne compromet en rien votre discrétion dont je vous loue, et je saurai reconnaître votre obligeance.— S'il ne s'agit que de remettre un billet, répondit le commissionnaire, j'y consens volontiers, et vous pouvez compter sur mon exactitude; mais ne vous avisez pas de me faire suivre, vous perdriez votre temps et vos peines...." A ces mots, il sortit furtivement avec le billet qu'Emmeline avait préparé.

On voulut savoir ce que contenait le nouvel envoi de l'anonyme, lequel paraissait beaucoup plus volumineux que tous les autres. Gustave s'empresse lui-même de défaire l'enveloppe, et il trouve un brillant uniforme d'officier d'artillerie, un riche sabre auquel était attaché un porte-feuille de maroquin vert, qui contenait cet écrit:

" Le ministre de la guerre, mon parent, a coutume de m'accorder tous les ans, au jour de ma naissance, un brevet d'officier pour celui de ma famille ou de mes amis qui s'en est rendu digne ; je vous prie de l'accepter pour monsieur votre frère, comme la juste récompense de ses succès à l'Ecole Polytechnique. Si, comme je n'en doute pas, il se signale dans la carrière des armes, s'il devient un héros, je ne lui demande que de prendre pour devise : *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*"

A côté de cet écrit était en effet un brevet de sous-lieutenant d'artillerie, avec l'ordre de rejoindre, sous huit jours, le régiment désigné. Gustave croyait rêver. Ce qu'il désirait si ardemment, ce qu'il ne croyait pas obtenir de long-temps, il le devait à la générosité d'une jeune et belle inconnue, qui doublait par la modestie le prix du bienfait. " Et je partirais sans la connaître, sans la voir, sans la remercier !—Il en est un moyen, s'écrièrent madame et mademoiselle de Clinville, les yeux mouillés de joie et de saisissement : il faut nous présenter aujourd'hui même à l'audience du ministre de la guerre, et nous saurons par lui quelle est celle à qui nous devons cet heureux événement. . .—Vous avez raison, reprit Gustave ; allons-y tout à l'heure. . . . " Il se revêtit aussitôt de l'uniforme, qui, à son grand étonnement, se trouvait juste à sa taille. Emmeline et sa mère furent faire une toilette recherchée, et au bout d'une heure ils furent tous les trois rendus à l'hôtel du ministre, qui les accueillit avec l'affabilité la plus touchante ; et s'imaginant qu'ils connaissaient leur jeune protectrice, il leur dit : " En cédant aux vives instances de mademoiselle de Saint-Léon, je ne fais que rendre

justice à son intéressant protégé, et je lis d'avance sur la figure de M. de Clinville qu'il sera digne de tout l'intérêt que je lui voue, et que je promets de lui prouver dans tous les temps."

A ces mots, madame de Clinville et ses enfans se retirèrent....“Mademoiselle de Saint-Léon ! répétait sans cesse Gustave.—C'est, n'en doutons pas, ajouta madame de Clinville, la fille de ce général devenu, par ses hauts faits, un des plus fermes appuis du trône et l'un des premiers favoris du monarque. Il faut savoir où il demeure, et nous y rendre sur-le-champ.—Entrons, dit Emmeline, chez le premier libraire, et nous trouverons dans l'Almanach Impérial cette adresse tant désirée." En effet, ils découvrirent que cet officier général demeurait faubourg Saint-Honoré, près l'Elysée. Il s'y transportèrent en toute hâte. Emmeline chargea le portier de l'hôtel d'aller annoncer que M. de Clinville, officier d'artillerie, et sa famille, demandaient à mademoiselle de Saint-Léon un moment d'entretien.

Un instant après, le portier revint, accompagné d'un valet-de-chambre qui avait ordre d'introduire ces dames et le nouvel officier d'artillerie dans le grand salon. Mademoiselle de Saint-Léon ne tarda pas à s'y rendre. Elle était sous les mêmes vêtemens et le même chapeau vert orné de marguerites blanches, qu'elle avait lors de la rencontre aux Tuileries. Auprès d'elle se trouvait la même dame qu'elle appelait sa tante. Elle s'avance précipitamment vers Emmeline, la presse dans ses bras, et lui demande pardon d'avoir abusé de l'incognito et tourmenté sa délicatesse. “ Mais, ajouta-t-elle avec la plus aimable expression, il fallait bien vous amener par degrés à recevoir la preuve des sentimens que vous avez

su m'inspirer à notre première entrevue. Instruite, par tous les renseignemens que j'ai fait prendre, que votre vœu le plus cher était d'obtenir un brevet d'officier pour monsieur votre frère, cité par tous les chefs de l'Ecole Polytechnique comme devant courir un jour une honorable carrière, ma tante et moi, en l'absence de mon père, en ce moment aux armées, nous avons obtenu sans peine ce qui donne à l'Etat un brave de plus, à votre honorable famille l'accomplissement de ses désirs, et à moi le bonheur de vous prouver de quel prix fut pour moi le délicieux bouquet de cerises que vous me forçâtes de partager, et combien les touchantes paroles qui l'accompagnèrent se sont gravées dans mon souvenir."

Emmeline ne répondit d'abord à mademoiselle de Saint-Léon qu'en la pressant à son tour dans ses bras et en la couvrant de mille baisers. Madame de Clinville ne put résister elle-même à lui demander la permission de l'embrasser. Gustave promit, avec tout l'élan d'un jeune officier français, de justifier la bonne opinion qu'on avait de lui, et s'écria, avec l'accent de l'héroïsme : "Qu'il me tarde d'être à mon rang, sous les aigles impériales ! Si, sous un an, je n'ai pas la croix d'honneur, Sa Majesté sera maître de me rayer de la liste des braves...." Il apprit ensuite que sa jeune et aimable protectrice avait porté la bonté jusqu'à faire découvrir son tailleur, à qui elle avait commandé son premier uniforme. Il ne fut plus surpris, à ce moyen, de le trouver aussi bien à sa taille. "Il ne faut pas, dit la tante de mademoiselle Saint-Léon, qu'une si belle journée soit imparfaite : ces dames et notre jeune sous-lieutenant ne peuvent nous refuser de dîner à l'hôtel : on aime à voir le plus long-temps possible les heureux qu'on a faits."

Madame de Clinville accepta sans hésiter; elle demanda seulement la permission de se retirer chez elle jusqu'à l'heure du repas, et s'éloigna avec ses deux enfans. Quelques heures après elle revint sous les mêmes habits qu'elle portait lors de l'entrevue aux Tuileries. Emmeline avait eu la même attention; mais cette simple toilette était ornée du riche cachemire et d'un des éventails que lui avait envoyés le charmant chapeau vert, qui fut on ne peut plus sensible à cette marque d'attention. On se mit à table. En dépliant sa serviette, mademoiselle de Saint-Léon trouva sous son couvert un petit étui contenant un anneau composé de trois brillans, sous la monture desquels venaient d'être gravés ces mots: "*Gage d'une éternelle reconnaissance....*" Elle mit l'anneau à son doigt, et promit de ne jamais s'en séparer. Elle fit dans Emmeline une amie qu'elle conserva toujours, dans Gustave un officier qui parvint à un rang honorable, qui rendit à l'Etat d'importans services; et souvent, lorsque dans leurs fréquentes entrevues Emmeline et mademoiselle de Saint-Léon se prodiguaient les plus douces caresses, elles répétaient encore ensemble: "*Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.*"

# LES ROSES DE M. DE MALESHERBES.

De tous les biens que le Ciel nous dispense, celui qui contribue le plus au charme de la vie, celui qui tout à-la-fois est le plus pur, le plus durable, c'est le bonheur d'être aimé. Comme ce bonheur ne peut avoir pour base qu'un mérite véritable, renonçons, ma Fille, pour un instant aux attraits de la fiction, et commençons cette seconde partie de nos Entretiens par le récit fidèle d'une anecdote intéressante qui, en nous rappelant un des plus illustres magistrats du dernier siècle, prouvera ce que donnent de jouissances l'amour et le respect qu'on inspire.

M. Lamoignon de Malesherbes, qu'il suffit de nommer pour désigner le ministre intègre, le savant modeste, le grand naturaliste et le meilleur des hommes, avait coutume de passer tous les ans, au beau château de Verneuil, près de Versailles, une partie de l'été, pour se délasser des fonctions importantes qui lui étaient confiées. Parmi les occupations auxquelles se livrait cet homme célèbre, la culture des fleurs était celle à laquelle il s'adonnait particulièrement. Il prenait surtout le plus grand plaisir à soigner un bosquet de rosiers qu'il avait planté lui-même dans une demi-lune de bois taillis, formant remise de chasse, qui se trouvait auprès du village de Verneuil.

De tous les rosiers qu'avait plantés M. de Malesherbes, aucun n'avait trompé son espérance. Des buissons de roses de différentes espèces, formant dans ce lieu agreste et solitaire un contraste frappant avec les arbustes sauvages dont ils étaient environnés, attiraient tous les regards, et produisaient une sensation aussi agréable qu'imprévue.

L'heureux cultivateur de ce bosquet charmant ne pouvait, malgré sa touchante modestie, s'empêcher d'être fier de ses succès. Il en parlait à tous ceux qui se présentaient au château de Verneuil, et il les conduisait à ce qu'il appelait *sa solitude.* Il avait formé de ses mains un joli banc de gazon, et construit, avec de la terre et des branches d'arbres, une grotte où tantôt il se mettait à l'abri de la pluie, où tantôt il préservait sa tête sexagénaire des rayons brûlans du soleil. C'est là que, *Plutarque* à la main, sa lecture favorite, il réfléchissait en paix sur les vicissitudes humaines, et récapitulait avec délices les actions mémorables dont il avait honoré sa carrière.

" Mais voyez donc, disait-il à toutes les personnes qu'il conduisait à cette solitude, voyez comme tous ces rosiers sont frais et touffus ! Ceux des jardins somptueux et les mieux cultivés n'ont pas des fleurs plus belles et plus abondantes. Ce qui m'étonne surtout, ajoutait-il avec transport, c'est que depuis plusieurs années que je cultive ces rosiers je n'en ai pas perdu un seul : jamais jardinier, quelqu'habile qu'il fût, n'eût la main plus heureuse que moi. Aussi m'appelle-t-on dans ce village *Lamoignon-les-Roses*, pour me distinguer de tous ceux de ma famille qui portent le même nom."

Un jour que ce savant naturaliste s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, il se rendit à son bosquet chéri fort avant le lever du soleil. C'était vers la moitié du mois de juin, à-peu-près à l'époque du solstice, où les jours sont les plus longs de l'année. La matinée était délicieuse : un vent frais et une abondante rosée rafraîchissaient la terre, desséchée par la chaleur de la veille. Les chants variés de mille et mille oiseaux formaient un concert ravissant que les échos multipliaient à l'infini et répétaient

dans les montagnes; les prairies émaillées, les plantes aromatiques et la vigne en fleur remplissaient l'atmosphère d'un parfum délicieux. En un mot, le printemps régnait encore, et l'été commençait à paraître.

M. de Malesherbes, assis près de sa grotte, contemplait avec respect ce calme heureux d'une matinée des champs, ce réveil enchanteur de la nature. Soudain un bruit léger se fait entendre. Il croit d'abord que c'est la marche de quelque biche ou de quelque faon timide qui traverse le bois ; il regarde, examine, et aperçoit à travers le feuillage une jeune fille qui, revenant de Verneuil, un pot au lait sur la tête, s'arrête devant une fontaine, y puise de l'eau dont elle remplit sa cruche, s'avance jusqu'au bosquet, l'arrose, retourne plusieurs fois à la fontaine, et, par ce moyen, dépose au pied de chaque rosier une quantité d'eau suffisante pour les ranimer tous.

Le magistrat, qui pendant ce temps était tapi sur son banc de verdure pour ne pas interrompre la jeune laitière, la suivait des yeux avec avidité, ne sachant à quoi attribuer les soins empressés qu'elle donnait à ses rosiers. La figure de cette jeune fille était charmante ; ses yeux exprimaient la candeur et la gaieté ; son teint semblait se colorer des feux de l'aurore naissante. Cependant l'émotion et la curiosité attirèrent malgré lui le naturaliste vers la jeune inconnue, au moment où elle déposait au pied d'un rosier blanc sa dernière cruchée d'eau.

Celle-ci, tressaillant, jette un cri de surprise à la vue de M. de Malesherbes, qui l'aborde aussitôt, et lui demande qui lui a donné l'ordre d'arroser ainsi tout ce bosquet. " Oh ! Monseigneur, dit la jeune fille toute trem-

blante, j'nons que d'bonnes intentions, j'vous assure ; je n'suis pas la seule d'ces cantons.., et c'est aujourd'hui mon tour.—Comment, votre tour ?—Oui, Monseigneur; c'était hier à Lise, et c'est demain à Perrette.—Expliquez-vous, jeune fille, je ne vous comprends pas.—Puisque vous m'avez prise sur le fait, je n' pouvons plus vous en faire mystère ; aussi ben, je n' voyons pas qu' ça puisse tant vous fâcher.....Vous saurez donc, Monseigneur, qu' vous ayant vu d' nos champs planter vous-même et soigner ces beaux rosiers, j' nous sommes dit dans tous les hameaux des environs : " Faut prouver à celui qui répand chaque jour tant de bienfaits parmi nous et qui sait honorer si ben l'agriculture, qu'il n'a pas affaire à des ingrats ; et puisqu'il se plaît tant à cultiver des fleurs, faut l'aider sans qu'il s'en doute. Pour ça, toute jeune fille, âgée de quinze ans, s'ra tenue, chacune à son tour, en r'venant d' porter son lait à Verneuil, de puiser l'eau à la fontaine qu'est ici près, et d'arroser tous les matins, avant le lever du soleil, les rosiers d' not' ami, d' not' père à tous...." Depuis quatre ans, Monseigneur, j' n'avons pas manqué à c' devoir, et j' vous dirai même qu' c'est à qui d' nos jeunes filles atteindra sa quinzième année, pour avoir l'honneur d'arroser et d' soigner les roses *d' monsieur d' Malesherbes.*"

Ce récit naïf et touchant fit une vive impression sur le ministre. Jamais il n'avait mieux senti toute la célébrité de son nom. " Je ne m'étonne plus, se disait-il avec ravissement, si mes rosiers sont aussi beaux et chargés de tant de fleurs. Mais puisque toute la jeunesse des hameaux voisins daigne chaque matin me donner une preuve si touchante de son amitié, je lui promets, en revanche, de ne pas laisser passer un seul jour sans venir visiter ma

solitude, qui m'est devenue plus chère que jamais.—
—Tant mieux, répondit la jeune fille, ça f'ra que j' conduirons nos troupeaux de ce côté pour avoir le bonheur de vous contempler tout à notre aise, d' vous faire entendre nos chansonnettes, et d' jaser queuqu' p'tites fois avec vous, si Monseigneur daigne l' permettre.

" — Oui, mes enfans, reprit M. de Malesherbes ; venez, oh ! venez près de moi. S'il vous arrive quelques malheurs, je tâcherai de les adoucir ; s'il s'élève parmi vous quelques différens, je les aplanirai peut-être ; et si quelques mariages assortis par le cœur ne pouvaient se faire par disproportion de fortune, eh bien ! je saurai tout concilier.—Dans ce cas-là, repartit vivement la jeune laitière, Monseigneur ne manquera pas d'occupation, et moi-même j' pourrons dans queuqu' temps lui dire un p'tit mot touchant ça.... Mais j'oublie qu' ma mère m'attend ; j' courons li porter l'argent d' son lait, et li conter l'heureuse rencontre que j'ai faite.—Un moment, lui dit M. de Malesherbes en l'arrêtant : Comment vous nommez-vous ?—Suzette Bertrand, pour vous servir, Monseigneur, si j'en étais capable.—Eh bien ! Suzette, reprit-il en pressant une de ses mains dans les siennes, remettez à vos compagnes qui, comme vous, ont soin de mes rosiers ce que je vais vous donner pour elles.—Oh ! Monseigneur, je n' voulons rien pour ça : tout votre or ne pourrait valoir le plaisir que j'y prenons.—Vous avez bien raison ; non, tout ce que je possède ne pourrait valoir ce que vous me donnez en ce moment.... ; mais, en attendant que je puisse remercier moi-même vos jeunes amies, rendez-leur ce baiser que je vous donne pour chacune d'elles. Dites-leur bien qu'elles embellissent la fin de ma carrière, et que jamais ce qu'elles ont fait

ne sortira de mon souvenir...." En achevant ces mots, l'honorable vieillard déposa un baiser sur le front modeste de la laitière, qui s'éloigna, fière et joyeuse de l'honneur qu'elle avait reçu.

M. de Malesherbes ne cessait de raconter cette aventure. Il remplit avec exactitude la promesse qu'il avait faite à la jeune fille. Il ne se passait pas de jour qu'il n'allât visiter ses rosiers. Souvent, tandis qu'une société nombreuse et brillante était réunie au château de Verneuil, ce magistrat respectable, ce ministre, le conseil et l'ami de son prince, assis près de sa grotte solitaire, participait aux jeux des pâtres des environs, étudiait au milieu d'eux leurs penchans, leurs besoins, leurs habitudes, et ne rentrait au château que fort tard, accompagné de plusieurs d'entre eux, et comblé des bénédictions de tous.

Quelques jours après, c'était un dimanche, M. de Malesherbes apprit que toute la jeunesse de Verneuil et des environs devait se réunir le soir même devant sa grotte si renommée, et qu'on avait résolu d'y établir le lieu de la danse. " Adieu mes roses! se dit alors ce sage aimable ; le moyen que tel jeune garçon n'en fleurisse pas sa danseuse, que telle jeune fille n'en détache pas les plus belles pour en orner son corset ? Mais ils m'amuseront, ils parleront de moi, peut-être; moi-même je pourrai les voir réunis, être témoin de leurs jeux : allons, allons ; si j'ai quelques roses de moins, j'aurai du plaisir de plus ; et l'un vaut bien l'autre."

Cependant, comme il craignait que sa présence n'intimidât la bande joyeuse et ne l'empêchât de se livrer à tout le bonheur que lui promettait une aussi belle journée, il s'abstint de diriger le soir sa promenade accoutumée du côté de sa solitude. Mais le lendemain, dès le

matin, il fut impatient de voir le dégât qu'avait dû causer dans le bosquet la danse de la veille. Déjà, muni d'une bêche et de plusieurs autres instrumens, il se disposait à réparer le dommage.... Quelle fut sa surprise de trouver tout dans le même état! L'endroit où la danse avait eu lieu se trouvait passé au rateau, le banc de verdure avait conservé toute sa fraîcheur; on n'avait pas détaché une seule rose! et sur l'entrée de la grotte, ces mots *A notre ami!* étaient formés de fleurs d'éternelles.... M. de Malesherbes croyait rêver. "Quoi! se disait-il, au milieu d'une réunion aussi nombreuse que folâtre, dans une danse champêtre où la joie bannit ordinairement toute réserve, mes roses ont été respectées! Qu'il est doux le bonheur d'être aimé à ce point! Je ne troquerais pas ma grotte pour le plus beau palais du monde."

Le dimanche suivant, il balançait entre le désir d'assister à la danse du village et la crainte d'imposer par sa présence, lorsque son valet-de-chambre vint lui annoncer qu'une jeune fille toute en larmes désirait lui parler. Il ordonna qu'on l'introduisît, et, dès qu'elle parut, lui demanda le sujet de son chagrin. "Ah! Monseigneur, j'sommes perdue si vous n'avez pitié de moi!—Que vous est-il donc arrivé? Parlez et rassurez-vous.—J' vous dirai d'abord que c'était c' matin mon tour d'arroser vos rosiers.... —Eh bien?—Eh bien! Monseigneur, comme c'est la fête d' ma marraine Jeanne, l'une des fermières du château, chez qui je d'meure d'puis que j'suis orpheline, j'ons cru que je n'étais vue de personne, et j'avons eu l'malheur de cueillir une de vos roses, malgré la défense et l'serment qu' j'ons fait entre nous tous de n'y toucher jamais.—Une rose!....répondit en souriant M. de Malesherbes; ce n'est pas là un vol bien considérable.—C'en est pour-

tant assez, reprit la jeune fille en pleurant, pour me déshonorer dans tout l' village.—Comment cela ?—Mathurin-la-Treille, c' maudit ivrogne, l'espion de la jeunesse, m'a vue cueillir c'te rose qui m'avait tentée si fort: il a répandu ça parmi tous les garçons; et v'là qu'au moment où j' suis arrivée à la danse, comptant bien m'en donner comme de coutume, j' n'avons pu trouver un seul danseur.... Iz'ont décidé, tout d'une voix, que d'l'année je n's'erais reçue dans vot' bosquet. Ma marraine a eu beau prier pour moi, tous m'ont condamnée, jusqu'à Guillot lui-même.... Guillot!.. ..Vous sentez ben, Monseigneur, qu' s'il faut que j' soyons un an sans danser j' sommes perdue d'réputation! Guillot n' voudra plus d' moi, et j'-resterai fille toute ma vie.—La punition serait trop grande pour une faute aussi légère, reprit M. de Malesherbes, cachant son émotion : rester fille pour une rose! Rassurez-vous, ma belle enfant; je veux moi-même implorer votre grâce. Venez, donnez-moi votre bras.... Je me fis toujours un devoir de défendre les accusés."

Ils arrivent tous les deux au lieu du rendez-vous. L'éloquent naturaliste plaida la cause de la jeune réprouvée avec toute l'émotion que lui inspiraient ces débats si doux pour son cœur; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il obtint son pardon. Afin qu'il ne restât aucune trace de la réprobation qu'avait encourue la jeune fille, il la présenta lui-même à Guillot, l'engagea de danser avec elle, et lui promit de doter sa prétendue. Suzette Bertrand, la jolie laitière qui la première avait fait connaître à ce ministre la tendre vénération qu'on lui portait, eut une dot semblable, qu'elle partagea bien vite avec un des plus beaux garçons du village. Les deux heureux couples furent unis; leurs noces se firent le

même jour au château. M. de Malesherbes voulut que l'une et l'autre mariée fût parée ce jour-là des fleurs de ses rosiers. Il fit 'arrêter, par la jeunesse de Verneuil que dorénavant toute fille qui se marierait dans la saison des fleurs aurait le droit de cueillir à la grotte si respectée un bouquet de roses blanches. " Elles seront, disait-il aux jeunes villageoises qui l'entouraient, elles seront l'emblème de vos soins et de ma reconnaissance: quand je ne serai plus, elles vous rappelleront votre ami; vous me croirez là, et je pourrai, grâce à votre souvenir, assister encore au plus beau jour de votre vie."

Cet usage, ou, pour mieux dire, cette touchante commémoration existe toujours dans le village de Verneuil. Aucun couple ne s'unit sans aller former un bouquet à la grotte, dont on renouvelle chaque année l'honorable inscription. Depuis la mort cruelle et prématurée de cet homme célèbre, on n'a pas cessé de cultiver le bosquet que planta sa main bienfaisante, et c'est encore à qui respectera *les roses de M. de Malesherbes.*

## LE DIAMANT FAUX.

Si la franchise et la bonne foi nous environnent de jouissances qui se renouvellent à chaque instant de la vie, le mensonge et la fausseté nous causent tôt ou tard des chagrins d'autant plus cuisans, que souvent il n'est plus en notre pouvoir de les adoucir.

M. de Lucival, riche manufacturier de soieries, partageait, ainsi que son épouse, sa tendresse et ses soins entre leurs deux filles, Clémence et Félicie. Elles étaient nées le même jour, et déjà parvenues à cet âge heureux qui,

en ornant leur sexe des charmes de la beauté, est en même temps l'époque où le caractère se forme, où le cœur est susceptible d'impressions qui ne s'effacent jamais.

Ces deux sœurs jumelles, citées par l'attachement qu'elles se portaient et par leur parfaite ressemblance, différaient néanmoins de goûts et de penchans. L'aînée, simple et naïve, ne cherchant jamais à déguiser sa pensée, à cacher les fautes les plus légères, ni même les étourderies de son âge, répétait fidèlement tout ce qu'elle avait vu ou entendu, avouait sans détour ce qu'elle avait bien ou mal fait ; et jamais, sous aucun prétexte, elle n'avait su déguiser la vérité.

La cadette, au contraire, dissimulée et prétendant à la perfection, ne convenait jamais des torts qu'elle avait eus, ni des fautes qu'elle avait pu commettre. Elle niait avec assurance et obstination jusqu'à l'évidence même, et, se faisant un jeu du mensonge, elle s'en servait à chaque instant pour se disculper, pour s'arroger mille qualités qu'elle n'avait pas ; en un mot, pour se montrer supérieure à toutes les jeunes personnes de son âge et de sa société.

Ni les remontrances de M. de Lucival, ni les tendres conseils de son épouse n'avaient pu dompter chez Félicie cette funeste habitude du mensonge, qui lui gâtait l'esprit et dégradait son cœur. Chaque jour, à toute minute, sa jolie bouche était souillée d'une imposture qui semblait altérer la fraîcheur de ses lèvres de roses, et jeter dans ses yeux charmans une fausseté qui en détruisait toute l'expression. Comme il n'est pas de mémoire assez forte pour suivre la marche tortueuse du mensonge, et surtout pour résister à toutes les précautions qu'il

exige, Félicie, en déguisant sans cesse la vérité, se trouvait souvent embarrassée, interdite, démentie par mille riens qu'elle n'avait pu prévoir, et presque toujours convaincue d'imposture.

S'amusait-elle dans le salon à des bagatelles, elle assurait à sa mère, occupée dans une pièce voisine, qu'elle étudiait la géographie ; mais une glace, qui la trahissait, la représentait à madame de Lucival, nouant un ruban, ou chiffonnant un chapeau. Prétendait-elle n'avoir pas touché, dans l'office, à plusieurs restes du dessert de la veille, à l'instant même, en tirant un mouchoir de son ridicule, elle faisait rouler sur le parquet des morceaux de nougat, plusieurs pommes d'apis et des grains de raisin sec. Avait-elle répandu un encrier sur le bureau et les papiers de son père, c'était le petit carlin qui était monté dessus et avait causé tout ce dégât. Avait-elle déchiré sa robe, c'était un passant qui l'avait heurtée ; dépensait-elle son mois en friandises, elle disait en avoir fait l'aumône ; voulait-elle se dispenser de prendre sa leçon de piano, de faire des visites avec sa mère, d'assister à un dîner de cérémonie, qu'elle présumait devoir être ennuyeux, elle se disait incommodée, pâlissait à son gré, feignait de se trouver mal et de tomber sans connaissance. En un mot, la vérité, quelle qu'elle fût, semblait être pour elle un poison corrupteur qu'elle écartait sans cesse de ses actions et de ses paroles.

Tant de fausseté révoltait tout le monde. Elle affligeait profondément M. de Lucival, qui ne devait qu'à sa franchise, à sa bonne foi, la fortune et la haute considération dont il jouissait dans le commerce. Souvent il avait essayé de dompter cette habitude du mensonge, qui détruisait chaque jour les aimables qualités de sa fille ; mais, ni les avis de la tendresse, ni les menaces de l'autorité pater-

nelle, n'avaient pu opérer dans Félicie le moindre changement : occupée sans relâche à controuver chaque fait, à nier tout ce qui présentait la plus forte évidence, elle s'oubliait au point de compromettre souvent la confiance et la simplicité de sa sœur, soit en lui faisant accroire des choses ridicules, soit en lui déguisant tout ce qui pouvait l'intéresser ou lui plaire.

Monsieur et madame de Lucival, fatigués par tant d'obstination, projetèrent d'employer un moyen qui ne laissa pas de produire une assez forte impression sur l'esprit de Félicie. Ils prirent la résolution, et donnèrent à tous leurs gens l'ordre le plus précis de faire constamment l'inverse de tout ce que dirait, ferait, désirerait, ou ordonnerait la menteuse opiniâtre. Venait-elle avertir la femme-de-chambre que sa mère avait besoin d'elle, celle-ci, sans bouger, la regardait fixement, et lui soutenait que madame de Lucival ne la demandait pas. Se plaignait-elle d'avoir froid, le laquais ouvrait à l'instant même les croisées qui donnaient au nord, en lui disant qu'il était sûr qu'elle étouffait de chaleur, et qu'elle avait besoin de respirer le grand air. Offrait-elle à sa sœur quelques sucreries, quelques bonbons, Clémence les jetait aussitôt par la fenêtre, certaine, lui disait-elle, que ce n'était qu'une attrape. Enfin Félicie assurait-elle à sa mère qu'elle se portait à ravir, aussitôt madame de Lucival la faisait monter dans sa chambre, la mettait à la diète, et répandait dans toute la maison que sa fille était malade ; celle-ci annonçait-elle, au contraire, que sa santé était dérangée, M. de Lucival affectait alors une entière sécurité, faisait remarquer à tout le monde la fraîcheur et l'embonpoint de sa fille. Un jour entr'autres (c'était la veille d'un grand dîner) Félicie se trouva réellement at-

taquée de la fièvre, et fut contrainte de se mettre au lit. M. de Lucival feignit de n'en rien croire, et défendit qu'on fût avertir le médecin, parce qu'à coup sûr, disait-il, ce n'était qu'un nouveau détour de sa fille pour ne pas assister au dîner. Félicie avait beau protester qu'elle souffrait beaucoup, on lui soutenait qu'elle se portait à merveille, et le dîner n'en eut pas moins lieu. Cependant le dépit de la malade augmenta son mal au point qu'on fut obligé de lui porter les secours de l'art. " N'est-ce pas, disait en souriant M. de Lucival au médecin, que ma fille n'a point de fièvre, et qu'elle se joue encore de notre crédulité ? — Détrompez-vous, répondit le docteur d'un ton grave et sentencieux ; Mademoiselle est malade, et même très-sérieusement.—Ma foi, reprit M. de Lucival, elle nous en impose si souvent, que j'ai cru que ce n'était qu'un jeu. Voyez pourtant ce que c'est que la prévention : nous aurions pu la laisser souffrir long-temps, peut-être même la voir expirer dans nos bras, sans nous douter qu'elle pût courir le moindre danger."

Ces derniers mots firent sur Félicie tout l'effet qu'en attendait son père. La violente secousse qu'elle éprouva lui fit faire sur elle-même un retour sérieux. Pendant tout le temps que dura sa maladie elle ne cessa de répéter qu'elle renonçait pour jamais à cette habitude du mensonge, qui causait bien plus de peines qu'elle ne procurait de jouissances, et qui forçait d'être continuellement en garde, et d'une circonspection qu'on n'était pas toujours en état d'observer avec succès.

Monsieur et madame de Lucival, croyant que cette leçon suffirait pour guérir radicalement Félicie, redoublèrent auprès d'elle de soins et d'attachement, et lui prouvèrent que, malgré tous les tourmens que leur avaient

causés ses mensonges sans nombre, elle leur était toujours chère. Elle devina sans peine que la fausse indifférence qu'on lui avait témoignée pendant sa maladie, n'était qu'un moyen concerté pour la corriger ; mais, soit que l'épreuve ne fût pas encore assez forte, soit que les habitudes de l'enfance se détruisent difficilement, Félicie, une fois rétablie, reprit insensiblement son funeste penchant ; et, sans abuser tout-à-fait de la crédulité, de la confiance de ses parens, elle se livrait souvent à mille supercheries qui tôt ou tard auraient pu la ramener à ce vice si dangereux dont on s'était flatté de la guérir.

Mais un événement assez remarquable vint au secours de monsieur et madame de Lucival, et porta dans l'âme de Félicie une secousse si violente, qu'il en arracha pour jamais le germe de l'imposture et de la fausseté.

Les deux sœurs jumelles, également aimées de leurs parens, et se ressemblant à tel point que souvent on prenait l'une pour l'autre, n'avaient cessé dès leur enfance de porter des vêtemens semblables. Madame de Lucival, qui se faisait un plaisir des fréquentes méprises qu'elles occasionaient, prenait le plus grand soin à ce qu'elles fussent toutes les deux vêtues, coiffées et chaussées de la même manière. Clémence n'avait pas un seul chiffon, pas un bijou, pas même un simple anneau, sans que Félicie n'eût la même chose ; et comme elles s'amusaient de leur côté à seconder les intentions de leurs parens, elles convenaient chaque matin de mettre le même chapeau, la même chaussure, le même fichu, en un mot de se ressembler dans leur mise et jusque dans leur maintien, comme elles se ressemblaient par le son de la voix et les traits du visage.

Leur fête de naissance arriva. M. de Lucival avait

coutume ce jour-là de leur faire un cadeau. Il remit donc à chacune de ses filles un collier de perles, au milieu desquelles était un diamant d'une assez grande valeur. Celui de Clémence était un peu moins gros que celui de Félicie ; mais, en revanche, il paraissait jeter plus de feu et briller davantage. " Malgré l'envie que j'avais, leur dit-il, de vous offrir deux diamans tout-à-fait semblables, je n'ai pu les mieux assortir pour le moment chez mon joaillier ; mais il m'a bien promis de m'en trouver un second qui soit entièrement pareil au premier. En attendant, parez-vous de ceux-ci, et fêtons ce beau jour où, en recevant la vie l'une et l'autre, vous m'avez fait le plus heureux des pères."

Clémence et Félicie, se précipitant dans les bras de M. de Lucival, lui exprimèrent de nouveau toute leur tendresse, le remercièrent du riche cadeau qu'il venait de leur faire, et dont chacune d'elles s'empressa de se parer.

Parmi les nombreux ouvriers qui travaillaient à la manufacture de M. de Lucival était un ancien soldat, vieillard encore vert, qui par son travail et son intelligence était devenu l'un des premiers chefs d'ateliers. Ce brave homme avait plusieurs enfans ; l'un d'eux, nommé Joseph, était depuis quelque temps garçon de caisse de M. de Lucival, qui, l'ayant vu naître, lui accordait toute sa confiance. Un jour ce jeune homme, revenant de recette et se disposant à verser à la caisse les différentes sommes qu'il avait touchées dans sa tournée, se trouve avoir de moins un rouleau de cinquante louis qu'il avait reçu chez un banquier. Il se fouille, cherche et recherche dans sa sacoche, dans sa ceinture, pâlit, se trouble, et déclare qu'il a perdu ce rouleau. Clémence et Félicie, qui par hasard se trouvaient au momen

même dans le cabinet du caissier de leur père, éprouvèrent chacune une impression différente. Clémence, partageant la peine du pauvre Joseph et se fiant à son aveu, le plaignait de toute son âme, et cherchait à le consoler. Félicie, au contraire, toujours disposée à prêter aux autres la fausseté de son caractère, s'imagina que le récit de ce jeune homme n'était qu'une imposture. Elle s'oublia même jusqu'à le lui faire sentir. " Ah ! Mademoiselle, s'écria le pauvre Joseph en laissant échapper quelques larmes, c'est bien assez de la peine que j'éprouve, sans m'accabler encore par un soupçon aussi cruel. Si mon père vous entendait, ajouta-t-il avec l'accent le plus pénétrant, vous causeriez sa mort et peut-être la mienne. Vous connaissez sa vivacité, son austère vertu.—Aussi, reprit vivement Clémence, il faut qu'il ignore ce funeste accident. Nous vous promettons, ma sœur et moi, de garder un profond silence sur cet événement...." Le caissier fit la même promesse, et Joseph se retira pour faire ses recherches dans les différens quartiers qu'il avait parcourus. " Oui, s'écria ce jeune homme en regardant de nouveau Félicie, dussé-je enchaîner ma liberté et vendre le peu que je possède, sous trois jours les cinquante louis seront remis à la caisse."

Cet accent de l'honneur outragé pénétra jusqu'au fond du cœur de son imprudente accusatrice, et lui fit sentir que le plus grand des tourmens que fait éprouver l'habitude du mensonge c'est de ne pouvoir se fier à personne, et de taxer tous les autres d'imposture.

Cependant Joseph rentra le soir, et annonça que, n'ayant pu obtenir le moindre indice, il avait fait afficher dans tout Paris la perte du rouleau de cinquante louis, avec promesse de le partager avec la personne qui le rap-

porterait chez M. de Lucival. En cela il n'avait eu principalement en vue que de sauver son honneur, et surtout de se laver des soupçons outrageans de Félicie.

Clémence, qui jugeait des autres par elle-même, loin de soupçonner Joseph, ne songeait qu'à lui offrir les moyens de réparer la perte qu'il avait faite. Son obligeance lui suggéra une idée qu'elle s'empresse de communiquer à sa sœur. Ce fut de vendre, à l'insçu de tout le monde, le diamant que chacune d'elles avait reçu de leur père, et qui, d'après l'évaluation qu'elle en avait entendu faire, pourraient tous deux former les cinquante louis en question. Félicie, chez qui le mensonge n'avait pas encore entièrement détruit les qualités du cœur, saisit avec avidité le projet de Clémence, et dès le lendemain, de grand matin, vêtues très-simplement, elles s'échappèrent de la maison et allèrent se présenter chez un riche joaillier du quai des Orfèvres, à qui elles proposèrent d'acheter leurs deux colliers.

Ce joaillier, homme probe et délicat, voyant deux jeunes filles de quatorze à quinze ans entrer furtivement dans sa boutique au moment où l'on venait de l'ouvrir, et les entendant s'informer avec avidité du prix auquel pouvaient monter les colliers qu'elles présentaient, ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons, et leur fit à cet égard plusieurs questions que lui dictait la prudence. Elles parurent troubler les deux jeunes inconnues dont il était loin d'apprécier la démarche. Examinant d'abord le collier de Clémence, il jugea que le diamant valait trente louis. “ Je ne vous en demande que vingt-cinq, lui dit la jeune personne : donnez-en autant à ma sœur pour le sien, et c'est une affaire terminée.—Oh ! cela ne va pas si vite que vous le pensez, reprit le joail-

lier; il faut d'abord que je sache d'où vous tenez ces bijoux, et qui vous a chargées de les vendre.—Ils sont à nous, reprit fièrement Félicie ; nous ne sommes pas faites pour vendre les diamans de qui que ce soit.—J'aime à le croire ; mais votre jeunesse, votre empressement, et, s'il faut vous l'avouer, l'embarras et la rougeur qu'on remarque sur vos figures, tout semble vous accuser.—Quoi! Monsieur, nous prendrez-vous pour des voleuses ? reprit Clémence d'une voix altérée.—Eh bien ! ma sœur, allons-nous-en dans une autre boutique, reprit vivement Félicie ; tout le monde ne sera pas aussi difficile que Monsieur.—J'en suis bien faché, Mesdemoiselles, reprit le joaillier, qui tenait toujours en main le collier de Clémence ; mais mon devoir et les règlemens de police m'ordonnent de retenir ces bijoux jusqu'à ce que je sache à qui ils appartiennent.—Je vous assure, je vous proteste qu'ils sont à nous, répéta Clémence ; c'est notre père qui nous les a donnés, il y a quinze jours à-peu-près. . pour célébrer notre fête de naissance. . . . Nous sommes sœurs jumelles. Il est de ces momens dans la vie où l'on est forcé de renoncer à ce qu'on a de plus cher. . Jamais, Monsieur, vous pouvez m'en croire. ., non, jamais rien dans votre boutique ne fut vendu plus légitimement. . . ." Cet accent de la vérité fit sur le marchand une impression dont il eut peine à se défendre ; il hésitait, il n'osait plus se livrer aux soupçons que pourtant faisaient naître les apparences. " Si vous saviez qui nous sommes ajouta Félicie en lui présentant son collier, vous souffririez plus que nous d'avoir osé nous confondre. . . . Croyez que notre franchise égale notre délicatesse.—Vous m'en imposez, reprit le joaillier avec véhémence, en examinant plus attentivement en-

core le collier de Félicie.—Et sur quoi, dit Clémence, présumez-vous que nous ne sommes pas dignes de foi ? —Vous m'en imposez, vous dis-je, s'écria le marchand avec l'élan de la colère et de l'indignation ; ce n'est pas moi que l'on trompe ainsi.—Nous, vous tromper !—Ce diamant est faux.—C'est impossible.—Je m'y connais, peut-être. Vous avez cru que, en me présentant celui du premier collier, qui est un brillant véritable, je ne m'apercevrais pas que la pierre du second était fausse. Il faut convenir qu'elle est d'une belle eau, et que tout autre que moi pourrait aisément s'y méprendre.—Mais, Monsieur, s'écria Clémence, je vous jure au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré. . —Ah ! Mesdemoiselles, c'est ainsi que, sous l'apparence de la candeur et de l'ingénuité, vous trafiquez en faux diamans ! Le beau métier que vous faites là ! Mais je saurai bien vous empêcher de tromper ceux de mes confrères qui n'auraient pas mon expérience. Qu'on aille à l'instant, dit-il à l'un de ses gens, qu'on aille chercher un exempt de police, et que bientôt ces deux honnêtes marchandes de faux diamans soient livrées à la justice.—Monsieur, s'écria Clémence, sur qui ces mots firent l'effet d'un coup de tonnerre, Monsieur, calmez votre courroux ; nous sommes innocentes, je vous l'atteste au nom du Ciel!.. . .oui, ces diamans nous ont été donnés par notre père, qu'on aura trompé, sans doute. .; et puisque vous nous forcez à vous dire qui nous sommes, vous voyez les deux filles de M. de Lucival, manufacturier de soieries, qui demeure rue Saint-André-des-Arts, No.3, près du carrefour de Bussy.—Faites-nous y conduire, ajouta Félicie avec emportement, et vous verrez, homme ignorant et brutal, si nous sommes faites pour vous en imposer.—Le ton de votre sœur, lui répondit le joaillier,

porte en effet le caractère de la vérité ; mais le vôtre repousse et détruit la confiance : on lit dans vos yeux et sur vos lèvres tremblantes je ne sais quoi de faux. . Au reste, si, comme vous me l'attestez, vous appartenez à un fabricant de soieries, je veux bien ne pas faire d'éclat, et ménager la réputation de votre père. Allons chez lui sur-le-champ ; donnez-moi le bras Mesdemoiselles, et surtout n'espérez pas m'échapper : je puis excuser une imprudence, une étourderie de jeunesse ; mais je suis sans pitié pour les fripons, et surtout pour les imposteurs."

En achevant ces mots, il prend une des deux sœurs de chaque bras, et leur fait traverser ainsi les différentes rues qui conduisaient à leur demeure. Félicie, suffoquée de dépit et de rage, s'exhalait en mille reproches. Quant à la pauvre Clémence, pâle et tremblante, elle marchait, ou plutôt se laissait traîner comme une victime, les yeux baissés, d'où coulait un torrent de larmes. Ce spectacle rassemblait autonr d'elles tout le peuple qui se trouvait sur leur passage ; et chacun, interprétant à sa manière la position cruelle des deux jeunes personnes leur adressait tout haut les épithètes les plus amères, les plus humiliantes.

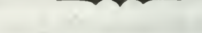
Enfin elles arrivent chez M. de Lucival, qui, les apercevant environnées de tant de monde, s'avance au-devant d'elles. " Mon père ! ô mon père ! j'en mourrai !. . . ." s'écria Clémence, en se précipitant dans ses bras, presque sans connaissance. Le joaillier remet Félicie à M. de Lucival, dont la haute renommée fait à l'instant cesser les propos et les soupçons de la populace qui s'éloigne. On entre, on s'explique : l'innocence des deux sœurs jumelles est reconnue. Le joaillier se confond en excuses ; il tombe aux genoux de Clémence,

dont la bonté du cœur brille dans tout son éclat; il mouille à son tour de ses pleurs les mains de cette honorable victime, et les couvre de baisers : il offre ensuite à sa famille de faire toute la réparation qu'on exigera. " Vous n'êtes point coupable, lui dit M. de Lucival ; la pierre fausse qui compose ce collier, et la manière imprudente avec laquelle on vous l'a présentée, ont dû vous jeter dans une erreur dont je ne souffre que pour ma chère Clémence. En donnant à Félicie un diamant faux, j'ai voulu lui offrir l'emblème de l'imposture, qui sans cesse dégrade son cœur et souille ses lèvres. J'étais loin de m'attendre qu'il produirait un effet aussi cruel ; mais je ne puis m'empêcher de remercier la Providence de la leçon terrible que ma fille reçoit en ce moment."

Ce qui acheva de porter dans l'âme de Félicie une émotion aussi forte que salutaire, c'est qu'à peine M. de Lucival achevait-il ces paroles, entouré de tous ses ouvriers, qu'avait attirés cette scène étrange, qu'un inconnu se présente, remet le rouleau de cinquante louis dont Joseph avait fait afficher la perte, et se retire sans vouloir accepter le partage, ni la moindre récompense.

Félicie, reconnaissant l'innocence du pauvre Joseph qu'elle avait accusé, sentit alors que la fausseté du cœur nous porte toujours à taxer les autres du vice dont nous sommes infectés : elle avoua hautement tous ses torts ; et récapitulant les chagrins qu'elle avait donnés à sa famille, le supplice humiliant qu'elle venait de faire partager à son cœur, l'esclandre qu'elle avait causée dans la maison de son père, et les regrets de l'honnête joaillier, elle abjura pour jamais l'imposture, rappela sur son front et dans ses yeux la candeur, le calme de la franchise, et ne cessa de répéter toute sa vie ce que monsieur

et madame de Lucival lui dirent alors en la pressant dans leurs bras : “ Le mensonge est un supplice continuel et la laideur de l'âme.”



## LA PIÈCE D'OR.

Si parmi les bienfaits qu'on répand il en est qui ne produisent que l'ingratitude et l'oubli, souvent il s'en trouve aussi qui procurent de douces jouissances, et font naître pour jamais le souvenir le plus reconnaissant.

Euphrosine, fille de M. Murval, riche négociant, prenait le frais, un soir de l'été, à l'une des croisées de l'hôtel de son père, avec plusieurs jeunes demoiselles de son âge. Pendant que de nombreuses parties de jeu se faisaient dans le salon, elles s'amusaient à regarder ensemble deux petits Auvergnats qui exécutaient dans la rue une danse de leur pays, au son d'une musette dont les accens rauques et sauvages s'accordaient parfaitement avec les gambades grotesques et les cris perçans des deux montagnards.

Euphrosine se pâmait de rire à la vue de toutes leurs contorsions, et s'en amusait avec ses jeunes amies, lorsque l'un d'eux se présenta sous le balcon, tendant son chapeau, et demandant, selon l'usage, quelque assistance pour les pauvres petits Auvergnats.

Euphrosine, qui n'avait pas sur elle la moindre chose à leur donner, rentre aussitôt dans le salon, et demande à son père, occupé en ce moment à une assez forte bouillotte, quelques pièces de monnaie, pour assister, lui dit-

elle, deux petits montagnards qui la divertissaient beaucoup. M. de Murval remit à sa fille quelques pièces, qu'elle enveloppa dans un morceau de papier, et alla jeter précipitamment au petit danseur d'Auvergne, qui, toujours tendant son chapeau déchiré, dit aux jeunes personnes réunies sur le balcon : " Diou vous lou rende, mes balles Demouzalles !" En prononçant ces mots, il serra dans sa poche le morceau de papier, avec tout ce qu'on leur avait jeté des croisées voisines, et disparut avec son camarade, en jouant toujours de la musette.

Le lendemain Euphrosine, en déjeunant avec son père, lui parlait de la danse comique des deux Auvergnats, et déplorait le sort de tous ces petits malheureux qui, dans un âge encore tendre, s'éloignent de leurs parens, se transportent à deux cents lieues du village qui les vit naître, pour se livrer dans la capitale aux travaux les plus rudes, y supporter, presque nus, la rigueur des saisons, et une misère d'autant plus pénible, que sans cesse ils sont témoins oculaires du faste et des délices de l'opulence.

M. de Murval profitait des justes observations de sa fille pour lui faire sentir combien on doit se trouver heureux de jouir des faveurs de la fortune, des avantages d'une éducation soignée, et lui faisait en même temps avouer qu'on est coupable envers la société, et indigne des bienfaits que la Providence nous accorde, lorsqu'on refuse d'assister les infortunés qu'elle prive de ses dons.

Comme la conversation entre le père et la fille s'animait sur cette intéressante matière, un domestique vint annoncer que deux petits Auvergnats demandaient à parler à Mademoiselle. " Serait-ce par hasard ceux qui m'ont tant amusée hier soir ? dit Euphrosine ; que

peuvent-ils me vouloir ?—Faites-les entrer, dit M. de Murval." Aussitôt le domestique introduisit les deux petits montagnards, qui, timides et craignant de laisser sur le parquet la trace de leurs pas, avaient laissé leurs souliers ferrés dans l'antichambre, et s'avançaient nu-pieds. " Ce sont eux-mêmes ! s'écria Euphrosine en les apercevant.—Que désirez-vous, leur dit alors M. de Murval." Les deux petits Auvergnats furent d'abord quelque temps sans répondre, se regardant l'un l'autre, et s'excitant du geste à qui porterait la parole. Enfin le plus grand, recoquillant son chapeau et tirant de son sein un petit sac de cuir tout crasseux, lui dit: " Excusez, mon bon Monsiou, si j'osions paraît' comme cha en voust prégenche ; ma dans lou petit paquet de sous dont Mademouzalle nous assista hier au cheoir, j'avions trouva ceste piace d'or, qu'on n'avait ben chertainement pas l'intenchion de nous donna, et j' nous emprêchons de la li rapourta; la voicit. . " En achevant ces mots, il remit humblement sur le bord de la table un louis d'or, déjà tout imprégné de la crasse noirâtre de ses mains. " Mais qui a pu vous faire croire, leur dit Euphrosine, que c'est plutôt moi qui vous ai jeté cette pièce d'or, que les autres personnes du voisinage qui vous ont fait également assistance ?—Oh ! que chi fait, ma balle Demouzalle, répondit le plus jeune, qui n'avait pas encore osé parler ; j'ons ben reconnu lou petit paquet qu'ous avez jetta dans mon chapieau.—Et pouis, ajouta l'aîné, j'ou venions de che pas de plousieurs maisons de vostre rue : la piace est à vous ; rien n'est plou chertain. Reprenez-la, je vous en prie.—Je vois, dit M. de Murval, que ce sera moi qui, par mégarde, en remettant pour vous à ma fille quelques pièces de monnaie. . Oui, je reprends ce louis;

mais c'est pour récompenser votre bonne foi, pour encourager votre probité. . . .Tiens, dit-il à l'aîné en le lui remettant, je te le donne de bon cœur, et je désire qu'il te profite.—Ou voulais nous plaisanta, repartit le petit Auvergnat, ma ne vous y fiais pas; si vous continua, maugré lou respect qu'ou vous portons, je pourrions nous fâcha.—Je ne plaisante pas du tout, reprit M. de Murval: garde cette pièce d'or; et moi, ajouta vivement Euphrosine, pour vous prouver combien j'aime à récompenser, à encourager les bonnes qualités, je double la somme, et je veux que vous ayez chacun votre petit trésor. . . ." A ces mots, elle fut chercher un louis dans une pièce voisine, et le remit au plus jeune, qui, regardant son frère, se jeta avec lui aux pieds de M. de Murval et de sa fille; et tous les deux firent, dans leur patois, une prière pour la conservation de leurs chers bienfaiteurs. "Mais c'est à condition, dit Euphrosine qui partageait leur ivresse, qu'ils nous chanteront encore une chansonnette, et qu'ils exécuteront une danse de leur pays.—Oh! qu'à chela ne quienne, s'écria l'aîné;" et à l'instant les voilà grimaçant, gambadant, gesticulant, qui se livrent à toutes leurs folies, et font pâmer de rire M. de Murval et sa fille, ainsi que tous les gens de l'hôtel, accourus au son de la musette d'Auvergne. Leur jeu fini, M. de Murval donna ordre qu'on les fit amplement déjeuner; et Euphrosine leur dit, en les quittant, qu'elle désirait que leurs deux louis leur profitassent. Elle leur recommanda que, lorsqu'ils passeraient devant l'hôtel, ils n'oubliassent pas d'entrer, et que toujours ils y trouveraient à déjeuner. Les deux petits Auvergnats se retirèrent plus contens, plus émus que jamais, et répétèrent à l'office, où on les régala bien,

toutes les folies qu'ils avaient faites devant Monsieur et mademoiselle de Murval.

Plusieurs jours, plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendit parler d'eux. M. de Murval et sa fille ne surent à quoi attribuer cette disparition. "Peut-être, disait Euphrosine, ont-ils mangé leurs deux louis, et ils n'osent pas se montrer devant nous.—Non, non, repliquait M. de Murval, les Auvergnats sont trop économes: ils ne dissipent pas aussi facilement l'argent qu'ils amassent; leur plus grand bonheur est de l'emporter dans leur pays où il est très-rare; et là ils le remettent à leurs parens, ou bien ils en achètent quelques morceaux de terre pour agrandir leur modique héritage." M. de Murval et sa fille se trompaient également sur l'emploi que les deux petits montagnards avaient fait de leur argent. Deux louis à-la-fois! jamais ils n'avaient possédé pareille somme; aussi avait-elle excité toute leur ambition. De simples petits danseurs de musette qu'ils étaient, ils se firent tout-à-coup marchands d'aiguilles, qu'ils allaient eux-mêmes chercher dans les manufactures, et qu'ils revendaient ensuite de village en village. Leur petit commerce s'accrut au point qu'ils y ajoutèrent, au bout de quelque temps, celui de petites dentelles d'Alençon, de mouchoirs et de cotonnades de Rouen; et comme nos deux petits commerçans grandissaient à mesure qu'ils augmentaient leur négoce, on les vit, au bout de deux ans, portant chacun sur son dos un ballot de marchandises, commençant à suivre les foires et à vendre dans les petites villes. Peu à peu ils se firent connaître et remarquer par leur gentillesse, et surtout par leur probité. On ne parlait partout que de Jacques et Guillaume, c'est ainsi qu'ils se nommaient. Dans tous les hameaux,

sur les routes, dans les auberges, ils s'étaient fait une réputation qui ne contribuait pas peu à leur prospérité. Enfin parvenus à l'âge de dix-sept ans, ils se trouvèrent, en passant dans leur pays, en état d'acheter un beau mulet d'Auvergne, sur lequel ils déposèrent leurs ballots de marchandises ; et voilà nos deux jeunes et vigoureux montagnards parcourant à pied toute la France, étendant leur commerce, et se faisant estimer et chérir partout où ils se présentaient.

Plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'ils eussent reparu dans Paris. M. de Murval avait marié sa fille à un riche propriétaire qui possédait une terre considérable en Normandie, près de Falaise. C'était au mois de septembre, à l'époque où se tient dans ce pays la fameuse foire de Guibrai, à laquelle se rendent les négocians de tous les points de la France, et même d'une partie de l'Europe. Jacques et Guillaume, qui depuis quelque temps avaient entrepris le commerce de soieries de Lyon, vinrent s'établir à cette foire, où ils étalèrent les étoffes les plus riches, les rubans les plus nouveaux. M. de Murval était venu avec toute sa famille visiter la foire de Guibrai. Il s'arrêta avec sa fille et son gendre devant la boutique de Jacques et Guillaume, qui, à son aspect, émus et surpris, se dirent tout bas l'un à l'autre: "C'est lui ! c'est elle !.. Le hasard voulut que la fille de M. de Murval achetât pour deux louis de rubans : elle les tira de sa bourse et les offrit aux deux marchands qui lui avaient déplié leurs étoffes, leurs rubans, avec des égards et une complaisance tout-à-fait remarquables ; mais l'un d'eux lui dit avec expression et les yeux fixés sur elle : " Madame, nous sommes payés.—Que voulez-vous dire? répondit Euphrosine : serait-ce mon père qui, d'avance et sans que je m'en fusse aperçue ?....—Moi !

dit M. de Murval, je n'ai pas donné une obole, et ne sais ce que tout cela signifie.—Mon frère a raison, reprit l'autre marchand avec la même émotion ; oui, Monsieur, nous sommes payés : et vous prendriez toute notre boutique et tous nos magasins, que nous serions encore vos débiteurs." Ces paroles ne firent qu'augmenter l'étonnement de la famille de Murval, qui ne savait à quoi attribuer cette étrange aventure, lorsque tout-à-coup Jacques et Guillaume, sortant de leur boutique et tombant aux pieds de M. de Murval, s'écrièrent, en reprenant l'accent de leur pays : "Ou ne reconnaichez donc pas les doux pauvres petits Ouvergnats qu'ou z'avais achista si générousement ?—Quoi ! ce serait là mes bons petits montagnards ? dit Euphrosine, en partageant la surprise et la joie de son père : comme ils ont grandi ! on lit sur leurs figures le bonheur et la probité. Quel ton d'aisance, et comme leur langage est changé ! Oh ! reprit Jacques, c'est qu'à force de courir le monde on en prend les manières ; et nous nous sommes un peu formés pendant les dix années que nous avons voyagé en France.—Vous souvenez-vous, Madame, dit Guillaume à Euphrosine, qu'en me donnant un louis, ainsi qu'à mon frère, vous me dites avec la plus touchante bonté ; *Je désire qu'il te profite*......Eh bien ; Madame, votre bienfait a prospéré au-delà de vos désirs : tout nous a réussi ! nous sommes parvenus à devenir ce que nous sommes. Cette riche boutique n'est qu'une faible partie de ce que nous possédons : notre crédit est immense, notre commerce s'étend dans toute la France. Demandez, informez-vous à tous les plus riches négocians réunis à Guibrai, ils vous diront si l'on fait cas de Jacques et de Guillaume.—Venez, ajouta Jacques, oh ! venez dans notre boutique : c'est votre ouvrage, c'est votre bien, En

nous donnant les deux louis, source de notre fortune, vous nous fîtes faire le meilleur déjeuner que nous eussions fait jusqu'alors ; acceptez à dîner dans notre magasin, nous vous raconterons tout ce que nous avons fait pour arriver où nous sommes, et nous répéterons à Madame la danse et les chansons de notre pays qui la faisaient rire de si bon cœur.—Oui, nous acceptons, dit Euphrosine avec émotion ; jamais je n'aurai fait de repas aussi délicieux. Oh ! que je m'applaudis d'avoir encouragé tant d'excellentes qualités, et qu'il m'est doux de retrouver ainsi mes deux chers petits Auvergnats !".... A ces mots, M. de Murval et sa famille entrèrent dans le riche magasin de Jacques et Guillaume où on ne tarda pas à leur servir un dîner splendide, qui fut embelli des accens de la joie la plus vive et de ceux de la reconnaissance.

Après le dîner, Jacques et Guillaume se mirent à danser un pas d'Auvergne, qu'ils accompagnèrent de chansons où ils exprimèrent de nouveau tout le bonheur qu'ils ressentaient de posséder leurs chers bienfaiteurs. Comme ils se livraient à toute leur joie, on entendit crier au feu dans la foire de Guibrai, et tout-à-coup un tumulte effroyable. Ils sortent aussitôt, et aperçoivent les flammes qui s'élevaient de la boutique d'un riche fabricant de Lyon. Cet homme respectable et père de plusieurs enfans, voulant sauver de l'incendie des marchandises considérables, s'était élancé au fond de son magasin. Ses deux filles, qui l'avaient accompagné à Guibrai, témoignaient la plus grande frayeur sur le sort de leur père, et remplissaient l'air de leurs cris, quand tout-à-coup Jacques et Guillaume pénètrent au travers des flammes, s'exposent à une mort certaine, et peu d'instans après reparaissent, aux acclamations de tous les assistans, por-

tant sur leurs bras le fabricant de Lyon, qui ne cessait de les désigner et de les remercier comme ses libérateurs. Le feu se trouvant éteint par les secours nombreux qui furent apportés, Jacques et Guillaume proposèrent à M. Blondel, c'était le nom de ce riche fabricant, de transporter dans leur magasin ses marchandises qu'on avait sauvées des flammes, et de s'y établir pour tout le reste de la foire. Le fabricant accepta; suivi d'Angélique et de Louise, ses deux filles, il entra dans le magasin de Jacques et Guillaume, qui lui annoncèrent que, afin d'éviter tout autre dérangement, ils se procureraient à coucher dans quelque auberge de la ville, et que pendant le jour ils feraient société commune. M. Blondel, en acceptant ces offres, faites avec toute l'effusion de la franchise, leur avoua que, bien que l'accident qui venait de lui arriver ne pût porter aucun échec à sa fortune, il éprouvait néanmoins le chagrin momentané de ne pouvoir répondre à des engagemens qu'il avait contractés pour l'époque de la foire de Guibrai, et que, pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de retarder ses paiemens. " Retarder vos paiemens ! vous, M. Blondel? s'écria Jacques; non, nous ne souffrirons pas qu'un des premiers fabricans de Lyon compromette en la moindre chose le crédit qu'il s'est acquis par cinquante ans de travaux et de probité : en vous offrant de partager notre loge, notre magasin, nous vous offrons en même temps de partager notre bourse.—Oui, ajouta Guillaume, tous vos mandats seront acquittés et vous nous en remettrez le montant quand vous le jugerez à propos. Lorsque, il y a cinq ans, nous nous présentâmes chez vous, à Lyon, le sac sur le dos, vous nous confiâtes des marchandises, vous nous aidâtes de votre crédit; eh bien ! c'est aujourd'hui notre tour; oui, c'est un devoir que nous sommes

heureux et fiers de remplir.... " Cet élan de Jacques et Guillaume pénétra le respectable M. Blondel de joie et d'attendrissement : il les pressait tour-à-tour sur son sein; Angélique et Louise ne pouvaient de même s'empêcher de se livrer à toute leur émotion, et par-là n'en paraissaient encore que plus jolies. M. de Murval, qui pendant cette scène touchante avait gardé le silence, ainsi que sa fille et son gendre, se félicita plus que jamais d'avoir, avec une simple pièce d'or, produit dans la société deux hommes aussi probes, deux négocians aussi estimables. Après avoir passé le reste de la journée avec tous ces braves gens, il les quitta, en leur faisant promettre que, sitôt la foire de Guibrai terminée, ils viendraient tous passer quelques jours à la terre de son gendre, qui n'était qu'à deux petites lieues de la ville. On se sépara donc ; et sitôt le souper fini, Jacques et Guillaume laissèrent dans leur loge M. Blondel et ses deux filles pour se livrer au sommeil dont ils avaient si grand besoin.

Le lendemain et jours suivans M. Blondel fut occupé à remettre en ordre ses affaires, interrompues par l'incendie, et à payer avec les fonds de Jacques et Guillaume, tous les mandats et toutes les lettres de change qui lui furent présentées. Enfin la foire de Guibrai étant finie, ils se rendirent tous les cinq, selon leur promesse, à la terre qu'habitait M. de Murval. Ils y furent accueillis avec une distinction toute particulière. M. Blondel ne cessait de faire l'éloge de Jacques et de Guillaume, qui lui avaient avancé jusqu'à près de quatre-vingt mille francs pour remplir ses obligations : Je veux, disait le respectable fabricant, répandre partout ce généreux dévouement; et, s'ils ont contribué à me conserver l'honneur, j'espère contribuer à augmenter leur crédit et leur réputation.—

Non, ajoute Angélique avec l'élan de la plus vive reconnaissance, jamais je n'oublierai ce que MM. Jacques et Guillaume ont fait pour nous.—Mon père aura beau faire, dit à son tour Louise, il ne pourra jamais s'acquitter envers eux.—Il n'est qu'un seul moyen, reprit M. de Murval.—Lequel ? demanda vivement M. Blondel.—N'avez-vous pas, ajouta M. de Murval, l'intention d'établir mesdemoiselles vos filles ? Qui mieux que Jacques et Guillaume, pourraient leur offrir la certitude du bonheur ?—Ah ! Monsieur, que dites-vous là, reprit Jacques en l'interrompant ; la distance est trop grande : ces Demoiselles méritent et obtiendront sans peine des partis fort au-dessus de nous.—De quelle distance parlez-vous ? répondit M. Blondel : vous êtes négocians comme moi ; avec le temps votre fortune peut égaler ou même surpasser la mienne. Vous réunissez ce que je prise le plus dans les hommes, un bon cœur, une probité sans tache, et surtout l'habitude du travail : si mes deux filles pensent comme moi, elles sont à vous. A ces mots, Angélique et Louise baissèrent les yeux et gardèrent un profond silence. "Prenez-y garde, leur dit Guillaume avec l'effusion d'une franche gaieté : nous n'avons pas encore eu le temps d'aimer et de faire un choix ; mais nous serions capables de vous prendre au mot, et d'oser devenir vos deux gendres si nous étions jugés, par vos deux charmantes Demoiselles, avec toute l'indulgence dont mon frère et moi avons si grand besoin.—Quant à moi, ajouta Jacques avec une sensibilité profonde, je crains bien de payer du repos de ma vie le bonheur d'avoir sauvé celle de M. Blondel. Le peu de jours que nous avons passés auprès de ces Demoiselles m'a fait éprouver ce que je n'avais pas encore eu le temps de connaître; et si je regrette de n'a-

voir pas les dehors brillans d'une éducation soignée, c'est bien en ce moment.—Que font les dehors brillans, lui répondit Angélique, comparés à ce que vous avez fait pour nous ?—Les bienfaiteurs de notre père, ajouta Louise avec émotion, ont-ils besoin d'autres titres à nos yeux... ?"

Le consentement formel de Louise et d'Angélique mit le comble à la joie et au bonheur de Jacques et de Guillaume, qui, se jetant à leurs genoux, leur offrirent l'assurance d'un bonheur inaltérable : puis, se retournant vers M. de Murval et sa fille, ils s'écriaient : " Oh ! nos dignes amis, jouissez de vos bienfaits ! ce nouveau bonheur est encore votre ouvrage.... Et vous, qu'il nous est maintenant permis d'appeler notre père, dirent-ils à M. Blondel, combien nous rendons grâce au hasard qui nous a procuré l'avantage de vous offrir quelque secours !"

Le bon vieillard était si ému, qu'il ne pouvait répondre à ses deux gendres que par ses embrassemens. La joie brillait sur tous les visages, et M. de Murval, ainsi qu'Euphrosine, voulurent que cette double alliance fût célébrée au château.

On se procura donc en peu de jours les papiers nécessaires : la famille de M. Blondel ne tarda pas à venir de Lyon. Enfin le jour heureux arriva. Jacques épousa Angélique, et Guillaume épousa Louise. Leur association ne fut jamais altérée par le moindre démêlé ; leur double union par le plus petit nuage. Ils devinrent les premiers négocians de France ; mais ni leurs succès, ni leurs richesses ne leur firent jamais oublier M. de Murval et sa fille, qui ne cessaient de répéter que le peu de bien que l'on fait n'est jamais perdu pour le bonheur.

Angélique et Louise furent aussi heureuses que l'avait prévu leur respectable père. Jamais leurs époux, quels

que furent leur crédit et leur opulence, ne prirent d'autres noms que ceux de Jacques et Guillaume. Dans toutes les foires qu'ils parcouraient, ainsi que sur tous les magasins qu'ils établirent en France et dans l'Etranger, ils prirent constamment pour enseigne: " *A la pièce* d'*or*."



## LE PEIGNE PARLANT.

Madame Saint-Marcel, épouse d'un des plus célèbres chirurgiens des armées françaises, éloignée de son mari depuis plusieurs années, se livrait entièrement à l'éducation de Caroline, sa fille unique, sur laquelle la nature semblait avoir pris plaisir à rassembler tous ses dons. Figure charmante, grâce sans afféterie, esprit enjoué, cœur excellent, franchise, finesse, gaieté, tout était réuni dans cette jeune personne, que la haute réputation de son père et une fortune assez considérable faisaient rechercher dans les meilleures sociétés de Paris. Caroline joignait à tous ces avantages de l'instruction sans pédantrie, et plusieurs talens d'agrément qu'elle avait portés au plus haut degré de perfection.

On se figure aisément combien cette jeune demoiselle devait être chère à madame Saint Marcel, et quel était le plaisir de cette tendre mère lorsqu'elle recueillait, pour prix de ses soins, les félicitations de tous ceux qui se rencontraient avec sa fille.

Cependant un défaut assez dangereux s'était glissé, sans qu'elle s'en fût aperçue, à travers les aimables qua-

lités de sa chère Caroline. Ce défaut, trop commun chez les jeunes personnes qui parviennent à l'adolescence, était la manie de tout ridiculiser, sans égard, sans distinction ; de rire des choses les plus simples, en un mot de se moquer de tout le monde. Caroline se livrait avec d'autant plus de sécurité à ce défaut, qu'aimable, spirituelle et jolie, elle ne craignait pas qu'on usât envers elle de représailles. Aussi rien n'échappait-il à la pénétration de son regard, à la volubilité de son caquet et de ses mordantes railleries. Allait-elle à la promenade, chaque individu était par elle examiné, contrôlé, dépecé de la tête aux pieds ; se trouvait-elle au spectacle, c'était une critique continuelle de la toilette de madame une telle, des diamans de celle-ci, de la taille de celle-là, du maintien de l'une, de la voix et du geste de l'autre ; entrait-elle dans un cercle, son œil avide et malin choisissait aussitôt ses victimes : à peine était-elle assise que, s'entretenant de ceux qu'elle regardait avec ironie, elle se livrait à des éclats de rire et à des chuchoteries qui mettaient au supplice les personnes qui en étaient l'objet.

Les unes, par égard pour la société où elles se trouvaient, et par cet intérêt si puissant qu'inspirent la jeunesse et la beauté, souffraient en silence les railleries amères de Caroline ; d'autres, moins patientes ou plus sensibles, ne pouvaient consentir à devenir le jouet d'une jeune étourdie, et murmuraient tout haut de ce ton satirique et malin, qui faisait un contraste si frappant avec la dignité de son maintien et les charmes de sa figure.

Ce qui surtout enhardissait Caroline, et lui donnait l'habitude de ce défaut si nuisible, c'étaient les *bravos*, les ris approbateurs qu'excitaient ses sarcasmes que sottement on qualifiait de *bons mots*. Le plaisir de voir

se former autour d'elle un cercle de jeunes étourneaux, celui de les entendre recueillir tout le fiel qui sortait de sa jolie bouche, le répéter comme une chose *exquise, charmante, céleste,* et se proposer de le répandre dans Paris; tout cela avait insensiblement altéré l'aimable candeur de Caroline; tout cela eût gâté pour jamais son caractère et corrompu son cœur, si plusieurs aventures assez remarquables n'eussent instruit madame Saint-Marcel de l'égarement funeste auquel s'abandonnait sa fille.

Un jour elle assistait avec sa mère à un concert d'abonnés, où se trouvaient réunis les artistes et les amateurs les plus distingués de la capitale. Un violon célèbre exécutait un *concerto* de sa composition : au moment de l'*adagio* le plus savant et le plus expressif, un silence absolu régnait dans toute la salle, chaque auditeur retenait pour ainsi dire sa respiration, lorsque tout-à-coup Caroline, placée sur le devant d'une tribune, et se moquant de toutes les personnes qui se trouvaient en face d'elle, laisse échapper un grand éclat de rire, qui trouble l'artiste au point qu'il s'arrête et demeure stupéfait. Toute l'assemblée, transportée d'indignation, porte ses regards sur Caroline, et ces mots répétés :" A la porte l'insolente!...." se font entendre de toutes parts. Madame Saint-Marcel, se levant, pour ne pas causer un plus grand scandale, emmène sa fille au milieu des huées de tout l'auditoire, et à la satisfaction des vrais amis des arts, qui cherchèrent à réparer, par mille applaudissemens, l'outrage sensible et inattendu que venait de recevoir le virtuose, qu'on supplia de recommencer le morceau.

On voulut savoir quelle était la jeune impertinente qui avait osé troubler à ce point une réunion si respectable. On sut bientôt son nom, sa demeure, et dès le lendemain

elle reçut une lettre du directeur de ce concert, le plus recherché de tout Paris, dans laquelle il lui annonçait que l'indignation qu'elle avait causée, ne lui permettant plus de reparaître dans une assemblée, l'élite des talens, il lui renvoyait son abonnement, pour ne pas l'exposer à être de nouveau chassée avec ignominie. Le directeur terminait sa lettre en la plaignant de la réputation qu'elle se faisait dans le monde, et en lui conseillant d'avoir à l'avenir plus de respect pour les arts.

La peine qu'éprouva Caroline fut inexprimable. Elle comptait faire briller ses talens dans ce concert si renommé. Déjà même elle s'était exercée sur un *concerto* de *Steibelt*, qui devait produire la plus vive sensation. Elle voulut répondre au directeur, s'excuser de son imprudence; mais sa mère lui dit que sa faute était irréparable, et qu'il fallait en supporter le châtiment. La fierté de Caroline fut si fortement humiliée, le goût qu'elle avait pour la belle musique, et son talent reconnu, lui causèrent tant de regrets de ne pouvoir plus assister à cette brillante réunion, que des larmes de dépit s'échappèrent de ses yeux. Madame Saint-Marcel, ravie au fond de l'âme de la forte leçon qu'avait reçue sa fille, résista à toutes les sollicitations que lui fit cette dernière, d'écrire une lettre d'excuses au directeur du concert, ainsi qu'à tous les artistes célèbres qui le composaient, espérant que cette privation corrigerait sa fille du penchant funeste qu'elle avait à la satire, et surtout de la manie insupportable de rire aux éclats des personnes même les plus respectables.

Caroline fut en effet quelque temps assez réservée: mais bientôt, cédant de nouveau à la force de l'habitude, elle se livra plus que jamais à toutes ses piquantes raille-

ries, à ses ris immodérés ; et parvint à se faire remarquer et redouter dans toutes les sociétés où elle était reçue.

Une belle soirée d'un dimanche d'été, qu'elle était au jardin des Tuileries avec plusieurs jeunes personnes de sa connaissance, elle critiquait, contrôlait, disséquait chaque passant d'un ton qui faisait pâmer de rire ceux qui l'entouraient. Madame Saint-Marcel seule souffrait en silence, et cherchait à modérer l'imprudente gaieté de sa fille. Caroline paraissait diriger principalement ses traits mordans sur une jeune personne assise vis-à-vis d'elle, et n'ayant pour escorte qu'un vieillard décoré, que tout annonçait être le père ou le parent de la jeune inconnue.

Caroline, redoublant de sarcasmes et de plaisanteries, attirait sur elle tous les regards, et les faisait reporter ensuite sur la jeune personne, qui rougissait et paraissait éprouver une grande souffrance, quand tout-à-coup le vieillard qui l'accompagnait s'avance avec elle vers Caroline, et, la lui présentant, lui dit avec la plus douce et la plus imposante dignité : " Déplaire à une aussi belle personne que vous, Mademoiselle, est un supplice au-dessus des forces de ma fille. Veuillez donc, par charité, lui désigner les ridicules que vous remarquez en elle, afin qu'elle puisse s'en corriger, et atteindre, s'il est possible, à la perfection que chacun se plaît à remarquer en vous.

Le ton imposant du vieillard et un sourire sardonique dont il accompagna ces paroles prouvèrent qu'il n'avait d'autre but que de venger sa fille, et de donner à la jeune étourdie la leçon qu'elle méritait.

Caroline, interdite et embarrassée, ne sut que lui répondre ; les jeunes personnes qui l'entouraient, et qui riaient de ses lazzis, se regardaient également en silence.

Madame Saint-Marcel, ravie de l'apostrophe du vieillard, et jugeant, à la dignité de son attitude et au choix de ses expressions, que c'était un homme de distinction, lui répondit en ces termes : " Je ne sais, Monsieur, si ma fille peut remarquer quelque ridicule dans Mademoiselle ; quant à moi, je vous remercie du service important que vous me rendez en ce moment ; et si j'avais un vœu à faire, ce serait que ma fille ressemblât à la vôtre...." L'inconnu, désarmé par cette réponse, se contenta de répliquer : " Faut-il qu'avec une figure si ravissante, avec une grâce si parfaite, on se fasse remarquer par tant d'inconvenance ! Puissent les tourmens que depuis une heure Mademoiselle fait endurer à ma fille ne pas retomber un jour sur elle !" Ensuite, s'adressant à madame Saint-Marcel, il ajouta : " En voyant Mademoiselle auprès de vous, Madame, on vous félicite d'abord.... ; mais bientôt on vous plaint d'être sa mère." En achevant ces mots, le vieillard se retira, en faisant à madame Saint-Marcel le salut le plus respectueux, et en jetant sur Caroline un regard de pitié.

Cette nouvelle scène accabla notre jeune satirique de remords et de confusion. L'expression qu'avait mise l'honorable inconnu dans ses dernières paroles, les larmes qui s'échappaient des yeux de sa fille, aussi jolie que modeste, avaient attiré les regards, excité la curiosité de toutes les personnes qui les environnaient. Chacun approuvait tout haut la remontrance de l'inconnu, consolait sa fille de l'outrage qu'elle avait reçu, et murmurait contre la jeune impertinente, dont les ris immodérés et le caquet malin scandalisaient autant qu'ils surprenaient dans une jeune personne qui paraissait entrer à peine dans son adolescence. L'improbation publique

fut si générale et si forte, que madame Saint-Marcel, craignant d'exciter du trouble, et voulant profiter de cette occasion pour faire sentir à sa fille tout le danger de sa funeste habitude, sortit brusquement avec elle du jardin des Tuileries, se promettant bien de ne jamais l'y reconduire, et de ne plus s'exposer à s'en voir chassée aussi ignominieusement.

Cette aventure fit la plus forte impression sur Caroline. Un morne silence et une sombre rêverie succédèrent aux saillies brillantes, aux mots caustiques et malins qui abondaient ordinairement sur ses lèvres. Elle sentit, pour la première fois, combien il est dangereux de se moquer des autres, et que l'amour-propre offensé ne pardonne jamais. Madame Saint-Marcel s'aperçut avec joie que sa fille commençait à faire un retour sérieux sur elle-même ; mais, bien convaincue qu'elle avait encore besoin d'une forte secousse pour être entièrement guérie, elle profita d'une occasion favorable qui se présenta pour exécuter le plan qu'elle avait formé.

M. Saint-Marcel était depuis plusieurs mois à Vienne en Autriche. Il avait sauvé la vie à une archiduchesse qui était tombée de cheval dans une chasse, et s'était fait à la tête une blessure profonde. Ce chirurgien célèbre, présent à cette chasse avec l'ambassadeur de France, avait eu le bonheur de relever la jeune archiduchesse, et de donner une nouvelle preuve de ses rares talens, en lui évitant la douloureuse opération du trépan, à laquelle elle semblait être condamnée. Au moment où cette archiduchesse était tombée, un peigne d'or, garni de diamans, s'était détaché de ses longs cheveux blonds, et avait été ramassé par M. Saint-Marcel, qui voulut le lui remettre. « Gardez-le, lui

dit l'archiduchesse, comme un gage de ma reconnaissance, et permettez-moi d'y joindre la parure à laquelle ce peigne appartient. En offrant de ma part ces diamans à madame votre épouse, dont vous faites si souvent l'éloge, dites-lui bien, Monsieur, de ne les porter jamais sans songer à celle que vous avez si habilement secourue, et qui vous doit la vie."

M. Saint-Marcel s'était empressé d'envoyer à sa femme cette riche parure, qui consistait en boucles d'oreilles, un collier et le peigne en question. Madame Saint-Marcel, qui portait depuis long-temps ses cheveux à la *Titus*, garda pour elle les anneaux et le collier, et offrit le peigne à Caroline, en lui disant avec intention : " Quoique ce cadeau soit bien au-dessus de votre âge, j'espère que vous vous en parerez souvent, et que vous me procurerez le plaisir de l'attacher moi-même aux longues tresses de vos cheveux, dont vous savez que je n'ai jamais confié le soin à d'autre qu'à moi.

Caroline, enchantée de posséder un bijou si précieux et si brillant, ne manquait pas de s'en parer lorsqu'elle sortait avec sa mère. Ce qui surtout flattait son amour-propre, c'était de voir chaque personne porter les yeux sur ce riche peigne, en admirer l'éclat et l'élégance. Madame Saint-Marcel, qui toujours avait en tête de donner à sa fille une dernière leçon que tout rendait indispensable, lui proposa un jour d'aller, à l'Opéra, voir un nouveau ballet de *Gardel*, qui attirait tout Paris : " J'espère, lui dit-elle, que vous y conserverez la décence et le maintien qui conviennent à votre âge, à votre sexe ; et que vous ne m'exposerez pas aux humiliations que déjà tant de fois vous m'avez fait supporter.—Oh ! maman, reprit Caroline, j'en ai trop souffert moi-même

pour que je hasarde le moindre mot qui puisse blesser personne : l'aventure du concert et le vieillard des Tuileries ne sortiront jamais de mon souvenir. Je ne puis vous dissimuler cependant que l'habitude de critiquer tout ce qui s'offre à ma vue, n'est pas encore entièrement détruite, et que souvent je retiens mille plaisanteries prêtes à s'échapper malgré moi ; mais j'espère que le temps, vos leçons, et la ferme résolution, que j'ai prise, détruiront entièrement cette cruelle manie, qui, je le sens bien, finirait par me rendre odieuse à tout le monde, et indigne du titre de votre fille.

Madame Saint-Marcel ne répondit à cet épanchement de Caroline qu'en la pressant sur son sein et en la couvrant de mille baisers. Elle se mit ensuite à tresser elle-même ses beaux cheveux ; mais, au lieu du riche peigne qu'avait envoyé son époux, elle en substitua un autre à-peu-près semblable, qu'elle attacha sur la tête de sa fille. A la place des diamans du premier on lisait sur le haut du second ces deux mots, également en diamans, et très-distinctement tracés sur un fond d'écaille noire : *Méchante langue.* Quelques instans après elles montèrent en voiture, se rendirent à l'Opéra, et s'y placèrent au milieu de l'orchestre. A peine Caroline y fut-elle assise qu'elle remarqua plusieurs personnes qui portaient les yeux sur elle. Elle crut d'abord que c'était l'effet ordinaire de la richesse et de l'éclat de son peigne ; mais bientôt elle entend répéter çà et là : *Méchante langue.* Elle regarde de tous côtés, ne pouvant s'imaginer encore que c'est d'elle-même que l'on parle ; plus elle tourne la tête, plus elle entend répéter de toutes parts ce qui avait frappé son oreille. Elle ne doute plus alors qu'elle ne soit l'objet de la risée publique : elle rougit ; des larmes roulent dans ses

yeux ; et ne pouvant plus tenir en place, elle propose à sa mère d'aller se mettre dans une loge, prétextant qu'elles étaient mal à l'orchestre, et qu'elles y verraient beaucoup mieux. Elles sortent toutes les deux. Caroline donnait le bras à sa mère, et cherchait une loge. En traversant les corridors, elle eut la douleur d'entendre plusieurs jeunes gens, de la tournure la plus élégante, répéter, en la regardant, la fatale inscription qu'ils lisaient sur sa tête. Elle traverse le foyer, même supplice ; enfin elle se sauve dans une loge, où, se croyant à l'abri de tant d'humiliations, et se trouvant seule avec sa mère, elle se livre à tout son désespoir, " Il faut donc, s'écrie-t-elle en fondant en larmes, que je me sois attiré la haine et le mépris de tout le monde ! Oh ! que je me repens de mes imprudentes railleries, et que j'en suis punie cruellement !"

Madame Saint-Marcel, tout en lui prodiguant les soins et les consolations d'une tendre mère, jouissait en secret du succès de son entreprise. Comme elles dissertaient toutes les deux sur les funestes effets de la satire, et sur les chagrins inévitables qu'elle donne à ceux qui l'exercent, une dame, dont les dehors annonçaient l'opulence et le meilleur ton, vint se placer dans la même loge avec deux jeunes personnes, dont la décence et les manières prouvaient une éducation soignée. Caroline, pour la première fois de sa vie, ne trouva rien à critiquer dans ces trois dames. La mère lui parut aussi tendre, aussi spirituelle, que ses deux filles semblaient aimables et modestes. Déjà la satirique inexorable éprouvait qu'il est bien plus doux de louer que de blâmer ; déjà elle faisait à madame Saint-Marcel l'éloge des trois inconnues ; déjà même elle exprimait le désir d'entamer avec

elles la conversation, lorsqu'elle entendit l'aînée des deux sœurs répéter tout bas à la cadette, en lui poussant le bras, ces paroles déjà tant de fois répétées: *Méchante langue!* Caroline, foudroyée par ce dernier coup, auquel elle était loin de s'attendre, et ne pouvant plus rester dans la loge, où elle suffoquait de honte et de douleur, sortit avec sa mère, sans oser lever les yeux sur les deux jeunes personnes, qui, la regardant de nouveau comme elle sortait, firent lire l'inscription à leur mère, qui répéta à son tour les deux mots déchirans que Caroline entendait de tous côtés.

" Je vois bien, dit-elle à madame Saint-Marcel, que j'ai perdu tout-à-fait l'estime publique, et que chacun me montre au doigt. Retirons-nous, maman; sauvons-nous de ce supplice insupportable. Oh! que les mots qui sont sortis de la bouche de ces deux charmantes personnes m'ont fait de mal! C'en est fait, je ne reparais plus dans la moindre réunion; je fuis le monde pour jamais....Venez, maman; gagnons vite une voiture; je brûle d'être rendue chez nous.... J'étouffe.....; je suis au supplice!"

Madame Saint-Marcel, soutenant Caroline, accablée par la contrainte qu'elle éprouvait et par les sanglots qu'elle s'efforçait de retenir, descendit le grand escalier de l'Opéra, prétexta aux personnes qui les entouraient une indisposition subite de sa fille, fit avancer une voiture; et au moment où elles y montèrent, Caroline entendit encore répéter derrière elle: " *Méchante langue!*"

Pendant le chemin son désespoir fut au comble. Elle ne cessait d'implorer le pardon, la clémence de sa mère, d'avouer qu'elle était indigne de ses soins, de sa tendresse; puis, se jetant dans son sein, elle laissait échapper un torrent de larmes. Madame Saint-Marcel fut au moment d'avouer à sa fille le stratagème qu'elle

avait employé ; mais, craignant d'en détruire l'effet salutaire, elle feignit d'approuver sa résolution ; et profitant alors du moment où les beaux cheveux de Caroline étaient en désordre par l'agitation extrême où elle était, elle reprit le *peigne parlant*, et y substitua avec adresse celui qu'avait envoyé M. Saint-Marcel, et qu'elle n'avait cessé de tenir caché dans son mouchoir. Par ce moyen, la jeune satirique, en détachant le soir le riche peigne qui lui était si cher, fut loin de soupçonner tout l'effet qu'avait produit l'autre. Fidèle à la résolution qu'elle avait prise, elle fut long-temps sans paraître dans aucun cercle, ne s'occupa qu'à réprimer ses habitudes, à réformer son caractère ; en un mot elle devint aussi douce, aussi indulgente qu'elle avait été jusqu'alors satirique redoutable. Ce ne fut qu'au bout d'un an que madame Saint-Marcel, certaine autant que ravie du retour que Caroline avait fait sur elle-même, lui montra l'heureux instrument d'un changement tant désiré, et lui avoua tous les chagrins qu'elle avait eu le courage de lui faire supporter et d'endurer elle-même, pour rompre et détruire à jamais un penchant funeste, qui eût fait le malheur de sa vie.

Caroline, loin de reprocher à sa mère les humiliations que lui avait attirées le *peigne parlant*, promit de le conserver toujours, s'engagea même à le remettre sur sa tête dès qu'il lui échapperait la moindre méchanceté. Mais cet engagement fut inutile : Caroline, qui depuis un an avait goûté les charmes de la douceur et de la tolérance, en contracta la précieuse habitude. Elle reparut sur la scène du monde, plus spirituelle, plus aimable que jamais. Au lieu d'entendre répéter derrière elle la devise cruelle du *peigne parlant*, elle recueillait partout les fé-

licitations les plus flatteuses ; et, soit qu'elle parût dans de nombreuses réunions, soit qu'elle fût aux spectacles, aux concerts, ou dans les promenades publiques, on ne la désignait plus que sous le titre de *Belle* et *Bonne*.



## LA SONATE.

---

MONSIEUR de Voranges, l'un des agens de change les plus accrédités de Paris, employait une partie de sa fortune à donner à ses deux filles, Blanche et Célestine, une éducation qui devait assurer leur bonheur et faire le charme de leur existence. Aux avantages de la science et d'une instruction solide il avait joint ceux des talens les plus agréables. Blanche surtout faisait de rapides progrès sur la harpe. Excitée par le désir de répondre aux sacrifices et aux tendres soins de ses parens, elle ne perdait pas une minute. Levée dès six heures du matin, elle se livrait d'abord à toutes les études sérieuses ; et sitôt qu'elle pouvait s'y dérober, on l'entendait s'exercer sur la harpe, s'habituer, pendant des heures entières, aux passages les plus difficiles, aux gammes les plus fastidieuses ; en un mot, tout annonçait en elle que l'amour du travail égalait la bonté du cœur.

Célestine ne se piquait aucunement d'être l'émule de sa sœur. Jolie et coquette, elle était pour les talens d'une nonchalance et d'un mépris qui ne lui permettaient pas de faire les moindres progrès. Levée à peine à neuf heures, elle en employait encore deux à faire ce qu'elle appelait sa toilette du matin ; de sorte que le déjeuner arrivait sans qu'elle eût fait autre chose que descendre et

offrir à ses père et mère le bonjour d'usage. Après le déjeuner, tandis que Blanche se livrait de nouveau à l'étude approfondie de la musique, l'indolente Célestine, étendue mollement sur un sofa, s'occupait à orner un chapeau d'un nouveau ruban, à préparer une élégante garniture de robe, ou bien, ce qui lui arrivait le plus souvent, à s'ennuyer de ne rien faire.

En vain lui faisait-on à cet égard de sérieuses représentations, rien ne pouvait dompter sa mollesse et son indifférence ; et lorsque Blanche lui en faisait sentir les inconvéniens et lui donnait les conseils de la plus tendre amie, celle-ci lui répondait que, lorsqu'on était riche et jolie, on avait toujours assez de talens. " On dirait, ajoutait-elle avec un sourire ironique, on dirait, ma sœur, en te voyant travailler avec tant d'obstination, que tu n'as pas de quoi vivre, et que tu veux devenir maîtresse de harpe. Il est bon d'avoir un joli talent de société ; mais être d'une force d'artiste, cela sent le bourgeois, et n'est fait que pour les gens du commun."

Blanche haussait les épaules à de pareils propos. Elle soutenait que la médiocrité en toute chose annonçait toujours peu de goût et de caractère ; et que lorsqu'on s'adonnait à l'étude d'un art, c'était une erreur et presque toujours une duperie de ne pas y acquérir toute la foree que nous permettaient nos facultés. " Oh ! les belles phrases et les grands raisonnemens ! répliquait Célestine en riant aux éclats ; je te vois déjà annoncée dans les concerts comme l'une des plus grandes harpistes de Paris, te présenter tremblante et plus d'à demi morte de peur devant six cents personnes qui toutes te critiqueront, et, pour prix d'un pareil supplice et de tes longues études, t'appelleront *Blanche-la-Virtuose:* le beau

surnom ! Quel bonheur de trembler et de se mettre tout en eau pour amuser Messieurs et Mesdames qui se moquent de vous ! Courage, Blanche, courage ! travaille sans relâche ! refuse-toi la plus petite récréation ; rends-toi digne d'être continuellement aux ordres de chaque maîtresse de maison, de toute personne qui se croira quelque talent ; prodigue-toi sottement à tout le monde : je te souhaite gloire et plaisir."

Blanche, dont le désir de posséder un talent véritable ne pouvait être ralenti par le tableau ridicule que lui faisait Célestine, ne se livra qu'avec plus de zèle et d'obstination à l'étude de la musique, et devint, au bout de quelque temps, aussi forte sur la harpe qu'elle l'était dans les sciences et les différentes langues. On la citait partout ; on la recherchait dans les sociétés les mieux choisies ; et tandis qu'elle y recueillait les félicitations et les applaudissemens les mieux mérités, Célestine, reléguée dans un coin, était à peine remarquée, et commençait à sentir qu'une jolie figure et toutes les minauderies de la coquetterie ne suffisent pas toujours pour s'attirer les hommages et les égards, mais que tout cède à l'empire des talens.

Un événement remarquable et malheureusement trop fréquent vint confirmer à la jeune indolente cette vérité qui ne faisait que germer dans son cœur. Les événemens politiques, dont cherchent toujours à profiter les ennemis de l'Etat, causèrent un si grand bouleversement à la Bourse de Paris, qu'un grand nombre d'agens de change se trouvèrent comme frappés de la foudre, et entraînés, malgré leur prévoyance et leur probité reconnue, dans un désastre qui occasiona la perte totale de leur fortune.

M. de Voranges, qui était loin de ressembler à ces spéculateurs avides, à ces intrigans déhontés qui pré-

fèrent la fortune à l'honneur, ne voulut pas faire perdre la moindre chose aux honnêtes capitalistes qui lui avaient confié leurs fonds : il vendit tout ce qu'il possédait ; son mobilier, riche et considérable, une bibliothèque nombreuse et choisie, que regretta surtout la pauvre Blanche. Madame de Voranges vendit également ce qui était à son usage : ses diamans, ses dentelles, ses cachemires, presque toute sa garde-robe, une partie de celles de ses filles, et jusqu'à la riche harpe de Blanche, tout fut employé à combler le déficit qui se trouvait dans la caisse de M. de Voranges, dont tous les engagemens furent remplis. N'ayant plus la force de continuer un état où il faut des avances considérables, et craignant de ne pouvoir retrouver son crédit que lui avait fait perdre la suspension momentanée de ses paiemens, il renonça pour jamais à reparaître à la Bourse, et chercha une modique place de commis ou de caissier, avec laquelle il pût faire subsister sa famille.

Ses recherches furent vaines. Le malheur, qui souvent nous ferme tout accès et qui semble éloigner de nous jusqu'à ceux que nous croyions nos meilleurs amis, accabla M. de Voranges au point qu'il fut obligé de renoncer au séjour de Paris. Il loua une petite maisonnette dans un village de la vallée de Montmorency : il mit Célestine chez une marchande lingère, ce qui humilia fortement son amour-propre ; et Blanche fut placée chez un des premiers facteurs de harpe, qui long-temps avait été son maître. Celui-ci, ne voulant pas que le talent qu'elle possédait lui fût inutile, offrit de la prendre chez lui pour veiller à son magasin, et donner des leçons à ses plus jeunes élèves, afin de pouvoir par la suite faire dans Paris plusieurs écoliers qu'il se proposait de lui procurer.

Monsieur et madame de Voranges, ayant ainsi placé

et son amour-propre souffrant moins, elle commençait à leurs deux filles, se retirèrent au village de Saint-Gratien, pauvres, à la vérité, mais riches d'honneur et à l'abri de tout reproche, par les grands sacrifices qu'ils avaient faits. Madame de Voranges, qui avait tenu dans Paris un état de maison brillant et recherché, se trouvait réduite à faire elle-même sa cuisine et son petit ménage. Vêtue d'une simple robe de bure, d'un gros fichu de percale et d'un grand chapeau de paille commune, elle allait sans cesse chercher le pain, acheter le lait, la viande; en un mot, elle remplissait les fonctions d'une simple gouvernante. Pendant ce temps-là, M. de Voranges, encore dans la force de l'âge, s'occupait à scier et à fendre du bois, à cultiver et arroser un petit jardin qui, par son travail et ses soins, commençait à leur produire une partie des choses nécessaires à leur existence. Cet homme aimable, qu'on avait vu si brillant, protéger les arts et recevoir chez lui tous ceux qui s'y distinguaient, était vêtu d'une veste et d'un pantalon de coutil, formant autrefois un habit de chasse; et se livrait aux travaux les plus rudes, laissant néanmoins apercevoir, à travers la sombre tristesse répandue sur tous ses traits, la sérénité d'un honnête homme.

Un an s'était écoulé: Célestine, accablée du changement cruel qui s'était opéré dans son sort, ne se livrait qu'avec répugnance aux travaux de la lingerie. Sa nonchalance accoutumée, jointe à la souffrance qu'elle réprimait dans son cœur, ne lui avait pas permis de faire dans son nouvel état des progrès suffisans pour la mettre au-dessus du besoin. Elle se trouvait humiliée de faire et de défaire les ballots de marchandises, d'être en rang parmi de jeunes ouvrières à qui une année auparavant elle avait commandé plusieurs chiffons. Elle était surtout au supplice lorsque des personnes qu'elle avait vues

fréquenter la maison de son père venaient acheter quelque chose à la boutique où elle cousait humblement de la toile. Sa rougeur subite et ses yeux baissés annonçaient toute sa confusion. Elle se fût décidée à mourir plutôt que d'être reconnue, et son embarras ne faisait alors qu'augmenter son inexpérience au comptoir, ce qui déplaisait fortement à la maîtresse lingère, et lui attirait les reproches les plus mérités.

Blanche, au contraire, désirant sortir de la gêne cruelle où elle se trouvait, ainsi que sa sœur, et surtout être en état d'offrir à ses parens les secours et les consolations dont ils avaient si grand besoin, se livrait, avec tout l'élan d'une âme à-la-fois sensible et fière, aux travaux qui lui étaient confiés par l'excellent homme qui l'avait recueillie chez lui. Déjà plus d'à moitié formée aux usages du commerce, elle dirigeait tous les ouvriers du magasin, donnait des leçons de harpe à plusieurs jeunes élèves; et par cet exercice, qu'elle répétait à chaque instant du jour, elle fût bientôt de la plus grande force sur ce bel instrument; en un mot, elle devint aussi utile par ses talens, qu'elle était estimée et chérie pour toutes les qualités de son cœur. Au bout de quelque temps elle éprouva le bonheur inexprimable de faire partager aux pauvres solitaires de Saint-Gratien le fruit de ses travaux et de ses veilles. Monsieur et madame de Voranges, grâce aux secours nombreux que Blanche leur avait fait parvenir, furent en état de prendre une gouvernante, et commençaient à retrouver dans leur obscure retraite des plaisirs moins brillans, à la vérité, mais plus vrais peut-être que tous ceux dont ils n'avaient cessé d'être environnés dans leur somptueux appartement de Paris. Célestine lle-même se ressentit de l'effet des talens de sa sœur;

s'armer de courage, à gagner de quoi subvenir à ses besoins, et surtout à une mise agréable, ce qu'elle ambitionnait le plus. En un mot, cette famille infortunée, bravant les coups du sort dont elle avait été si fortement accablée, retrouvait, par son travail et sa résignation, le peu de bonheur qui lui était réservé.

Il ne fut pas de longue durée. Madame de Voranges n'avait pu, sans une souffrance inexprimable, passer aussi rapidement de l'opulence à un état précaire. La douleur qu'elle avait eu soin de cacher à son mari, pour ne pas augmenter ce qu'il ressentait, avait tellement altéré ses organes et allumé son sang, que, cédant aux chagrins secrets qui la minaient depuis long-temps, elle tomba malade, et fut en peu de jours dans le plus grand danger. Blanche vole aussitôt au secours de sa tendre mère ; elle seconde de toutes ses forces, de tous ses moyens M. de Voranges dans les soins qu'il prodigue à la fidèle compagne de sa vie. Célestine obtint de son côté la permission de venir remplir les devoirs que lui imposait la piété filiale. Madame de Voranges, secourue avec tant de zèle et de tendresse, résista comme par miracle aux maux qu'elle endurait, et bientôt ses jours furent en sûreté.

Célestine retourna aussitôt à son comptoir pour y reprendre ses travaux qu'elle s'était proposé de suivre avec succès. Blanche obtint sans peine du généreux facteur de harpe la permission de rester quelques instans encore à Saint-Gratien, pour soigner sa mère, dont la convalescence devait être longue, et à qui il restait des attaques de nerfs, qui souvent devenaient dangereuses et retardaient une guérison parfaite.

Blanche s'était aperçue que la musique calmait ces accidens fâcheux et les rendait moins fréquens. Elle en

fit part au médecin, qui lui conseilla de pincer la harpe d'abord dans une pièce voisine, pour ne pas fatiguer les organes affaiblis de madame de Voranges, et de parvenir par gradation au point d'exécuter en sa présence les morceaux les plus bruyans. Blanche fut aussitôt à Paris prendre au magasin sa harpe accoutumée, et suivit de point en point ce qu'avait prescrit le docteur. Jamais cet instrument ne lui avait été aussi cher, puisqu'il devait achever de sauver une mère adorée. Elle se mit donc à pincer, d'abord le plus légèrement possible, cet harmonieux instrument dont les sons, en caressant l'oreille, portent jusqu'au fond de l'âme une émotion délicieuse. " Oh ! quelle douce et agréable surprise! dit madame de Voranges d'une voix très-faible à son mari qui était à ses côtés; il y a si long-temps que je n'avais entendu Blanche sur la harpe !..Elle me rend la vie."..Ces mots touchans, qu'entendait la jeune virtuose, mouillèrent ses yeux de douces larmes, et donnèrent à son talent plus de force encore. Elle continua à faire résonner sur l'instrument les airs les plus tendres, auxquels elle donnait l'expression que lui inspirait une situation aussi délicieuse. Elle exécuta surtout avec une rare perfection cet air charmant, *de la Piété filiale :* et l'embellit de variations si touchantes, que M. de Voranges, ému à son tour de cet heureux à-propos, se lève tout-à-coup, entre dans la chambre séparée où se trouvait sa fille, et, lui tendant les bras, s'écrie avec transport: " O ma Blanche! on ne peut plus se plaindre du sort quand on a le bonheur d'être ton père.. Viens jouir de ton ouvrage, viens contempler ta mère: le sourire est revenu sur ses lèvres décolorées; des pleurs mouillent enfin ses paupières desséchées, elle te benit, elle te nomme sa libératrice, son ange tutélaire.. Viens, créa-

ture céleste, viens recevoir ta juste récompense !.... "

En achevant ces mots, M. de Voranges conduit Blanche au lit de sa mère, qui la presse contre son sein : ils s'enlacent tous les trois ; leurs visages se confondent au milieu d'un torrent de baisers et de larmes. Aucun d'eux ne peut parler ; mais leur silence éloquent semble dire que les affections de l'âme sont le premier de tous les biens, et le seul que ne puissent nous ravir les coups du sort.

Depuis cet heureux moment, qui contribua si efficacement à la guérison de madame de Voranges, il ne se passait pas de jour que Blanche ne renouvelât dans le cœur de sa mère les douces émotions que son talent y faisait naître, et bientôt il lui fut permis par le médecin de pincer la harpe dans la chambre de la malade, et même d'y jouer tous les morceaux qu'il lui plaisait.

Aussitôt Blanche exécute sur ce bel instrument tantôt une riche symphonie de Kromholz, tantôt un savant concerto de Pétrini, tantôt enfin un œuvre tout entier d'Haydn : ayant toujours soin de varier le genre des morceaux, afin de procurer à sa mère plus de plaisir et de surprise.

Un soir, c'était vers la mi-septembre, le temps était serein, la lune commençait à éclairer la campagne, et sa douce clarté semblait ajouter au calme imposant qui régnait sur toute la nature : Blanche était auprès de madame de Voranges, dont la chambre avait une croisée qui donnait sur le grand chemin. Elle exécutait sur la harpe une brillante sonate de Nadermann, et s'abandonnait à tout son talent. Ses accens mélodieux retentissaient dans le village ; une partie des habitans s'était réunie devant la maisonnette, et prêtait à la jeune harpiste une attention qui n'était interrompue que par de

fréquens applaudissemens ; car tel est l'empire du vrai talent, qu'il captive jusqu'aux êtres même les plus obscurs. L'ambassadeur de Russie, qui séjournait pendant la belle saison à la campagne, et avait loué un château dans la vallée de Montmorency, vint à passer dans sa voiture avec sa femme et sa fille unique qui entrait dans sa quinzième année. " Je reconnais cette sonate, s'écria la jeune princesse ; je l'ai entendu exécuter dans les dernières fêtes qu'il y a eu à la cour.—Je me la rappelle en effet, dit l'ambassadeur, surpris autant que ravi d'entendre une sonate aussi savamment exécutée.—C'est une de celles de Nadermann que j'ai le plus souvent exécutées, dit à son tour l'ambassadrice en prêtant de même une oreille attentive...." On s'informe du nom de la virtuose, et l'on apprend que c'est une jeune demoiselle, nommée Blanche de Voranges, qui, pour achever de sauver la vie à sa mère, fait tous les soirs de la musique dans son appartement. L'ambassadrice, dont la curiosité fut excitée par tous ces renseignemens, se promit de connaître cette jeune Blanche que tout le village semblait honorer; et la jeune Varinka, sa fille, témoigna de son côté le plus vif désir de voir et d'entendre celle qui avait eu le bonheur d'employer ses talens à conserver sa mère.

Dès le lendemain, à peine les habitans du village se furent-ils retirés, que l'ambassadeur et sa famille, après être descendus de calèche, à l'entrée de Saint-Gratien, revinrent, sans suite, se placer au bas de la croisée de madame de Voranges. Blanche exécutait en ce moment les plus riches variations du *Pas russe;* ce qui fit tressaillir cette honorable famille, en même temps qu'il augmenta l'intérêt qu'inspirait d'avance la jeune virtuose. Lorsque Blanche se fut livrée à toute la richesse

de son talent, et qu'elle n'eut plus entendu les applaudissemens accoutumés, certaine que les villageois avaient regagné leurs demeures, elle mit un instant la tête à la fenêtre pour respirer l'air, et aussitôt elle entendit ces mots que prononçait une jeune voix avec la plus touchante expression : " Sauver sa mère et posséder un pareil talent ! oh ! qu'elle doit être heureuse !" Blanche, attirée par le charme de ces paroles, s'avance tout-à-fait à la croisée, cherchant des yeux qui pouvait parler ainsi, lorsqu'une seconde voix, beaucoup plus forte que la première, lui adresse ces mots : Ne soyez pas surprise, Mademoiselle, que chacun envie votre sort, et s'arrête pour vous entendre. Daignez agréer les félicitations de l'ambassadeur de Russie et celles de sa famille." Blanche, étonnée et confuse, se retire aussitôt et ne sait que répondre. M. de Voranges, qui se trouvait près de sa femme, se lève précipitamment, et, prenant sa fille par la main, l'oblige à paraître encore à la croisée, pour répondre ce que l'usage dictait en pareille circonstance, lorsqu'une troisième voix, remarquable par un accent étranger, proféra ces mots avec douceur et dignité : " Si vous êtes la plus heureuse des filles, celle que vous avez sauvée doit être la plus heureuse des mères." Blanche répondit, en balbutiant, qu'elle était confuse d'aussi honorables félicitations, mais qu'elle n'avait fait que remplir son devoir. La conversation commençait à s'engager, lorsque M. de Voranges, descendant sans rien dire à sa fille, ouvre la porte de sa maisonnette et invite l'ambassadeur et sa famille à daigner se reposer un instant. On accepte ; Blanche paraît à la voix de son père, qui la présente d'abord à l'ambassadrice. Celle-ci lui présente à son tour Varinka, dont la figure charmante, la grâce et le maintien sédui-

saient au premier coup-d'œil, et commandaient le respect et l'intérêt le plus tendre. M. de Voranges n'hésita point à faire le récit fidèle de ses malheurs et l'éloge de sa chère Blanche. Pendant cet entretien, Varinka ne cessait d'attacher sur elle ses regards. L'ambassadrice lui dit qu'elle osait se flatter qu'il lui serait permis de profiter d'un si heureux voisinage, et qu'elle lisait dans les yeux de Varinka tout le plaisir qu'elle aurait à se lier avec une personne aussi digne d'attachement que de considération. M. de Voranges et sa fille répondirent avec tous les égards dus à tant de prévenances, et promirent d'aller, dès le lendemain, dîner chez l'ambassadeur. La réception qu'on leur fit n'était point celle des grands envers leurs protégés, mais la preuve touchante de l'estime et de l'intérêt que Blanche inspirait à tous ceux qui pouvaient la connaître. La société, pour ne pas intimider la jeune personne, était ce jour-là peu nombreuse, mais choisie et composée d'amis des arts. L'ambassadrice, qui cultivait également la musique, exécuta sur le piano la même sonate de Nadermann, et dit à Blanche : « Dès qu'on vous a entendue l'exécuter, Mademoiselle, cette sonate devient chère, et je l'ai envoyé prendre ce matin chez son auteur, pour vous en faire hommage à mon tour, et vous la faire entendre... » Varinka, qui joignait à la voix la plus belle et la plus étendue un goût particulier et la plus brillante méthode, chanta plusieurs airs italiens. Blanche, charmée autant que surprise, offrit à la jeune personne de l'accompagner sur la harpe. Varinka, excitée par le beau talent de Blanche, fut plus expressive que jamais, et ravit tout l'auditoire. Comme elle recueillait des applaudissemens mérités, elle dit, en portant la main de Blanche contre son cœur : « Il est si avantageux d'être accompagnée

de la sorte ! Oh ! que je ferais de progrès si j'avais le bonheur d'avoir tous les jours un pareil guide !—Je vous offre de bon cœur tous mes soins, répondit Blanche, fort émue ; oui, pendant le temps qu'il me reste encore à passer auprès de ma mère, je m'engage à venir accompagner la jeune princesse dont les talens, j'ose le prédire, ne tarderont pas à égaler la beauté.—Je n'osais pas vous le demander, lui dit l'ambassadrice : la convalescence de madame votre mère allant de mieux en mieux, j'irai moi-même lui demander la grâce que vous voulez bien accorder à ma fille ; et j'entrevois déjà que je vous devrai, Mademoiselle, la perfection de ses talens et celle de son cœur."

Ces projets furent suivis avec exactitude. Blanche allait tous les matins au château de l'ambassadeur de Russie, et le soir la jeune princesse la ramenait en calèche auprès de madame de Voranges. Souvent elle partageait avec elle tous les soins qu'elle donnait à sa mère. On conçoit que ce doux partage des devoirs et de l'étude établit entre les deux jeunes personnes un attachement qui devint d'autant plus fort, qu'il était fondé sur une mutuelle estime. Varinka ne pouvait plus se passer de Blanche, et celle-ci oubliait auprès d'elle les malheurs de sa famille. Enfin l'époque à laquelle Blanche devait quitter Saint-Gratien arriva. Sa mère était entièrement rétablie, et le célèbre facteur de harpe réclamait sa chère élève. Blanche fut, avec son père, faire ses adieux au château de l'ambassadeur. Une altération pénible se remarquait sur son aimable figure ; elle ne pouvait surtout regarder Varinka sans qu'aussitôt ses jolis yeux se remplissent de larmes. Enfin, pressée de questions, elle avoua le motif de sa

visite, et annonça que le soir même elle retournait à Paris. " Nous séparer ! s'écria Varinka en s'enlaçant avec elle; non, Blanche, non, mon amie ! Vous m'avez fait connaître et chérir la vertu; je vous dois tout le talent que je possède, et surtout cet amour des arts qui fait le charme de la vie: vous m'avez donné de l'amitié une habitude, un besoin, que nulle autre que vous ne pourrait remplacer dans mon cœur. Blanche, nous sommes inséparables." M. de Voranges, qui, de son côté, cherchait à cacher son émotion, allégua les engagemens de sa fille avec l'honnête facteur de harpe, son appui, son bienfaiteur, et l'unique source des secours et des consolations qu'ils avaient trouvés dans leur désastre. " Non, non, ajouta Blanche avec force et résignation, je ne puis manquer à la reconnaissance que je lui dois.—S'il est aussi bon, aussi généreux que vous le dites, reprit vivement l'ambassadeur de Russie, il ne peut s'opposer à votre bonheur. Restez auprès de Varinka; soyez son guide, son amie. Je vous regarde dès ce moment comme ma seconde fille, et c'est vous-même, Mademoiselle, que je chargerai du sort de vos respectables parens.—Le prince est l'interprète de mes sentimens, dit à son tour l'ambassadrice: non, tant de qualités réunies ne doivent point être victimes des caprices du sort. Je conduirai moi-même Mademoiselle chez le facteur de harpe, et j'espère le déterminer à céder à nos instances. Ce n'est point en qualité de harpiste, ni d'institutrice, que Mademoiselle habitera parmi nous, mais comme le modèle de toutes les vertus, comme un trésor que le Ciel nous a fait découvrir pour le bonheur de Varinka. Restez, aimable Blanche, restez, poursuivait l'ambassadrice, en la pressant dans ses bras; soyez aussi ma seconde fille."

M. de Voranges ne put résister à des offres si touchantes. Il ne pouvait trouver d'expressions pour peindre sa joie et sa reconnaissance. Il courut aussitôt annoncer à sa femme le bonheur de leur fille, et s'en féliciter avec elle. Pendant ce temps, l'ambassadrice fut elle-même à Paris, avec Blanche et Varinka, chez l'honnête facteur de harpe, qui souscrivit au sort avantageux de son élève chérie, mais témoigna néanmoins tous les regrets qu'il avait de s'en séparer. Madame de Voranges, à qui cet heureux événement avait rendu de nouvelles forces, fut en état de se rendre au château de l'ambassadeur. La joie fut générale : tout ce qui composait la suite de ce prince se félicitait de voir une jeune personne aussi accomplie installée parmi eux ; et depuis cet heureux jour personne ne fut trompé dans l'espoir qu'il avait conçu. L'ambassadeur et son épouse n'eurent qu'à s'applaudir de ce qu'ils avaient fait. Ils assurèrent à Blanche un sort digne de ses talens et de ses rares qualités. Monsieur et madame de Voranges retrouvèrent enfin l'aisance et le bonheur ; mais ils ne voulurent jamais quitter leur maisonnette, quelques instances qu'on leur fit de s'établir au château de l'ambassadeur. Blanche et Varinka devinrent plus intimes que jamais ; et comme elles éprouvaient chaque jour le besoin qu'elles avaient l'une de l'autre, elles se promirent de ne se séparer qu'à la mort.

Quant à Célestine, elle continua son état de lingère, où bientôt les dons multipliés de sa sœur et la haute protection de l'ambassadrice de Russie la mirent à même de prendre à son compte un magasin qui devint en très-grande vogue dans Paris. Blanche allait souvent la voir ; et quoique parvenue à un sort très-brillant, elle prenait les plus grandes précautions pour ménager l'amour-propre de sa sœur. Celle-ci, qui lui devait l'aisance dont

elle jouissait, la conservation de sa mère et l'oubli de leurs malheurs, reconnut enfin que jamais on ne doit perdre l'espérance ; et que, malgré les coups les plus cruels du sort, on n'est jamais sans ressource quand il reste celle des talens.

## LA PETITE BIBLIOTHÈQUE VIVANTE.

S'IL est quelque défaut qui, tout en nous ridiculisant, nous entoure d'ennemis irréconciliables, c'est la pédanterie. Rien dans le monde qui soit aussi fatigant, aussi dangereux, que cette manie de citer à tout propos, que cette prétention de tout savoir, que cette habitude choquante de trancher sur tout, et de s'ériger en censeur des nouvelles productions, soit d'art ou de littérature. Si ce défaut déplaît dans les hommes, même les plus instruits, il devient insupportable et révoltant dans une femme : il détruit sa modestie, gâte son esprit, altère sa douceur, et la conduit insensiblement à une emphase et à une boursoufluré qui la rendent le jouet de tous les vrais savans, la fable et le fléau de la société. Mélanie, fille de M. de Saint-Lambert, homme de lettres, connu par plusieurs ouvrages couronnés de quelques succès, était douée de la mémoire la plus étonnante. Il lui suffisait de lire deux ou trois fois un livre pour en citer les passages les plus difficiles, indiquer la page où ils se trouvaient, en désigner les *errata*. Elle n'avait besoin que de parcourir une histoire, un cours d'études, un traité scientifique, pour se les rappeler avec exactitude. Allait-elle au spectacle, elle répétait, en rentrant chez son père, des vers nombreux, des tirades entières. Assistait-elle à une séance

académique, elle analysait avec une facilité surprenante tout ce qui avait été lu, dit et discuté. Mélanie, en un mot, quoique fort jeune encore, était une espèce de petite bibliothèque vivante qu'on trouvait rarement en défaut, et qui long-temps fit les délices de son père. Celui-ci, distrait par caractère, et souvent manquant de mémoire par excès de travail, n'avait pas de plus grand plaisir que de consulter sa fille sur telle ou telle époque historique, sur tel ou tel passage des auteurs anciens et modernes. Il se livrait à cet usage avec d'autant plus de charmes, que, par ce moyen, il s'imaginait enrichir la mémoire et former le goût de sa fille chérie.

Mélanie, de son côté, s'étudiait à satisfaire les désirs de son père, qu'elle regardait comme le premier de tous ses rivaux dans la carrière des lettres. Elle citait ses ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre, soutenait qu'on ne pouvait y remarquer le moindre défaut ; et si quelquefois elle se trouvait au spectacle à côté de certain critique judicieux qui relevait quelques fautes échappées à M. de Saint-Lambert, et que le public avait laissé passer, Mélanie disputait avec chaleur, soutenait que la critique était injuste, et s'oubliait au point de traiter d'ignorant l'homme de goût qui avait acheté à la porte le droit d'émettre son opinion.

Si Mélanie se fût bornée à défendre les productions de M. de Saint-Lambert, qui souvent reconnaissait lui-même la justesse des observations qu'il avait entendu faire sur ses ouvrages, et s'empressait d'en profiter, on n'eût vu dans tout cela que l'élan de l'amour filial, que l'effet de l'aveuglement d'une jeune fille sans expérience, pour un père adoré ; mais la jeune savante poussait la présomption jusqu'à vouloir persuader que personne ne

faisait rien de bon ; que tous les succès nouveaux étaient le fruit d'une cabale stipendiée ; qu'ils ne pourraient jamais se soutenir ; qu'enfin il n'y avait que les ouvrages de son père qui pussent honorer le siècle et soutenir la gloire de la scène française.

Ces ridicules jactances, que Mélanie avait grand soin de ne faire jamais en présence de M. de Saint-Lambert, éloignèrent insensiblement de lui jusqu'à ses plus fidèles amis. Vainement son caractère franc et modeste était-il connu : on ne pouvait croire que toutes les observations mordantes que faisait Mélanie sur une pièce nouvelle fussent l'effet de sa pédanterie et de sa superstition ; chacun croyait qu'elle ne faisait que répéter les jugemens qu'elle avait entendu prononcer à son père ; et attribuant à celui-ci les critiques amères dont Mélanie n'était que trop prodigue, on le traitait d'homme faux et jaloux ; on s'imaginait que sa modestie et sa franchise n'étaient qu'un masque adroit qui couvrait un amour-propre excessif de la gloire, et le désir coupable d'humilier tous ses rivaux.

M. de Saint-Lambert était loin de s'imaginer qu'il perdait chaque jour ce qu'il avait de plus cher, l'estime et l'amitié de ceux qui comme lui cultivaient les lettres. Il ne savait à quoi attribuer le refroidissement qu'il remarquait en eux, et crut d'abord en trouver la cause dans plusieurs succès de suite qu'il avait eu le bonheur d'obtenir. Mais bientôt il reconnut qu'un motif secret et plus puissant éloignait de lui tous ceux qui peu de temps avant recherchaient ses conseils et son intimité. Jaloux de se concilier ses confrères, dont il croyait toujours mériter l'estime, il ne put supporter plus long-temps leur indifférence, et s'en plaignit à plusieurs d'entre eux.

Les uns persistèrent avec adresse à lui en cacher le véritable motif; les autres, par prudence ou par calcul, feignirent de lui rendre toute leur amitié : un seul eut le courage de lui dire que c'était Mélanie, qu'on regardait comme son écho fidèle, qui lui aliénait chaque jour tous les cœurs, en critiquant avec outrance et déchirant sans ménagement les ouvrages nouveaux qui paraissaient.

Surpris autant qu'affligé d'une pareille découverte, M. de Saint-Lambert redoubla d'attachement et de considération pour l'homme franc et loyal qui lui avait révélé cet important mystère. Il résolut de détruire le penchant funeste de Mélanie, mais avec adresse, et surtout en évitant de lui faire le moindre reproche. Cet homme de lettres, qui sentait toute la dignité de sa profession, et qui voulait en même temps remplir les devoirs sacrés d'un instituteur et d'un père, n'employait jamais ces maximes scolastiques, ces remontrances austères qui fatiguent l'élève et détruisent sa confiance. Il commença donc par s'imposer l'obligation de ne jamais se séparer de Mélanie lorsqu'elle irait au spectacle ou dans quelque réunion. Là, se tenant toujours auprès d'elle, il était le premier à applaudir tout ce qui était bien, à excuser tout ce qui était mal. En peu de temps il amena sa fille à cette tolérance qui seule développe le génie et perfectionne le talent. Il lui fit sentir que, avant de blâmer un ouvrage, on doit considérer la peine et le travail qu'il a dû coûter à l'auteur : et que souvent la réflexion loue et finit par admirer ce qu'un jugement précipité avait semblé condamner au premier aspect.

Une aventure, presque inévitable pour tout homme qui se livre à la carrière périlleuse du théâtre vint ajouter l'exemple au précepte, et donner, pour la première

fois, à Mélanie, la preuve convaincante que l'homme le plus expérimenté peut s'égarer dans sa marche, et que personne n'est infaillible.

M. de Saint-Lambert était à la veille de faire jouer au Théâtre-Français un ouvrage en cinq actes et en vers, sur lequel il fondait l'espoir d'un grand succès, et l'un de ses plus beaux droits à la célébrité. C'était une comédie de caractère, où il avait réuni tous les efforts de son imagination. Le sujet lui en avait été donné par Mélanie, qui l'avait puisé dans un vieux recueil d'anecdotes. La pièce avait été reçue par acclamation : les comédiens lui avaient accordé un tour de faveur; les répétitions avaient réuni de nouveau les suffrages ; en un mot tout offrait le présage le plus flatteur. Mélanie voyait déjà son père couronné publiquement et membre de l'Académie ; sa joie et sa fierté brillaient dans tous ses mouvemens, dans toutes ses paroles. Enfin ce grand jour arriva : les amis de M. de Saint-Lambert, ou du moins ceux qui se disaient tels, vinrent en foule, dès le matin, réclamer des billets d'auteur, pour soutenir la pièce nouvelle, et la défendre des atteintes de la cabale, toujours apostée par l'envie pour disputer à l'homme, quel que soit son mérite, le fruit de ses travaux et sa plus douce récompense. Mélanie, qui regardait comme certain le triomphe de son père, fit elle-même la distribution des billets aux différens officieux qui se présentaient; et loin de les inviter à défendre l'ouvrage, elle semblait leur dire qu'ils n'auraient que des applaudissemens à mêler à ceux du public. M. de Saint-Lambert, malgré toutes les apparences qui le flattaient, était loin de partager la sécurité de sa fille. Il savait, par expérience, que ce public, sur lequel on compte, est souvent inexo-

rable sur les fautes qui nous échappent ; et que le moindre défaut peut, au théâtre, détruire tout-à-coup les beautés fondamentales de l'ouvrage le plus soigné.

Six heures étant sonnées, Mélanie se rendit avec son père au Théâtre-Français. L'élégance de sa toilette, l'hilarité répandue sur sa jolie figure, sa contenance et sa démarche assurée, tout annonçait qu'elle était sûre d'un succès. Elle eut même l'imprudence de se mettre sur le devant de la loge qui lui était réservée, et de faire briller aux yeux du parterre toute sa joie et sa sécurité. Enfin la toile se lève. Le premier acte, qui offrait une exposition claire et intéressante, réunit tous les suffrages. Le second acte, quoique moins fort de détails et d'action, se soutint avec le même avantage. M. de Saint-Lambert, qui avait l'habitude de ne jamais se séparer de ses acteurs en pareil cas, se livrait, malgré toute sa modestie, à l'espoir le plus doux. Mélanie, ivre de bonheur, s'avançait le plus possible sur le devant de sa loge, agitant avec grâce un bouquet charmant qu'elle tenait à la main. Son babil était entendu de toutes les personnes qui l'environnaient : elle se nommait tout haut la fille de l'auteur, se glorifiait d'avoir fourni le sujet du chef-d'œuvre qu'on représentait, citait avec adresse plusieurs vers de nos poëtes les plus célèbres, et faisait parade d'instruction, d'esprit et de jactance. Le troisième acte commença. C'était le plus grand écueil à franchir : c'est ordinairement le nœud fondamental d'un ouvrage en cinq actes ; celui-ci ne fut pas aussi heureux que l'avaient annoncé les deux premiers. D'abord les applaudissemens cessèrent et firent place au silence le plus imposant, qui bientôt fut suivi de quelques murmures, lesquels furent accompagnés du bruit déchirant

des sifflets. Le quatrième acte fut plus orageux encore. Au milieu du cinquième on fut obligé de baisser la toile, et la pièce tomba dans toutes les règles.

Mélanie croyait rêver. Elle cria d'abord à l'ignorance, à l'injustice, au scandale ; mais, forcée de céder à l'improbation d'un grand nombre de gens instruits qui l'entouraient, elle se réfugia au fond de sa loge, pâle, silencieuse, effeuillant par distraction le beau bouquet qui semblait se faner dans ses mains. Quand tout le monde fut sorti de la salle, elle rejoignit son père au foyer des acteurs ; et s'élançant dans ses bras, les yeux mouillés de larmes amères, elle s'écria : " Vit-on jamais une pareille cabale ?—J'en ai remarqué une, en effet, assez opiniâtre, répondit M. de Saint-Lambert avec calme et résignation ; c'est celle qui a voulu défendre un mauvais ouvrage contre un public éclairé qui en a fait justice..." Mélanie, confondue et ne trouvant plus moyen de défendre la pièce d'après un aveu si formel, se retira avec son père, réfléchissant sur ce cruel événement, et commençant à se convaincre que souvent l'opinion qui nous caresse le plus est loin de mériter l'approbation générale. Cependant l'ardeur que Mélanie n'avait cessé de montrer pour l'étude, et ses prétentions à devenir un jour auteur elle-même, ne firent qu'accroître sa manie des citations, et continuèrent de plus en plus à lui attirer le surnom de *la Petite Bibliothèque vivante.*

Un autre événement assez remarquable, et malheureusement très-rare parmi les gens de lettres, vint porter une nouvelle atteinte à la fierté de la jeune demoiselle, et lui prouver que le premier des talens est de savoir s'apprécier soi-même. La mort d'un auteur célèbre rendit vacante une place à l'Académie française; un grand nombre de littérateurs et de savans se mirent sur les

rangs pour l'obtenir. Ceux mêmes qui n'étaient connus que par de légers *operas*, par quelques bouquets à Chloris, et même par de simples bouts-rimés, osèrent se mettre sur les rangs. On les voyait parcourir dès le matin toutes les rues de Paris, assiéger la porte de tous les membres de l'Institut de France, se glisser dans les cercles, se faire admettre dans les diners où ils pourraient les rencontrer. D'autres, aussi présomptueux et moins délicats, intercédaient auprès des académiciens, par tout ce que l'intrigue peut suggérer : d'autres enfin, se targuant de leur opulence et de leurs titres, s'imaginaient acheter des suffrages à force d'or, ou les commander par autorité. C'était, en un mot, une agitation continuelle dans toute la république des Lettres. M. de Saint-Lambert, malgré les droits qu'il pouvait avoir à cet honorable choix, ne voulut faire aucune démarche. Le mauvais sort de son dernier ouvrage était trop récent. Il savait, en homme instruit, que la dernière impression du public l'empêche souvent d'indemniser l'auteur d'une chute, par l'énumération de ses anciens succès ; il crut donc ne devoir point se mettre sur la liste des aspirans.

Mélanie ne cessait de lui faire, à cet égard, les plus vives représentations : " Quoi ! disait-elle, quand on a comme toi des succès nombreux et soutenus, lorsqu'on a brillé dans plus d'un genre, tu pourrais hésiter à réclamer le juste prix de tes travaux ! Si toujours il me fut si doux d'être ta fille, pourquoi me refuserais-tu le bonheur d'en être fière ?" Elle ne manquait pas d'accompagner ces reproches de citations que lui fournissait son heureuse mémoire, et prouvait à son père que de tout temps les hommes les plus célèbres avaient brigué l'honneur d'être membres de l'Académie. Mais ni les reproches touchans, ni les nombreuses citations de *la*

*Petite Bibliothèque vivante* ne purent déterminer M. de Saint-Lambert à faire aucune démarche pour lui. Instruit, peu de temps après, que celui de ses confrères qui lui avait ouvert les yeux sur l'imprudente jactance de sa fille, et qui, comme lui, était honoré de succès nombreux, désirait la place enviée par tant de monde; sachant en outre que les honoraires de cette place étaient nécessaires à l'existence de ce digne ami, M. de Saint-Lambert mit tout en œuvre, invoqua tous ses partisans, toutes ses protections en faveur de cet homme estimable; et il eut le bonheur de contribuer à sa nomination.

Ce trait généreux concilia tous les cœurs à M. de Saint-Lambert, et le fit citer partout comme le modèle des littérateurs et des amis. Le nouvel académicien lui voua pour la vie l'estime la plus profonde et l'attachement le plus inviolable. Mélanie seule regrettait, mais en silence, que son père ne se fût pas inscrit au rang des candidats. Sa présomption lui faisait croire qu'il eût réuni tous les suffrages. Quel plaisir pour elle de le voir ceint du laurier académique! quel droit n'aurait-elle pas eu d'émettre tout haut sa pensée, de critiquer à son gré, de prononcer sur toutes les productions littéraires! La fille d'un académicien! qui jamais eût osé la contredire?....Mais il fallait céder à la justice rigoureuse que son père s'était faite à lui-même, et feindre d'approuver la nomination de son ami.

Le jour où cet ami fut reçu à l'Académie française, M. de Saint-Lambert annonça le matin à sa fille qu'il avait deux billets, et qu'il aurait le plaisir de la conduire à cette imposante cérémonie. Mélanie, pour qui toute réunion de ce genre était un nouveau moyen d'exercer ses hautes prétentions à la science, et de se faire remar-

quer par les nombreuses citations dont elle avait orné sa mémoire, accepta avec empressement l'offre de son père, et se disposa à l'accompagner. Jamais sa pédanterie n'avait été plus remarquable. Elle n'ouvrait la bouche que pour réciter tel passage des auteurs anciens, tel fragment des plus beaux poëmes. Elle poussait même depuis quelque temps cette ridicule manie jusqu'à réciter des vers d'*Horace* et de *Virgile*, dont elle avait étudié, comparé, commenté la traduction française; et, quoiqu'elle ne sût aucunement le latin, elle en prononçait souvent quelques phrases, afin de persuader aux personnes qui ne la connaissaient pas particulièrement que rien ne lui était étranger. Lorsque M. de Saint-Lambert faisait avec ses amis quelques citations latines devant sa fille, celle-ci, avait toujours le plus grand soin de s'en faire donner la traduction ; et quelquefois elle faisait par la suite une heureuse application du texte, taut sa mémoire était heureuse !

M. de Saint-Lambert, qui jusqu'alors n'avait pris aucune précaution pour citer devant sa fille des passages latins, et qui surtout était loin de penser qu'elle en fit un recueil aussi fidèle, ne fut pas peu surpris d'entendre, à la séance académique, Mélanie répéter plusieurs vers d'*Horace* avec un aplomb et une justesse qui firent croire à tous ceux qui l'entouraient qu'elle était versée dans les langues anciennes. Le feu qui brillait en ce moment dans les yeux de *la Petite Bibliothèque vivante*, la noble fierté de son maintien et la gravité tout-à-fait plaisante avec laquelle elle s'exprimait, causèrent à M. de Saint-Lambert, une telle surprise, qu'il fut lui-même presque tenté de croire un instant que c'était une savante véritable ; mais réprimant, non sans beaucoup de peine, plusieurs éclats de rire que lui inspirait le ca-

quet pédantesque de sa fille qu'il feignait de ne pas entendre, il se promit bien de la guérir de cette extravagance, et de la ramener dans les limites d'une femme modeste et sensée.

L'occasion se présenta le jour même. En sortant de la réception du nouvel académicien, qui fut approuvée par les applaudissemens d'un public nombreux et choisi, M. de Saint-Lambert rentra chez lui avec Mélanie, encore toute électrisée des différens morceaux littéraires qu'elle venait d'entendre, et surtout du discours éloquent du récipiendaire. Ce discours, en effet, avait produit la plus vive impression, et Mélanie en avait retenu plusieurs citations latines dont elle demanda la traduction à son père. Ils devaient se rendre quelques heures après chez le nouveau membre de l'Académie, qui les avait invités au grand dîner d'usage. Ce dîner plaisait d'autant plus à *la Petite Bibliothèque vivante*, qu'elle était bien sûre d'y rencontrer des hommes célèbres qui ne manqueraient pas d'étaler leurs richesses, et de faire de nombreuses citations, dont elle espérait grossir son recueil. M. de Saint-Lambert, qui lisait dans le cœur de sa fille mieux qu'elle ne le pensait, se mit à jaser avec elle sur la séance imposante à laquelle ils venaient d'assister. Il énuméra avec emphase toutes les prérogatives de la science, soutint qu'elle élevait l'homme le plus simple, le plus obscur en apparence, au-dessus des gens les plus puissans. Mélanie, qui croyait que son père se livrait à toute la hauteur de son mérite, à tout l'élan de sa pensée, dévorait, recueillait chaque mot qui sortait de la bouche de M. de Saint-Lambert. Jamais il ne lui avait paru plus profond, ni plus éloquent: " Oui, ma fille, s'écria-t-il majestueusement, le savoir et le talent distinguent seuls les hommes. . . .; et

comme dit *Cicéron*.... dans son *Art poétique*.....Mais j'oublie que tu ne sais pas le latin.—Qu'importe ? dis toujours, mon père; j'aime à orner ma mémoire de tous ces passages des grands hommes de l'antiquité.—Eh bien! reprit M. de Saint-Lambert, *Cicéron* disait: "*Stulta sum deridicula*...." Ce qui veut dire en français: *La science donne le droit de rire de tout.*—Oh que c'est bien dit! s'écria Mélanie, en répétant: *La science donne le droit de rire de tout*....En effet, continua la jeune pédante, elle nous met tellement au-dessus des autres, elle établit une si grande distance, qu'on peut rire à leurs dépens, sans même qu'ils s'en doutent. Je ne suis plus surprise que l'on cite aussi souvent *Cicéron*. Répète-moi, je t'en supplie, répète-moi ce passage latin une seule fois encore, et je te promets de le retenir bien fidèlement.—"*Stulta sum deridicula*," répéta bien distinctement M. de Saint-Lambert d'un ton grave et sentencieux. "*Stulta*, la science *sum*, donne, *cula*, le droit, *deridi*, de rire de tout."—Cela me suffit, répondit Mélanie; c'est une vérité trop belle pour que je l'oublie jamais: et si tu me permets d'apprendre le latin, ainsi que je te l'ai déjà demandé plusieurs fois, je me promets bien de savoir par cœur et de pouvoir réciter en entier l'*Art poétique* de *Cicéron*.—Mais il est près de cinq heures, reprit M. de Saint-Lambert; voici l'heure où l'on se réunit chez notre ami; ne nous faisons pas attendre." Mélanie partit donc avec son père qui lui donnait le bras, et pendant toute la route elle ne faisait que répéter tout bas le beau passage de *Cicéron*, ainsi que la traduction qui lui en avait été donnée. Arrivés chez le nouvel académicien, ils trouvèrent en effet l'assemblée la plus imposante. C'était l'élite des hommes les plus marquans et les plus aima-

bles. Plusieurs femmes, belles et modestes, avaient été également invitées pour égayer et embellir cette fête, une des plus intéressantes qu'on eût données depuis long-temps. Mélanie, qui comptait bien faire une ample collection de mots heureux et de citations, se plaça entre deux vieillards vénérables qui paraissaient jouir d'une haute célébrité. L'un, vif, enjoué, et conservant encore toute la fraîcheur de ses jeunes années, était à la droite de *la Petite Bibliothèque vivante*; l'autre, plus sérieux, assez brusque et taciturne, était à sa gauche. Après les propos et les complimens d'usage, Mélanie, excitée par le plaisir de se trouver entre deux savans aussi respectables, donna insensiblement essor à ses prétentions littéraires et à sa manie des citations : ce qui surprit d'abord les deux vieillards qui l'entouraient, et leur fit croire qu'elle était d'une érudition profonde; mais bientôt Mélanie, entraînée par le désir de se faire passer pour savante, séduite par l'étonnement de ceux qui l'écoutaient, enivrée par leurs éloges et leurs félicitations, s'égara insensiblement dans la route difficile qu'elle avait entreprise, et finit par citer des passages tellement faux et ridicules, qu'on s'aperçut aisément que tout son mérite n'était que dans sa mémoire, que son caquet brillant n'était que l'écho de ce qu'elle avait entendu; qu'en un mot ce n'était qu'une jeune pédante, dont il était facile de mettre l'adresse en défaut.

L'aimable vieillard placé à sa droite voulut la sauver des atteintes qu'on lui portait de toutes parts, l'empêcher d'être le jouet de la nombreuse société qui se trouvait réunie; mais un signe que fit à propos M. de Saint-Lambert, à l'insçu de sa fille, annonça que non-seulement il ne trouvait pas mauvais qu'on s'amusât

aux dépens de *la Petite Bibliothèque vivante,* mais que même il désirait qu'on lui donnât la leçon que méritait son extravagante prétention.

Le vieux savant qui était à la gauche de Mélanie, désirant seconder les intentions de M. de Saint-Lambert, feignit d'admirer la vaste érudition de la fausse savante, et lui fit à son tour les phrases les plus oratoires, les plus inattendues. Mélanie saisissait tout avec avidité; et croyant que son esprit vaste et brillant avait seul déridé le front de ce vieillard austère, elle redoubla de babil et de citations. Elle porta l'aveuglement et la présomption jusqu'à ce point qu'elle osa lancer plusieurs passages latins que souvent elle estropiait, mais avec lesquels elle s'imaginait ravir et surprendre tous les auditeurs. Faisant enfin tomber la conversation sur les avantages de la science, elle répéta les grandes maximes qu'elle avait entendu proférer à son père, et dit au vieillard aimable, qui feignait également d'être surpris, que rien n'était comparable au savoir, qu'il mettait l'être le plus simple au-dessus de tous les autres. " Et, comme le dit très-éloquemment Cicéron, ajouta-t-elle avec enthousiasme: *stulta sum deridicula.*" A ces mots, tous les gens instruits qui assistaient au dîner la regardent avec stupéfaction: chacun d'eux, retenant un éclat de rire, garde un silence que Mélanie prend encore pour l'effet de l'admiration qu'elle inspire. " Vous avez lu ce passage dans Cicéron ? lui dit le savant placé à sa gauche.—Oui, Monsieur dans Cicéron.—Et où cela, s'il vous plaît ?—Dans son *Art poétique.*" Le vieux savant réprimait, ainsi que tout le monde, un nouvel éclat de rire. " Je ne cite jamais infidèlement, reprit Mélanie d'un ton grave et doctoral; oui, Messieurs, ce

passage est de *Cicéron*, et fait partie de son *Art poétique*, à l'endroit où, faisant l'éloge de la science, il dit: "*Stulta sum deridicula...*" *La science donne le droit de rire de tout.*—Etes-vous bien sûre, Mademoiselle, lui dit le savant aimable, souriant malgré lui, que ce soit la traduction de l'adage latin que vous venez de citer?—Très-sure, Monsieur, répondit Mélanie avec assurance, et je vais vous le traduire: *Stulta*, la science, *sum*, donne, *cula*, le droit, *deridi*, de rire de tout......" Les convives, et jusqu'à M. de Saint-Lambert lui-même, ne purent en ce moment s'empêcher de rire aux éclats: ce qui commençait à faire croire à Mélanie qu'elle s'était trompée: et la voilà qui recommence et répète mot à mot la traduction du passage latin; et chacun de recommencer à rire de la jeune pédante. "Je ne vois pas, reprit-elle encore, ce que peut avoir de risible la belle maxime de *Cicéron:* quant à moi, je la prends pour devise, et je jure de n'en jamais changer.—Ce serait bien dommage, lui dit affectueusement le vieillard qu'elle avait à sa droite.—Je le crains pour vous, lui dit brusquement l'autre vieillard. Eh! ne voyez-vous pas que depuis une demi-heure on rit à vos dépens. Vous ne comprenez pas, je le vois bien, ce que signifie votre *Stulta sum deridicula;* je vais, moi, vous en donner l'exacte traduction: écoutez bien....*Sum*, je suis, *stulta*, une sotte, *deridicula*, trés-ridicule....—Qu'entends-je! et me serais-je en effet abusée à ce point? dit Mélanie d'une voix altérée.—Oui, Mademoiselle, cela veut dire: *Je suis une sotte très-ridicule.* Demandez plutôt à tous ceux qui savent le latin.—J'avais bien raison de vous dire, reprit doucement l'autre vieillard, qu'il serait dommage que ce fût là votre devise.—Quoi!

mon père, balbutia Mélanie en portant sur M. de Saint-Lambert des yeux égarés, serait-il bien possible...?—On vous a dit la vérité, ma fille," répondit-il avec fermeté, en portant à son tour sur elle le regard le plus sévère. Mélanie comprit, à cette réponse foudroyante, que son père avait eu l'intention formelle de la corriger d'un ridicule qui blessait à-la-fois sa modestie et la tendresse qu'il lui portait. Elle sentit que les prétentions littéraires, et surtout la manie des citations, sont impardonnables dans une femme; et que, lorsque ses goûts ou un penchant irrésistible en ont fait une savante véritable, loin d'en faire parade, son premier devoir, son plus grand soin doit être de le cacher à tout le monde.

## LE DRAGON DE VINCENNES.

Si la pruderie et la prétention déplaisent dans une femme, l'ignorance et la brusquerie sont encore plus révoltantes. La nature a donné à chaque sexe les attributs qui lui conviennent. Elle a tracé le sentier qu'il était permis à chacun de prendre, et marqué la limite qu'il ne peut dépasser.

Le plus bel ornement de la grâce et de la beauté, c'est la décence qui en double tous les charmes: la timidité même semble être un attrait inséparable de l'adolescence.

M. de Francastel, ancien officier du génie, était rentré en France après de longs voyages d'outre-mer, qui l'avaient retenu séparé de sa famille pendant plus de dix ans. Il habitait, depuis peu de temps, une belle maison de campagne, située près le château de Vincennes; il y jouissait en paix d'une honnête fortune, prix de ses longs

services, et cherchait à réparer les vices d'éducation dans Cornélie, sa fille unique, qui se trouvait loin d'être digne du nom respectable qu'elle portait. Privée de sa mère peu de temps après le départ de M. de Francastel, et alors âgée à peine de quatre ans, elle avait été confiée aux soins d'une ancienne femme de charge, épouse d'un des gardiens du château de Vincennes. Elevée pour ainsi dire jusqu'à l'âge de quartorze ans dans un corps-de-garde, et au milieu des jurons militaires, elle fut, dès l'enfance, accoutumée à une brusquerie si prononcée, à des expressions si étranges, que, malgré tous les soins qu'avait pu prendre depuis son retour M. de Francastel, il ne pouvait effacer la trace des premières impressions de sa fille, ni la corriger de toutes les escapades auxquelles elle était accoutumée. On la voyait sans cesse porter des fardeaux pesans, se disputer avec les enfans du village, les colleter, les terrasser, et rentrer chez elle sans coiffure, les cheveux en désordre, sa robe crottée, et son fichu en lambeaux. Tantôt elle gravissait sur les collines les plus escarpées, grimpait sur les murailles et sur les arbres les plus élevés, afin d'y dérober des fruits sauvages ou les nids des oiseaux; tantôt elle s'occupait dans la basse-cour à charger du terreau, à le porter dans les jardins, où, la bêche à la main, elle piochait, arrachait et culbutait tout ce qui s'offrait à sa vue. Tantôt elle entrait aux écuries, préparait elle-même la litière, vannait l'avoine, tourmentait les chevaux, les montait à cru, et les conduisait ensuite au galop dans tous les environs, jurant par-ci, riant par-là. Enfin elle s'était fait une telle réputation, qu'on ne l'appelait plus que *le Dragon de Vincennes.*

A travers cette brusquerie et tant d'extravagances on remarquait dans Cornélie les premières qualités du cœur,

qui souvent faisaient excuser la rudesse et l'impétuosité de son caractère. S'élevait-il dans le village quelque dispute, aussitôt elle s'y mêlait, se mettait du côté du plus faible, et par sa hardiesse et la vivacité de ses expressions elle parvenait presque toujours à une réconciliation complète. Quelque malheureux était-il malade, estropié, hors d'état de travailler, Cornélie allait auprès de lui, portant tout ce qui lui était nécessaire; et plus d'une fois on la vit se dépouiller de ses propres vêtemens pour en revêtir l'indigence, ou panser quelque blessure. Si, dans ses courses qu'elle faisait presque toujours vêtue en homme ou en amazone, un fusil de chasse à la main, la carnassière sur le dos, elle rencontrait une voiture engagée dans une ornière profonde, elle poussait à la roue, au risque de se crotter de la tête aux pieds, de s'écorcher les mains et de se fouler un bras. Si quelque jeune pâtre avait perdu dans l'immense bois de Vincennes une génisse ou quelques moutons confiés à sa garde, elle se joignait à lui, parcourait toutes les issues du bois, qu'elle connaissait mieux que personne, et ne rentrait qu'après avoir reconduit à l'étable l'animal dont la perte momentanée avait causé tant de chagrin. En un mot, c'était un mélange inconcevable de douceur et de brusquerie, de patience et de vivacité. Autant ses manières et son langage repoussaient au premier abord, autant sa bonté, son dévouement et sa franchise lui conciliaient tous les cœurs. Sa figure, quoique brunie par les rayons du soleil et les marches forcées qu'elle faisait chaque jour, était d'une régularité remarquable, et surtout d'une expression dont le cœur ne pouvait se défendre. Sa taille était svelte et majestueuse, son maintien noble et imposant. L'exercice continuel qu'elle faisait avait tellement augmenté les forces qu'elle avait

reçues de la nature, que, à peine parvenue à l'adolescence, elle paraissait être dans la force de l'âge.

M. de Francastel employait vainement tous les moyens imaginables pour dompter le caractère étrange de sa fille, si peu compatible avec son sexe. La mettait-il dans les meilleures maisons d'éducation, bientôt elle escaladait les murs des jardins, et revenait à Vincennes. Prenait-il chez lui quelque institutrice aimable et imposante, Cornélie se moquait d'elle, et trouvait toujours le moyen de se soustraire à sa vigilance. La faisait-on suivre par quelque domestique, elle se plaisait à l'égarer dans les bois, et lui faisait faire des marches si longues, qu'il était forcé de s'arrêter, et la perdait de vue aussitôt. Chasser, bêcher, courir, charger des bêtes de somme, et se porter partout où l'appelait la bienfaisance telles étaient les uniques occupations du *Dragon de Vincennes.* Le travail de l'aiguille, les instrumens, la danse, et surtout la moindre étude, tout cela n'était qu'un fléau insupportable, auquel Cornélie ne pouvait s'assujettir. Aussi, quoiqu'au moment d'atteindre à sa quinzième année, elle était de l'ignorance la plus absolue, et ne savait même pas lire.

M. de Francastel, après avoir usé de toutes les remontrances, et lui avoir donné tous les avis qu'avait pu lui inspirer l'amour paternel, résolut d'attendre tout du temps et de la réflexion. Il feignit de livrer Cornélie à elle-même, et de rire tout le premier des espiégleries sans nombre et des escapades de celle qu'il appelait lui-même *le Dragon de Vincennes.*

Le destin, qui souvent nous sert mieux que les projets le plus habilement préparés, vint au secours de ce tendre père, et lui procura l'occasion de combattre avec succès les habitudes soldatesques de sa fille. Depuis plusieurs

mois le château de Vincennes était redevenu prison d'Etat. Placé au milieu d'une plaine immense et fertile, attenant une espèce de forêt entourée des plus riches villages, il offrait aux infortunés que les grands intérêts de l'Etat privaient de leur liberté, un air pur, un vaste horizon, un aspect vivifiant, en un mot tout ce qui peut diminuer les tourmens de la captivité.

Un soir que Cornélie revenait de chasser dans le bois de Vincennes, portant dans sa carnassière un levraut, six cailles et deux perdrix, elle aperçut, en passant au pied de la grande tour du château, un petit panier de jonc qui descendait à travers les barreaux d'un des œils-de-bœuf, le long de la muraille, au moyen de plusieurs bandelettes de toile nouées les unes aux autres. Elle s'arrête, attend que le panier soit à sa portée, regarde dedans, et aperçoit un billet dont elle se saisit avec avidité. " Sans doute, se dit-elle, c'est un service pressé qu'on réclame, ou peut-être un avis important qu'on voudrait faire donner à quelqu'un....Morbleu...! faut-il que je ne sache pas lire!....à mon âge, moi, la fille d'un ancien capitaine du génie! Oh! c'est bien en ce moment que je maudis ma paresse et ma mauvaise tête!....Et peut-être le malheureux prisonnier qui réclame mon assistance n'a-t-il qu'une minute, qu'un seul instant....Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire....!"

Entraînée par la singularité de cette aventure, et plus encore par son penchant naturel à obliger, Cornélie, réfléchissant, malgré son étourderie, qu'il serait dangereux de commettre la moindre indiscrétion dans une pareille circonstance, résolut de ne révéler son secret et de ne faire lire l'écrit qu'à son père. Elle se rend donc à la hâte auprès de lui, et raconte ce qui vient de se passer.

M. de Francastel prend le billet des mains de sa fille et lit ces mots : " Un ancien officier général peut-il espérer que vous aurez le courage de lui rendre un service important ?—Oui, parbleu ! j'aurai ce courage-là, s'écria Cornélie avec la plus vive impression.—Répondez-moi, de grâce, au bas de ce billet ; et, pour signal, tirez doucement le panier qui me remontera votre réponse.—Eh ! vite, mon père, écris en mon nom : " *Comptez sur moi.*"—Un moment, ma fille : secourir les malheureux est un devoir sacré sans doute ; mais favoriser un prisonnier d'Etat, sans le connaître, sans savoir ce qu'il projette, ce qu'il exige. . .—Et qu'importe ? reprit Cornélie plus vivement encore ; il dit qu'il a besoin de moi, qu'il s'agit d'un service important : comment résister à cela ? Et puis il se dit un vieillard ; c'est si respectable ! Figure-toi, mon père, être à la place de cet officier général : ne serais-tu pas affligé d'un refus aussi dur, aussi désespérant ? N'empêche pas que ta fille fasse une bonne action. Réponds vite, je t'en supplie. Ah ! que ne puis-je le faire moi-même !. . .Ventrebleu ! faut-il que je ne sache ni lire ni écrire !"

M. de Francastel, séduit par l'élan généreux du *Dragon de Vincennes*, et méditant un projet qui pourrait faire sur sa fille la plus forte impression, se détermina donc à tracer au bas du billet ce que désirait Cornélie, qui retourna à toutes jambes au bas de la grande tour, et suivit ponctuellement ce qu'avait indiqué le prisonnier.

Le petit panier remonte aussitôt, et peu d'instans après il redescend de la même manière, contenant un paquet sous cachet volant, que Cornélie porte de nouveau à son père. Sur le dessus, ces mots venaient d'être tracés au crayon : " Lisez, et que le Ciel vous récom-

pense.... !" M. de Francastel défait à l'instant le paquet, qui contenait le portrait en miniature d'un vieillard respectable, en uniforme de général; à ce portrait était jointe une lettre conçue en ces termes :

" MA CHÈRE FILLE.

" Un de nos prisonniers vient d'achever ce portrait, " que je comptais te remettre à notre première entrevue; " mais ta longue maladie m'ayant jusqu'aujourd'hui " privé de ce bonheur, j'ai voulu qu'il te fût remis pour " l'anniversaire de ta naissance. Puissé-je n'être pas " trompé dans mon espoir! Les moyens que j'ai em- " ployés tiennent du prodige : quelque impénétrable que " soit la forteresse où je suis enfermé, il rôde quelque- " fois des anges protecteurs des malheureux, et c'est un " de ces anges-là qui veut bien être auprès de toi mon " interprète. Bénis-le, comme je le fais; baise mille " fois ton vieux père dans ce portrait, aime-le toujours; " prends courage, et crois que sous un monarque équita- " ble l'innocence triomphe tôt ou tard de la calomnie.

Le général S***."

Au bas était écrit, par *post-scriptum :* " Je manque " de livres, et n'aî plus ni fleurs ni fruits.. " L'adresse était : " A madame la comtesse de***, rue Saint-Do- " minique, n° 14."

" Je monte à cheval, et j'y cours, dit aussitôt Cornélie. —Doucement, ma fille; n'oubliez pas qu'une seule imprudence pourrait perdre votre protégé et nous deux avec lui. Je connais votre étourderie. Cette comtesse, dont nous ignorons encore le nom, exige qu'on l'aborde avec précaution, qu'on ménage son état et sa sensibilité: c'est moi seul qui ferai le message.—Je te reconnais bien là, répondit Cornélie, en le couvrant de baisers. Va,

mon bon père, va rendre le bonheur et la vie à la fille de mon cher prisonnier ; moi, pendant ce temps-là, je vais lui porter tout ce qui lui est nécessaire."

A peine M. de Francastel fut-il parti seul pour Paris, que Cornélie courut à la hâte cueillir les plus belles fleurs et les meilleurs fruits, auxquels elle joignit plusieurs livres qu'elle fut prendre dans la bibliothèque de son père, et s'empressa d'aller remettre le tout au prisonnier, qui, descendant à plusieurs reprises le petit panier, se trouva amplement pourvu de tout ce qu'il désirait ; mais comme l'ignorance du *Dragon de Vincennes* égalait la bonté de son cœur, le pauvre reclus ne trouva dans les livres qui lui étaient offerts pour charmer ses loisirs, que le *Traité du Blason*, l'*Almanack impérial* et *les Comptes-faits de Barême*. La jeune étourdie avait pris indistinctement les premiers volumes qui s'étaient trouvés sous sa main. Le prisonnier ne pouvait revenir de sa surprise ; il crut d'abord qu'on voulait le plaisanter, et commençait à craindre d'avoir mal placé sa confiance. Cependant, lorsqu'il considérait la beauté des fruits et le choix des fleurs qui accompagnaient cette étrange collection, il ne pouvait douter du zèle et de l'intérêt qu'il avait inspiré.

Cornélie, s'imaginant avoir rempli tous les vœux de son cher prisonnier, était rentrée chez elle heureuse de ce qu'elle venait de faire. M. de Francastel ne tarda pas à revenir de Paris, et fit partager à sa fille toute l'ivresse qu'il avait ressentie dans son message, toutes les bénédictions dont on l'avait comblé. Il était porteur d'une lettre pour le vieux général, que Cornélie se chargea de lui porter le lendemain au soir, à l'heure accoutumée, se promettant bien d'accompagner ce trésor de fruits choisis et de fleurs nouvelles.

M. de Francastel, qui pendant son absence avait ré-

fléchi sur le projet qu'il formait d'amener Cornélie à la douceur et à la décence, qui sont l'apanage et le premier ornement de son sexe, ne s'occupa plus qu'à suivre son plan. Admis, comme ancien militaire distingué, dans la société du gouverneur de Vincennes, il profita du temps que Cornélie passait au pied de la grande tour, pour aller se concerter avec ce gouverneur, et le prier de seconder ses desseins. De quels efforts, de quels sacrifices n'est pas capable le cœur d'un père !

Cornélie, après avoir fait ses offrandes, et remis dans le panier la lettre que son père lui avait donnée, rentra plus joyeuse et plus folle que jamais, portant sous ses bras cinq à six volumes que lui avait descendus le prisonnier, et auxquels était joint ce petit billet, que lut M. de Francastel :

" Je vous rends les livres que vous m'avez donnés à " lire. Je suis trop vieux pour m'instruire dans le *blason*, " et n'ai point de *comptes* à rendre."

Cette énigme fut bientôt éclaircie par M. de Francastel, qui, examinant les différens volumes que Cornélie rapportait en triomphe, ne put retenir plusieurs éclats de rire, et lui fit connaître combien était ridicule la lecture qu'elle avait procurée à son respectable protégé. " Quoi ! disait Cornélie, rouge de dépit et de honte, j'ai pu offrir à cet honorable vieillard un *Almanach* et *les Comptes de Barême !* Il aura dû croire que je voulais insulter à son malheur. Morbleu ! faut-il que je ne sache pas lire !"— Ce n'est pas ma faute, répondit M. de Francastel d'un ton très-marqué ; j'ai employé tout ce que la patience et la tendresse paternelle peuvent inventer pour t'arracher à l'ignorance, et te soustraire au néant où tu te plonges à

jamais.—Oh ! reprit Cornélie, ne te fâche pas, mon bon petit père ; on sait bien que tu n'as aucun reproche à te faire de mon défaut d'éducation. Il est pénible pour toi, il est révoltant pour tout le monde : je commence à m'en apercevoir. Oh ! si je pouvais réparer le temps perdu ! si mon cœur pouvait une fois commander à ma tête.... !" Ces paroles, prononcées avec tout l'élan de la franchise et du repentir, furent pour M. de Francastel d'un heureux présage, et le firent persister plus encore dans la grande entreprise qu'il avait méditée.

Le lendemain, en déjeunant avec sa fille, il s'entretenait de l'aventure de la veille, et déjà ils commençaient à discourir tous les deux sur les jouissances que procure une éducation soignée, et surtout sur les qualités les plus essentielles dans une femme, lorsque le gouverneur du château, entrant d'un air sombre et mystérieux, demanda à leur parler en particulier.

Dès qu'on eut fermé toutes les portes, le gouverneur leur annonça que c'était avec regret qu'il leur communiquait les ordres qu'il venait de recevoir. Tirant alors un papier de dessous sa veste, il le remit à M. de Francastel, qui, jouant à son tour le trouble et la confusion, lut ce qui suit :

" D'après les renseignemens qui nous ont été donnés
" sur la conduite de l'ancien capitaine du génie, le sieur
" de Francastel, qui, au mépris de l'ordre public, com-
" munique secrètement avec les prisonniers d'Etat de
" Vincennes, se charge de lettres secrètes pour Paris, en
" fait remettre les réponses par la demoiselle Cornélie de
" Francastel, sa fille, qui notamment a été vue, hier au
" soir, déposant plusieurs effets dans un panier qu'on
" hissait au haut de la grande tour, ordonnons au gouver-

“ neur de Vincennes de s'assurer de la personne des
“ sieur et demoiselle de Francastel, de les déposer dans
“ ladite forteresse, et de les y tenir au secret jusqu'à plus
“ ample information.

“ *Le Ministre de la Guerre.*”

“ Est-ce donc un crime, s'écria Cornélie, avec des yeux étincelans, de secourir un vieillard vénérable, de protéger une victime de la calomnie ?. . . . D'ailleurs je suis seule coupable, et mon père ne doit pas être puni de ce que j'ai fait, de ce que je suis prète à faire encore.—A quoi sert de nier que je suis ton complice ? répondit M. de Francastel, jouant la résignation. Rien n'échappe à l'œil vigilant du Gouvernement. Il n'est que trop vrai que j'ai porté moi-même à Paris la lettre et le portrait ; et, comme ancien militaire, j'ai commis une faute dont je saurai supporter le châtiment avec courage. M. le Gouverneur, je suis prêt à vous suivre.—Toi, en prison, mon père ! et je le souffrirais ! Ventrebleu ! si je prends une arme !. .—Point de violence, Mademoiselle, reprit le gouverneur, ou je me verrais contraint d'employer la force, et de faire une esclandre que je viens vous proposer d'éviter.—Comment cela ? lui dit M. de Francastel.—Il vous sera facile, reprit le gouverneur, de prétexter un voyage que vous avez ordre de faire pour visiter plusieurs places fortes de la France ; vous ajouterez que vous emmenez Mademoiselle avec vous. Vous partirez en effet aux yeux de tout Vincennes ; vous vous arrêterez à Paris, et cette nuit, à onze heures précises, vous vous rendrez au château, où je vous attends tous les deux. Je compte assez sur votre loyauté, M. de Francastel, pour vous faire, jusqu'à ce moment, mon prisonnier sur parole.—Croyez, reprit le capitaine en lui

serrant la main, que je serai fidèle à la remplir ; et recevez tous mes remercîmens de l'intérêt et du zèle que vous me témoignez en cette circonstance.—Ainsi donc, à onze heures précises ! ajouta le gouverneur en sortant. Je me trouverai moi-même au premier guichet de la forteresse, et vous conduirai, sans qu'on sache qui vous êtes, dans l'appartement qui vous sera préparé."

Cornélie, se trouvant seule avec son père, ne put s'empêcher de se livrer à tout son désespoir... Et c'est moi, lui disait-elle, qui, pour prix de ta tendresse et de tes soins, te prive de ta liberté, t'arrache de cette habitation délicieuse, à tes habitudes chéries; c'est moi qui te réduis à un esclavage qui peut-être abrégera tes jours ! Je me suis retenue de pleurer devant ce maudit gouverneur, pour lui prouver que j'ai, comme toi, de la force et du courage; mais je sens mon cœur qui s'oppresse ; des larmes s'échappent malgré moi de mes yeux; le remords, la surprise et la rage...Oh ! mon père, mon bon père, ce que je souffre est inexprimable.—Il faut bien se soumettre aux coups du sort, lui répondit M. de Francastel, en déguisant tout ce qui se passait dans son cœur. J'étais loin de m'attendre en effet qu'à soixante et un ans passés, après mes longs et honorables services, je serais confondu parmi ceux qui trahissent leur prince et la patrie.... Mais écartons ces idées déchirantes, et ne songeons qu'aux préparatifs de notre départ."

Cornélie, baignée de pleurs, réunit à la hâte tout ce qui lui était nécessaire. M. de Francastel, qui suivait tous les mouvemens de sa fille, fit, de son côté, préparer la vache de sa voiture de voyage, commanda des chevaux de poste, annonça à ses gens et dans tout le voisinage qu'il allait visiter un grand nombre de places fortes, ainsi qu'il en était convenu avec le gouverneur ; et le soir, à

l'heure indiquée, il revint au château de Vincennes avec Cornélie. Elle passa la première nuit de sa captivité dans la plus cruelle agitation, se reprochant sans cesse l'emprisonnement de son père, qu'elle se promit bien de ne pas quitter un seul instant.

Le lendemain matin, dès que M. de Francastel fut éveillé, il s'approcha du lit de sa fille, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et chercha à calmer sa douleur et les remords dont elle paraissait accablée. "Non, s'écriait Cornélie, je ne me consolerai jamais d'avoir privé mon digne père de sa liberté.—Il ne tient qu'à toi, ma fille, de m'en dédommager amplement, et de me faire bénir mon esclavage. Laisse-moi t'arracher à l'ignorance étrange où tu es restée jusqu'aujourd'hui : employons à l'étude tout le temps que nous passerons dans cette forteresse ; et je te promets qu'au milieu de ces épaisses murailles nous trouverons des plaisirs vrais, et un ample adoucissement aux coups dont le sort vient de nous frapper.—Tu préviens mes désirs les plus chers, répondit Cornélie en l'embrassant mille fois : aujourd'hui je suis ton écolière soumise et obéissante ; oui, je veux réparer tous mes torts, devenir digne d'être ta fille, et te rendre, au sein même de la captivité, le plus heureux des pères."

Cornélie remplit fidèlement sa promesse ; les *morbleu*, les *ventrebleu*, et autres expressions semblables, qui lui échappaient à tout moment, ne vinrent plus souiller ses lèvres de rose. Ses habits d'homme, et jusqu'à celui d'amazone, furent remplacés par une mise décente et analogue à son sexe. En moins de trois mois elle apprit à lire et à écrire : et bientôt après, se livrant à l'étude de l'histoire, de la langue et de la mythologie, elle y fit des progrès d'autant plus rapides, qu'à chaque instant elle y

découvrait de nouvelles jouissances dont elle avait été privée. Peu à peu son maintien devint noble et modeste, ses manières gracieuses, sa voix douce et insinuante. Enfin en six mois de temps elle agrandit son âme, orna son esprit, et se trouva pour ainsi dire créée une seconde fois.

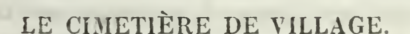
Cependant le gouverneur ayant annoncé qu'il avait ordre d'adoucir, autant que possible, la captivité de monsieur et de mademoiselle de Francastel, leur procurait les distractions les plus agréables, tantôt en leur accordant la liberté de se promener dans les jardins du château, tantôt en les admettant dans les réunions brillantes qui souvent avaient lieu dans son pavillon, et dans lesquelles Cornélie prenait insensiblement l'usage et les manières du grand monde. Ce qui surtout la flatta le plus, c'est que, à force d'instances, elle eut le bonheur de voir et de connaître le respectable prisonnier à qui elle avait prodigué tous ses soins. Celui-ci, convaincu qu'il était la cause de la détention de Cornélie et de celle de son digne père, ne pouvait trouver d'expressions pour leur témoigner son chagrin et sa reconnaissance. Ce qui l'étonnait surtout, c'est que, pour un seul billet et l'envoi d'un simple portrait, on eût aussi mal récompensé l'élan généreux de la jeune personne, et fait rejaillir sur son vénérable père l'effet d'une action qui, selon lui, n'avait rien de blâmable, et dont le souvenir resterait toujours gravé dans son cœur.

Le gouverneur ne répondait à toutes ces plaintes que par le silence, et par un sourire qu'il réprimait aussitôt. Il laissait le général de S*** communiquer tous les jours avec monsieur et mademoiselle de Francastel. L'instruction profonde et l'amabilité de ce vieillard secondèrent les soins de M. de Francastel, et contribuèrent beaucoup à perfectionner Cornélie, que le général ap-

pelait *sa chère victime ;* il ne cessait de lui prodiguer toutes les marques du plus tendre attachement. Enfin, au bout de quelques mois encore, l'innocence de cet officier général fut reconnue par le chef suprême de l'état, ainsi qu'il l'avait prédit, et le gouverneur vint annoncer avec joie à cet honorable vieillard la liberté qu'on lui avait ordonné de lui rendre sur-le-champ. " Croyez, mes bons amis, dit le général de S*** à monsieur et mademoiselle de Francastel, croyez bien que le premier usage que je vais faire de la justice qui m'est rendue sera de solliciter en votre faveur et d'obtenir votre délivrance.—On a prévenu vos désirs, lui répondit le gouverneur : j'ai également l'ordre de ne plus retenir ici monsieur et mademoiselle de Francastel.—Qu'entends-je ? s'écria Cornélie ; mon bon père ne serait plus privé de sa liberté !—Il ne le fut jamais, reprit le gouverneur ; c'est sa tendresse pour vous qui l'a fait mon prisonnier. Certain qu'il ne pourrait jamais dompter votre caractère et détruire les fâcheuses impressions de votre enfance tant que vous seriez dans le monde, il profita de votre aventure avec le général pour prétexter, de concert avec moi, un ordre supérieur ; et renonçant à toutes les délices de sa belle habitation, au commerce de ses amis, à son existence toute entière, il a eu le courage de venir s'enfermer avec vous pour développer les heureuses qualités de votre âme, et vous rendre digne du nom que vous portez.... " A peine le gouverneur avait-il fait cette étonnante révélation, que Cornélie, éperdue de saisissement et d'admiration, tombe dans les bras de son père, respirant à peine, et ne pouvant prononcer que ces mots entrecoupés : " A ton âge !.. supporter pour moi un pareil esclavage !.. O mon père !..

mon ami !.. ô mon dieu tutélaire ; que ne te dois-je pas ! —J'ai le prix de tous mes sacrifices, s'écriait M. de Francastel, en la couvrant de ses baisers et de ses larmes : j'ai vaincu les habitudes de ton enfance, je t'ai rammenée aux vertus aimables qui caractérisent ton sexe, j'ai développé les qualités que tu avais reçues de la nature ; en un mot je suis maintenant heureux et fier d'être ton père. Crois-moi, ma Cornélie, cette année d'esclavage est la plus belle de ma vie."

Le général de S*** joignit ses félicitations à celles du gouverneur, et se promit de citer partout cette preuve mémorable et touchante de l'amour paternel. Il voua pour jamais la plus tendre amitié à M. de Francastel, et lui offrit pour gendre son fils unique, déjà très-avancé dans la carrière des armes. Cornélie, chaque jour plus émue de ce que son père avait fait pour elle, se livrait, avec tout l'élan de la reconnaissance, à l'étude des sciences et des arts. Le gouverneur s'applaudit d'avoir secondé M. de Francastel dans une aussi heureuse entreprise, et fut son ami jusqu'à la mort, enfin ce digne et excellent père recueillait partout les plus douces félicitations : et entendant citer Cornélie comme un modèle de grâce et de douceur, il disait, en attachant sur elle ses regards satisfaits : " Qui croirait que c'était là *le Dragon de Vincennes.*



## LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

---

Monsieur de Vandermont, l'un des juges les plus distingués des tribunaux de Paris, unissait aux qualités d'un

magistrat intègre et éclairé des talens littéraires qui le faisaient honorer et chérir. De toutes les faveurs dont l'avait comblé la fortune, la plus douce et la plus chère, était le fruit d'une heureuse union qui faisait le charme de sa vie. Nisa joignait aux attraits de sa mère, dont elle était l'image fidèle, le son de voix pénétrant, l'égalité de caractère, et surtout la séduisante urbanité qu'on remarquait dans M. de Vandermont. Tant de qualités naturelles se trouvaient embellies dans Nisa par tous les avantages d'une éducation brillante et soignée. Enfin tout en elle semblait réuni pour faire approuver à ceux qui la voyaient une seule fois le tendre attachement que lui portait son père.

Nisa avait été passer, avec sa mère, une partie du printemps à Dijon, auprès d'un oncle de M. de Vandermont, savant respectable, chez lequel se réunissaient chaque jour les gens les plus instruits de cette ville, si féconde en grands hommes. Dans cette société, composée de sages et de sophistes, il s'élevait de fréquentes discussions sur l'immortalité de l'âme. Elles frappèrent l'imagination ardente de Nisa, qui, n'étant plus sous l'égide paternelle, acheva d'égarer son esprit par la lecture de plusieurs livres qu'elle prenait indistinctement dans la riche bibliothèque de son grand-oncle.

Lorsqu'elle fut de retour à Paris, M. de Vandermont crut s'apercevoir que sa fille était devenue systématique, et qu'elle faisait l'esprit fort. Il dissimula quelque temps, et voulut d'abord s'assurer de ce changement étrange.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les environs de Paris, M. de Vandermont fit adroitement tomber la conversation sur la nécessité de vivre dans ce monde de manière à retrouver le bonheur dans un au-

tre. Nisa, tout-à-fait égarée par les fausses impressions qu'elle avait reçues, avoua franchement à son père qu'elle croyait que tout périssait avec nous; qu'il ne restait rien de cet être chef-d'œuvre du Créateur; et que, d'après cette vérité, on était bien dupe de s'imposer des privations, de craindre, dans un autre monde, la punition du mal, ou d'espérer la récompense du bien qu'on avait fait dans celui-ci. Enfin la jeune philosophe se déclara matérialiste.

M. de Vandermont, renfermant avec prudence dans son sein tout le mal que lui faisait sa fille par une semblable erreur, commença par lui citer mille et mille faits pris dans la nature, consacrés par l'histoire, et rapportés par les hommes les plus éclairés de chaque siècle; il lui fit envisager ensuite tous les malheurs et le bouleversement de l'ordre social que produirait un pareil système: et sans emprunter à cet égard les armes que lui donnaient la morale et la religion, il se borna à retracer à Nisa la sécurité de l'innocent qui périt injustement, la patience et la résignation du malheureux qui souffre, l'espoir consolateur de rejoindre, après la mort, ce que nous avons tant aimé sur la terre; enfin cette douce et inappréciable récompense de nos vertus, cette assurance de jouir dans une autre vie du souvenir honorable que nous laissons après nous. " Crois-tu, ma Nisa, disait M. de Vandermont, que si quelque jour tu pouvais dire: " *Mon père fut un magistrat irréprochable; il sut résister à l'or de l'opulence, aux menaces de l'homme puissant: je me glorifie d'être sa fille....*" Crois-tu que ces mots ne retentiraient pas jusqu'au fond de ma tombe, et ne feraient pas tressaillir mes mânes satisfaits? Tout notre être ne périt donc pas...."

Comme ils discouraient ainsi, leur promenade les conduisit devant le cimetière d'un village, qu'ils jugèrent, à son aspect, devoir être entretenu avec un soin particulier. Les murs étaient recrépis à neuf; au-dessus s'élevaient des cimes de cyprès et de saules pleureurs. L'entrée était ornée d'un bas-relief en marbre blanc, qui représentait le Temps, dont la faulx implacable abattait indistinctement l'humble violette et le cèdre superbe; au bas on lisait cette inscription: " *Rien ne lui échappe.*" Une grille peinte en noir, derrière laquelle se trouvait adaptée une double porte en bois de la même couleur, empêchait tout œil profane de troubler le repos de ce lieu respectable, et semblait n'en permettre l'entrée qu'à ceux qui vénèrent la cendre des morts. Autour de l'enceinte régnait une plantation de peupliers qui, par le doux balancement et la fraîcheur de leur ombrage, annonçaient que là régnait une éternelle paix. En un mot tous les dehors de cette dernière demeure des humains piquaient la curiosité, en même temps qu'ils inspiraient le désir le plus vif d'en connaître l'intérieur.

M. de Vandermont et sa fille, étonnés de trouver au milieu d'un simple village un lieu de repos si habilement établi, tandis que ceux de la capitale sont la plupart indignes des restes révérés qu'ils renferment, s'informèrent à qui l'humanité devait ce dernier hommage. Ils apprirent que cet ancien cimetière, long-temps exposé, comme tant d'autres, à la violation publique, avait changé de forme, et pour ainsi dire de culte, par la mort de la jeune et belle Stella, fille de M. de Claris, propriétaire du château du village. Depuis que ce tendre père avait perdu cet unique espoir de sa vieillesse, il s'était établi le gardien et le cultivateur du coin de

terre où reposait sa fille; lui-même avait construit de ses mains le tombeau de cet ange de douceur et de beauté, dont il n'avait pu, depuis six ans, se séparer un seul jour. Tous les matins, après avoir pris son seul repas de la journée, il venait s'établir dans ce lieu, dépositaire de toutes ses affections, l'ornait de fleurs et d'arbustes, inscrivait sur chaque tombe nouvelle ce qui pouvait donner une juste idée de ce qu'elle renfermait, et ne rentrait au château qu'après le coucher du soleil, tenant à la main une fleur cueillie sur la tombe de sa fille, et paraissant heureux d'avoir passé tout le jour auprès d'elle.

Ces renseignemens excitèrent l'étonnement de Nisa et l'admiration de M. de Vandermont, au point qu'ils voulurent absolument connaître ce monument de l'amour paternel. Ils firent demander à M. de Claris s'il voulait donner à deux étrangers, attirés par les dehors de ce touchant asile de la paix, la permission de le parcourir. Aussitôt la double porte s'ouvrit: un vieux domestique, vêtu de noir, parut à la grille, et demanda à M. de Vandermont comment il se nommait. Celui-ci ajouta à son nom son titre de magistrat, annonça qu'il était avec sa fille, et un instant après ils furent introduits tous les deux dans cet Elysée, dont la culture et les emblêmes prouvaient à quel point la douleur est ingénieuse, et ce que peut sur une âme sensible le souvenir d'un être aimé. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire de plantes rares, de fleurs variées, et d'arbustes odoriférans, se trouvait rassemblé dans ce lieu de repos. Les murs étaient tapissés d'une verdure perpétuelle; une source d'eau pure s'échappait à travers des buissons de rosiers, et formait un ruisseau limpide qui serpentait et se dérobait un instant à la vue, pour la flatter plus encore. On

eût pris, au premier aspect, ce champ de repos pour un parterre émaillé des plus riches couleurs, et l'on ne pouvait croire qu'elles cachassent la pâleur de la mort, les regrets et les larmes.

Au milieu de ce cimetière s'élevait un charmant ermitage, dont l'intérieur formait une chapelle où chacun pouvait faire sa prière. M. de Claris en sortit bientôt, et abordant les deux étrangers, il leur dit avec la plus touchante expression: Vous venez visiter mes ombres chéries; soyez les bien-venus!—C'est un père heureux et fier de l'être, répondit M. de Vandermont, qui hésite encore, Monsieur, et n'ose qu'en tremblant se présenter devant vous avec sa fille.—Je le fus comme vous, repartit M. de Claris d'une voix altérée; tout ce qui peut embellir le titre de père, la nature l'avait réuni dans ma chère Stella....Maintenant vous voyez tout ce qui me reste d'elle...." A ces mots, il leur désigna une tombe de marbre bleuturquin, sur le devant de laquelle on remarquait une étoile d'or. Cette tombe, modelée d'après l'antique, était entourée d'une haie de rosiers blancs, dont les branches enlacées formaient, à cette époque, au-dessus du monument, un berceau de roses sous lesquelles on lisait cette épitaphe:

*Hic*
*Una ex nobis*
*Cecidit.*
" *Une de nous est tombée là.*"

Autour de ces ingénieuses allégories régnait un massif de lilas et de chèvre-feuilles, qui retombaient en voûte au-dessus d'un banc de verdure placé en face de l'étoile d'or. Auprès coulait une source qui vivifiait les fleurs de toute espèce dont cette délicieuse solitude était parfumée.

“ C’est sur ce banc, dit M. de Claris, que je viens me délasser de la culture de cet Elysée ; là, contemplant cette étoile d’or qui brille sur l’azur, je crois voir ma Stella monter au ciel, y faire briller l’éclat de ses vertus et de ses charmes. Bien souvent une habituée de ce bosquet, une jeune fauvette vient y faire résonner son ramage : alors je crois entendre la voix ravissante de ma Stella ; je tends mes bras, et je crois l’embrasser....Mais c’est assez vous entretenir de ma douleur, continua M. de Claris ; venez, et parcourons ensemble les différens monumens que renferme cet asile.—Permettez-nous, lui dit M. de Vandermont, de ne point quitter ce sanctuaire de l’amour paternel sans rendre notre hommage particulier aux mânes de la belle Stella....” En prononçant ces paroles, il cueillît une branche de cyprès en regardant sa fille, et la déposa sur la tombe. Nisa, émue, étonnée, détache aussitôt du bosquet une rose blanche, et s’empresse de la joindre à l’offrande de son père.

Ils s’éloignèrent, les yeux long-temps attachés sur ce riche monument, et suivirent M. de Claris, qui les conduisit à travers une nappe ondoyante de seigle en fleur, au milieu de laquelle s’élevait une butte couverte de tous les attributs de l’agriculture. Sur un soc de charrue, qui dominait ce trophée rustique, on lisait ces mots, dont les lettres étaient formées d’épis de froment :

“ *Il défricha lui seul deux cents arpens de terre.*”

“ Là, dit M. de Claris, repose un de mes anciens fermiers. Après avoir desséché un étang considérable dépendant de ma terre, il le mit en culture, et doubla le prix de sa ferme. J’ai voulu donner à sa mémoire un gage public de ma reconnaissance : tous les ans, au temps de la moisson, je viens, à la tête de sa nombreuse

famille, deposer ici la première gerbe de blé que l'on coupe dans le sol immense que fertilisèrent sa patience et son travail....Venez de ce côté, continua M. de Claris, en leur désignant une autre tombe couverte de verdure, et sur laquelle s'élevaient deux lauriers enlacés. Ici reposent, dans les bras l'un de l'autre, deux frères jumeaux, nés, dans ce village, de pauvres agriculteurs. Tous les deux servaient dans le même régiment; le tendre attachement qu'ils se portaient leur avait fait obtenir de leurs chefs la permission de ne jamais se séparer. Dans les dernières guerres d'Allemagne ils se signalèrent par des prodiges de valeur. L'aîné, s'étant avancé imprudemment pour s'emparer d'un poste ennemi, fut tout-à-coup investi par douze hulans qui fondirent sur lui. Après en avoir terrassé quatre, il allait enfin céder au nombre, lorsque son frère, l'apercevant, s'élance à ses côtés, et, après le combat le plus opiniâtre, les deux frères jumeaux mettent le reste des hulans en pleine déroute, et ont l'honneur d'apporter un drapeau au quartier-général; mais les blessures nombreuses dont ils se trouvèrent atteints les firent bientôt succomber à leurs souffrances: ils expirèrent, à une demi-heure l'un de l'autre, dans le même lit, et se tenant constamment embrassés. J'ai obtenu de leur colonel la permission de faire transporter ici leur dépouille respectable, afin de donner à toute la jeunesse des environs un exemple de l'héroïsme et de l'amitié fraternelle. Ces deux lauriers enlacés en offrent l'heureux emblème, et au bas j'ai gravé moi-même ce que vous lisez:

" *Nés tous les deux ensemble, ils moururent de même.*"

" Mais quelle est, demanda Nisa, cette tombe modeste au bas d'un saule pleureur, et sur laquelle est un

bouquet de fleurs nouvelles ?—C'est, répondit M. de Claris, la dernière demeure d'une femme charmante qui fut autrefois dame de ce village. Tout ce que la grâce, la fraîcheur d'idées et l'amabilité peuvent offrir de charmes, la nature l'avait rassemblé dans cet être adorable. Privée par le destin du bonheur d'être mère, elle s'en vengea constamment en s'établissant l'amie indulgente et tutélaire de la jeunesse. Jusque dans un âge très-avancé son plus grand plaisir fut toujours de se voir entourée d'une troupe folâtre qui lui rappelait le printemps de sa vie. Elle participait à leurs jeux, s'amusait de leurs folies, riait de les voir rire, composait en un mot son bonheur de celui de tous les autres. Aussi la fin de sa carrière fut-elle exempte d'infirmités et de soucis. Elle a quitté ce monde en souriant, et les derniers mots qui expirèrent sur ses lèvres paisibles étaient encore une chose aimable....Elle revit dans une nièce chérie, son élève et sa fille adoptive, qui souvent vient sur sa tombe s'entretenir avec celle qu'elle nommait sa seconde mère. C'est elle qui ce matin a déposé là ce bouquet dont la fraîcheur et la variété donnent une juste idée de celle dont il couvre la tombe. L'époux de cette nièce chérie, homme de lettres, a composé cette épitaphe latine :

"*Nunquâm mater,*
*At flentes liberos reliquit.*"

Ce qui signifie en français :

"*Jamais elle ne fut mère,*
*Et pourtant elle a laissé des enfans qui la pleurent.*"

" Puisqu'elle fut si aimable, dit Nisa, et l'amie de la jeunesse, je veux honorer sa mémoire et lui payer ma

dette...." A ces mots, elle cueillit quelques brins de réséda qu'elle déposa sur la tombe.

" Ci-gît, dit M. de Vandermont, en lisant l'inscription d'un riche et vaste monument en marbre noir, ci-gît très-haute et très-puissante dame Victoire Mériadec, comtesse de...." " Le reste est effacé, continua-t-il, ou se trouve caché par les ronces et les orties qui l'entourent.—Quel contraste frappant ! dit Nisa : là, des fleurs, la verdure, et toutes les marques du souvenir le plus tendre; ici, l'épine menaçante, les chardons repoussans, et tous les signes de l'oubli le plus cruel.—N'en soyez pas surprise, Mademoiselle, répondit M. de Claris; vous voyez l'effet terrible du souvenir que nous laissons après nous. Ce tombeau, monument de l'égoïsme et de l'orgueil, renferme les restes de la feue comtesse d'Arles. Cette femme altière fut le fléau de toute sa famille. Elle possédait la plus belle terre de ces environs, et jouissait de revenus considérables ; mais jamais elle n'en secourut l'indigent, jamais le cri d'un être souffrant n'émut son cœur de bronze. Ses enfans furent tour-à-tour exilés de la maison paternelle; il semblait que le doux nom de mère fût pour elle un outrage. Lorsqu'elle avait assouvi son ostentation, et satisfait avec insolence ce seul penchant de son âme inflexible, elle aimait mieux enfouir l'or qui lui restait, que d'en doter ses enfans, en obliger un ami, en soulager un malheureux. Aussi le Ciel a voulu qu'elle terminât sa vie dans la douleur et l'isolement. Je l'ai vue à sa dernière heure, promenant autour d'elle des yeux sombres et inquiets, remarquant que partout on attendait avec impatience qu'elle eût exhalé le dernier soupir, n'entendant pas le moindre regret, ne découvrant pas une seule larme : ce fut dans les bras de son cocher en livrée qu'elle sortit de ce monde, en

maudissant tous ceux qui l'entouraient, et regrettant surtout de ne pouvoir plus les priver de ses immenses richesses. Sa mort combla de joie ceux qui se partagèrent ses trésors, dont son orgueil avait eu soin d'indiquer l'existence dans son testament, et de désigner les lieux où ils étaient enfouis. Comme cette tombe fastueuse, qu'elle avait ordonnée par ses dernières volontés, était établie dans cette enceinte avant celle de ma fille, j'ai dû la conserver par respect pour les morts; mais voulant qu'elle offrît ici le contraste le plus frappant, je n'ai jamais cultivé la terre infectée des restes de cette femme insensible; je laisse les plantes les plus abjectes couvrir les bas-reliefs de son tombeau superbe et dérober son nom à tous les regards. Qui n'aima rien pendant sa vie mérite bien qu'on le délaisse après sa mort.—Eloignons-nous, dit M. de Vandermont, de cette tombe abandonnée: l'air qu'on y respire fait mal. On dirait que la nature et l'humanité nous défendent d'en approcher.—Dieux! s'écria Nisa en poussant un cri de terreur, j'ai pensé mettre le pied sur un serpent qui se glisse sous ces ronces.—Voilà donc, reprit M. de Vandermont, en soutenant sa fille, voilà le seul être vivant qui vienne visiter les restes de cette malheureuse!

"—Venez, Mademoiselle, dit M. de Claris, en soutenant aussi Nisa, encore pâle et tremblante, venez dissiper votre frayeur, et jouir d'un spectacle digne de vous.... Voyez-vous là-bas, sous ces jeunes peupliers, une tombe de marbre blanc? c'est le dernier asile de toutes les vertus réunies. Là repose, depuis l'été dernier, une jeune dame morte enceinte de son septième enfant: née d'un sang illustre, fille d'un de ces hommes signalés par un mérite éminent, à qui le souverain confie le sort d'une partie de ses états, elle se plaisait à déguiser sa naissance

sous les dehors de la modestie et de la simplicité. Douée d'une figure charmante, qu'embellissait la plus aimable expression, elle comptait pour rien l'avantage d'être jolie, et faisait consister l'art de plaire dans les seules qualités de l'âme. Distinguée par une érudition profonde, un goût exquis, et ce tact délicat des convenances qu'on ne saisit que dans le grand monde, on ne l'entendit jamais se prévaloir de son étonnante supériorité. Paraissait-elle pour la première fois, on croyait voir une adolescente timide, qu'un seul regard fait rougir; parlait-elle, chaque mot était si juste et prononcé avec tant de charme, qu'on eût dit qu'un génie invisible lui dictait tout ce qu'elle disait: c'était à-la-fois Minerve et Sapho sous les traits et le ton naïf d'une simple bachelette.

« —Que vois-je? dit Nisa, en arrivant près de la tombe. Plusieurs volumes de Berquin! un autre de madame de Sévigné!—C'est moi, répondit M. de Claris, qui, d'accord avec le père de cette charmante famille, m'amuse à faire trouver sur ce marbre tout ce qui peut à-la-fois le distraire et l'instruire.—Que cette épitaphe est laconique et touchante! dit à son tour M. de Vandermont, en s'approchant du mausolée: *A demain!*—Oh! que de choses exprimées dans ces deux mots! reprit Nisa, les yeux mouillés: *A demain!*—C'est, répliqua M. de Claris, la devise constante des six enfans qu'a laissés cet ange de bonté, ce modèle accompli des épouses et des mères. Depuis le moment où son époux lui-même eut le pieux courage de déposer sous ce marbre les restes de la compagne fidèle de sa vie, il ne se passe pas un seul jour sans que tous ses jolis enfans ne viennent s'asseoir sur cette tombe, s'y livrer à leurs études, aux épanchemens de leur âge. On croirait, à les voir, que leur mère vit encore parmi eux, et qu'elle

s'occupe de leur bonheur; ils lui parlent, la consultent; ils s'imaginent qu'elle répond à leur voix, qu'elle les blâme ou les approuve, qu'elle les soigne et les caresse. Il faut avoir été, comme moi, témoin de ce spectacle attendrissant pour se faire une juste idée de l'amour filial, et surtout de l'immortalité de l'âme." A ces mots, M. de Vandermont jeta sur Nisa un doux regard, qui semblait lui dire: " Reconnais ton erreur.." La jeune personne, rougissant et baissant les yeux, exprimait toute sa confusion, lorsqu'on entendit frapper plusieurs coups à la porte du cimetière, et peu après on distingua les voix de plusieurs enfans que venait d'introduire le vieux domestique de M. de Claris. " Justement ce sont eux, dit ce dernier à M. de Vandermont : venez avec moi au fond de cette chapelle, et vous pourrez tout à votre aise jouir de la scène touchante dont je vous ai parlé."

A peine se furent-ils éloignés, que les six orphelins entrèrent dans ce lieu de repos comme dans l'appartement de leur mère. La plus âgée des filles, nommée Louise, l'aînée de la famille, donnait la main à deux de ses petits frères ; Charles, l'aîné des garçons, conduisait sa sœur cadette, nommée Anna ; une gouvernante, chargée de veiller sur eux, portait dans ses bras le plus jeune des six, qui commençait à peine à parler.

En arrivant au tombeau, tous les enfans, après avoir baisé le marbre, se prosternèrent autour, et répétèrent après Louise une prière courte, mais dont l'expression était digne du sentiment qui l'inspirait. Aussitôt Charles courut cueillir six boutons de rose, qu'il enlaça autour d'une branche d'éternelle; après avoir déposé sur ce bouquet un baiser respectueux, il vint le placer au sommet de la tombe, en disant: " Voilà ce que papa m'a

chargé de te remettre...." Pendant ce temps-là les trois autres enfans jetaient sur le monument des fleurs de toute espèce; et Louise, qui tenait sur ses genoux le plus jeune, qu'elle avait pris des bras de sa gouvernante, lui apprenait à prononcer ces mots: " Maman... bénis... ton dernier né." Aussitôt Arthur se met à réciter deux fables de La Fontaine ; Charles bêche et passe au râteau le sol qui se trouve au bas de la tombe; il arrose les arbustes et les fleurs qui l'environnent; enfin Louise, après avoir endormi le dernier né dans ses bras, s'empare du volume de madame de Sévigné, en lit plusieurs lettres, et se dit à chaque page: " C'est ainsi qu'écrivait et que pensait ma mère."

Dès que Charles eut fini d'arroser, il vint s'asseoir près de Louise, ouvrit un des volumes de Berquin, et se livra tout entier à cette lecture attachante. Le petit Arthur, qui depuis quelque temps avait fini de réciter ses fables, attendait immobile près de la tombe: peu à peu ses jolis yeux se remplirent de larmes, et des soupirs s'échappaient de sa bouche innocente." " Qu'as-tu, mon petit ami ? lui demanda Louise.—Oh! j'ai bien du chagrin, reprit l'enfant; j'ai récité mes deux fables sans que maman m'ait repris une seul fois; elle m'avait promis un baiser dès que je les lui réciterais sans faute; et ce baiser.... il n'arrive pas.—C'est moi qu'elle a chargée de te le remettre, lui répondit sa sœur en l'embrassant.—Certainement tes baisers sont bien bons, reprit Arthur; mais j'aurais tant de plaisir à revoir maman!—Quand donc reviendra-t-elle avec nous? demandait Georges.—Elle reste bien long-temps dans sa belle maison blanche, dit Anna.—C'est que sans doute elle ne vous entend pas, leur répondit Charles en soupirant.—Hé bien! dit Arthur à Georges et à sa petite

sœur, appelons-la tous les trois ensemble; peut-être qu'elle nous répondra." Et les voilà qui crient tous à-la-fois : " Maman ! chère maman ! c'est nous : réveille-toi, nous te caresserons tant ! Nous serons si sages !—Plus bas, mes enfans, plus bas, je vous en prie, leur dit Louise, ne pouvant résister à l'émotion qu'elle éprouvait : maman dort ; ne la réveillez pas.—Elle dort toujours quand nous venons la voir, repri Anna.—Hé bien ! dit Georges, descendons dans sa maison blanche, et nous la ramènerons.—Vous, descendre où est maman ! s'écria Louise involontairement. Chers petits, vous êtes encore si jeunes !. . . .Mais je crois qu'en effet elle s'est éveillée à vos cris: je l'entends qui vous parle ; écoutez !. . Aussitôt régna le plus profond silence, et la jeune personne, s'adressant aux enfans, feignit de leur répéter ces mots de la part de leur mère : " Nous nous reverrons. . . . oui, chers petits, nous nous retrouverons. . . . ; mais jusqu'à ce moment ne cherchez point à me voir, et contentez-vous de m'entendre par la voix de votre sœur.—Nous t'obéirons, maman, répondirent-ils avec respect, et tombant à genoux, leurs petites mains tendues vers le ciel. . . . " Mais dit Arthur, tu me promets bien de revenir nous voir sitôt que je saurai par cœur tout mon La Fontaine ?—Et moi, dit Georges, dès que je lirai mon Berquin tout courant, comme mon frère Charles. Et moi, dit Anna, sitôt que je saurai faire des chemises pour les pauvres du village : oh ! comme je vais travailler !—Comme je vais apprendre vite !—Comme je vais étudier.—A demain, chère maman. . A demain, dit Charles, et, baisant le bouquet qu'il avait déposé sur la tombe, il ajouta : " Je vais rendre à papa ce baiser de ta part.—A demain, dit à son tour Louise : te représenter au sein de ta fa-

mille est une tâche au-dessus de mes forces; ô ma mère! guide mes pas, environne-moi de ton ombre tutélaire, et peut-être un jour serai-je digne de toi ...." En achevant ces mots elle rejoignit ses frères; tous sortirent de l'Elysée en tournant souvent la tête du côté de la tombe, et en répétant jusqu'à la porte: " A demain!"

M. de Vandermont et Nisa, émus, surpris de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, remercièrent M. de Claris de toutes les jouissances qu'il leur avait procurées, et sortirent aussitôt, laissant ce respectable vieillard auprès du tombeau de sa fille.

" Hé bien! dit le célèbre magistrat, dès qu'il fut sorti de ce lieu de repos, crois-tu toujours, ma Nisa, que notre âme périt toute entière? Crois-tu qu'il ne reste rien de cet être invisible qui nous fait penser, agir, et dont la sublime essence est le chef-d'œuvre du Créateur? —Oh! mon père, lui répondit Nisa encore toute émue, dans quelle erreur on m'avait jetée! qu'il m'est doux de pouvoir ajouter à tes bienfaits celui de m'avoir ramenée dans le chemin de la vérité! De quel bonheur, de quel espoir j'eusse été privée sans tes bontés, sans tes leçons!....Ce serpent qui rampe et siffle autour de la tombe de cette marâtre orgueilleuse, et ces touchans hommages rendus par ces jolis enfans à une mère adorée, ne sortiront jamais de mon souvenir: j'ai cru l'entendre, j'ai cru la voir au milieu de sa nombreuse famille....Oui, oui, notre âme est immortelle.

"—J'étais bien sûr de ce prompt retour, reprit M. de Vandermont, et je rends grâce à la Providence de m'avoir secondé aussi heureusement. Souviens-toi bien, ma fille, qu'une femme sensée ne doit jamais embrasser aucun système; garde-toi des sophistes, surtout des livres

livres dangereux ; et quand je ne serai plus, viens à ton tour jeter quelques fleurs sur ma tombe : elle te convaincra de nouveau que tout ne périt pas avec nous."



## LES SŒURS DE LAIT.

Monsieur de Beauregard, attaché à l'ambassade de France près la cour de Russie, veuf depuis plusieurs années, avait confié l'éducation de Léonore, sa fille, à madame de Clermont, l'une de ses parentes. Cette dame possédait une terre considérable près d'un village du pays de Caux, où Léonore avait été nourrie par une riche fermière à qui M. de Beauregard avait autrefois rendu d'importans services. Cette digne et excellente femme, nommée Suzanne, avait allaité Léonore en même temps que Suzette, sa propre fille, sans que jamais on pût distinguer à laquelle des deux elle accordait le plus de soins et de tendresse. Léonore et Suzette furent élevées ensemble par la même mère, reçurent les mêmes caresses, sucèrent, avec le lait, l'habitude de se voir, de se sourire, de s'embrasser et de jouer ensemble : peu à peu elles confondirent leurs plaisirs et leurs peines, leurs goûts, leurs penchans, en un mot toute leur existence ; aussi, une fois parvenus à l'âge de trois ans, elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Suzette fut le premier mot que prononça Léonore ; Léonore, celui que prononça Suzette : on les rencontrait sans cesse dans l'avenue du château de madame de Clermont, courant, jouant et se caressant. Léonore avait-elle reçu quelques bonbons, quelques friandises, elle en réservait une partie pour

Suzette, à qui elle courait les porter. Suzette, de son côté, avait-elle obtenu un gâteau, quelques beaux fruits, bientôt elle prenait sa course, et allait en faire part à Léonore. Madame de Clermont, qui voyait dans le tendre attachement de ces deux sœurs de lait le développement de deux bons cœurs, et le présage d'un heureux caractère dans sa petite parente, seconda de tous ses efforts cette touchante amitié, en multipliant toutes les occasions d'en resserrer les liens, d'en augmenter les charmes et d'en utiliser les effets.

Cette naïve et touchante liaison dura plusieurs années, et déjà Léonore et Suzette avaient atteint leur douzième printemps lorsque M. de Beauregard revint de Russie avec l'embassadeur de France. Il s'empressa de venir voir sa fille au château de madame de Clermont ; et la trouvant arrivée à l'âge où l'éducation doit se former, il déclara qu'il était dans l'intention de l'emmener à Paris, afin de lui donner des maîtres et de la rendre digne de figurer bientôt parmi toutes les personnes de distinction chez lesquelles il se proposait de la présenter.

Léonore, qui commençait à partager l'orgueil et l'ambition de son père, accueillit avec joie ses propositions et se disposa à quitter le château où elle avait été élevée, à se séparer de la respectable madame de Clermont qui avait soigné son enfance, de la bonne Suzanne, sa nourrice, et enfin de sa sœur de lait, à qui elle annonça cette prompte séparation.

Le désespoir de Suzette fut inexprimable. « Quoi ! tu t'en vas ? ma chère petite sœur, lui disait-elle, les mains jointes et les yeux noyés de larmes. Oh ! mon Dieu, que j' suis malheureuse ! qu'est-ce qui m'aidera

à manger mes gâteaux et mes fromages? I' m' faudra donc jouer toute seule, parcourir c't' avenue, c'village et tous ses environs, sans t'y voir! et c' qu'il y aura d' plus cruel encore, c'est que j' n'y pourrai faire un pas, sans qu' tout ne m' rappelle ma chère petite sœur, et n' me dise: c'est là qu' nous nous sommes embrassées; c'est là qu' nous avons appris à lire; c'est encore là qu' nous dénichâmes c' nid d' tourterelles qu' nous avons pris tant d' plaisir à élever, et qui sont encore toutes les deux dans ta chambre: les entends-tu roucouler? Elles ont été nourries ensemble comme nous, elles s'aiment comme nous nous aimons; elles sont heureuses comme nous l'étions; mais on ne les séparera pas; elles vivront toujours l'une auprès de l'autre; et moi, je n' te verrai plus? tu t'en vas dans c' Paris, où tu n' penseras plus guère à Suzette, où tu l'oublieras peut-être...Oh! mon bon Dieu, que j' suis donc malheureuse!"

Léonore ne put s'empêcher d'être émue du désespoir de Suzette. Elle l'embrassa plusieurs fois, lui promit de revenir souvent la voir, et s'en sépara pour monter en voiture avec son père et madame de Clermont, qui fut passer quelque temps à Paris avec eux.

Léonore s'habitua facilement au nouveau genre de vie qu'on lui fit prendre. Coquette et égoïste, elle éprouva le plus grand plaisir à se parer tous les jours, à paraître dans les différens spectacles et dans les cercles les plus brillans. Bientôt elle oublia le village où elle avait été élevée; et, sans madame de Clermont, qui souvent parlait de son château et des bonnes gens qui l'entouraient, ni le nom de Suzanne, ni celui de Suzette n'eussent jamais été prononcés par la jeune personne.

Eblouie, au milieu du tourbillon du grand monde, elle ne songeait qu'à briller et à acquérir des talens qui la fissent distinguer. M. de Beauregard, qui avait remarqué en elle d'heureuses dispositions pour la peinture, lui prodigua tous ses soins, les leçons des plus grands maîtres, et en peu de temps elle fit dans cet art des progrès étonnans.

Bientôt madame de Clermont, dont la faible santé ne pouvait s'habituer au train de vie de la capitale, annonça qu'elle allait retourner à sa terre, et revoir les bons habitans du pays de Caux. M. de Beauregard regretta d'autant plus cette amie sûre et respectable, qu'elle tenait lieu de mère à Léonore, et qu'il se voyait forcé de s'éloigner encore de sa fille qui entrait alors dans sa treizième année, et de la mettre dans une de ces maisons consacrées à l'éducation des jeunes demoiselles.

Le jour fixé pour le départ de madame de Clermont, Léonore, qui depuis son enfance n'avait cessé d'éprouver sa tendresse, témoigna quelques regrets de s'en séparer; mais elle ressentait au fond du cœur un plaisir secret d'être débarassée d'une surveillante sévère, qui souvent avait empêché son père de lui donner telle ou telle parure, et de la conduire à telle fête. Cependant, comme la nature ne perd jamais ses droits, au moment où madame de Clermont quitta Léonore elle ne put retenir quelques larmes; elle remercia cette mère adoptive de toutes ses bontés, et la chargea d'embrasser sa nourrice Suzanne, et de remettre à sa sœur de lait un fichu de mousseline brodé et garni de dentelle, que son père venait de lui donner à cet effet.

Peu de temps après le départ de madame de Clermont, M. de Beauregard, à qui ses occupations importantes et

presque continuelles ne permettaient pas de se livrer aux soins qu'exige une éducation brillante, mit sa fille dans une de ces pensions renommées, où l'on peut à-la-fois orner son esprit, former son cœur, et perfectionner les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature.

Léonore, dont le penchant à l'orgueil et à l'ostentation ne faisait qu'augmenter chaque jour, ne tarda pas à devenir l'amie de toutes les pensionnaires qui, adulées de leurs parens, faisaient le plus de dépenses, et suivaient tous les caprices de la mode et de la vanité.

Six mois s'étaient écoulés depuis que Léonore avait quitté le pays de Caux. Suzette, qui ne cessait de gémir de son absence, obtint de sa mère la promesse d'aller à Paris voir et embrasser encore sa sœur de lait. Elles partirent un matin dans une petite charrete couverte, toutes les deux parées de leurs plus beaux ajustemens, arrivèrent et descendirent chez une riche fruitière de la Halle, leur parente, qui les reçut avec cette franche cordialité qui caractérise le bon peuple de Paris. Dès le soir même Suzette voulut aller voir Léonore, à sa pension; et, sur le récit que Suzanne et sa fille en firent à la fruitière, celle-ci voulut les accompagner. Les voilà donc toutes les trois qui, munies des différens cadeaux qu'elles destinaient à la jeune pensionnaire, montèrent dans un fiacre, et se firent conduire à la maison qu'elle habitait.

Léonore se promenait en ce moment au fond des jardins, s'entretenant avec plusieurs jeunes personnes de son âge de tous les moyens de plaire et de briller: avertie qu'on la demandait, elle s'imagine que c'est quelques visites d'importance, ou quelques nouvelles fêtes qu'on vient lui proposer. Elle traverse les jardins

en courant, pénètre dans le salon, où un grand nombre de pensionnaires étaient réunies, et se trouve tout-à-coup en présence de Suzanne et de sa fille, qui la pressent dans leurs bras et lui prodiguent les plus tendres caresses. " Mais comme t'es donc grandie, ma p'tite Lolore! lui disait sa nourrice; je n'avons plus besoin maintenant d' nous baisser pour t'embrasser; aussi, comme tu vois, j'en prenons tout à not' aise.—Quiens! ajoutait la fruitière, faudra-t-il pas s' gêner avec celle qu'on a nourrie d' son lait?—Mais baise-moi donc encore, lui répétait Suzette, qui pressait une de ses mains qu'elle mouillait de ses larmes: sais-tu ben que v'là six mois entiers qu' nous n' nous sommes vues. Tes tourterelles s' portiont toujours bien, s' bectiont comme j' faisons en ce moment; ton p'tit chevreau, qu'est d'venu une grande chèvre, fait maintenant des fromages d' crême dont j' t'apportons un échantillon.—Et moi, reprit Suzanne, j' t' offrons c' gâteau d' fine fleur de froment, dont j' t'ai tant d' fois régalée; c' panier d' chasselas qu' j'avons su conserver malgré les grands froids qu'il a fait c't' hiver, et c' bouquet d' lilas en boutons, que j'avons cueilli dans l' bosquet planté l' jour heureux où l'on me choisit pour ta nourrice, et qui, grâce à Dieu, commence à former un ombrage où tous les soirs j'allons jaser d' toi avec not' homme, ton père nourricier.—Et moi, mon chou, ajouta la fruitière, pour vous r'mercier d' m'avoir procuré l' plaisir d' voir commère Suzanne, j' vous offrons l' meilleur et l' plus beau pied d'ananas qu'il y ait dans toute la Halle; ça j' dis j' m'en vante...; mais c'est à condition qu' vous m' permettrez d' vous baiser à mon tour une petite goutte; car, foi d' femme, vous êtes un joli brin d' fille.... En achevant

ces mots, elle pressa fortement Léonore dans ses bras, et la couvrit de deux gros baisers, conjointement avec Suzanne et sa fille.

Cette scène à-la-fois gaie et sentimentale, produisit sur le cœur de Léonore une impression d'embarras et de confusion qu'en vain elle aurait voulu déguiser. Les caresses familières de Suzette, les éclats de rire des pensionnaires qui se trouvaient présentes, tout augmenta le trouble de la jeune personne, au point qu'elle ne répondit qu'en rougissant et avec dédain aux hommages francs et naïfs de la fruitière et de ses deux cousines, qui restèrent stupéfaites de surprise et d'humiliation; mais ce qui mit le comble à la peine de Suzette, ce fut d'entendre Léonore lui adresser un *vous* cruel, chaque fois qu'elle la tutoyait avec l'effusion de la plus vive amitié. " Quoi! tu me dis *vous*, s'écria-t-elle, quand je t' disons *toi*. Est-ce que je n' sommes plus ta sœur de lait? Si tu savais quel mal tu me fais là!—M'est avis pourtant, ajouta Suzanne avec fierté, que j' t'ons assez bien nourrie, soignée, bercée, caressée et dorlotée, pour que tu n'en perdes pas la mémoire.—Mort de ma vie! dit à son tour la fruitière, les deux poings sur les hanches, nourrissez-les donc d' vot' lait, traitez-les ni plus ni moins qu' vos propres enfans, v'là pourtant comme i' vous r'çoivent. Viens, ma commère, et laisse là c'te p'tite bégueule, qui déjà veut faire sa grande dame, et qui rougit de sa nourrice; jamais al' ne prospérera, c'est moi qui te l' dis: point d' bonheur pour les ingrats. . . . . ." En achevant ces mots, elle entraîna Suzanne qui respirait à peine, et Suzette qui, fondant en larmes, tournait à chaque instant la tête pour voir si Léonore ne la rappelait pas. . . . Mais celle-ci les avait

vues sortir avec une joie coupable qu'on remarquait à travers l'altération de ses traits.

La dame qui dirigeait la pension était rentrée dans le salon au moment même où la fruitière faisait à Léonore cette fatale prédiction; elle s'en fit expliquer le motif, blâma son élève de son étrange conduite, et la punit sévèrement de son ingratitude. Mais l'égoïsme et l'orgueil s'étaient tellement emparés du cœur de Léonore, que l'idée d'avoir excité le rire de plusieurs pensionnaires était la seule qui pût lui causer quelque chagrin.

Léonore, parvenue à l'âge de quinze ans, était plus belle que jamais, et, malgré les vices de son âme, on la distinguait par mille avantages, et surtout par un talent remarquable dans la peinture. Elle faisait le portrait d'une ressemblance parfaite; et son père, toujours aveuglé par sa tendresse, s'imaginant que l'éducation de sa fille était entièrement terminée, la reprit auprès de lui, et la présenta dans les cercles les plus brillans de Paris, où, en flattant sa vanité, on acheva de corrompre son cœur.

Suzanne et sa fille, par un reste d'égards et de tendresse, avaient caché constamment à madame de Clermont, affaiblie par l'âge et les infirmités, la pénible réception que leur avait faite Léonore; mais elles ne revinrent plus la visiter à sa pension. Quelques mois après, madame de Clermont parut menacée de succomber à ses maux: elle mourut en effet dans son château, environnée de tous les heureux qu'elle avait faits, et rendit le dernier soupir dans les bras de Suzette, à qui elle confia son portrait enrichi de diamans, pour le remettre à Léonore. Sa fortune, en ce moment assez considérable, fut le partage de plusieurs neveux qu'elle avait.

Suzette s'empressa de faire parvenir ce portrait à Léonore, qui parut un moment sensible au souvenir de celle qui avait dirigé son enfance. Mais bientôt elle en sépara les diamans pour en former un riche collier, et mit le portrait dans un simple médaillon qu'elle suspendit à la cheminée de sa chambre. Suzette, en lui envoyant ce don précieux, lui avait fait écrire, par le maître d'école du village, une lettre conçue en ces termes :

" Mam'zelle.., car je n' pouvons plus t'appeler ma " sœur...., j' vous envoyons, avec la présente, le portrait d' celle qui vous a élevée: j'aurions été, ma mère " et moi, vous le remettre nous-mêmes, si vous n'eus- " siez pas tant fait la bégueule quand j' fûmes vous voir " il y a trois ans.

" J' n'en prions pas moins Dieu d'veiller sur toi, et " sur ce je nous disons vot' très-humble servante et tou- " jours ta sœur de lait, quoique t'en dises....

" Suzette."

" *P. S.* Mon père et vot' nourrice s'portiont à ravir, " Dieu merci ! tes deux tourterelles roucoulent toujours, " et ta chèvre blanche fait par semaine sa douzaine d' " fromages ; mais ça n' s'ra pas pour vous."

Léonore, qui, en lisant cette lettre, souriait avec dédain, ne put néanmoins s'empêcher d'éprouver au fond de son cœur un secret murmure qui lui rappelait tous les torts qu'elle avait eus. Elle répondit à Suzette une lettre courte, mais expressive, et y joignit son portrait en miniature, l'un des meilleurs ouvrages qu'elle eût fait jusqu'alors, la priant de l'offrir à Suzanne.., à sa chère

nourrice, dont jamais elle n'oublierait les soins et la tendresse.

Ce cadeau fut accueilli avec transport : Suzanne l'attacha à son cou, disant qu'elle croyait encore sentir sa Lolore à son sein. Suzette ne cessait de baiser et rebaiser cette chère image, et répétait en la regardant : " Jarni! qu'elle est jolie; qui croirait que c' n'est là qu'un mauvais cœur... ?" Mais bientôt ses yeux se mouillaient, et dans son émotion elle s'écriait : " Va, tu seras toujours ma sœur ; i' t'ont gâtée dans c' Paris et dans c' grand monde; mais j' nous r'trouverons, j' nous r'verrons ; oui, je n' sais quoi m' dit que j' nous embrasserons encore.... "

Deux ans se passèrent. Léonore, parvenue à cet âge où la jeunesse est dans toute sa force, la beauté dans tout son éclat, touchait au moment de contracter un mariage qui devait assurer le bonheur de sa vie ; mais le sort, qui la destinait à de rudes épreuves, la priva tout-à-coup de son père. M. de Beauregard, dont la santé avait été affaiblie par de nombreux travaux et les voyages qu'il avait faits depuis quinze ans, mourut subitement ; son opulence ne consistant qu'en fortes pensions qui s'éteignirent avec lui, et sur lesquelles il n'avait fait aucunes économies, il ne laissa pour héritage à sa fille que le talent de la peinture qu'elle cultivait toujours avec succès.

Léonore ne tarda pas à éprouver que la perte du rang et de la fortune éloigne de nous les flatteurs, et jusqu'aux amis même : elle se trouva bientôt dans l'isolement le plus cruel et le moins attendu. Sa beauté ne fit alors que l'environner de dangers et de séductions ; mais, rappelant dans son cœur tous les principes de vertu qu'elle avait reçus dans son enfance, elle se retira du grand monde, se relégua dans une chambre, au qua-

trième étage ; et là pendant un an elle exista du travail de ses mains, faisant à bas prix quelques portraits dont le mérite était ignoré.

Suzanne avait éprouvé autant de bonheur et de prospérité que Léonore avait eu de revers et de malheurs. Propriétaire d'un domaine assez étendu, elle venait de marier Suzette, alors âgée de dix-neuf ans, au fils unique d'un riche agriculteur, l'un des plus beaux garçons du pays de Caux. Cette digne femme avait appris la pénible situation où se trouvait Léonore, et s'était entendue avec sa commère, la marchande de la Halle, pour en adoucir les rigueurs. Tantôt elle envoyait à l'adresse de la jeune solitaire une ample provision de fruits et de légumes secs ; tantôt un panier de gibier, de volaille ; tantôt une provision de sucre et de café ; et cela dès l'aube du jour, sans que jamais on pût connaître le commissionnaire. La belle orpheline, après avoir soupçonné telle ou telle personne qu'autrefois avait obligée son père, et surtout ayant un jour trouvé dans le dernier envoi qui lui avait été fait dix louis dans une petite bourse de cuir, elle résolut de connaître la main généreuse qui la secourait avec tant de mystère. Elle passa donc la nuit entière à la croisée de sa chambre ; et comme l'aurore commençait à paraître, elle vit une femme dont la tête était couverte d'un ample mouchoir, tenant un panier à son bras, venir se poster devant la porte de la maison, et jusqu'au moment où elle s'ouvrait, se tenir assise sur une borne qui était vis-à-vis. Léonore descend avec la rapidité de l'éclair, attend que le portier se lève ; et à l'instant où ce dernier ouvre la porte elle aperçoit l'inconnue qui, selon son usage, pose le panier sur le seuil et s'enfuit. Léonore court après elle, la

saisit dans ses bras; relève l'ample mouchoir qui couvre sa figure, et reconnaît cette brave marchande de la Halle qui lui révèle tout le secret, en lui disant: " Tant qu' vous fûtes heureuse et fière, j' vous avons plantée là, et c'était juste; mais à présent qu' vous êtes dans l' besoin, Suzanne et moi j'oublions tout, et j'avons résolu d'vous t'nir lieu d' feu vos parens...." L'Orpheline pressait de nouveau cette digne femme contre son sein et la couvrait de caresses...." Vous v'là donc enfin telle que j'désirions, reprit la marchande: comme le malheur nous change en peu de temps! mais vous me d'vez mon droit d' commission; et pour ça j'entends et j' prétends qu' vous veniez tous les matins chercher vot'p'tite provision à ma boutique: j' vous f'rons bon marché, soyez tranquille: vot'bonne nourrice m'a mise en fonds pour long-temps. Venez donc me voir, et j' boirons une petite goutte à sa santé...." En achevant ces mots, la fruitière s'arracha des bras de Léonore, qui lui remit encore un dernier baiser pour Suzanne.

Peu de jours après, notre orpheline eut une autre aventure qui ne fit pas moins d'effet sur son cœur. Un matin qu'elle travaillait dans son atelier, elle entend frapper à sa porte, et va ouvrir. C'était un habitant de la campagne qui, par son costume, sa figure franche et enjouée, sa force et son langage, annonçait être un de ces riches agriculteurs qui cachent l'opulence sous les dehors de la bonhomie et de la simplicité. Celui-ci était dans la fleur de l'âge; et sans autre préambule il dit en entrant: " C' n'est-i' pas vous qu'on nomme mam'selle d'Beauregard?—Moi-même, répondit Léonore.—Ah! c'est vous dont on m'a tant parlé, reprit l'inconnu, en la regardant de la tête aux pieds: en c'

cas vous pouvez m' rendre un grand service : j' vous payerons ben, n'ayez pas peur. I' s'agit donc de m' bâcler une peinture d' famille : c'est qu' tel que vous m' voyez, j'avons pour femme la plus belle d' not' canton, et j' voudrais qu' vous m' peinturlussiez assis sur l'soc d'une d' mes charrues, reprenant haleine d'un air joyeux, et comme qui dirait : " *J'avons fini nos semailles....*" Auprès d' moi s'rait ma femme, taillée ni pus ni moins qu' vous, m'apportant l' dîner du laboureur, et me r'gardant d'un air qui voudrait m' dire : " *J' suis heureuse d'être à toi....*" D' l'autre côté serait la mère d' ma femme, qu' j'aimons tout comme la not' propre, encore fraîche et ben av'nante, et qui, nous r'gardant tous les deux en souriant, semblerait dire à son tour : " *Bien, mes enfans ! aimez-vous et travaillez ; g'nia qu' ça pour prospérer.*"—J'aime beaucoup cette idée, lui répondit Léonore, étonnée de l'expression que mettait l'inconnu à ce qu'il disait ; mais c'est un tableau tout entier que vous me demandez là, et je crains bien qu'il ne soit au-dessus de mes forces.—Oh ! qu' non, reprit l'agriculteur ; j'ons dans l'idée qu' vous pourrez l'faire mieux que personne ; pour vous l' prouver j'allons vous compter vingt-cinq louis d'avance ; et quand ça sera fini, si ça vaut mieux, vous n'aurez qu'à parler." A ces mots, il se pose sur une chaise, et veut absolument que Léonore se mette à l'ouvrage à l'instant même.

Celle-ci, riant malgré elle, et surprise de la franche générosité de l'inconnu, refusa les vingt-cinq louis, qu'elle dit être fort au-dessus de ce que vaudrait son ouvrage, et elle ajouta : " Quand j'aurai fini, vous me paierez ce qui me reviendra ; mais je ne puis commencer sur-le-champ : il faut avoir une toile analogue, préparer des couleurs.—Oh ben! reprit en se levant brusque-

ment l'inconnu, pendant qu' vous allez disposer tout ça, j'allons au d'vant d'ma femme et d'sa mère, qu' j'ons envoyé chercher à not' auberge, et vous verrez qu'elles méritent ben l'honneur de la portraiture." Il sort aussitôt, laissant sur une table les vingt-cinq louis, et Léonore, encore toute interdite de cette singulière aventure. Cependant elle prépare une toile et sa palette, se promettant bien de faire un tableau qui lui ferait honneur, et qu'elle appellerait *le bonheur des champs*.... A peine avait-elle achevé toutes ses dispositions, qu'elle entendit plusieurs personnes monter dans l'escalier, et retentir une voix qui la fit tressaillir, et qu'elle crut être celle de sa nourrice. C'était elle-même en effet, qui, accompagnée de sa fille, venait avec son gendre, qu'elle avait envoyé d'avance préparer Léonore à cette touchante entrevue. La bonne marchande de la Halle les accompagnait. Au moment où Suzanne entre dans la chambre de la jeune artiste, cette dernière jette un cri perçant, s'élance dans ses bras, et la couvre de baisers et de larmes. Suzette, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, et qui était devenue l'une des plus belles femmes du pays de Caux, soutenait Léonore, éperdue et chancelante; ces trois têtes, réunies ensemble, se prodiguant mille caresses sans pouvoir proférer une parole, et confondant leur joie, leurs soupirs et leurs pleurs, formaient le plus délicieux tableau, dont Léonore n'eût pas manqué de saisir l'expression si elle n'eût fait partie de la scène.

Enfin Suzanne, parlant la première, s'écria: " J' pouvons donc t' presser encore sur ce sein qui t'a nourrie.— Et moi, lui répondit Léonore, je puis enfin reprendre place dans le cœur de ma seconde mère.—Va, tu n'en es jamais sortie.—Pas plus qu' du mien, dit à son tour Suzette, en l'embrassant de nouveau.—Mais comme tu es

devenue belle! ajouta Léonore.—C'est l'effet du bonheur, reprit Suzanne : tu vois son mari, al' n'a pas mal choisi, j'espère ; et je pouvons dire sans vanité qu' ça fait le plus beau couple...Allons, Jacques, embrasse-la donc : elle est aussi d' la famille...." Le jeune homme s'empresse d'obéir à sa belle-mère, et d'appuyer sur les joues de Léonore deux bons baisers qui en dissipèrent la pâleur ordinaire, causée par le chagrin et l'excès du travail. " Est-ce qu'il n'y aura rien pour la commissionnaire ? s'écria à son tour la marchande de la Halle. —Oh ! de tout mon cœur, dit Léonore ; n'êtes-vous pas aussi ma seconde mère nourrice ? Braves gens, dignes amis, excellens cœurs, comment pourrai-je jamais réparer tous mes torts ? Comment reconnaître ce que vous avez fait pour moi ?—J'allons t'en indiquer le moyen, repartit vivement Suzanne ; viens avec nous passer queuques mois : ç'a t' fera du bien et à nous d' même : ta santé paraît affaiblie, t'as besoin d' te r'poser et de r'prendre des forces ; la vue du pays où tu fus élevée, de c' château d' feu madame de Clermont, et qui appartient aujourd'hui à l'un de ses neveux, une saine nourriture, un peu d'exercice, nos caresses et nos soins, tout ç'a t' rendra la santé, et ces belles couleurs qui t'allaient si bien : tu pourras à ton aise manger d' ces gâteaux au beurre, d' ces fromages d' crème que tu aimais tant ; et si queuquefois j' te fatiguons par nos prévenances, j' t' ennuyons d' not' babil, et ben, m'n enfant, t'auras ta chambre à toi seule, où c' que tu pourras t'amuser à ta peinture.—Et moi, ajouta Suzette, je te promets d'aller me promener tous les jours avec toi, de r'voir ensemble les lieux où j'avons passé notre enfance ; et si, grâce à Dieu, j' devenons sous queuques mois nourrice à not' tour, eh ben ! tu seras

la marraine d' mon enfant. Viens, ma bonne petite sœur.—V'nez, oh ! venez avec nous, mams' elle, s'écriait Jacques ; vous f'rez encore ben pus fidèlement c' tableau d' famille que j' vous avons d'mandé.—Viens, répéta Suzanne, ton père nourricier t'attend : i' n' manque pus qu' toi à ta nourrice pour être la plus heureuse des femmes....'' Léonore, dont l'émotion était inexprimable, pressant tour-à-tour sur son cœur cette respectable famille, accepta sans hésiter leurs offres, dont elle connaissait toute la sincérité : elle prépara donc ce qui lui était nécessaire pour son départ, et remit au généreux Jacques les vint-cinq louis qu'il avait laissés sur une table. Suzanne et sa fille l'aidèrent avec empressement, pendant que Jacques fut chercher sa charrette couverte, attelée de trois bons chevaux. Il y mit tout ce que Léonore avait disposé pour son voyage ; et Suzanne proposa de partir à l'instant même. " Non pas, non pas, dit la fruitière, on n' me quitte pas comme ça. J'entends et j' prétends que ma commère et ses enfans, car maintenant vous v'là du nombre, dit-elle à Léonore ; oui, j'entends qu' vous veniez tous les quatre manger à ma boutique la plus belle dinde aux truffes qui soit dans toute la Halle : c'est à moi qu'appartient la première réunion d' famille. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, j' viendrons en vot' absence nettoyer vot' petit ménage, et j'en paierons les loyers en vot' nom. Allons, v'nez tous, et sitôt l' dîner vous s'rez libres de m' quitter et d' regagner pays.

A ces mots, Suzanne et sa fille donnent le bras à Léonore, Jacques porte sa cassette qui renfermait tout ce qu'elle avait de précieux ; et la marchande, fermant à double tour la porte de l'appartement, les emmène faire le repas le plus splendide que Léonore eût fait depuis long-

temps, et où elle goûta le plaisir le plus vrai qu'elle eût éprouvé de sa vie.

Le lendemain au soir nos heureux voyageurs arrivèrent au pays de Caux, où ils furent reçus par le mari de Suzanne avec tous les transports de la joie la plus franche. Léonore tressaillit en revoyant le hameau où elle avait été nourrie, le château de madame de Clermont où elle avait été élevée, la prairie et tous les sites délicieux, témoins des jeux de son enfance. Le bonheur dont elle jouissait ramena sur ses traits nobles et réguliers la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse ; elle reprit avec sa beauté son enjouement, ses heureuses saillies, et se proposa enfin de commencer le tableau de famille que Jacques lui avait commandé.

Mais l'habitation de Suzanne ne lui offrait aucun lieu commode pour l'exécution de ce projet. De petites croisées en vitrage de plomb ne lui donnaient pas le jour nécessaire à son travail ; elle résolut en conséquence de se procurer au château un local où elle pût exécuter sur la toile toutes les idées qu'elle s'était proposé de réaliser.

Ce château était en ce moment habité par un neveu de madame de Clermont, qui en était devenu propriétaire. Veuf depuis un an, il se livrait entièrement à l'éducation de deux enfans, fruit de l'union la plus heureuse. Amant passionné des arts, et simple dans ses goûts, il employait la plus grande partie de sa fortune à secourir tous les infortunés ; aussi les habitans du village le regardaient-ils comme un père que madame de Clermont leur avait légué en mourant, pour continuer ses bienfaits et faire honorer sa mémoire.

M. de Solange, tel était le nom de cet homme aimable, accueillit Léonore avec le plus vif intérêt. Il partagea l'émotion qu'elle ressentit en revoyantles lieux où

elle avait reçu les premières leçons de vertu : il mêla ses pleurs à ceux que laissa couler cette belle orpheline devant le portrait de madame de Clermont, qui était dans le salon ; et, sur la demande que lui fit Léonore d'un endroit favorable à la peinture : " Choisissez, lui dit M. de Solange : tout mon château est à votre disposition ; heureux de le voir embelli par votre présence, de le voir orné de vos talens."

Léonore préféra la chambre où elle avait été élevée ; et dès le lendemain, y faisant monter la toile qu'elle avait préparée, et tout ce qui lui était nécessaire, elle esquissa le tableau qui peu de jours après représenta l'heureuse figure du jeune Jacques, assis sur sa charrue. Bientôt elle groupa autour de lui Suzanne et Suzette, ainsi qu'il l'avait désiré ; mais, afin de jeter plus d'intérêt et de vérité dans cette heureuse composition, elle se représenta elle-même sur un des côtés du tableau, assise tristement sur un tertre, regardant d'un air respectueux et reconnaissant le portrait en miniature de madame de Clermont, et tenant de l'autre main un volume des *Liaisons dangereuses*. Ce contraste frappant donnait encore plus d'éclat au groupe joyeux qui formait le centre du tableau. Tout y était vrai, profondément senti, digne en un mot du pinceau des plus grands maîtres. Suzanne et sa famille, qui chaque jour venaient poser modèle, ne pouvaient revenir de leur surprise, tant leur ressemblance était frappante. M. de Solange, non moins étonné que ces braves gens, encourageait Léonore, lui prodiguait les éloges les plus flatteurs ; mais son émotion égala sa surprise, lorsqu'un matin, après quelques jours qu'il avait été forcé de s'absenter, il se reconnut lui-même de l'autre côté du groupe représen-

tant Jacques et sa famille. Léonore l'avait peint désignant ce groupe à ses deux enfans, à qui il semblait dire: " *Voyez comme ils sont heureux! aimez le travail; soyez toujours unis; tâchez de vous suffire à vous-mêmes, et jamais vous ne connaîtrez le malheur....*"

Léonore, pour réunir dans ce tableau tous les sentimens qui occupaient sa pensée, mit sur le troisième plan, et tout-à-fait sur le côté, le tombeau de madame de Clermont, devant lequel plusieurs habitans du pays de Caux faisaient à genoux leur prière, pendant que deux jeunes filles y déposaient des fleurs. Sur le devant de la tombe on lisait cette inscription: " *A ma seconde mère!....*"

Ce tableau étant achevé, M. de Solange ne voulut jamais consentir qu'il sortit du château. C'est en vain que Jacques, ses vingt-cinq louis à la main, soutenait qu'il était à lui. " Il vaut bien davantage, s'écriait M. de Solange: tout l'or que tu possèdes ne pourrait le payer; et je déclare que jamais rien ne pourra m'en séparer...." S'adressant ensuite à Léonore, il ajouta: " Et vous, qui joignez à tant de talens une âme sensible, épurée par le malheur, daignez m'aider à conserver, à embellir le dépôt sacré qu'en mourant me laissa mon épouse. Mes deux enfans, dont vous avez si fidèlement retracé les traits aimables, ont besoin, malgré tous mes soins, d'une seconde mère: je ne puis mieux choisir que celle qui s'est représentée dans ce même tableau, si digne de les guider, de les instruire, et surtout de les préserver des *liaisons dangereuses....*" En appuyant sur ces derniers mots, M. de Solange désigna le livre que Léonore avait eu le courage d'indiquer dans le tableau: au même instant ses deux jeunes enfans, saisissant chacun une main de Léonore, et la baisant à

plusieurs reprises, s'écrièrent à leur tour: " Soyez notre maman, et nous vous aimerons bien." Léonore, surprise, émue, fut d'abord quelques instans sans pouvoir proférer une parole ; mais, pressant contre son sein les deux jolis enfans de M. de Solange, elle leur dit avec l'accent le plus expressif: " Oui, oui, le Ciel vous a rendu votre mère." Aussitôt Suzanne, sa fille et son gendre tombent à ses genoux, en lui disant : " Vous serez aussi celle de tout le pays. . . ." Léonore, dont l'âme sensible ne pouvait suffire à tant de douces émotions, se soutenait à peine, et se trouva appuyée sur le bras de M. de Solange, qui annonça que le mariage aurait lieu dans trois jours au château.

Cette heureuse nouvelle, répandue dans tout le village, y causa une si grande joie, que, le jour fixé Léonore, en se réveillant, aperçut la croisée de sa chambre ornée de guirlandes de fleurs et de feuillage : au moment où elle l'ouvrit, tous les habitans du village, au son d'une musique champêtre, lui adressèrent les vœux les plus touchans. Jacques était à la tête des jeunes gens ; Suzanne à celle des mères de famille ; et Suzette, quoique très-avancée dans sa grossesse, dirigeait les jeunes filles. Ce fut au milieu de ce tableau délicieux et des plus vives acclamations que M. de Solange, accompagné de ses deux enfans, vint chercher sa nouvelle épouse, et la conduisit au château, où leur union fut célébrée sans éclat et sans faste, mais au bruit de l'ivresse et des acclamations de tous les habitans du pays. Léonore fit placer Suzanne à ses côtés, et lui rendit les mêmes honneurs qu'à sa véritable mère : elle traita Suzette comme sa sœur; et pour consoler Jacques de n'avoir pas le tableau qu'il était venu lui commander à Paris, elle lui promit de copier le groupe du milieu qui le représentait

assis sur sa charrue, et d'y ajouter, à la place du dîner du laboureur que lui apportait Suzette, le bel enfant dont elle ne tarderait pas à le rendre père. Elle s'engagea en même temps à faire, pour le pendant de ce grand tableau, l'image fidèle du moment mémorable où, M. de Solange la choisissant pour son épouse, elle avait reçu les premières caresses de ses enfans, et leur avait promis de remplacer leur mère.

Léonore fut fidèle à tous ses engagemens. Elle fit jouir son mari d'un bonheur inaltérable, ses enfans de la tendresse la plus constante. Elle fit Suzanne, sa vie durant, l'économe générale du château, Suzette, la principale fermière, et fut la marraine de son enfant. Elle voulut que la bonne marchande fruitière vint passer quelques jours avec eux, pour participer à la joie générale ; enfin elle orna les appartemens du château d'un grand nombre de tableaux qui représentaient les différentes époques de sa vie ; et depuis ce temps on ne cesse, dans tout le pays de Caux, d'approuver le choix de M. de Solange, et de se rappeler *les Sœurs de lait.*



## LE JOURNAL DES MODES.

La mode est une divinité qui soumet tout à son empire, à son caprice. Pour elle on se met à la gêne, on sacrifie son repos, on expose sa santé, souvent même jusqu'à sa vie. C'est sur les femmes surtout qu'elle exerce le plus particulièrement sa puissance. Avec ces mots : " *C'est*

*la mode,*" on répond à toutes les objections, on légitime toutes les extravagances, et l'on se croit à l'abri du reproche et de la critique toutes les fois qu'on peut dire : " *C'est la mode.*"

Emma, fille de M. de Linval, administrateur des domaines, était une des esclaves les plus soumises de cette divinité qui fait le charme et le tourment des belles. Il ne paraissait pas dans Paris la moindre nouveauté, qu'aussitôt l'élégante Emma ne s'empressât de l'adopter. Jeune et jolie, pleine d'aisance dans ses manières, et d'une taille enchanteresse, elle donnait à tout ce qu'elle portait une grâce si parfaite, que les choses même les plus extraordinaires lui allaient à ravir, et semblaient n'avoir été inventées que pour elle.

La fortune et la tendresse aveugle de M. de Linval procuraient à la jeune demoiselle tous les moyens de satisfaire ses désirs. Aussi dans les cercles la regardait-on comme l'observatrice la plus fidèle de tout ce que la mode pouvait créer ; la mise, la chaussure, la couleur et la forme des vêtemens, et jusqu'au plus petit chiffon qui composait sa toilette, tout en elle était remarquable. Les jeunes personnes de son âge la prenaient pour modèle, et s'empressaient à l'envi d'imiter toutes les modes qu'à peine elle avait commencé à suivre, ou qu'il lui plaisait d'inventer.

Tant de gloire et de renommée flattaient la vanité d'Emma. Elle se croyait un personnage très-important, se regardait comme l'oracle du bon goût. Entrait-elle dans un riche magasin de soieries, elle tranchait, commandait en souveraine, faisait déplier cent pièces d'étoffes avant de se déterminer à former un choix, trouvait détestable ce qu'il y avait de plus beau, et finissait

par s'arrêter aux marchandises de rebut, mais qui lui semblaient préférables par leur bigarrure et leur singularité.

Entrait-elle dans une des boutiques de modes les mieux assorties du Palais Royal, elle essayait vingt chapeaux l'un après l'autre, n'en trouvait pas un seul qui lui convint ; en commandait un nouveau, composé de plusieurs douzaines d'aunes de ruban, garnies de tulle, et ombragées de différentes plumes, recommandant expressément qu'on ne le fit voir à personne, et surtout qu'il fût prêt le plus promptement possible.

Dès le lendemain elle revenait, et trouvait affreux le même chapeau qui la veille était l'objet de ses désirs. La marchande lui faisait en vain observer qu'il était absolument conforme à ses ordres : " Je ne nie pas que je l'aie commandé, répondait Emma du bout des lèvres et n'articulant ses mots qu'à moitié ; mais, en fait de chapeaux, je ne veux porter que ceux qui me plaisent le plus.—J'aurai pourtant l'honneur d'assurer à Mademoiselle que celui-ci lui sied. . . . —Horriblement ; je m'y connais, vous le savez ; et, quoique jeune encore, j'ai déjà plus essayé de chapeaux que vous n'en avez fait.—Je demande mille pardons à Mademoiselle : mais si elle voulait se donner la peine d'examiner celui-ci. . . —Eh non ! vous dis-je : la couleur amarante ne va pas du tout à une blonde, qui naturellement a l'air doux, le regard timide et modeste.—Mademoiselle préférerait-elle le lilas ?—Le lilas. . . . c'est bien fade.—Le bleu-lapis ?—Eh bien ! voyons le lapis. . . . ; mais c'est si commun ! avant-hier au bal des Etrangers une de mes amies parut en lapis, et la demi-heure qu'elle a dansé a suffi pour me dégoûter de la couleur. Tout bien décidé, je ne prendrai qu'un simple chapeau de paille

d'Italie.—J'en ai justement de très-beaux dans mon magasin, et les ai envoyé chercher.—Vous donnerez au mien une forme tout-à-fait neuve, et jetterez sur le côté une couple de roses.—De quelle couleur, Mademoiselle?—Bleue.—Comment?—Oui, blue: cela sera piquant; je prétends mettre les roses bleues à la mode.—Mais Mademoiselle n'ignore pas qu'il n'y a pas de roses bleues, et que cette couleur.... Sera remarquée et fera époque: c'est justement ce qu'il me faut. Nous autres élégantes n'imitons jamais, et nous nous sommes là-dessus prescrit des règles....Eh bien! où sont donc ces pailles d'Italie?—Je vous fais mille excuses, Mademoiselle; mais les commissionnaires sont quelquefois si lents dans leurs courses! J'ai pourtant bien recommandé aux miens de se hâter lorsque je les ai envoyés chercher ces chapeaux ....; mais les voici."

On défait à la hâte les caisses: Emma trouve d'abord les pailles de la plus grande beauté, en pose plusieurs sur sa tête, et leur donne mille formes différentes; puis tout-à-coup elle les jette, et reprend avec sa nonchalance minaudière: " Tout bien considéré, ce ne sera ni la paille d'Italie, ni le lapis qui fixera mon choix; je meurs d'envie de revenir à la couleur amarante que vous m'aviez conseillé de prendre.—Je crois en effet que c'est ce qui va le mieux à la fraîcheur de votre teint.—Cependant ne trouvez-vous pas que cela me donne un embonpoint prodigieux? j'ai l'air grasse et joufflue comme une harengère: fi, l'horreur!.... Tenez, Madame, je ne me sens en train de rien choisir aujourd'hui. Demain peut-être.....Non, non, après demain.., à pareille heure, entendez-vous?.... Après demain......" En achevant ces mots, la jeune dédaigneuse sort, monte en voiture, après avoir culbuté

deux immenses magasins, et disant partout qu'on ne trouvait plus rien chez les marchands.

On se doute aisément, d'après tous ces détails, que le tailleur d'Emma ne devait pas moins supporter de caprices et de contradictions. Je dis le tailleur, parce qu'une élégante ne peut plus décemment dire aujourd'hui *ma couturière :* c'est un terme trop bourgeois, et qui sent les petites gens. Cependant le prétendu tailleur de notre observatrice de la mode n'était autre qu'une ancienne femme-de-chambre de sa mère, qui faisait des robes pour un grand nombre de femmes de la cour ; ce qui n'avait pas peu contribué à lui faire conserver Emma au nombre de ses pratiques. Cette couturière adroite et rusée se donnait bien de garde de faire la moindre observation, et se prêtait à toutes les extravagances et même aux désavantages de la mode. Tantôt elle apportait à Emma une robe dont la longueur était extraordinaire : puis tout-à-coup une autre très-courte qui ne descendait tout au plus qu'à huit pouces au-dessus du talon. Une autre fois c'était un vêtement à manches très-serrées et ne couvrant qu'à peine la moitié de l'épaule ; peu de jours après paraissaient d'autres manches énormes, tombant jusqu'au bout des doigts, et d'une largeur prodigieuse ; mais ce qu'on observait régulièrement, ce qu'Emma recommandait par-dessus toutes choses, c'était de donner à chaque vêtement le moins d'ampleur possible ; il fallait que la robe la plus riche fût collée sur le corps, et ne formât qu'un sac étroit qui, bridant sans cesse, empêchait l'élégante qui s'y trouvait emprisonnée de faire le moindre mouvement sans déchirer l'étoffe, ou faire partir les coutures : il fallait enfin que ses robes délicieuses fussent encore plus décolletées par derrière que par devant, de manière à faire apercevoir au moins la

moitié de l'épine du dos et le jeu continuel des omoplates ; mais, pour jouir de tous ces rares avantages et pouvoir atteindre à cette sublimité du bon goût, il était indispensable d'avoir une chemise sans manches ; et l'on ne pouvait se permettre tout au plus qu'une petite jupe de dessous en batiste ; on avait, par ce moyen, les bras nus jusqu'aux épaules, les reins très-peu couverts, la poitrine continuellement exposée à l'air, et gonflée au moyen d'un corset mécanique qui serrait le bas de la taille, à empêcher la respiration. On était au supplice à la vérité ; on ne pouvait se tourner que d'une pièce ; et si par malheur on laissait tomber son mouchoir qu'il fallait tenir à la main, faute de poche, impossible de le ramasser..;" mais on avait la jouissance de dire : " *C'est la mode !*"

Le plus grand inconvénient de toutes ces extravagances était la perte de la santé. Le moyen qu'une femme, dont les organes sont si délicats, puisse résister pendant l'hiver, et dans le climat que nous habitons, à recevoir toutes les impressions du froid et de l'humidité. C'est surtout à la sortie du spectacle et des grandes réunions que, passant tout-à-coup d'une chaleur concentrée à une température glaciale, ces malheureuses victimes de la mode payent cher leur imprudente nudité. Que de jeunes mères de famille, que d'uniques héritières, le charme et l'espoir de leurs parens, que de femmes célèbres par leurs talens et leur beauté, l'on a vues payer de leur vie la funeste prérogative de briller un instant, de fixer les regards d'un public insensé, d'étaler en un mot une mode nouvelle !

Emma ne fut pas plus à l'abri que les autres des effets inévitables de cette dangereuse manie : plusieurs transpirations supprimées, quelques rhumes dégénérés en

catarrhes, et surtout une nudité presque continuelle, attaquèrent sa poitrine, au point que tout fit craindre pour ses jours. M. de Linval reconnut alors, mais trop tard, sa trop grande condescendance aux caprices de sa fille, qui bientôt se repentit elle-même de son culte trop constant pour la nouveauté, en voyant ses beaux bras se dessécher, ses yeux charmans perdre leur éclat et leur vivacité, son teint de rose pâlir, son enjouement se changer en une tristesse invincible, et ses forces diminuer chaque jour. Oh ! combien elle regretta d'avoir aussi cruellement abusé de tous les dons que lui avait faits la nature ! combien elle maudit la mode, et s'étonna de l'empire absolu qu'elle exerce ! combien surtout elle fit à son père de reproches déchirans ! Car telle est l'injustice des enfans, que souvent ils font un crime à leurs parens de leur excès de tendresse.

Cependant les soins multipliés et les secours de l'art apportèrent un adoucissement aux maux cruels qu'éprouvait Emma, et finirent par écarter, au bout de quelque temps, les dangers qui menaçaient ses jours. Mais il resta à la jeune convalescente une faiblesse de poitrine qui exigea les plus grandes précautions. On proscrivit donc les chemises sans manches, les robes décolletées, et tout ce que la mode pouvait inventer : on les remplaça par une bonne douillette fourrée, par des chemises de percale à longues manches, et un bon jupon de dessous en laine tricotée. On couvrit sa tête d'un chapeau de velours, et on substitua aux minces chaussures de taffetas ou de satin blanc des souliers à double couture, ou des brodequins assez forts pour préserver du froid et de l'humidité.

Peu à peu la convalescente reprit sa force première ; son embonpoint revint ; la fraîcheur naturelle de son

teint reparut et en dissipa l'extrême pâleur; ses jolis yeux reprirent leur expression, leur vivacité; enfin la belle Emma redevint telle qu'elle était avant la longue maladie qu'elle avait éprouvée.

On oublie aisément en bonne santé les promesses que les souffrances nous ont fait faire. Emma, brillante de force et de fraîcheur, ne put résister entièrement aux attraits de la mode; et, sans en être l'esclave aussi fidèle qu'autrefois, elle ne laissait pas de lui rendre quelques hommages. D'abord le chapeau de velours fut supprimé: il était trop lourd, et surtout couvrait entièrement la figure. Ensuite on quitta les souliers à double couture: ils blessaient les pieds, ils auraient fini par donner des cors. Enfin on se débarrassa de la douillette fourrée: le printemps, qui commençait, la rendait assommante; mais la raison véritable, c'est qu'elle cachait l'élégance de la taille et les plus beaux bras du monde.

Insensiblement la mode reprit en partie son empire; et lorsque M. de Linval faisait à sa fille des remontrances sur ses nouvelles fantaisies, et lui rappelait à ce sujet les reproches pénibles qu'elle n'avait cessé de lui faire pendant sa maladie, Emma, se jetant à son cou et lui fermant la bouche par un baiser, lui disait: "Tant que je fus convalescente, mon bon petit père, j'ai suivi exactement tout ce que tu m'as prescrit; je me suis imposé toutes les privations que tu m'as ordonnées; mais à présent que j'ai recouvré ma santé, permets-moi d'en user un peu sans l'exposer. Depuis trois mois il a paru dans Paris des modes célestes, et je les ai laissé passer sans leur rendre hommage. Il est bien juste que tu m'accordes quelque dédommagement.—J'y consens, répondit le père trop confiant et trop tendre; mais songe à

tous les dangers que tu as courus, aux tourmens, aux chagrins dont ils m'ont accablé ; songe enfin à ta conservation : c'est te demander de songer à la mienne."

Le printemps et l'été se passèrent sans que la jeune élégante, qui souvent prouvait son penchant irrésistible pour la mode, se repentît aucunement des fréquentes imprudences qu'elle commettait à l'insçu de son père, soit pour découvrir une chute de cou ravissante, soit pour dessiner les contours et la grâce d'une taille enchanteresse ; mais au commencement de l'automne Emma fut encore atteinte d'une douleur de poitrine, qui, sans être inquiétante, exigea néanmoins de nouvelles précautions. On regarda comme dangereux pour elle de passer à Paris l'hiver qui approchait : les médecins consultés furent d'avis qu'il serait sage de lui faire supporter cette saison rigoureuse dans le midi de la France.

M. de Linval avait précisément un frère établi à Beaucaire : c'était un des plus riches négocians de cette ville. Il proposa à sa fille d'aller passer chez son oncle toute la mauvaise saison, afin d'achever de rétablir sa santé, dont on aurait tous les soins imaginables. Emma, quoique bien convaincue que ce séjour lui serait salutaire, répugnait à aller habiter une petite ville à plus de cent cinquante lieues de Paris. Que faire pendant une si longue absence ? avec qui pouvoir causer modes, bijoux, toilette, etc ?. . . .aux yeux de qui faire briller son bon goût, son tact, son élégance ? C'était s'exposer à mourir d'ennui, c'était véritablement s'enterrer toute vive. M. de Linval, qui déjà roulait dans sa tête un projet assez plaisant, s'imagina, après avoir employé mille instances auprès de sa fille, qu'il pourrait la déterminer à faire ce voyage salutaire, en flattant son amour-propre,

et surtout son penchant pour la mode. Il lui proposa donc de la faire accompagner par une femme-de-chambre adroite et intelligente, qui lui ferait tous les chiffons et toutes les robes qu'elle désirerait; et, afin que son éloignement de Paris ne la privât pas de tout ce que le bon goût pourrait y faire naître, il lui offrit de l'abonner au *Journal des Modes*, qui chaque semaine répand dans toute la France les nouveautés dont s'enrichit la capitale. « J'ajouterai à cet envoi, dit M. de Linval à sa fille, les étoffes, rubans, chapeaux et parures qui seront annoncés; et comme tu en auras la gravure fidèle dans le Journal, ainsi que tout le détail savant et nécessaire à l'établissement de tous ces chefs-d'œuvre du bon ton, il te sera facile de faire faire le tout semblable, et par conséquent d'être toujours à la mode, quoiqu'éloignée de Paris; d'ajouter et d'inventer toi-même ce qu'aussitôt exécutera ta femme-de-chambre. Songe bien que, d'un autre côté, cela te procurera l'avantage de donner le ton à toute une ville, de voir les dames de Beaucaire t'imiter à l'envi, reconnaître en toi la favorite du dieu du goût, t'entourer de leurs hommages et de leurs félicitations."

Emma fut séduite par cet espoir flatteur. Quelque recherchée que l'on soit dans sa toilette, il faut une fortune immense pour briller à Paris; mais dans une ville de province un rien séduit, tout est remarqué; la chose la plus simple éblouit, par cela même qu'elle est portée avec grâce. Notre jeune élégante accepta donc l'offre de son père. Elle fut elle-même, avant de partir, s'abonner au *Journal des Modes*, afin qu'il lui parvînt exactement à Beaucaire; se sépara de son père, non sans verser quelques larmes, et se mit en route, accompagnée de sa femme-de-chambre, et surchargée d'étoffes nouvelles, de cha-

peaux et de rubans modernes, avec lesquels elle voulait faire chez son oncle une entrée triomphale, et se montrer digne de la réputation qui l'y avait devancée.

M. de Linval, qui joignait aux qualités du meilleur des pères la finesse et la gaieté d'un homme aimable, fut, le jour même du départ d'Emma, s'entendre avec le rédacteur du *Journal des Modes*, pour faire insérer dans l'exemplaire qui devait parvenir à sa fille tout ce qui pourrait à-la-fois améliorer sa santé, et surtout la guérir de cet insatiable amour pour la mode, qu'elle poussait jusqu'au ridicule.

Ce Journal, en très-grande vogue parmi les dames, ne paraît, on le sait, qu'une fois tous les huit jours. Il est ordinairement composé de seize pages, et orné de plusieurs planches enluminées, qui donnent une juste idée des nouveaux costumes inventés par la mode, et dont la description très-détaillée se trouve au texte de la brochure. M. de Linval fit faire à ses frais des gravures particulières qu'on insérait dans chacun des *numéros* qui partaient pour Beaucaire, et dans lesquels il faisait imprimer le détail analogue aux nouveautés qu'il lui plaisait d'inventer dans son cabinet.

Comme son but était d'abord de rétablir la poitrine de sa chère Emma, il fit composer des costumes chauds et commodes. Tantôt c'était une redingote de *mérinos*, doublée d'hermine ou de *chincilla*, qui couvrait les bras et croisait sur la poitrine ; tantôt c'était un ample *spencer* de lévantine amarante bordée d'*astracan*, qui descendait jusqu'au bas des reins, et montait jusque sous le menton.... Puis on lisait au texte du Journal que, depuis l'étroite alliance entre la France et la Russie, les fourrures étaient en très-grande vogue ; qu'aucune femme

de goût ne pouvait se montrer sans en avoir plus ou moins : de là l'éloge des vêtemens fourrés ; de là une description minutieuse et très-exacte de leurs formes, de leurs couleurs, de leurs effets, de leur variété. . Et voilà notre jeune folle qui, munie de différens objets que son père avait grand soin de lui envoyer, s'occupait à imiter les costumes nouveaux que représentaient les gravures ; et voilà que, à son exemple, toutes les dames de Beaucaire, en admirant son goût, sa tournure et sa grâce, se couvrent d'*astracan*, d'*hermine* et de *chincilla*.

Emma était ravie. Devenue l'idole de toute la ville à laquelle elle donnait le ton, elle commandait la forme et la couleur des vêtemens, des chapeaux, des chaussures et de tout ce qui composait la toilette ; enfin elle éprouva qu'on peut goûter loin de la capitale quelques plaisirs, et qu'en province même on est tout aussi capable qu'à Paris de suivre les caprices de la mode. Emma devint d'autant plus remarquable, que, sa poitrine se rétablissant chaque jour, grâce aux vêtemens dont M. de Linval faisait composer à son gré les dessins, elle reprit son enjouement et sa vivacité, qui ne faisaient qu'ajouter à l'éclat de ses charmes. On ne parlait dans Beaucaire et ses environs que de la jeune Parisienne, que de la belle Emma. On la suivait dans les promenades, on l'entourait dans toutes les réunions ; c'était à qui la recevrait, la fêterait, et lui adresserait les plus délicieux hommages.

L'hiver commençait à faire place aux premiers jours du printemps. Emma, malgré toutes les jouissances dont elle était environnée, sentit le besoin de rejoindre son père, de revoir Paris, et de se rapprocher du temple de la mode. M. de Linval, qui ne désirait pas moins

de revoir la jeune voyageuse dont il avait su rétablir la santé, souscrivit avec empressement à la demande de sa fille, et bientôt le jour fut fixé pour le retour d'Emma. Mais cet homme aimable, voulant en même temps la guérir de sa ridicule manie, et ramener sa raison en attaquant son amour-propre, fit insérer dans le dernier *numéro* du Journal qui parvint à Beaucaire une gravure, accompagnée de six pages de texte, entièrement consacrées à retracer un habit de voyage du dernier goût. On y lisait que depuis qu'un grand nombre de princesses allemandes s'étaient rendues à Paris pour les grandes fêtes qu'il y avait eu à la Cour, et qu'elles paraissaient aux chasses de l'Empereur, toutes les élégantes de la capitale s'empressaient d'imiter le costume de ces belles étrangères. " Chaque jour, ajoutait le Journal, de midi à cinq heures, on ne rencontre, soit aux Tuileries, soit aux Boulevards, que des femmes vêtues conformément au nouveau costume représenté dans la gravure.

M. de Linval s'était amusé à le composer ainsi: un chapeau de poil tricolore: c'est-à-dire, dont la forme était bleue, le dessus des bords jaune, et le dessous vert; et s'attachant sous le menton par un ruban couvert d'écailles de cuivre doré comme on en voit aux casques des dragons ou des cuirassiers: ce chapeau était ombragé de trois grandes plumes noires qui retombaient par devant, et complétaient sa bigarrure: un habit amazone de drap vert tendre, collet de velours cramoisi, revers et paremens bleu-ciel; le tout orné d'une quantité prodigieuse de petits boutons blancs et de tresses rouges. La jupe de cet habillement était ouverte sur le côté droit, où l'étoffe se trouvait retroussée par deux glands pareils aux tresses, ce qui mettait à découvert

une partie de la jambe; des bottines à la hussarde jaunes et à talons rouges; des gants d'écuyer en peau de renne, et le fouet à la main.

Quoique ce costume, que le Journal annonçait comme divin, et suivi par toutes les belles du jour, parût assez bizarre à Emma, sa singularité même eut des charmes à ses yeux. Comme elle avait une taille charmante, et surtout une jambe très-bien faite, elle trouva dans cet accoutrement l'occasion de faire briller tous ses avantages; elle résolut en conséquence de ne reparaître dans Paris que revêtue de ce costume, qu'elle croyait si recherché. M. de Linval lui avait fait parvenir, avec le dernier *numéro* du Journal, le chapeau *tricolore*, et tout ce qui pouvait compléter l'*amazone polonais:* c'est ainsi que le Journal nommait ce prétendu costume. Emma se mit elle-même à l'ouvrage avec sa femme-de-chambre, et au bout de quelques jours elle fut, ainsi parée, faire ses adieux aux dames de Beaucaire, qui voulurent aussitôt l'imiter, et firent tourner la tête à tous les fabricans pour avoir des chapeaux *tricolores.*

Emma arriva donc à Paris, après cinq journées de poste, vers les quatre heures du soir. Ce jour-là même le célèbre Talma, qu'une maladie avait dérobé quelque temps à l'amour du public, reparaissait dans le rôle de *Manlius,* où son talent inimitable est dans toute sa force et dans tout son éclat. M. de Linval, qui avait la certitude que sa fille arriverait d'assez bonne heure pour jouir de ce beau spectacle, avait loué une loge où il se proposait de la conduire, et de mettre à fin le projet qu'il avait conçu. Tout Paris se portait en foule au Théâtre-Français, pour rendre hommage au premier favori de *Melpomène,* et le féliciter de ce que

les secours de l'art l'avaient rendu aux vœux de la France littéraire. Emma, après avoir reçu de son père l'accueil le plus tendre, et lui avoir de son côté prouvé tout le bonheur qu'elle avait à se retrouver dans ses bras, voulut faire une toilette recherchée pour aller à ce brillant spectacle, où elle se faisait une fête de se montrer; mais M. de Linval lui fit observer qu'il n'y avait rien de plus moderne et en même temps de plus remarquable que *l'amazone* qu'elle portait : il lui conseilla de paraître ainsi vêtue, pour annoncer à tout le monde qu'elle arrivait d'un long voyage, et que, en descendant de voiture, elle s'était empressée de venir joindre ses félicitations à celles de tous les vrais amis des arts.

Emma goûta vivement cette idée : elle se hâta de donner à son costume polonais une fraîcheur nouvelle, et d'arranger ses beaux cheveux que le voyage avait mis en désordre : elle se rendit au Théâtre-Français, où elle produisit tout l'effet que s'était proposé M. de Linval. La singularité, la bigarrure de son accoutrement excitèrent dans la salle une risée universelle. Emma crut d'abord que c'était quelqu'un dont la loge touchait la sienne qui causait tout ce tumulte : plus elle s'avance pour regarder autour d'elle, plus les éclats redoublent dans le parterre, qui la désigne du doigt. Bientôt plusieurs dames de la société de M. de Linval entrent dans sa loge où elles avaient place, et ont de la peine à reconnaître la jeune voyageuse. Elles lui demandent en riant si elle arrive d'*Arménie* ou de *Congo ;* la questionnent sur la singularité de son habillement, et sont tentées de croire que l'amazone est atteinte de folie. Emma, interdite et confuse, répond que c'est le dernier genre qu'elle s'est empressée d'adopter à l'exemple de

toutes les élégantes de Paris, et qu'elle en a pris le modèle exact dans le *Journal des Modes*. . .Des éclats de rire échappent de nouveau à ces dames, qui, à la vue de ce costume bizarre, et surtout du chapeau *tricolore* aux trois plumes noires, ne peuvent s'empêcher d'avouer à Emma que c'est un tour qu'on lui a joué : que ce costume ridicule ne fut jamais adopté par aucune femme de Paris, ni désigné dans le Journal. Notre voyageuse croyait rêver : elle cherchait la cause d'une erreur aussi étrange, lorsqu'elle aperçut sur la figure de son père, qui ne pouvait plus s'empêcher de rire à son tour, qu'il était l'auteur du nouveau costume, et le rédacteur des *numéros* qu'elle recevait à Beaucaire. Elle ne put s'empêcher, malgré le dépit et la confusion qu'elle ressentait au fond de son âme, de trouver la leçon aussi gaie qu'ingénieuse. Elle ôta sur-le-champ son chapeau *tricolore*, mit le cachemire d'une des dames qui l'entouraient sur son amazone vert-tendre, et plaisanta la première sur l'originalité de sa mise. . . . Réfléchissant ensuite à quel excès d'extravagance peut porter la manie des nouveautés, elle se promit d'y renoncer, et reconnut qu'on peut sans doute, quand on est jeune et jolie, faire quelque sacrifice à la mode ; mais que cette divinité des belles est si capricieuse et si passagère, qu'on est bien dupe de se mettre pour elle à la gêne, d'altérer sa santé, de braver le ridicule et d'exposer sa vie.

## LA PETITE-GOUVERNANTE.

Monsieur d'Horicourt, ancien banquier, avait marié sa fille à Saint-Alme, jeune homme de qualité qu'il

avait distingué dans ses bureaux, tant par son travail que par l'élévation de son âme; et dont il avait pris plaisir à réparer les malheurs. Ce mariage fut aussi heureux que l'avait prévu ce tendre père. Goûts assortis, caractères analogues ; opulence et beauté du côté de la jeune femme; talens, franchise et amabilité du côté de son époux: tout était réuni pour assurer leur bonheur mutuel, en même temps que celui de M. d'Horicourt. Un doux fruit de cet hymen vint en doubler le charme. Une fille reçut le jour, à la satisfaction de cette heureuse famille, et particulièrement de son aïeul, qui voulut lui donner le premier baiser, et la nomma Lilia.

Mais peu de mois après la naissance de cet enfant chéri le sort parut se lasser de toutes les faveurs qu'il avait répandues sur M. d'Horicourt. Une partie de sa fortune lui fut enlevée par de nombreuses banqueroutes: son gendre, qu'il aimait tant à surnommer son fils adoptif, et qui devait lui succéder dans sa brillante et honorable carrière, succomba aux tourmens d'une maladie douloureuse causée par excès de travail. Cet aimable et intéressant jeune homme mourut avant d'avoir entendu Lilia lui donner le doux nom de père. Il ne cessait de la tenir dans ses bras, de recommander à M. d'Horicourt d'être son guide, son appui, de protéger son existence. En vain sa jeune épouse, suppliante, les mains tendues vers le ciel, et les yeux noyés de pleurs, invoquait la Providence pour la conservation d'un époux aussi cher; Saint-Alme expira dans ses bras, portant encore un regard sur sa fille ; et le nom de Lilia fut le dernier mot qui mourut sur sa bouche.

M. d'Horicourt et sa fille étaient inconsolables de la perte qu'ils avaient faite. Ils ne trouvaient de soulagement à leur peine qu'en se consolant l'un l'autre, ou

plutôt ils ne faisaient que gémir et pleurer ensemble. Lilia, que sa mère allaitait, et qui chaque jour devenait plus jolie, était le seul objet qui pût les occuper et faire distraction à leur douleur. Cette charmante petite avait continuellement le sourire sur ses lèvres enfantines : la douceur se peignait dans ses yeux ; tout semblait annoncer qu'elle réunirait un jour les rares qualités de son père dont elle était la fidèle image.

Insensiblement elle atteignit sa seconde année ; déjà elle balbutiait le nom de sa mère et celui de son aïeul : bientôt après ses facultés morales se développant, ainsi que ses forces physiques, elle marcha seule, commença à répéter quelques mots, quelques phrases ; et bientôt son babil aimable et ses grâces naïves augmentèrent le charme répandu sur sa figure. Elle devint aussi remarquable par les premiers épanchemens de son cœur, qu'elle l'était par tous les dons que la nature avait pris plaisir à rassembler en elle.

M. d'Horicourt ne pouvait se rassasier d'admirer et de caresser cet enfant. Il la portait dans les rues, dans les promenades, l'avait presque sans cesse dans son cabinet, la faisait placer à table auprès de lui, coucher dans une pièce voisine de son appartement ; Lilia enfin était son trésor, son bonheur et sa vie. Tant de soins et de tendresse dispensaient souvent madame de Saint-Alme, encore jeune et fort belle, de veiller sur sa fille. Elle résolut de sortir de la retraite austère où elle s'était maintenue pendant la première année de son veuvage. Insensiblement elle reparut dans la société, et se montra dans les cercles brillans qu'elle fréquentait autrefois, y fixa de nouveau tous les regards par ses talens et par ses charmes, et finit par y faire choix d'un second époux qui semblait lui offrir l'assurance du bonheur, qu'à

peine elle avait eu le temps de goûter avec son premier mari.

Celui qui fit rallumer à madame de Saint-Alme les flambeaux d'hyménée était un capitaine d'artillerie, nommé de Coulanges, homme décoré, dans la force de l'âge et d'un mérite très-distingué. Ce second mariage fut loin d'être approuvé par M. d'Horicourt : son attachement pour Lilia faisait craindre qu'elle ne perdît quelque chose de la tendresse de sa mère, dans le cas où il surviendrait des enfans de cette nouvelle union. Il redoutait aussi, malgré les hautes qualités qui brillaient dans son nouveau gendre, une certaine brusquerie que souvent il laissait échapper dans la conversation, qu'on remarquait dans ses manières, et qui, bien qu'elle fût en quelque sorte l'apanage d'un brave tel que lui, ne laissait pas d'effrayer le bon M. d'Horicourt sur l'éducation et le sort de sa chère Lilia.

Ses pressentimens n'étaient que trop bien fondés. M. de Coulanges, une fois uni à la belle veuve, ne se contraignit plus et donna un libre essor à son caractère fougueux, que seule pouvait dompter l'inaltérable douceur de son épouse. Lilia ne tarda pas à en éprouver les effets. Il faut être père, pour supporter tous les petits caprices des enfans, écouter patiemment leur babil, leurs criailleries; et quoique Lilia fût constamment d'une humeur douce et enjouée, il est néanmoins de ces momens où l'enfance paye sa dette à la nature. Aussi, M. de Coulanges, sans jamais se permettre aucun mauvais traitement envers la petite de Saint-Alme, tantôt l'effrayait avec ses moustaches et ses grands yeux noirs, tantôt la faisait sortir de table lorsqu'elle pleurait; tantôt enfin la privait de bonbons et de joujous, dès qu'elle avait fait la moindre chose.

Mais cet officier distingué devint père à son tour ; madame de Coulanges mit au monde une seconde fille qui fut appelée Léontine, et qu'elle voulut allaiter, ainsi qu'elle l'avait fait pour son aînée, afin qu'elle lui fût également chère, et que son mari ne pût jamais lui reprocher la moindre préférence.

Ce fut alors que M. de Coulanges éprouva tout le tendre intérêt qu'inspire l'enfance. Chaque jour, et à tout moment, on voyait ce brave militaire, ce redoutable capitaine d'artillerie, porter à son cou sa petite Léontine, la bercer dans ses bras pour l'empêcher de crier, la promener à la lisière, afin d'essayer ses premiers pas ; prévenir tous ses désirs, se soumettre à tous ses caprices, en un mot devenir son esclave le plus soumis.

Lilia se ressentit de ces doux épanchemens du capitaine : elle éprouva moins de vivacités de sa part, essuya moins de remontrances ; et, comme cet adorable enfant était d'une douceur angélique, elle parvint peu à peu à s'attirer la bienveillance, à gagner l'amitié de son beau-père. Ce qui surtout avait séduit ce dernier, c'étaient les soins tendres et multipliés de Lilia pour sa petite sœur. M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher d'être ému de ce touchant spectacle ; et lorsqu'il partit pour les armées, et fit ses adieux à sa famille, il prit sa belle-fille dans ses bras, et lui donna, pour la première fois, un baiser qui mouilla les yeux de cette aimable petite, et lui fit dire, avec la douce ingénuité qui la caractérisait : “ Oh ! le bon baiser ! il vaut presque ceux de grand-papa.”

Deux ans se passèrent, pendant lesquels M. de Coulanges fit les premières guerres d'Allemagne. Il s'y distingua par de tels prodiges de valeur, qu'il fut nommé colonel sur le champ de bataille. La paix étant signée,

il revint à Paris revoir sa belle épouse qu'il adorait, et sa chère Léontine, qui entrait alors dans sa quatrième année, et dont le babil que son père prit pour de l'esprit, la méchanceté qu'il qualifia d'espièglerie, et la jalousie qu'il dit être du caractère, ravirent le colonel, qui jamais n'avait vu, disait-il, d'enfant plus surprenant ni plus aimable.

Cependant, malgré toute la prévention paternelle, M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher de trouver Lilia, alors âgée de sept ans, bien plus jolie que Léontine. Autant l'une avait l'air dur, fier et dédaigneux, autant l'autre portait sur sa physionomie l'empreinte de la douceur et de la gentillesse : autant la première fatiguait, harcelait les domestiques par son exigence et ses caprices, autant la seconde se conciliait tous les cœurs par ses prévenances et son aménité. On redoutait, on supportait Léontine : on recherchait, on adorait Lilia.

Cette préférence, exprimée sans cesse par tous les gens de la maison et par les amis même de M. de Coulanges, fit naître dans son cœur une jalousie qui peu à peu détruisit l'attachement que l'aimable Lilia l'avait forcé de lui accorder. Comme l'homme le plus sensé cesse d'être conséquent lorsqu'il est aveuglé par un sentiment particulier, il soutint que la grâce naïve de cet enfant n'était que le germe de la coquetterie ; que son aménité n'était que de la fadeur, ses prévenances de l'hypocrisie, ses progrès un simple effet de mémoire : enfin tout ce que Lilia réunissait pour plaire ne devait, selon lui, que la faire détester.

Tant d'injustice révoltait le bon M. d'Horicourt, qui, quoiqu'avancé en âge et atteint de quelques infirmités de la vieillesse, avait conservé une vivacité et une chaleur

d'âme qui lui faisaient défendre sa petite fille avec le ton et l'autorité d'un chef de famille.

La guerre recommença avec l'Allemagne ; le colonel de Coulanges fut encore obligé de se séparer de son épouse et de sa fille : il partit cette fois sans donner à Lilia *le bon baiser,* et fut absent près de deux ans. Il fit de nouveaux prodiges de valeur, et contribua si glorieusement au gain d'une bataille décisive, qu'il fut promu au grade de général, et décoré du grand aigle de la légion d'Honneur, avec une dotation considérable.

Léontine entrait alors dans sa neuvième année, et Lilia dans sa douzième. La première, au retour de son père, devenu l'un des généraux les plus célèbres, conçut tant d'orgueil à la vue de ses hautes marques distinctives, qu'elle se crut au-dessus de sa sœur. Il n'y avait pas de jour, pas d'instant, qu'elle ne lui fit sentir cette prétendue supériorité, la traitant de simple fille de financier, de petite bourgeoise. Lilia ne répondait à toutes ses insultes que par le silence et la résignation ; mais dans les belles réunions qui avaient lieu chez M. de Coulanges, dans les cercles, dans les promenades, elle était vengée par le public, qui s'empressait de la préférer hautement à son orgueilleuse sœur.

Le général s'en apercevait souvent : et, soit aveuglement d'un père, soit brusquerie naturelle, il faisait quelquefois payer à la pauvre Lilia ses nombreux avantages, en lui faisant endurer mille humiliations qui ne faisaient qu'intimider cette charmante orpheline, mais qui la conduisaient nécessairement à se montrer encore plus tendre et plus intéressante.

Un jour il s'éleva à son égard une vive dispute entre le général et son beau-père. Celui-ci faisait à son gendre des reproches mérités sur son injustice envers Lilia.

M. de Coulanges s'emporta avec excès, et finit par déclarer qu'il était maître chez lui. . . .“ C'est me dire, reprit le vieillard, que je ne suis plus chez moi, et je profiterai de l'avis.” Dès le lendemain donc, M. d'Horicourt, malgré les excuses du général sur son emportement, malgré les vives instances de sa fille, et surtout les larmes de Lilia, inconsolable de se séparer de son grand-père, quitta l'hôtel qu'ils habitaient ensemble, et se retira dans une petite maison de campagne qu'il avait à Soisy-sous-Etiole, sur les bords de la Seine. Comme sa fortune était modique, et que sa fierté l'empêchait de rien recevoir de ses enfans, il ne se fit accompagner que de Marguerite, vieille cuisinière à son service depuis trente ans, et qui jamais ne voulut quitter son ancien maître.

Le général fut ravi au fond de l'âme dêtre débarrassé de ce censeur austère : madame de Coulanges, éblouie par le tourbillon du grand monde, et craignant sur toutes choses de déplaire à son mari, se sépara de son père avec résignation. Léontine, que son aïeul morigénait assez souvent, fut enchantée de son éloignement ; il n'y eut que Lilia, et Germain, valet-de-chambre du général, qui furent véritablement sensibles au départ de M. d'Horicourt.

Madame de Coulanges envoya d'abord assez souvent savoir des nouvelles de son père. Le général, qui eut avec lui une explication très-vive en se séparant, jura qu'il ne reverrait de sa vie ce vieillard grondeur et inflexible. Au bout de quelque temps, madame de Coulanges députa encore plusieurs fois Germain auprès de son père, et finit par laisser passer des mois entiers sans remplir ce devoir, non par une indifférence coupable, mais par un oubli involontaire, effet ordinaire du tourbillon du grand monde où elle vivait. M. d'Horicourt

fut profondément blessé de cet oubli ; mais ce qui acheva d'ulcérer ce vieillard, c'est que, au bout de quelques mois de séjour à Soisy, ayant demandé qu'on laissât Lilia venir passer une semaine avec lui, le général s'y opposa, et sa timide épouse n'eût pas le courage de lui résister. Ce refus indigna tellement M. d'Horicourt, qu'il fit à son gendre et à sa fille la défense positive de jamais paraître devant lui, leur déclarant que leur présence troublerait sa paisible retraite.

Le général, dont le fond du cœur était excellent, et qui cachait, sous la brusquerie et l'entêtement d'un brave habitué à commander, les qualités d'un honnête homme, fut sincèrement affligé de cette rupture. Il employa tous les moyens de regagner l'estime et l'amitié de M. d'Horicourt ; mais ce vieillard, qui n'était ni moins susceptible, ni peut-être moins entêté que le général, se refusa à toutes les propositions que lui fit ce dernier, et ne retourna plus à Paris.

Six ans s'écoulèrent sans que ce chef de famille voulût communiquer avec ses enfans. Soit fierté, soit obstination, il fut sourd à leurs instances, et sut braver jusqu'au désir qu'il avait de revoir sa chère Lilia, alors âgée de dix-sept ans. Ses traits avaient pris une régularité qui la rendait plus belle encore ; sa croissance, entièrement développée, avait donné à sa taille une élégance, à son maintien une dignité, enfin à toute sa personne un éclat si ravissant, qu'on ne pouvait la voir sans l'admirer, l'entendre sans être ému, la connaître sans l'aimer. Il n'en était pas de même de Léontine ; petite et d'une taille hasardée, elle était sans grâce et n'avait aucun charme. Sa figure était commune ; le seul sentiment qui se peignait sur ses traits était l'orgueil que lui ins-

pirait le rang de son père, dont elle avait toute la brusquerie, sans en avoir les qualités.

Aussi, lorsque les deux sœurs paraissaient ensemble dans les cercles, on offrait presque toujours à Lilia des hommages et des félicitations, tandis qu'à peine s'apercevait-on que Léontine fût présente. Naturellement méchante et jalouse, elle s'en plaignit à son père : celui-ci, craignant que tous les avantages qui brillaient dans Lilia ne fissent trop souffrir sa sœur, et surtout ne nuisissent à son établissement, résolut de mettre cette belle et aimable orpheline dans une pension éloignée de Paris, où elle resterait jusqu'après le mariage de Léontine. La faible et vaine madame de Coulanges y consentit ; et le bon Germain fut chargé en secret de chercher une pension convenable, et d'y conduire Lilia, qu'il irait visiter chaque semaine, pour lui procurer tout ce qui pourrait adoucir son exil.

Ce bon et franc Picard allait, de temps à autre, savoir des nouvelles de M. d'Horicourt, et toujours il lui remettait une lettre de Lilia. C'était la seule dont le vieillard consentit à recevoir des marques de tendresse. Dans le dernier voyage qu'avait fait Germain à Soisy, M. d'Horicourt le chargea de lui procurer une petite gouvernante de quinze à seize ans, qui pût soulager la vieille Marguerite dans ses travaux, et surtout se conformer à son humeur parfois acariâtre. Germain fit part de cette demande à Lilia, qui aussitôt conçut un projet digne de son amour pour son grand-père, et de l'élévation de son âme. Elle proposa à Germain de la présenter, comme sa nièce ou sa filleule, à M. d'Horicourt, auprès duquel elle resterait en qualité de petite gouvernante, pendant que sa mère et son beau-père la croiraient dans la pension qu'il était chargé de lui procurer. Cette aimable

orpheline ne songeait qu'au bonheur de revoir son aïeul, de le servir, de le soigner, de porter adroitement dans son cœur toutes les consolations dont il avait besoin. " Tu annonceras à mon beau-père, disait-elle à Germain, que tu as trouvé une pension dans une petite ville aux environs de Paris ; et, au lieu de m'y conduire, tu me présenteras, sous le nom de Javotte et dans un costume analogue chez mon grand-père, qui ne pourra me reconnaître ; car, depuis qu'il s'est séparé de nous, je suis grandie au moins de la tête ; ma voix est tout-à-fait changée, et, avec un petit accent villageois que je prendrai, je suis sûre de tromper jusqu'à la vieille Marguerite elle-même. Tandis qu'on me croira reléguée dans une maison d'éducation bien triste, bien maussade, je servirai le digne vieillard qui m'est si cher, je l'amuserai par mon babil, le distrairai par mes chansonnettes, je lui rendrai enfin les soins si tendres qu'il m'a prodigués dans mon enfance.—C'est fort bien imaginé, repartit Germain ; mais êtes-vous certaine de pouvoir conserver votre déguisement, de remplir assez bien votre emploi auprès de M. d'Horicourt ?. . —Laisse-moi faire, bon Germain ; je veux si bien jouer mon rôle, m'acquitter de mon devoir avec tant de zèle et d'adresse, que l'on raffolera de Javotte ; et si le Ciel seconde mes desseins . . . . Mais je ne puis t'en dire davantage pour l'instant : arrange tout ainsi que nous en sommes convenus ; et songe à me conduire sous peu de jours à Soisy."

Germain s'acquitta promptement et avec exactitude de ce que lui avait recommandé sa jeune maîtresse : il annonça qu'il mènerait quand on voudrait la jeune exilée dans une pension à Pontoise. Lilia feignit d'être attristée de se séparer de sa mère et de sa sœur, partit un matin avec le fidèle valet-de-chambre, fut aussitôt

avec lui se revêtir, dans une auberge, du costume nécessaire au rôle qu'elle allait jouer, et se rendit à Soisy-sous-Etiole, où Germain la présenta, ainsi qu'il avait été convenu.

M. d'Horicourt, à qui Germain, avait annoncé la *petite Gouvernante* comme sa parente, et douée de toutes les qualités requises, ne la reconnut aucunement ; mais dès le premier abord sa figure plut au vieillard, ainsi qu'à la bonne Marguerite. Lilia avait pris un air si naïf et en même temps si villageois, qu'il était impossible qu'on découvrît, sous cette enveloppe, la jeune demoiselle la plus timide, la mieux élevée et la plus accomplie. " Ah ! c'est de vous qu'on m'a parlé, lui dit M. d'Horicourt, en la regardant avec intérêt : soyez la bien-venue, ma belle enfant !—Elle est donc orpheline ? dit la vieille Marguerite.—Hélas ! oui, ma bonne dame ; c'est c' qui fait qu' feu mes père et mère étiont morts.—D'où êtes-vous? demanda M. d'Horicourt.—Du village d'Asnières, tout vis-à-vis l' bac ?—Et c'est ici votre première condition ? —Oh ! mon Dieu oui, mon bon monsieur.—Mais savez-vous coudre, filer, tricoter, savonner ? demanda Marguerite avec volubilité.—Ma fine, vous en demandez trop long à-la-fois, lui répondit en riant Lilia ; mais c' que je n' saurai pas, je l'apprendrai d' vous ; car vous m'avez l'air d'être une brave et habile dame.." Ce petit compliment dérida Marguerite, qui prévit dès lors que la *petite Gouvernante* pourrait se courber à toutes ses volontés. " C' n'est pas, ajouta Lilia plus naïvement encore, qu' mon parrain n' m'ait prévenue que vous étiez un tantinet quinteuse, grondeuse ; mais j' tâch'rons d' vous égayer. C'est qu' telle qu' vous m' voyez, je rions et j'chantons toujours.—Tant mieux, dit M. d'Horicourt ; cela me réjouira, me rafraîchira les idées. Sa-

vez-vous, dit-il à Marguerite, qu'elle est tout-à-fait jolie ?—I' m' disiont ça dans not' village, reprit Lilia ; mais, comme dit not' bon pasteur, la beauté de d'sus n'est rien : c'est celle de d' dans qu'est tout.—C'est bien, très-bien, répétait tout bas la vieille gouvernante : des principes, des mœurs, de la religion ; allons, allons, j'en ferai quelque chose...." Germain, qui riait sous cape des naïvetés aimables de Lilia, lui fit à son tour un long sermon sur les devoirs qu'elle avait à remplir, lui faisant observer qu'il avait répondu d'elle, et qu'il espérait bien qu'elle ne le compromettrait pas. Il la recommanda aux bontés de Monsieur, à l'indulgence de Marguerite, et retourna vite à Paris, faire accroire à monsieur et madame de Coulanges qu'il avait déposé Lilia dans la maison de Pontoise, où elle annonçait devoir s'accoutumer très-facilement.

Voilà donc la *petite Gouvernante* installée chez son grand-père. Elle n'eut pas de peine à s'y faire remarquer par son adresse et son intelligence. Marguerite était ravie des secours nombreux qu'elle lui prodiguait ; M. d'Horicourt ne pouvait s'empêcher d'être ému, surpris, des tendres soins de Javotte. Il avait à peine le temps de désirer, qu'aussitôt il était satisfait. Jamais, disait-il, on n'avait mieux fait son thé, son café, son chocolat. Jamais, ajoutait de son côté la vieille Marguerite, on n'avait préparé ses différens légumes plus proprement, savonné ses bonnets ronds avec plus de soin, mieux repris les trous qui s'y trouvaient en si grand nombre ; et surtout jamais on ne lui avait acheté de meilleur tabac. Lilia n'éprouvait pas moins de plaisir qu'eux. Elle était si heureuse, quand son grand-père s'appuyait sur son bras, lui passait la main sous le menton, lui faisait chanter des chansonnettes, et s'endormait

sous les arbres de son jardin, au récit de ses contes de grand'mère !

Un jour que M. d'Horicourt s'était livré au sommeil sur un petit banc de bois, au fond de son jardin, pendant que Lilia bêchait et arrosait les fleurs qui se trouvaient auprès, elle ne put résister au plaisir d'embrasser son grand-père. Il y avait si long-temps qu'elle n'avait eu ce bonheur ! Les baisers nombreux qu'elle avait reçus de lui dans son enfance se présentaient avec tant de charmes à sa pensée ! sa figure encore fraîche, ombragée de cheveux blancs, était si ravissante !....Elle s'avance donc vers le banc avec précaution, se lève sur la pointe du pied ; et, le cou tendu, retenant sa respiration, elle pose doucement ses lèvres sur le front vénérable du vieillard.

M. d'Horicourt se réveille en sursaut ; Lilia sans doute avait appuyé le baiser plus fort qu'elle ne le pensait. Aussitôt la *petite Gouvernante* saisit un râteau, un arrosoir, et s'éloigne, afin de dissiper tout soupçon. " Oh ! c'est singulier, dit le vieillard en se frottant les yeux ; il y a long-temps que je n'éprouvai une pareille sensation. —Qu'a donc Monsieur ? lui demanda Lilia en s'approchant ; est-ce qu'il se trouverait incommodé ?—Non, non....bien au contraire, ma petite.....J'ai cru....j'ai senti !....Ce que c'est que l'illusion d'un songe !—Qu'est-ce que Monsieur a donc senti ?—Figure-toi, Javotte, que j'ai rêvé que j'étais à Paris au milieu de mes enfans.... —Eh ben ! c'est bon signe ; mais ça vaudrait encore mieux si c'était pour tout d'bon.—Je me croyais dans leurs bras ; mon cœur était épanoui.—J' crois ben : c' n'est qu' parmi les siens qu'on est heureux.—J'ai cru...., vraiment il me semble la voir encore...., j'ai cru que ma chère Lilia me donnait un baiser....mais

un baiser si doux !.... Il a pénétré jusqu'au fond de mon cœur.—Eh quoi qu' c'est que c'te Lilia ? dit la *petite Gouvernante,* en cachant avec peine son émotion.—C'est ma petite-fille, répondit M. d'Horicourt en soupirant ; figure-toi un ange de beauté, la taille, la grâce la plus séduisante, et avec cela une douceur, une délicatesse, une bonté !—Pardine, elle est d' vot' sang : voyez l' beau miracle !—Voilà près de six ans que je ne l'ai vue : oui, depuis le vingt-un mars mil huit cent trois.—Eh ! pourquoi ça donc ?—Ses parens l'en empêchent.—Ses parens ! Est-ce que Monsieur n'est rien pour elle ? Y a-t-il rien d' plus proche et d' plus cher au monde qu'un grand-père ? J'en ai un aussi, moi..., et j' sentons qu' si l'on voulait m'empêcher d'aller l' voir.... j' saurais si ben faire, qu' je m'approcherions de lui.., oui, tout près de lui.—Qui croirait que c'est sa mère qui s'y oppose ? que ma fille elle-même..—Vot' fille ! ça n'est pas possible ; elle n'est donc pas sa maîtresse ?.... Elle a peut-être un mari qui vous la mène tambour battant....Une pauv' femme, en pareil cas, est plus à plaindre qu'à blâmer.. ; et, sans la connaître, j' mettrais ma main au feu, voyez-vous, qu' la fille du bon M. d'Horicourt n'a jamais oublié son père.... ; faut si peu d' chose pour brouiller des familles ! ça s' voit souvent au village, et encore plus parmi vous autres riches....Mais v'là l' soleil couché tout-à-fait, et l' serein commence à tomber ; ça pourrait vous incommoder ; rentrons, Monsieur ; prenez mon bras, et souvenez-vous ben qu'un père comme vous ne peut pas être abandonné.... Non, non, i' n' peut pas être abandonné...."

En parlant ainsi, la *petite Gouvernante* aide M. d'Horicourt à regagner son habitation ; et toutes les fois que la conversation tombait sur madame de Cou-

langes, Lilia, déguisant son émotion sous un langage rustique et la gaieté la plus franche, défendait sa mère avec succès, et finit par persuader à M. d'Horicourt qu'elle n'était coupable que de faiblesse envers un époux brusque et despote.

Six mois s'étaient écoulés depuis que la *petite Gouvernante* était auprès de son aïeul : M. d'Horicourt et la vieille Marguerite en raffolaient. Elle n'était pas moins aimée dans tout le village de Soisy. On n'y parlait que de la gentillesse et surtout de l'honnêteté de la *petite Gouvernante.* Le fils du bedeau, le maître d'école lui-même, et jusqu'au neveu du percepteur des contributions, la demandèrent en mariage à plusieurs reprises ; mais Germain, consulté par M. d'Horicourt, comme le parent et le tuteur de la jeune orpheline, refusait avec dignité de donner son consentement à toutes ces propositions, quelqu'avantageuses qu'elles fussent. Javotte, de son côté, qui s'amusait beaucoup de ces brillantes conquêtes, déclarait qu'elle ne quitterait M. d'Horicourt qu'à la mort; et ce bon vieillard, attendri, charmé, jurait tout bas que, après Marguerite, la *petite Gouvernante* aurait place dans son testament.

Léontine, qui s'était habituée aisément à l'absence de sa sœur, atteignit sa seizième année. Le haut rang de son père, la faveur dont il jouissait auprès du monarque, et l'immense fortune qu'il accumulait chaque jour, ne tardèrent pas à attirer à la jeune personne des partis nombreux. Comme elle se trouvait débarrassée, par l'éloignement de Lilia, d'une comparaison qui ne lui eût été que très-défavorable, elle fut recherchée par un militaire d'un grade supérieur qui avait servi sous les ordres de son père ; enfin le mariage fut arrêté. Ma-

dame de Coulanges crut que, dans une semblable circonstance, elle ne pouvait s'empêcher de faire sortir Lilia de sa pension de Pontoise, par où cette dernière faisait parvenir ses lettres à sa mère. D'après l'aveu du général, qui ne craignait plus de nuire à sa fille dont le sort était décidé, le bon Germain eut ordre d'aller chercher Lilia et de l'amener à l'hôtel, mais la veille du mariage seulement; pour repartir le surlendemain: telle était la volonté de M. de Coulanges. Le fidèle valet-de-chambre courut aussitôt à Soisy porter cette nouvelle à la *petite Gouvernante*, qui, après avoir demandé trois jours à son maître pour assister, disait-elle, au mariage de sa sœur, se rendit à Paris le soir, ainsi qu'il avait été ordonné. Elle revit sa mère et Léontine, à qui elle prodigua mille caresses, et son beau-père le général. Celui-ci remarqua, avec une secrète satisfaction, que le teint de Lilia n'était plus aussi éclatant de blancheur, et que même elle avait perdu, loin du grand monde, quelque chose de cette grâce ravissante et de cette aisance qui la faisaient tant remarquer avant son départ.

Le lendemain fut célébré le mariage de Léontine; tout ce qu'il y avait de plus élevé, de plus respectable parmi les officiers généraux se trouvait à cette superbe et nombreuse réunion. La mariée, quoique petite et assez laide, était surchargée de tant d'ornemens, et couverte de diamans si beaux et si artistement arrangés, que d'abord tous les yeux se portèrent sur elle; mais dès que Lilia parut, les regards se tournèrent de son côté, et s'y attachèrent. La simplicité de sa toilette ne faisait qu'ajouter encore à l'éclat de ses charmes. On ne vit plus qu'elle, on ne s'occupa plus que d'elle. “ Je ne savais pas, lui dit le marié en l'abordant avec surprise et émotion, que j'aurais l'avantage d'avoir une sœur

aussi belle.—Si vous faites le bonheur de Léontine, répondit modestement Lilia, croyez qu'il me sera doux, Monsieur, de vous appeler mon frère.—Mais pourquoi donc, étant l'aînée, dit étourdiment un jeune page de l'Empereur, et surtout aussi belle, mademoiselle votre sœur se marie-t-elle avant vous ?—C'est qu'on cherche toujours pour sa femme celle qui réunit le plus de qualités, répondit encore Lilia ; prenant alors une main de la mariée, et la pressant sur son cœur, elle ajouta : Ma sœur me connaît assez pour savoir que je n'en suis pas jalouse."

Pendant toute la fête on ne fit qu'admirer Lilia, que l'entourer d'hommages. Des couplets qu'on lui fit chanter aux nouveaux époux prouvèrent qu'elle joignait à la voix la plus brillante une sensibilité profonde : dans la danse qui suivit le banquet elle ravit par sa grâce, sa candeur et sa légèreté. C'était à qui, de tous les braves dont elle était environnée, serait son chevalier. Madame de Coulanges recevait, sur sa fille aînée, les plus douces félicitations, et plusieurs officiers, frères d'armes du général, le sollicitèrent de leur faire obtenir la main de sa belle-fille ; mais la modeste et prudente Lilia s'aperçut aisément, au milieu de tant de succès, qu'ils excitaient l'envie de Léontine. Sous la couronne de l'hymen et les pierreries de toute espèce dont elle était ornée, elle était loin de produire le même effet que sa sœur sous la parure la plus simple. Aussi, dès le lendemain matin, le général, à qui sa fille avait fait part de sa souffrance, obtint de son épouse que Lilia retournerait à sa pension de Pontoise : " Je crains, disait-il, que cette jeune personne, qui ne peut prétendre à un établissement semblable à celui de Léontine, ne prenne, dans les fêtes qui doivent suivre ce mariage, des idées de grandeur et des

goûts d'ostentation qui ne pourraient que lui nuire et faire son malheur...." La trop confiante madame de Coulanges se rendit à ces raisons sans la moindre observation ; et Germain, sous prétexte de reconduire la pauvre orpheline à Pontoise, l'accompagna à Soisy, où, sous le nom et les simples habits de la *petite Gouvernante*, elle reprit auprès de son grand-père ses occupations chéries, qui lui offraient plus de bonheur que la pompe et tout l'éclat du riche hôtel de son beau-père.

" Eh bien ! Javotte, lui dit M. d'Horicourt, t'es-tu bien amusée aux noces de ta sœur ?—Ma fine, Monsieu, queuq' plaisir qu' j'y ayons pu prendre, je m' trouvons encore mieux avec vous.—Si j'avais voulu, reprit le vieillard, j'aurais assisté de même à un mariage qui s'est fait hier dans ma famille. Une de mes petites-filles a épousé un colonel de Chasseurs, et l'on m'a fait instance sur instance ; mais la conduite du général envers moi, la coupable faiblesse de ma fille, son indifférence pour son père, son injustice révoltante pour ma chère Lilia qu'ils ont bannie de leur présence, tout met une barrière éternelle entre nous ; je ne les reverrai jamais.., non jamais."

La *petite Gouvernante* employa de nouveau tout l'empire que ses soins touchans et sa gentillesse lui donnaient sur l'esprit du vieillard irascible, pour le calmer, et surtout pour dissiper ses préventions contre sa fille. Peu à peu elle détruisit dans l'âme de son aïeul une partie de son aversion pour le général de Coulanges, et profita d'une occasion favorable que le hasard lui présenta, pour tenter une entrevue qu'elle projettait depuis long-temps, et dont le résultat, en comblant le plus cher de ses vœux, devait l'indemniser de tout ce qu'elle avait souffert.

Elle apprit, par Germain, que les nouveaux mariés devaient aller, avec leurs familles respectives, à un re-

tour de noces que leur donnait un parent du général, au château de Morsan, près Corbeil, et qu'ils devaient s'y rendre tel jour et à telle heure, par le grand chemin qui borde la Seine et se trouve au bas du beau parc de Petit-Bourg, lequel est en face du village de Soisy. Lilia, qui regarda cet événement comme un coup du Ciel, ne négligea rien pour en profiter. Elle sollicita donc M. d'Horicourt, qui depuis quelques mois ne s'était pas ressenti de sa goutte, de venir se promener dans ce même parc de Petit-Bourg, si justement renommé ; il ne fallait pour cela que traverser la Seine qui coule au bas du village. Javotte mit tant d'empressement à l'exécution de ce projet ; elle promit à son vieux maître de le conduire si doucement, de le faire asseoir avec tant de précaution et si souvent, en un mot d'avoir si grand soin de lui, que M. d'Horicourt ne put résister aux instances de la *petite Gouvernante*. Le jour convenu, s'étant paré de ses plus riches habits, et ayant arrangé lui-même les beaux cheveux blancs qui couronnaient sa tête vénérable, il prit le bras de Javotte, qui égaya la promenade par tant de folies et de naïvetés, que ce digne vieillard ne put s'empêcher d'avouer que depuis long-temps il n'avait été aussi heureux, et ne s'était aussi bien porté.

Arrivés sur les bords de la Seine, ils la passèrent en bateau, firent leur entrée dans le parc de Petit-Bourg, dont le garde leur ouvrit la grille, et visitèrent les principaux sites de ce lieu ravissant. Lilia, qui s'était fait informer à-peu-près de l'heure à laquelle passerait le général de Coulanges et sa brillante escorte, s'arrangea de manière à revenir avec son aïeul sur le grand chemin, au moment favorable. En effet, à peine M. d'Horicourt sortait-il du parc de Petit-Bourg, qu'il aperçut

sur la grande route un gros nuage de poussière, et bientôt après il entendit le bruit de plusieurs voitures. Javotte lui proposa d'attendre un instant pour voir défiler ce cortége : le vieillard y constentit, s'imaginant que c'était quelque grand seigneur ou peut-être le monarque lui-même qui parcourait ce beau pays ; mais à peine la voiture de devant, attelée de quatre chevaux, fut-elle vis-à-vis de M. d'Horicourt, que ces cris perçans vinrent frapper son oreille : " Dieux ! c'est mon père !... Arrêtez.... ! arrêtez !....." A ces mots, la portière s'ouvre, et madame de Coulanges, s'élançant vers le vieillard, se précipite dans ses bras et le couvre de baisers. " Quoi ! c'est vous ! lui dit M. d'Horicourt, cherchant à se soustraire aux caresses de sa fille : comment avez-vous pu me reconnaître ? il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus !—Ah ! mon père, répondit madame de Coulanges, respirant à peine, daignez me pardonner ; n'empoisonnez pas un des plus heureux momens de ma vie.... " Et en achevant ces paroles, elle redoublait de caresses. Pendant ce temps le général avait mis pied à terre avec sa fille et son gendre, ainsi que toutes les personnes qui remplissaient trois voitures à la suite de la première. Il joint ses instances à celles de madame de Coulanges, présente au vieillard Léontine et son époux, fait hautement l'aveu de ses torts, exprime combien il en a souffert, saisit une main de M. d'Horicourt, la pose sur son cœur, et lui dit avec la plus vive émotion : " Votre place n'a cessé d'être là : pourquoi refuseriez-vous de la reprendre ?—Que vois-je ? s'écria Léontine, en apercevant Lilia qui cherchait à se dérober à tous les regards, je ne me trompe point : c'est ma sœur, oui, c'est elle-même.—Comment ! reprit le vieil-

lard, ému malgré lui, ma petite Gouvernante serait?... —Ma Lilia! s'écria à son tour madame de Coulanges en la reconnaissant: oui, c'est ma fille. Ah! je vois clair maintenant: que je fus injuste, et qu'elle est bien vengée!—Ainsi donc, reprit M. d'Horicourt, tandis que vous m'abandonniez, elle me prodiguait sa tendresse; tandis que vous l'exiliez de votre riche hôtel, que vous la priviez de tous les plaisirs de son âge, elle mettait tout son bonheur à me distraire de mes chagrins, à soulager mes maux, à vous excuser auprès de moi! Si vous saviez avec quelle chaleur d'âme, avec quelle adresse elle prenait votre défense! Si vous saviez de quelle naïveté touchante, de quel aimable enjouement elle a su se couvrir pour n'être auprès de moi qu'une *petite Gouvernante !*.... Ma Lilia! créature céleste! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi?—En vous réconciliant avec ma mère, s'écria-t-elle; voilà mon unique but, voilà ma plus douce récompense.—Non, non, reprit le vieillard inflexible, un oubli si cruel, un semblable abandon.... —Ne furent qu'involontaires, repartit vivement Lilia. Grâce! grâce toute entière! et si ma mère fut coupable, ne l'apprenez pas à ses enfans."

Ce dernier trait pénétra jusqu'au fond du cœur de M. d'Horicourt: il ne put résister à l'élan généreux de *la petite Gouvernante ;* et tendant ses bras paternels, il y pressa tour-à-tour sa fille, son gendre, Léontine et son époux. Madame de Coulanges y retrouva le bonheur qu'elle désirait depuis si long-temps, les jeunes mariés, le consentement à leur union. Tous les cœurs étaient épanouis, tous les yeux étaient mouillés de pleurs délicieux; le général lui-même ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes qu'il cacha bien vite sous ses

moustaches. " Il faut, dit-il, que ce jour soit le plus complet de tous ceux que nous avons consacrés au plaisir...." Et aussitôt il prend son beau-père dans ses bras, le place dans la voiture entre sa femme et Lilia, et les emmène au lieu du rendez-vous, où le récit de cette touchante aventure ne fit que donner à la fête plus de charme et d'intérêt. Lilia, en cotte rouge et en simple petit corset, parut à tous les yeux mille fois plus parée que les femmes élégantes qui s'y trouvaient en grand nombre : tout le monde admirait et fêtait *la petite Gouvernante :* son aïeul et sa mère la citaient comme le modèle de la piété filiale. Le général, trop franc pour cacher son émotion, lui voua l'attachement le plus sincère ; et ce fut alors que Lilia, triomphante et satisfaite, offrit la preuve convaincante que, quels que soient les torts de nos parens, nous devons les excuser, les respecter même ; et que le seul moyen de faire cesser leurs injustices, de mettre un terme à leurs rigueurs, c'est de les combattre par la douceur et la résignation.



## CONCLUSION.

---

C'est aujourd'hui, ma Flavie, ta fête de naissance. Il y a quinze ans que, en ce moment même où tu écris sous ma dictée, je te pressai dans mes bras pour la première fois, je posai mes lèvres sur les tiennes, je te couvris des plus douces larmes... Quel moment !.... Quel souvenir !

Depuis cette époque, qui doubla mon existence et mon bonheur, je ne crois pas avoir un seul instant cessé de te chérir, de t'entourer de mes soins, de te conduire, en jouant avec toi, dans ce premier sentier de la vie, où la nature présente à l'enfance mille obstacles qu'elle ne pourrait surmonter sans un guide tutélaire, sans un appui constant.

Ce qui surtout m'occupa le plus particulièrement, ce que toujours je regardai comme le premier bienfait d'un père, ce fut de diriger moi-même tes premières impressions. Elles ont tant d'influence sur toute notre vie ! .... Elevée pour ainsi dire au milieu du prestige des arts, entourée sans cesse de gens de lettres, d'hommes célèbres en tout genre, qui m'honorent de leur estime et composent ma société habituelle, tu as pris insensiblement cet amour du vrai beau, qui seul élève l'âme, cette habitude du bon goût, qui orne l'esprit, aide l'intelligence ; tu as saisi l'expression technique de chaque chose ; tu as appris à la discuter, à la comparer, à la juger : tu t'es habituée à ne rien écouter sans comprendre, à ne rien dire sans raisonner ; à distinguer le langage du jargon, le vrai mérite de ce qui n'est que du clinquant ; à devenir en un mot instruite et sensée, sans avoir pâli sur les livres, et bâillé sur les bancs de l'école.

Mais tous ces avantages, qui se sont plus ou moins développés en toi, ne suffisaient pas à ton père ambitieux de ton bonheur. Un esprit brillant, un goût épuré, une mémoire richement ornée, peuvent sans doute procurer de grandes jouissances dans le monde ; mais, pour y être entièrement heureuse, ma Flavie, il faut s'y faire aimer.

J'ai donc voulu, tout en occupant ton imagination

active, et récapitulant tes études, améliorer ton cœur, offrir à ta pensée, à ta réflexion, les défauts que je remarquais en toi ; et, pour ne pas t'effaroucher, signaler en même temps les qualités aimables qui te distinguent. J'ai pensé que, en badinant ensemble sur les uns, en m'attendrissant sur les autres, j'éviterais ce qui, selon moi, détruit tout le charme paternel, je veux dire la réprimande et le sermon. Lorsque j'entends un père, un tuteur, une institutrice, gourmander une timide adolescente, je crois voir un berger qui frappe de sa houlette les agneaux confiés à sa garde, ou bien un jardinier maladroit qui, versant brusquement son arrosoir sur la tendre fleur qu'il cultive, l'abat sur sa tige faible encore, et retarde d'un printemps l'éclat que lui destinait la nature.

J'ai donc entrepris de te dicter ces Contes qui nous ont fait rire si souvent, qui plus d'une fois nous ont mouillé les yeux ; ces Contes, avec lesquels nous avons passé tant de matinées délicieuses, ces Contes où, tandis que tu cherchais à vaincre les difficultés que je présentais sous ta plume, à surmonter les petits obstacles que je faisais trouver sur tes pas, je m'occupais à faire germer dans ton cœur les qualités qui font estimer et chérir, à te faire trouver des ressources en toi-même ; à t'assurer ce bonheur qui nous suit dans l'opulence, nous console dans l'adversité ; à te faire enfin paraître un jour sur la scène du monde, de manière qu'on pût citer en toi la *bonne* femme, avant même de citer la femme aimable.

Je ne puis te dissimuler, ma Flavie, que publier ces Contes, c'est t'imposer une tâche difficile à remplir. On voudra voir en toi le fruit de mes leçons, l'effet de mon ouvrage ; on cherchera les qualités dont on pré-

sumera que j'ai pris en toi le modèle: on n'excusera aucun des défauts dont je t'aurai tracé l'image: et si l'on ne trouve dans ma fille de la bonté sans afféterie, du naturel sans fadeur, de la grâce sans prétention, de l'instruction sans pédanterie, mes Contes seront confondus parmi ces ouvrages éphémères sans but et sans couleur que dicta la fantaisie, que proscrivit la raison.... Tu le vois, ma Flavie, tout est compensé dans la nature. Elle me chargea de ton instruction, de ton bonheur; et maintenant elle te rend responsable de mes succès et de ma réputation.

Rassure-toi cependant; va, je n'attache à mes Contes d'autre gloire que celle de te les faire aimer; je n'attends d'autre succès que l'assurance de te voir heureuse; je n'ambitionne d'autre titre que celui du plus tendre des pères. Ceux qui dispensent la renommée verront aisément dans ces essais que le style fut soumis aux difficultés qu'il renferme, le bon goût au précepte, l'esprit au sentiment; qu'enfin c'est moins l'homme de lettres qui parle, que l'ami de l'adolescence qui folâtre avec elle.

Sans doute, ma fille, nous reprendrons nos chers entretiens; mais ce n'est plus avec des *Contes* que je prétends fixer ton attention. Déjà ta taille s'élève au-dessus de celle de ta tendre mère; déjà ceux de mes amis qui t'ont vue naître n'osent plus te tutoyer, et te qualifient du titre imposant de *Mademoiselle*; en un mot tu as quinze ans...... Quinze ans! charmant âge! " *C'est*, l'a dit un grand poëte, *la saison des roses*,....., *l'aurore de la vie*." Puisse cette aurore être pour toi celle d'un jour pur et sans nuage! Puisses-tu ne jamais regretter les momens délicieux que nous avons passés ensemble, trouver sans cesse quelque plaisir à parcourir ces Contes,

les lire toi-même un jour à tes enfans, et te rappeler alors que ton père fut ton instituteur et ton meilleur ami !

J'ai fini, ma Flavie; quitte la plume....; embrassons-nous.

FIN.

G. SCHULZE, IMPRIMEUR,
Poland Street.

